

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CLAUDE LANEUVILLE

ÉTUDE DE LA FEMME ET DU COMIQUE
DANS L'OEUVRE DE BERTRAND VAC,
PRÉCÉDÉE D'UNE BIOGRAPHIE

DÉCEMBRE 1986

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier monsieur Raymond Pagé, qui a orienté ma démarche, soutenu mes efforts et amélioré mon mémoire par la pertinence de ses suggestions.

Je remercie également madame Edith Manseau, pour sa gentillesse, sa disponibilité et son aimable collaboration.

madame Louise Trahan-Laneuville, pour sa présence, son encouragement et son ardeur à dactylographier ce travail.

monsieur Aimé Pelletier (Bertrand Vac), pour sa bienveillance, sa coopération et sa sincérité. Son esprit subtil a aussi enveloppé nos rencontres d'une note humoristique et sereine.

Je remercie enfin l'âme de Louise Genest et l'ombre de Polydor Granger, qui m'ont appris tour à tour la grandeur du drame et la noblesse du rire.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
REMERCIEMENTS	i
TABLE DES MATIÈRES	ii
INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE: Biographie de Bertrand Vac	12
DEUXIÈME PARTIE: Analyse de l'oeuvre	50
 CHAPITRES	
I. <u>Louise Genest</u> (1950)	51
II. <u>Deux portes... une adresse</u> (1952)	73
III. <u>Saint-Pépin, P.Q.</u> (1955)	95
IV. <u>L'Assassin dans l'hôpital</u> (1956)	134
V. <u>La Favorite et le Conquérant</u> (1963)	152
VI. <u>Histoires galantes</u> (1965)	182
VII. <u>Mes pensées "profondes"</u> (1967)	212
CONCLUSION	237
BIBLIOGRAPHIE	248
 ANNEXES	
I. Jalons biographiques	284
II. L'univers de Bertrand Vac	289
III. Une entrevue avec Bertrand Vac	316

INTRODUCTION

En septembre 1950, une énigme secoue les milieux culturels de la région montréalaise. Le Cercle du Livre de France, à sa deuxième année d'existence, tarde à couronner un vainqueur. Yves Thériault, Harry Bernard, Charles Hamel et un inconnu présentent des manuscrits. Pendant que les membres du jury délibèrent, la presse cherche vainement l'identité du quatrième aspirant, réfugié sous le pseudonyme de Bertrand Vac. À l'étonnement général, ce dernier éclipse ses adversaires et l'emporte finalement au cinquième tour de scrutin. Quelques heures plus tard, les journalistes découvrent le nom réel du gagnant. Il s'agit d'un chirurgien, Aimé Pelletier, oeuvrant à l'Hôpital Général de Verdun depuis près de trois ans. L'homme bascule aussitôt sur la carte littéraire du Québec.

Il connaît une gloire fulgurante avec son roman Louise Genest. Sa photo circule dans tous les journaux, les médias s'arrachent les entrevues et le lauréat, enivré, vit des heures d'euphorie. Mais les gens tournent bientôt les pages du livre et la contestation s'élève de toutes parts. Peu de louanges, beaucoup de déceptions! Les reproches pullulent! Le clergé déplore l'immoralité du thème. Les puritains, impitoyables, lardent les faiblesses du style. L'histoire, un peu audacieuse, choque la conscience collective du temps. De plus, la critique sociale du créateur, trop sévère pour l'époque, soulève de véhémentes protestations.

D'autres déboires s'accumulent bien vite. Les intellectuels n'aiment guère qu'un médecin surpassé les vrais écrivains, qu'un simple amateur, en somme, vole la vedette aux professionnels du métier. Au point de vue médical, Aimé Pelletier subit aussi une amère catastrophe, car la publicité liée à l'adultère de son héroïne lui nuit fortement et sa clientèle s'amenuise d'autant¹.

Malgré les clamours, il s'obstine toutefois et poursuit sa tâche, avide de réveiller le peuple et de l'orienter vers la liberté. Durant plus de 20 ans, il multiplie les créations et donne successivement une intrigue psychologique, une satire sociale, un suspense policier, une fresque exotique, une série de nouvelles, un recueil d'aphorismes et un volume d'histoire. Ces productions lui valent plusieurs prix... et les vociférations de diverses coteries. Glorifié et désemparé, l'homme de lettres ballotte sans cesse au cœur du succès, de la controverse et de la désillusion, avant de signer sa dernière publication en 1974.

Phénomène étrange, l'oeuvre de Bertrand Vac, si riche et si variée, stagne aujourd'hui dans l'oubli presque total! Peu de lecteurs s'attardent maintenant à ses réalisations, peu de professeurs claironnent la subtilité de son humour, aucun universitaire n'a signé jusqu'ici une étude exhaustive pour dégager les lignes de force de ses récits. Pourtant, le romancier chante fort bien le salut de la nature, les merveilles d'une civilisation libérée, l'aventure sentimentale des castes bourgeoises, les mérites d'une saine évolution et les dangers d'une ambition démesurée. Outre ces thèmes

1. D'après Une entrevue avec Bertrand Vac, le 28 avril 1984, pp. 319-320.

mûris au cœur de scénarios bien articulés, il dénonce sans vergogne les tares de la société des années 50, l'influence excessive du clergé d'alors, les hypocrisies des politiciens, l'avachissement culturel des habitants, l'ignorance populaire et la sottise inacceptable d'un certain type de femmes.

De ce fait, nous croyons qu'il a joué en son temps le rôle du pionnier entêté, sincère, appliqué à éclairer les siens en dépit des obstacles. Aussi voulons-nous réaliser une monographie de ce héraut incompris, rejeté sans appel par ses contemporains! Dans cette optique, notre démarche empruntera trois voies principales. Une biographie retracera d'abord les grands événements de son existence, une analyse thématique soulignera ensuite ses obsessions fondamentales et une bibliographie complétera notre étude, qui se veut à la fois synchronique et diachronique.

En lisant les textes de Bertrand Vac, nous remarquons deux faits essentiels: il accorde une place primordiale à la femme et ses commentaires s'enrobent souvent d'un comique très diversifié. Nous allons donc insister sur ce double aspect. L'observateur juge durement les dames, l'artiste les peint avec une précision cynique, le moraliste tente désespérément de leur livrer un message libérateur en exploitant fréquemment les multiples facettes de la comédie. La farce la plus grotesque, le comique de situation, les plus hautes formes de l'ironie, de l'humour ou de la satire, le ridicule par l'absurde et la finesse des figures de style, tout lui sert de prétexte pour dévoiler subtilement sa pensée. Ces domaines retiendront particulièrement notre attention.

En fait, l'auteur s'adonne surtout à une analyse approfondie de l'âme féminine dans deux romans structurés de façon identique, Louise Genest (1950) et la Favorite et le Conquérant (1963). Ces deux intrigues, basées sur les aventures d'une seule femme, illustrent une théorie de Deleuze. Celui-ci, dans un essai², explique sa façon de concevoir la nouvelle critique. S'il parle avec emphase des multiplicités, des intensités, des agencements, des lignes d'articulation ou de segmentarité, des strates, des calques, du livre-racine ou du système-radicelle, il suggère aussi une image bien simple, bien attrayante, celle du rhizome, que nous adapterons aux drames de Louise Genest et Shadi Mulk. De tout son système nous ne retiendrons que ce dernier aspect. Les rhizomes du chiendent, comme les stolons du fraisier d'ailleurs, se développent, établissent au hasard une vaste série de connexions et se propagent souvent de manière incohérente. Leurs tiges serpentent, se brisent, revivent soudain, bifurquent, contournent des obstacles, s'égarent, se retrouvent, s'unissent et prennent la direction qui leur plaît, sans toujours suivre parfaitement le rang initial. Les racines décuplent, s'accumulent, se subdivisent à l'infini, s'unifient subitement, s'enfuient et s'étendent de la sorte dans l'illogisme apparent. De même, une trame romanesque peut s'assimiler à la course échevelée du rhizome. Par la magie du narrateur, un sentiment germe, s'insinue dans la vie quotidienne d'un être, s'épanouit à travers des événements bien disparates, s'efface bizarrement dans des heures d'accalmie, renaît dans d'autres situations, tenaille les êtres, fige les comportements, active les réactions, hante encore, s'évanouit à nouveau, s'envole, cause des ramifications et

2. Gilles Deleuze et Félix Guattari, Rhizome, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976, 75 p.

finit quelquefois par détruire. Ainsi, la "Genest" mourra, victime d'un remords perpétuel. Shadi Mulk périra, par suite d'une passion maladive. La mine angélique de Jacinthe et l'autorité indéniable de Khan Zadé ou de la Saraf Khanum ne pourront empêcher sa déchéance.

Notre analyse, de style conventionnel, consistera précisément à montrer comment, par la technique de l'écrivain, la culpabilité ronge peu à peu Louise Genest, comment l'ambition pulvérise lentement la favorite. Il nous faudra d'abord établir le plan des livres, en pénétrer les divisions essentielles, détecter les heures de faîte dans l'existence des héroïnes, scruter leurs déboires, leurs réussites, leurs moments heureux ou malheureux, épier leur routine ou leurs exploits, pour y percevoir les traces -tantôt évidentes, tantôt voilées- de remords et d'aspirations excessives, pour y déceler des temps forts, des lignes de fuites, des somnolences, des signes d'évasion, des périls occasionnels, des paradis artificiels, des contorsions ou des remèdes temporaires. Mais, toujours, à travers les multiples ingrédients de l'histoire, le sentiment primordial s'infiltre un peu plus dans l'esprit des personnages, coule fatalement dans leurs veines. La menace s'accentue inexorablement, rythmant ses présages de mort. Avec ingéniosité, le romancier construit donc son scénario par vagues, par cycles, par strates plus ou moins longues et dissemblables, selon le principe même du rhizome.

Dans ses autres œuvres cependant, la perspective se modifie. Ici, au lieu de s'attacher à décrire les contorsions affectives d'une seule héroïne recouvrant un espace moral, l'auteur se sert plutôt de plusieurs personnages pour incarner divers visages de la femme. Nous devons donc changer notre

approche et adopter une méthode différente car les portraits, trop nombreux, ne réfléchissent plus l'image du rhizome et le texte offre une trop grande variété de genres littéraires. En ce sens il nous apparaît préférable de nous en tenir à une étude traditionnelle du contenu par le biais du personnage.

Alors, comment travaillerons-nous? De la façon la plus classique! Dans chaque roman, nous isolerons les personnages féminins, nous les traquerons en quelque sorte et nous identifierons pour chacun tant leurs fonctions que leurs qualifications. Cette information nous est communiquée soit par le dire du personnage lui-même, soit par l'intervention d'autres personnages ou d'un narrateur (implicite ou explicite), soit par les actes du personnage concerné. La classification de toutes ces données met en lumière des faisceaux de traits fondamentaux dont la composition structure l'unité du personnage. C'est ce qui nous permettra de dégager différents types de femmes. Nous pourrons ensuite comparer ces types à l'intérieur d'un roman pour finalement étendre cette démarche à l'ensemble de l'oeuvre et faire ressortir les mentalités, voire même les idéologies, qui marquent les écrits de Bertrand Vac.

Bien sûr, notre cheminement respectera l'ordre chronologique des récits. Ainsi, Deux portes... une adresse, dès 1952, oppose déjà la bêtise d'une québécoise, Berthe Grenon, à l'idéalisme d'une européenne, Françoise Clair. Et Saint-Pépin, P.Q. (1955) esquisse des images plus artificielles. De la sorte naissent des portraits suaves, parfois teintés de caricature: une bonne (Clara), une prétentieuse bourgeoise (Anita Granger), deux bigotes ridicules (Dalila Papillon et Fleur-Ange Lagacé), une grand-mère rabougrie (Euphémie Sanschagrin), une prostituée publique (la "divine") et

une rebouteuse populaire (Mathilda Joly).

Si l'Assassin dans l'hôpital (1956) élabore moins les caractéristiques des dames et se contente de préciser les inégalités entre une ménagère (Mabel Hamilton), une garde-malade (Dorothy Martin) et deux créatures du monde des affaires (Madame Hamilton et sa fille Patricia), Histoires galantes (1965), par contre, relate la frivolité d'un monde factice et les jeux de la séduction. Plusieurs coquettes, d'ailleurs, gravitent dans cet univers huppé. Enfin, le dernier volume, Mes pensées "profondes" (1967), offre une vision fort pessimiste et s'inscrit comme une synthèse définitive sur la condition féminine. Évidemment, ce recueil n'entre pas dans la catégorie des œuvres de fiction puisqu'il ne contient qu'une suite d'adages, délivrés sans ordre précis, sans plan réel. Mais, malgré l'absence totale d'intrigue, le moraliste n'hésite jamais et révèle quand même son opinion sur la femme -et sur une foule d'autres sujets- par le biais de maximes et par l'exploitation du comique. Il devient donc capital d'étudier l'ensemble des dictos (1240) pour approfondir les méditations du littérateur.

Et le Carrefour des géants? Comme tel, le genre historique exige une réalité objective, où la fiction n'intervient pas. L'historien se trouve forcément lié par la véracité des faits, par leur déroulement, et ne doit pas, comme dans ses productions précédentes, glisser trop fréquemment ses commentaires personnels. Le livre échappe donc à nos critères d'analyse car l'homme de lettres transformé en historien ne peut, du moins en principe, parler librement des dames. Il se doit de rapporter l'épopée montréalaise du XIX^e siècle le plus fidèlement possible. Ce n'est donc que par référence aux données extraites des textes de fiction que nous pouvons

identifier ici, s'il y a lieu, les interventions subjectives de l'auteur. Voilà pourquoi, et compte tenu également de son importance, cette oeuvre nous servira en conclusion comme élément de confirmation de nos constatations antérieures sur les procédés du comique privilégiés par Bertrand Vac.

Somme toute, quand il sonde la psychologie des jeunes filles, des épouses ou des mères, quand il étale leurs forces et leurs faiblesses, quand il satirise leurs travers, l'auteur vise à les piquer, à les sortir d'une torpeur centenaire, à les soulager des atavismes cléricaux, sociaux et politiques. Comment représente-t-il les membres du sexe opposé? Que veut-il changer de leurs coutumes? Pourquoi minimiser en apparence les mérites des Canadiennes? Quelles classes spéciales ses diatribes touchent-elles? Notre tâche consistera à trouver des réponses à ces interrogations.

Son avis véritable, le créateur le masque souvent dans des scènes cocasses, qui engendrent le sourire et la réflexion. Pour mieux saisir la puissance de sa technique, nous nous inspirerons des propos du philosophe Bergson³, qui distingue le rire, ce qui le produit (le comique) et l'art de le produire (l'art comique). Il indique cependant une condition préalable: l'individu évolue en société, non dans un cercle fermé, d'où l'obligation de situer le rire par rapport à la norme sociale.

Dans ce contexte d'êtres humains qui se côtoient chaque jour, se désirent, se fuient, s'esclaffent ou pleurent, trois facteurs importants favorisent la naissance du rire. D'abord, les actions "inhabituelles" ("du

3. Henri Bergson, le Rire. Essai sur la signification du comique, Paris, P.U.F., 1972, 160 p.

mécanique plaqué sur du vivant"⁴) déclenchent des effets plaisants: par exemple, les répétitions mécaniques, les coïncidences, les interférences de séries, les inversions, les quiproquos... etc. En outre, un sourire moqueur pointe lorsque l'observateur décèle une anomalie, discrédite une valeur: alors s'exprime le sentiment de supériorité⁵ de celui qui déprécie une attitude, un comportement ou une idée. Le risible se fonde sur la dégradation ou l'absurdité d'un comportement. Enfin, l'insensibilité s'avère indispensable pour que le rire éclate. Il faut l'indifférence, l'absence complète d'émotion et de sentiment, il faut une "anesthésie momentanée du cœur"⁶ pour percevoir les couleurs réjouissantes d'un événement qui effrite l'image d'un être humain. Sinon nous tombons plutôt dans la tragédie.

Ces facteurs généraux du rire ne relèvent pas nécessairement de l'esthétique. Comme notre but consiste à analyser une oeuvre littéraire, il faut aller plus loin et toucher à l'univers de l'art. En effet, les dramaturges et les romanciers, consciemment ou non, utilisent leurs ressources pour engendrer des moments de détente et d'hilarité. Ainsi Bertrand Vac

4. Ibid., p. 29.

5. Sigmund Freud disserte sur cette dimension psychologique du rire. À son avis, le spectateur, en percevant une action ou une situation comique, juge aussitôt, se croit supérieur à l'objet perçu et ressent de ce fait un plaisir cérébral. Le rire devient alors l'expression de la supériorité qu'il s'attribue lui-même. Freud indique aussi certaines facettes de l'attitude du spectateur confronté à un événement drôle: "supériorité morale, perception d'un manque chez l'autre, prise de conscience de l'inattendu ou de l'incongru, dépistage de l'inhabituel par la mise en perspective,"... Voir le texte de Sigmund Freud, cité par Patrice Davis, dans Dictionnaire du théâtre, Paris, Éditions sociales, 1980, p. 75.

6. Henri Bergson, op. cit., p. 4.

ménage-t-il des éléments de surprise en provoquant lui-même la naissance du rire, en préparant un choc entre l'attendu et l'inattendu, en épargnant des propos caustiques par rapport à la règle établie! Son art comique devient par le fait même iconoclaste, transgresse des idoles, des dieux, des vertus, des tabous collectifs. Pour ce faire, ses moyens de prédilection demeurent l'exagération, l'humour, l'ironie, la satire, la transposition, le burlesque, la parodie, les figures de style, les allusions, le comique de situation et le ridicule par l'absurde. Pour distiller des notes déso-pilantes, il décrit l'aspect extérieur d'une personne ou d'un lieu (le médecin Gauthier et la maison de Dalila Papillon), expose des attitudes d'esprit (la dévote, la coquette), campe des caractères (Polydor Granger, Anita et Raskine), fignole des séquences farfelues (le service funèbre, les assemblées politiques) ou manie avec virtuosité les nuances de la langue (les proverbes). Sous la plume acerbe d'un critique impitoyable, les fresques amusantes fusent avec abondance dans Deux portes... une adresse, Saint-Pépin, P.Q. surtout, l'Assassin dans l'hôpital, Histoires galantes et Mes pensées "profondes". Le rire veut toujours corriger et, en ce sens, reste fondamentalement malicieux.

Au demeurant, notre travail ne se bornera pas à signaler les sortes de comique dans les divers épisodes. Nous essaierons de retracer la source du rire. Où niche donc le comique d'un tableau? Parallèlement, nous dégagerons le portrait définitif que l'auteur laisse de la femme, les lignes de force de l'ensemble du corpus et les messages cachés que ses livres cherchent à transmettre.

Au terme de notre cheminement, nous pourrons constater le talent et l'art d'un écrivain, pourtant honni par la génération des années 50!

PREMIÈRE PARTIE

BIOGRAPHIE

BIOGRAPHIE D'AIMÉ PELLETIER (Bertrand Vac)¹

À quelques kilomètres de Joliette, l'agitation urbaine s'évanouit rapidement. La route ondule en direction du nord et les montagnes, les rivières, les forêts se dessinent déjà à l'horizon. Saint-Ambroise-de-Kildare émerge soudain, petit village ciselé dans la verdure du décor campagnard, oasis de solitude et de paix avant les grands territoires voués à la chasse et à la pêche. Les vieilles maisons canadiennes jalonnent l'unique rue du modeste hameau. Au cœur de l'agglomération, l'église locale, fidèle témoin d'une architecture ancienne, s'élève avec majesté sur un léger promontoire. Tout près du temple et du cimetière, une vaste demeure, taillée en tôle et enfouie derrière deux gigantesques érables, attire le regard des rares promeneurs du patelin.

Dans cette paroisse bien accueillante, dans cette résidence bien québécoise naît Joseph-Omer-Aimé Pelletier, le 20 août 1914, huitième d'une famille de neuf enfants. Pendant que sa mère, Lumina Labbé, se consacre à l'éducation familiale, assure la discipline dans la maisonnée avec une patience et une gentillesse remarquables, son père Arthur, pour sa part, exerce la profession de médecin. Homme bien apprécié des villageois pour son dévouement, sa gaieté, son sens de l'humour et la franchise de son langage,

1. Quand Aimé Pelletier commence sa carrière littéraire avec Louise Genest, en 1950, il choisit de garder l'anonymat et d'écrire sous le pseudonyme de Bertrand Vac.

il favorise également l'épanouissement intellectuel des siens en leur ouvrant les portes de sa bibliothèque personnelle.

Sous la tendre férule de ses parents, entouré de l'affection de ses frères et soeurs², le jeune Aimé Pelletier coule ainsi une enfance heureuse dans le calme de la vie rurale et, tout en se divertissant dans les prés du voisinage, accède au monde de la littérature par le biais des conversations ou par l'ambiance culturelle de son milieu. Puis, les jeux insoucients et l'oisiveté enfantine s'espacent avec la nécessité de l'instruction. Ses études primaires débutent donc à l'école publique du village et, pendant quelques mois, il assimile les rudiments de l'alphabet avec les autres enfants, tous réunis pêle-mêle dans la même salle, peu importe leur degré scolaire. Toutefois, cette situation ne dure pas longtemps et la famille doit bientôt affronter l'épineux problème de la séparation à cause des distances entre les différentes maisons d'éducation. Désireux de se rapprocher davantage des écoles et de retarder le plus possible l'éparpillement des siens, Arthur Pelletier déménage à Joliette, en 1920, et s'établit sur la rue Notre-Dame dans une imposante demeure de 17 pièces, comprenant un vaste salon, deux boudoirs, plusieurs chambres. À l'extérieur³, un magnifique jardin, émaillé de fleurs, de parfums ou de chants d'oiseaux, exalte la quiétude d'une ambiance poétique!

2. La famille Pelletier compte, outre un premier enfant décédé peu de temps après sa naissance, six garçons et deux filles: Philippe, Irène, Eugène, Léopold, Madeleine, Roger, Aimé et Conrad. Aujourd'hui, seuls Aimé et Madeleine vivent encore.
3. Cette maison n'existe plus. Elle a été vendue et transformée dans un style moderne.

Les garçons fréquentent alors l'Académie Saint-Viateur et les filles s'inscrivent chez les Soeurs de la Congrégation. Pour Aimé, la routine étudiante commence vraiment. Jusqu'à l'âge de 12 ans, sa vie se partage entre les études, le sport et la lecture des bandes dessinées. Déjà se manifeste en lui un véritable besoin d'activités physiques, un amour profond pour la compétition sportive: après les glissades épiques en toboggan, les longues marches en raquettes et les folles courses avec les copains, il se donne au tennis, au ski et au patinage. Fatigué, affamé, l'enfant regagne ensuite la maison et les repas restent un de ses plus beaux souvenirs. Son père dirige la conversation, oriente les discussions et communique les nouvelles à toute la famille, rassemblée autour d'une table cossue de la salle à manger. Au son d'une clochette, une bonne répond aux désirs des convives et, de la sorte, l'esprit familial se développe dans une atmosphère chaleureuse et unie. D'ailleurs, la Crise n'affecte pas réellement les Pelletier. Le médecin travaille beaucoup, soigne une nombreuse clientèle, évite les problèmes économiques des années 1925 et procure à ses enfants une existence de bourgeois instruits.

En 1927, son cours primaire terminé, Aimé entreprend ses études classiques au Séminaire de Joliette. Peut-être pour la première fois de sa vie, il subit le régime du carcan, accepte malgré lui une discipline très sévère et souffre du peu de latitude laissée aux élèves. Demi-pensionnaire, le séminariste peut manger à la maison paternelle, mais doit coucher au collège et affronter la rigidité des règlements locaux. Nonobstant la bonne volonté des religieux, l'étudiant se heurte souvent à des gens figés dans des principes immuables et enlisés dans leur étroitesse d'esprit. Pourtant, l'idée de rouspéter, de critiquer ou de s'élever contre le système ne l'effleure à

peu près jamais et ses préoccupations se bornent toujours à étudier ou à s'évader dans les disciplines sportives. Ses bons résultats académiques lui permettent aussi de s'intéresser au piano à l'heure du midi et, le soir, de se captiver pour la peinture. Au demeurant, les Clercs de Saint-Viateur dispensent un enseignement de haute qualité, surtout en littérature française et en civilisation grecque.

Les jours de congé, le mardi ou le jeudi après-midi, ses loisirs se résument à jouer au billard, à la paume, au tennis, et à pratiquer le ski. De temps à autre, avec la permission du préfet, s'ajoute la griserie du "ski-joring". Tiré par une voiture rapide sur la neige, il oublie alors ses tracas journaliers dans l'enthousiasme de la vitesse et, au retour, profite d'une rapide collation pendant que d'autres collégiens, moins favorisés, mémo-risent péniblement leurs leçons ou s'acharnent à traduire une version latine. Tout en bénéficiant d'un certain favoritisme, Aimé Pelletier trouve pourtant la situation injuste et ressent une gêne évidente quand vient le moment de retrouver sa place parmi ses confrères.

Parfois, la complicité de son père lui permet de contourner les rigueurs du Séminaire. Ainsi, au temps des Jours Gras, le médecin envoie-t-il au directeur de discipline un message bien particulier, indiquant son désir de garder temporairement Aimé à la maison! Ce dernier, délivré de l'obligation de dormir au collège, peut donc à loisir participer aux fêtes régionales précédant la période du carême. Et, au terme de toutes les réjouissances, il retourne candidement au dortoir de l'école jusqu'à la fin de l'année. Néanmoins, si le collégien se distraint beaucoup dans ces festivités, il ne connaît pourtant pas d'aventures car la femme, à ce moment, ne

tient pas une grande place dans sa vie. D'ailleurs, la galanterie de l'époque demande que les garçons dansent avec toutes les filles, pour ne vexer personne...

Durant les mois d'été, au moment des vacances, l'étudiant apprivoise également la liberté, toujours avec la collaboration de ses parents. Ceux-ci louent une maison de campagne, permettent à leurs jeunes enfants de l'habiter seuls et d'administrer leur propre budget. Même si le père et la mère les visitent chaque jeudi et passent la journée du dimanche en leur compagnie, les commères avoisinantes jugent leur condition pour le moins anormale et la dénoncent, en sourdine évidemment. Cette exaltation de la liberté, cet apprentissage de la responsabilité marqueront l'adolescent tout le long de son existence.

Après plusieurs années de travail acharné, de succès scolaires et de révolte inavouée, Aimé Pelletier obtient enfin le titre de bachelier ès arts (1934) et pense tout d'abord à s'orienter vers l'architecture. Influencé par son père et par son frère Philippe, il opte cependant pour la médecine et se dirige vers l'Université de Montréal. Pendant deux ans, il demeure dans une chambre de la rue St-Hubert (bas Ste-Catherine), puis se fixe dans une autre maison sur la même artère (près d'Ontario). Son séjour dans cette dernière pension et la personnalité de la logeuse lui inspireront plus tard l'histoire de Jean-François Marquette dans Histoires galantes. Ensuite, l'universitaire s'installe sur la rue Saint-André (au nord). En 1940, ses études se terminent par son entrée dans la caste des médecins diplômés.

Au moment où s'ébauche sa carrière médicale, au moment où il s'astreint à l'internat coutumier dans les hôpitaux (deux années), Aimé Pelletier

délaisse de plus en plus la pratique religieuse. Sans cesser de croire totalement à Dieu et à ses principaux préceptes, il s'éloigne pourtant des rites et des manifestations liturgiques de son cours classique. De plus, le nouveau docteur ne songe pas encore à l'écriture, même si la lecture le passionne toujours. Pour l'instant, sa formation scientifique l'isole complètement de la veine poétique, romanesque et théâtrale.

Le célibataire de 28 ans amorce maintenant la phase capitale de son existence et se prépare à vivre une expérience inoubliable, une véritable épopée farcie de péripéties des plus dramatiques. Tout d'abord, il doit choisir le lieu de son futur travail, la place précise où ses connaissances pourront vraiment servir l'humanité. On lui propose un poste d'interné dans un hôpital de New-York, mais l'aventure américaine ne l'attire guère. Au Canada, par contre, l'armée recrute les volontaires et accueille tous les hommes avides de combattre pour la justice⁴. Ainsi, dans la liberté la plus totale, Aimé Pelletier adopte-t-il la carrière militaire en 1942, comme membre du corps médical, à la condition de toujours oeuvrer dans des unités de langue anglaise⁵! Son entraînement s'effectue au centre d'une base de l'Ontario, comme lieutenant. Les autorités le nomment bientôt capitaine et lui confient un mandat spécial: la lutte contre les maladies vénériennes qui frappent fréquemment les soldats des régions montréalaises. Le voici donc en route pour Baltimore en vue d'étudier plus profondément la nature, les causes, les remèdes à ce phénomène et, de retour dans la Métropole après plusieurs mois, il s'emploie à dépister, durant deux ans, les différents

4. La guerre dure depuis 1939.

5. Il désire évidemment apprendre l'anglais.

patients affectés par ces problèmes et les fait soigner par une équipe d'auxiliaires.

Ses supérieurs l'orientent ensuite vers l'Europe, où la guerre verse dans une étape cruciale, et le dépêchent à Londres. Attaché au Grand Etat Major Canadien en tant que capitaine, Aimé Pelletier se retrouve dans la ville londonienne trois ou quatre mois avant le débarquement. Présent aux réunions des officiers au quartier général de l'armée, il connaît à peu près exactement la date prévue pour l'envahissement de la France. En attendant ce moment historique, le militaire reste un mois sous les tentes érigées dans la campagne anglaise, pendant qu'une pluie intermittente ne cesse de s'abattre sur la région.

Le jour J (6 juin 1944) arrive enfin et les vaisseaux militaires s'alignent le long des côtes de la Normandie. Une semaine plus tard, il débarque à son tour sur le sol français et suit les déplacements de l'armée à travers le nord de la France, la Belgique, la Hollande jusqu'à l'intérieur de l'Allemagne.

Mais le spectacle de la guerre l'anéantit littéralement. Les plaines de la Normandie rendent une affreuse désolation. Une kyrielle de visions terrifiantes s'offrent à son regard éberlué. Le saccage des villes, l'incendie des fermes, la cruauté des hécatombes, le spectre de la pauvreté, les femmes veuves et abandonnées à leur destin, la misère perpétuelle, autant d'images qui consternent le Québécois, l'atterrent et ternissent ses rêves d'idéal. Pendant près de deux ans, ce dernier contemple la souffrance concrète, s'efforçant de l'enrayer, et cherche avec son groupe à libérer définitivement le pays de l'envahisseur. Muté dans une ambulance de campagne,

il fait partie d'un régiment de reconnaissance et affronte la mort de plein fouet, souvent 20 kilomètres en avant des lignes d'engagement.

Cette expérience guerrière le marque profondément et le médecin vieillit rapidement au contact des bombes, des ruines, de l'horreur humaine et de la dévastation générale. Il se livre alors à un véritable examen de conscience. La petite vie dorlotée de son enfance, les principes désuets et les plaisirs faciles de sa jeunesse, les folies de son adolescence s'effacent bien vite de son esprit. La triste réalité des jours l'amène continuellement à refaire un bilan de son passé, à réfléchir, à découvrir un nouveau sens des valeurs et le silence trompeur de la nuit le force à redouter la mort. Aimé Pelletier mûrit de façon prématuée, devient adulte trop rapidement et se rend bien compte que, jusqu'ici, son existence s'écarte de la lucidité, que les Canadiens n'évoluent pas vraiment au rythme de la guerre et que leurs esprits refusent de s'élargir.

Ballotté entre les scènes quotidiennes d'atrocités et ses propres contradictions intérieures, il parcourt les différentes régions (France, Belgique, Hollande, Allemagne) jusqu'au jour de l'Armistice, traitant les malades et aidant à la reconstruction. La guerre terminée, les soldats attendent le jour du rapatriement. Arrivé un des derniers sur le continent européen, le docteur ne recevra son ordre de rappel que plusieurs mois plus tard. Alors, afin de meubler ses loisirs, le militaire se fait écrivain, décide de raconter son expérience et compose successivement: Souvenirs de guerre, Normandie 1944. Pour la première fois depuis le temps de ses études classiques⁶, il

6. Si l'on exclut son importante correspondance avec Violetta Barbant - entre les années 1944-48. Ils se sont rencontrés durant cette période trouble et ont échangé au moins 31 lettres, actuellement déposées à l'U.Q.T.R. (CEDEQ).

prend la plume et rédige ses impressions sur les divers bouleversements en Europe.

Son premier manuscrit, moins important, moins structuré que le deuxième, évoque brièvement son séjour en terre étrangère, ses voyages, ses nombreux déplacements ou des soirées avec ses amis d'outre-mer; tandis que Normandie 1944, divisé en 85 segments, tout en reproduisant avec plus de précisions et d'ampleur les thèmes déjà esquissés, ajoute de nouvelles informations. L'auteur, en fait, accumule les observations à partir du débarquement jusqu'à sa pénétration en Allemagne (mai 1945 environ). Sa verve se plaît à énumérer, sans réelle transition littéraire et de façon un peu échevelée, l'ensemble des villes visitées et libérées (Termonde, Bruges, Lille, Gand, Paris, Béthune, Emmerich, etc...), à décrire brièvement leur état lors de son passage et à rappeler le travail bénéfique des soldats. Fréquemment, ses développements s'attardent sur des particularités locales: la beauté des monuments (Saint-Omer), la majesté des églises (Merchtem), l'hospitalité des habitants (Béthune), les excursions de chasse (Anvers) ou les festivités de Noël (Termonde), une visite à l'opéra (Anvers)... En réalité, ses révélations prennent la forme d'un précieux documentaire sur la dernière guerre mondiale. Avec la fougue et l'emphase du témoin oculaire, l'écrivain exalte les régions agricoles de la Normandie, se désole devant les tas de cadavres que la mer charrie sur la plage, avant d'admirer une superbe maison de style normand. Il parle autant des bienfaits de la nature ou des nuits à la belle étoile que des égoûts de Dieppe, propagateurs de maladies, de moustiques, ou des cimetières débordant de victimes des bombardements. Parfois, ses récits empruntent la voie de l'anecdote: une visite chez le coiffeur, une collection de bronze, la recherche des latrines ou les malheurs de Tony

(son chauffeur). Souvent, il communique des remarques étonnantes, par exemple sur la Brigade Blanche, la vie des maquisards ou des gens suspectés de collaboration, les ravages des V-1, V-2, l'angoisse des sentinelles nocturnes ou les signes précurseurs de la victoire finale.

En vérité, tout le long des manuscrits Souvenirs de guerre ou Normandie 1944⁷, perce un besoin de raconter, un refus d'oublier de sinistres événements, une nécessité de la confession, une volonté sincère de témoigner, de peindre la réalité militaire et l'ébahissement d'un canadien bouleversé par le contact avec une autre civilisation.

Puis, l'ordre de rentrer au pays lui parvient bientôt. Sûrement que, comme le capitaine Grenon dans Deux portes... une adresse, la tentation de demeurer en France, de s'y établir, d'y vivre en permanence et de se souder aux moeurs de ses habitants le tenaille, l'obsède beaucoup! Pourtant, s'arrachant à ces contrées qui viennent de lui révéler une dure leçon, il prend le chemin du retour.

Au début de 1946, Aimé Pelletier retrouve un Québec étrange, une province à son avis peu évoluée, coincée dans le conservatisme, et éprouve alors d'énormes difficultés d'adaptation. Tout d'abord, le climat politique et religieux l'étonne. Le régime de Duplessis laisse peu de droit à la latitude et peu de place à l'initiative. La liberté d'expression s'évapore devant la quasi obligation de taire ses réelles pensées ou devant la nécessité de surveiller continuellement ses paroles. En outre, le clergé,

7. Aucun éditeur québécois n'acceptera plus tard de publier ces deux œuvres.

parvenu à une puissance supérieure, même temporelle, maintient les gens dans l'ignorance par le filtre écrasant d'une morale très sévère, refusant de façon catégorique de s'ouvrir à de nouveaux horizons et d'adapter ses idées au diapason de l'échelle mondiale. Cette atmosphère close à toute ouverture, cette ambiance refermée, cette schizophrénie sociale, étouffe littéralement le nouvel arrivé et le plonge dans le désarroi des déracinés. Son malaise augmente encore plus lorsqu'il se trouve confronté à une autre situation pénible: dans sa propre profession, il se sent maintenant démunir. Depuis quatre ans, l'ancien capitaine pratique une médecine adaptée aux fortunes militaires, mais ne fait pas de chirurgie et, pourtant, la science progresse à une cadence effrénée... Aimé Pelletier doit donc retourner aux études, en quelque sorte, et se recycler dans les hôpitaux de Montréal (Hôtel-Dieu) avec les docteurs Dandurand et Dussault.

Quelques mois plus tard, il regagne l'Europe dans le but d'y parfaire ses connaissances chirurgicales et, de 1946 à 1948, séjourne à Paris, se spécialisant à Villejuif et à Vaugirard, auprès des docteurs Redon et Sénèque. Bien sûr, le jeune homme y respire un air plus sain, rejoint ses amis des temps héroïques et, comme de nombreux événements extraordinaires reliés à la fin de la guerre perturbent la France à ce moment, il décide alors de griffonner ses impressions dans Journal d'un séjour à Paris (1947-1948): le rationnement, les accusations de collaboration, les richesses perdues, les nouvelles mentalités..., autant de sujets que le Québécois s'efforce de noter régulièrement. Cependant, ses projets d'écriture quotidienne s'estompent bien vite et, sitôt ses études complétées, ce dernier revient à Montréal. L'Hôpital général de Verdun l'admet alors comme chirurgien (1948) et il ouvre les portes de son bureau pour y accueillir sa future clientèle.

À cette époque, ses journées de travail s'écoulent de la façon suivante: l'avant-midi, il se retrouve à l'hôpital pour opérer et ses patients peuvent le rencontrer l'après-midi de 14.00 à 16.00 heures ou le soir entre 19.00 et 21.00 heures. Ainsi, profitant chaque jour de ses périodes libres (16.00 à 19.00 heures), le médecin écrit en dilettante et signe plusieurs articles intéressants dans le Clairon maskoutain, un hebdomadaire de St-Hyacinthe: "le Filet mignon" (17 juin 1948), "Histoire invraisemblable" (19 novembre 1948), "Paris" (10 décembre 1948), "l'Appartement" (s.d.), "le Circuit" (31 décembre 1948) "le Compartiment" (7 janvier 1949), "la Samba" (21 janvier 1949), "Jos" (28 janvier 1949), "la Maladie du petit" (3 juin 1949), "la Caisse enregistreuse" (8 juillet 1949), "le Bain de musique" (11 novembre 1949)⁸.

Deux de ces nouvelles retiennent particulièrement l'attention. Histoire invraisemblable raconte, dans un court texte de quatre pages, les malheurs de Jeanne, à partir de l'instant où ses patrons lui imposent la présence d'un petit caniche blanc, nommé Zénon. La servante, qui déteste les animaux, menace de partir, résiste à toutes les tentatives amusantes de corruption et quitte effectivement le foyer... pour le réintégrer quelque temps plus tard. Et la routine se poursuit dans la maison en compagnie du chien et des mésaventures inévitables. Cette histoire exploite sans cesse des situations où l'humour pétille, comme dans Paris d'ailleurs. Ce dernier récit permet au narrateur de partager sur un bateau la chambre de Jacques, un brave type sans le sou. Malgré tout, celui-ci se débrouille assez bien en

8. Ces renseignements proviennent de Renée Guibaut, dans Bio-bibliographie analytique de Bertrand Vac, Québec, 1963, pp. 11-13.

Angleterre mais, à Paris, doit vivre en parasite aux dépens de ses amis et d'une dame charitable. Rendu aux confins de la misère, il épouse les économies de ses parents avant de revenir au bercail, faute d'argent pour continuer ses visites et contenter ses ardeurs parisiennes.

Déjà l'écrivain amateur s'habitue à narrer des événements comiques, cocasses, même si ses efforts littéraires se réduisent encore à des structures très brèves, à la dimension des articles de journaux. Le goût d'aborder le genre romanesque l'envahit bientôt. Le choix du sujet le tourmente. Possède-t-il le souffle nécessaire pour satisfaire aux caprices d'une intrigue valable et respecter en même temps la vraisemblance, la psychologie des personnages? Lentement, une idée germe en lui et les thèmes de son premier recueil se précisent.

Depuis longtemps, la vie dans les bois le passionne. Depuis longtemps, avec son frère Philippe, il se rend chaque année dans la nature chaotique en compagnie d'un guide et glisse sur les eaux calmes ou tumultueuses dans la fragilité des canots de toile⁹. Aimé Pelletier se rappelle surtout d'une excursion fascinante, celle du Lac St-Jean à Saint-Michel-des-Saints (Lac Taureau), son passage à travers les eaux de la rivière Croche, son séjour parmi les animaux de la forêt sauvage et la belle histoire qu'un gardien de club lui avait contée, l'épopée d'une certaine Louise Genest.

En l'espace d'un moment, la trame de son récit s'échafaude dans son esprit. Le temps de consulter les notes recueillies lors de ce périple, le

9. Évidemment, ils accomplissaient ces voyages avant le départ d'Aimé pour la guerre. Dès son retour, leur amour de la nature les a amenés à recommencer ces expéditions.

temps d'étoffer sa narration par des descriptions d'arbres, d'oiseaux, de plantes ou de fleurs, et le voici en train d'écrire le drame d'une femme en quête de libération et d'amour dans une société fermée et encrassée dans des préjugés caducs.

L'auteur entreprend la rédaction de son livre à Montréal en 1949 et la complète à Londres en attendant son visa pour se rendre à Paris. Ainsi naît Louise Genest et, à son retour, il présente le manuscrit aux membres du Cercle du Livre de France sous le pseudonyme de Bertrand Vac, car ses essais littéraires, sorte de passe-temps agréable, ne doivent jamais se lier à sa profession médicale. Le choix du prénom réfère à une vieille anecdote. Un jour, accompagné de deux amies, il se promenait au faubourg Saint-Honoré, à Paris, durant la Semaine de la Rose. Les vitrines, décorées à l'image de cette fleur, offraient une ambiance sentimentale et féerique! Ses compagnes, découvrant peu d'évocation romantique dans le prénom "Aimé", décidèrent alors de le baptiser Bertrand, en souvenir d'un ancien chevalier français, symbole du preux serviteur des dames. Elles l'appelèrent toujours ainsi par la suite. Quant au nom "Vac", le médecin justifie cette sélection par sa volonté d'utiliser un terme court, choc, sec. Plusieurs années après, la curiosité le poussera à vérifier la signification de ce mot et, à son grand étonnement, le dictionnaire lui apprend que "Vac" représente aux Indes la déesse de la parole, de la création artistique.

Sous le masque de l'incognito, il attend calmement le résultat du concours et, le 13 septembre 1950, le jury couronne son oeuvre, au détriment d'Yves Thériault (le Dompteur d'ours), de Charles Hamel (Solitude de la chair) et d'Harry Bernard (les Jours sont longs). Louise Genest rallie

alors les suffrages de 6 des 11 membres¹⁰ après le cinquième tour de scrutin. La remise du prix se fait pendant le déjeuner traditionnel au "400", "Chez Lelarge", en présence de l'élite culturelle du temps. Mais l'écrivain, déjà inquiet par suite de la maladie d'un de ses neveux et anxieux de conserver l'anonymat¹¹ pour ne pas nuire à sa carrière médicale, refuse d'affronter la meute de journalistes et de photographes. Sous les instances de son éditeur, Pierre Tisseyre, le créateur béatifié paraît à travers les applaudissements, les crépitements de caméras, les questions des reporters, et Jean Béraud lui remet un chèque de 1,000 \$. Ce jour-là, Bertrand Vac goûte à l'ivresse de la gloire et réalise un rêve quasi inaccessible. Le lendemain, les quotidiens publient sa photo, dévoilent sa véritable identité, sa profession, son lieu de travail et, à l'hôpital, ses confrères se rassemblent pour le féliciter.

Cependant, le public attend beaucoup de son roman, déjà identifié par les idéalistes comme un autre Maria Chapdelaine, et s'étonne encore de l'échec de Mathieu, une oeuvre majeure de l'année précédente. Pendant que le vainqueur se love avec candeur dans son nouveau prestige, les gens lisent Louise Genest et la critique se prépare, impitoyable.

Le clergé juge le sujet osé, aux limites de l'immoralité, et dénonce avec vigueur le thème de la femme adultère, réfugiée dans la clandestinité de

10. Jean Béraud (président), Jean-Charles Bonenfant, Roger Duhamel, René Garneau, Révérend Père Paul Gay (C.S.SP.), Jean-Pierre Houle, Paul Langlais, Dostaler O'Leary, Dr. Philippe Panneton (Ringuet), Lucette Robert, G. de la Tour Fondué-Smith.
11. À l'exemple de Réjean Ducharme plus tard.

la forêt pour y vivre un amour sensuel. Les spécialistes des cénacles littéraires, tout en reconnaissant la valeur et la beauté des descriptions, s'élèvent contre la lourdeur du style, la faiblesse générale du français et la froideur du récit. Une forte déception succède bientôt à l'enthousiasme initial. L'auteur, désenchanté, demande au public de ne pas confondre morale et littérature, explique la pureté de ses intentions: si une femme, bousculée dans son identité, quitte son mari et s'esquive dans la nature avec un Indien, doit-on pour autant lui lancer la pierre ou la taxer de méchanceté? Son message ne convainc pourtant pas et, à sa première tentative, il échoue dans ses efforts pour secouer les gens, les sortir de leur torpeur, de leurs préjugés et les guérir de leurs commérages.

Loin de se résigner ou de s'incliner à la suite des protestations, le chirurgien accepte d'évoluer dans la controverse et de s'attaquer aux conventions sociales. Dans ses heures libres, il compose immédiatement trois nouvelles (1951)¹². Alors que Deux frères l'implique avec Philippe au coeur des différentes phases de l'action, les Taureaux et les Deux souris se veulent des contes pour enfants et ses aptitudes en peinture lui permettent d'illustrer lui-même les péripéties. La dernière histoire, en particulier, confirme ses talents de narrateur et ses ressources d'imagination. Pépie et Papou, deux jeunes souris, vivent paisiblement avec leur mère Patatra dans un vieux château abandonné, supposément hanté par les esprits. Avant de mourir, celui-ci leur révèle la façon d'éloigner les visiteurs, d'entretenir la peur et de propager la phobie des revenants. Les souris jurent de tirer, chaque nuit, une lourde chaîne du grenier jusqu'au toit et, les soirs où la lune

12. Pierre Tisseyre refuse de publier ces trois manuscrits.

brillera, d'agiter un miroir à proximité d'une fenêtre. Toutefois, dans l'étourderie et l'inexpérience de leur jeunesse, elles rompent bientôt leur pacte et cessent leur manège. Les gens concluent à la disparition des fantômes et les héritiers reviennent habiter la demeure ancestrale en compagnie d'une chatte siamoise.

Après la rédaction de ces fables, l'écrivain rêve d'un autre roman. Imbu de renouveau, refusant de situer son intrigue dans les alentours de Joliette ou d'exploiter une deuxième fois des situations dramatiques similaires, celui-ci se souvient brusquement de son séjour en Europe, de son expérience militaire et de ses aventures en Normandie, en Belgique, en Hollande et en Allemagne (1944-1946). Puisant dans ses souvenirs de guerre, il élabore donc une intrigue originale et greffe une histoire d'amour à des événements réels, survenus à partir du débarquement jusqu'à la défaite définitive des Allemands. En partie autobiographique, son livre relate les hésitations du capitaine Grenon, partagé entre un amour passionnel pour Françoise et la fidélité envers sa femme Berthe (épouse québécoise fictive). À travers le déroulement des actions filtre l'intention moraliste du créateur, qui s'engage derechef sur la voie de la polémique en opposant la bêtise d'une mère canadienne à l'idéalisme d'une dame européenne, beaucoup plus évoluée. Craignant une réaction négative du clergé, il demande au père Antonin Lamarche de rédiger la préface et de lui procurer, en quelque sorte, un "imprimatur" moral. Encore une fois, l'auteur enlève avec son manuscrit le prix du Cercle du Livre de France (1952). Pourtant, Deux portes... une adresse ne suscite que très peu d'emballlement et le vainqueur recueille la somme de 1,000 \$ dans un climat de déception générale. Roger Duhamel, membre du jury, déclare même: "C'est la plus pauvre année..."

[p]our ma part, je n'aurais pas attribué le prix... [c]e roman n'est que du bon Delly"¹³. Jean Béraud déplore aussi l'absence de manuscrits de la part des écrivains de métier¹⁴. D'un accord presque commun, les membres du jury¹⁵ refusent d'attribuer de fortes qualités au roman primé. Mais il faut bien un gagnant et, sans conviction, ils accordent, après six tours de scrutin, cinq voix à l'œuvre de Bertrand Vac contre quatre pour celle de Jean-Jules Richard (Cent pour cent d'amour). La réaction des critiques ne tarde pas et les chapelles littéraires lui reprochent avec virulence une faiblesse d'écriture, une pauvre psychologie des personnages, une intrigue banale et, surtout, une atteinte à la morale officielle par une approbation tacite de l'adultère ou de la liaison anormale du capitaine Grenon.

Toutefois, si quelques journalistes, dont Gilles Marcotte, lui concèdent maintenant d'importantes possibilités artistiques, les échos autour de son dernier livre se perdent bientôt dans l'indifférence totale. Un peu désillusionné, mais encore inébranlable, le lauréat aiguise maintenant ses griffes et bascule dans la satire politique avec Saint-Pépin, P.Q. (1955). À l'aide de son troisième roman, il se donne une nouvelle mission: corriger les moeurs par le ridicule, par l'accumulation des situations exagérées et par l'absurdité des événements. Dans l'espoir évident de housser la population et de générer une réflexion positive, il se moque de tout

13. Roger Duhamel, cité par Michel Roy, "Deux portes... une adresse. Bertrand Vac remporte le prix du Cercle du Livre de France", dans le Canada, 9 septembre 1952, p. 3.

14. Ibid., p. 3.

15. Le jury comprend neuf membres, dont Gilles Marcotte, Jean-Pierre Houle, madame Lucie Robert, Paul Langlais, Dostaler O'Leary, Roger Duhamel, Jean Béraud.

sous l'apparent couvert de l'humour, satirise la réalité politique de l'époque avant de railler d'autres institutions sacrées comme la médecine, le clergé, la dévotion catholique ou le mariage. En riant, l'écrivain s'efforce de montrer le côté comique de l'existence et de redresser les torts. Cette oeuvre d'observation, partiellement basée sur des faits véritables et dont les protagonistes apparaissent souvent comme une réplique de personnages réels¹⁶, reçoit un accueil assez favorable dans le grand public. Les gens acceptent de bon coeur cette caricature sur les petits incidents de leur routine quotidienne.

Mais il n'en va pas ainsi pour les critiques et pour l'autorité religieuse. Le clergé, s'indignant du sort réservé aux deux bigotes et au curé, condamne également une certaine complaisance dans les gauloiseries ou dans les attitudes confuses. De plus, la menace de la censure pèse sur le créateur désappointé, car le livre semble pécher par l'immoralité de certaines situations. De son côté, la presse remarque un abus de mots grossiers, un réalisme trop cru et, encore, de nombreuses lacunes au niveau du style. Et, quand les vociférations à propos de Saint-Pépin, P.Q. finissent par s'amenuiser, Bertrand Vac ressent une lourde fatigue. Ses ambitions de moraliste s'atténuent et son rêve d'éclairer le peuple québécois s'effrite de plus en plus.

Au moment où il accepte de prononcer quelques conférences, des symptômes de lassitude et de découragement l'assaillent constamment. En juin 1955¹⁷,

16. Le docteur Lepassage, spécialiste de Montréal, monsieur et madame Granger, Jos Labonté sont une copie directe de personnages qu'Aimé Pelletier a connus pendant son adolescence à Joliette ou dans son milieu de travail à Montréal.
17. Sur l'invitation du docteur Lasalle Mondor, son confrère de classe au Séminaire de Joliette.

le médecin se rend à Shawinigan pour y parler des "Bienfaits du voyage". Depuis longtemps, il nourrit une véritable passion pour les évasions dans la nature québécoise. Ses excursions de jeunesse, ses expéditions sur les lacs ou les rivières de la province, ses séjours prolongés dans la forêt du nord témoignent de cet engouement, d'un besoin viscéral de fuir la réalité et de chercher une récupération du bonheur dans l'anonymat de la solitude ou d'un groupe d'amis restreint. En outre, depuis 1942, son épopée militaire l'incite à côtoyer d'autres civilisations, à connaître d'autres styles d'existence et à assimiler les coutumes des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la France, de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne. À partir de cette époque glorieuse, Aimé Pelletier quitte Montréal deux ou trois mois chaque année, visite d'autres pays et, tout en bénéficiant du charme des dépaysements, hausse la qualité de son bagage culturel. Souvent, grâce à son statut de célibataire¹⁸, il s'embarque sur un cargo dans les chaudes températures de l'été, traîne ses livres ou ses notes, loue une cabine et s'offre à bon compte une vacance en haute mer. De la sorte, ivre de changement, d'aventures et d'exotisme, l'auteur controversé parcourt les principales régions de l'Italie (Naples, Rome, Milan, Florence, Venise), pratique le ski à Cortina, retrouve la gaieté de Paris (1950-1954) et, tous les ans, se rend à New-York à trois ou quatre reprises.

Nanti d'un tel passé, d'une telle expérience des voyages, il débouche donc à Shawinigan pour émettre quelques propos sur l'utilité d'élargir ses horizons par le plaisir des déplacements. Le début de son discours, débité

18. Aimé Pelletier ne se mariera pas.

sur un ton calme et humoristique, insiste sur l'importance de s'éloigner, de rompre fréquemment avec son petit univers coutumier. Bientôt, l'auteur s'enflamme, dévoile sans retenue les causes de ses nombreuses fuites à l'étranger et ses paroles prennent l'allure d'une diatribe contre le clergé, contre l'Etat, contre les lois, qui frustreront sans cesse le peuple québécois. Pourquoi veut-il tellement déserter son patelin? Pour s'aérer, pour respirer, pour admirer, sorte de Canadien errant à la recherche d'une paix de l'esprit inexistante chez lui, la véritable liberté admise dans les autres contrées.

Et l'intensité de la charge augmente peu à peu! Au Québec, l'autorité défend les matchs de baseball le dimanche, censure inutilement le cinéma local, régit les heures pour boire et, au nom d'une triste moralité, accumule les sottises de cet acabit. Déchaîné, le conférencier mentionne même que le retour du voyageur à Montréal se compare à un passage de la lumière aux ténèbres car, ailleurs, les populations respectent les divergences d'opinion sans se complaire régulièrement dans une série de jugements mesquins ou de conseils futiles. Son laïus se termine par la définition d'un esprit libre:

...libéré des erreurs de jugement dont on a farci sa jeunesse, libéré des préjugés, un esprit qui voit juste, non embarrassé de parti-pris, de mesquineries, d'influences intéressées, un esprit autonome, qui ne voit pas à travers ce qu'on lui a dit de regarder, mais qui voit tout simplement et qui tire ses propres conclusions¹⁹.

De tels commentaires soulèvent la consternation chez les auditeurs et la conférence s'achève dans un silence glacial, lourd de réprobation. Le réformateur, fortement contesté, mais toujours avide d'identifier clairement les plaies sociales, reprend à peu près les mêmes thèmes à la bibliothèque

19. Extraits de sa conférence, prononcée à Shawinigan, en juin 1955. Le texte intégral de la conférence se trouve au CEDEQ, no 506/2/1.

municipale de Montréal, où le directeur lui ferme tout simplement la porte. Ulcéré, démoralisé par l'hermétisme de l'élite intellectuelle, par l'accueil peu chaleureux réservé à ses livres et par les morsures des critiques, Bertrand Vac abdique finalement et abandonne toute idée de réveiller le peuple.

Certes, il accepte encore de s'adresser à la Société des Ecrivains, mais ses paroles s'inscrivent comme les derniers soubresauts d'un animal abattu. Selon lui, quand vient le temps de choisir le sujet de son roman, l'écrivain percute contre de multiples difficultés locales. La vertu doit nécessairement triompher, la description du mal s'annonce comme une entreprise périlleuse, les conventions limitent à l'excès le choix des développements et la beauté d'une oeuvre repose sur la pureté de ses intentions. La littérature germe donc nécessairement sur une note édifiante, le créateur ne peut décentement étaler le vice sans se buter à la censure et à l'influence néfaste de la presse. Et il clôture son allocution en révélant que, comme auteur et comme médecin, le contexte québécois le brime par sa mentalité étroite.

Même si ses propos perdent beaucoup de leur agressivité d'autan et qu'il n'espère plus vraiment réformer les moeurs par le truchement dangereux de ses livres ou de ses causeries, celui-ci apparaît quand même comme un personnage redoutable et ses idées effraient toujours les autorités ecclésiastiques ou civiles. En effet, riche de son expérience en terre étrangère et de sa participation à la guerre, Bertrand Vac porte un jugement impitoyable sur l'étranglement collectif des Canadiens, incapables de se valoriser dans un climat de libre pensée et encore réduits à se nourrir de banalités ou de clichés. Sa position se précisera plus tard:

Laïcs et clercs, ..., tous trépignent de joie à l'idée de jouer les justiciers; et leurs menaces muettes et traitresses paralySENT notre littérature. Dans ces conditions, comment celle-ci peut-elle refléTER autre chose que la bigoterie²⁰?

L'homme de lettres s'élève ainsi contre l'absence de toute liberté morale et affronte de nouveau la désapprobation religieuse. Objectivement, il relègue alors les prêtres à leur mission spirituelle, les exhorte à éviter les intrusions dans les domaines artistiques, à se retirer des jurys littéraires, à cesser leur "influence crétinisante" sur leurs ouailles et à leur faciliter la "largeur de vue"²¹.

À la même époque, il pourfend aussi le rôle de la critique officielle et ramène son importance à une dimension plus modeste. Tout en avouant paradoxalement ne pas lire les comptes rendus des journalistes, l'écrivain leur reproche pourtant de nombreuses carences et les prie de s'en tenir à leur juste rôle: "Je ne lis jamais la critique... La critique n'existe pas au Canada français"²². À son avis, ceux-ci devraient se perfectionner dans des écoles appropriées pour pouvoir justifier leurs opinions, leurs blâmes, leurs idées négatives sur une oeuvre. Peuvent-ils vraiment déceler les qualités et les défauts d'un style? Possèdent-ils l'ouverture suffisante pour émettre une opinion vraiment personnelle, indépendamment de la condition sociale fermée ou de la pensée officielle du temps? Pourquoi tendent-ils à

20. Bertrand Vac, "Apporter le fruit de ses rêves...", dans le Devoir, 7 avril 1962, p. 23.

21. Ibid., p. 23.

22. Bertrand Vac, cité par Michel Roy, "Deux portes... une adresse. Bertrand Vac remporte le prix du Cercle du Livre de France", dans le Canada, Montréal, 9 septembre 1952, p. 2.

situer les auteurs par rapport à des références, à des comparaisons odieuses? Pourtant, Bertrand Vac reste très sensible aux commentaires sur ses livres et les observations destructives le blessent réellement.

Le moindre signe d'approbation touche profondément...
Et quand la critique sort et qu'elle est mauvaise, on a toujours l'impression de ne pas l'avoir méritée. Par contre, lorsqu'elle est bonne, même si on est tenté de croire qu'elle est juste, on sait bien au fond qu'elle est bonne, c'est-à-dire qu'elle comporte le bon et le mauvais côté de la bonté...²³!

Réprouvé, plein d'amertume, il regarde s'écrouler ses dernières illusions et conclut que la presse se complaît à créer un climat d'animosité, sans jamais chercher à aider ou à construire.

Enfin, dans un temps où la population idéaliste et les universitaires agitent de plus en plus les drapeaux nationalistes, Aimé Pelletier nuance néanmoins ses options patriotiques, se proclamant "citoyen international, épris de liberté"²⁴, et ne se considérant pas vraiment comme un Canadien français:

Je me crois plutôt citoyen international, me ralliant à cette population flottante et libre de l'univers où l'on n'a pas peur de penser par soi-même, et qui n'a pas de pays propre²⁵.

Il préconise également la nécessité d'apprendre l'anglais dans la situation pour le moins illogique du Québec et ridiculise l'attitude du ministère des Affaires culturelles, constamment soumis à l'impérialisme et au paternalisme

23. Bertrand Vac, cité par Émilie Allaire, "Bertrand Vac", dans le Temps, 1er mars 1956, p. 15.

24. Expression empruntée à Guy Robert, "Trois livres de Bertrand Vac", dans Revue Dominicaine, janvier - février 1956, p. 34.

25. Bertrand Vac, cité par Rolland Lorrain, "Bertrand Vac, citoyen international", dans le Foyer, 16 juillet 1955, p. 3.

de la France.

Des déclarations aussi fracassantes, aussi audacieuses sur la liberté, le clergé, la critique, le patriotisme et la langue engendrent inévitablement des répliques blessantes, des affrontements idéologiques, des déchirements, et la carrière littéraire de Bertrand Vac bifurque alors vers des eaux plus sereines. Au lieu de consacrer ses loisirs à l'écriture engagée, de bousculer les gens, de modifier leur existence ou d'améliorer leur destinée, le chirurgien s'enfuit littéralement et se réfugie dans l'histoire pure, en quête d'apaisement et d'oubli, loin du tumulte et de la contestation.

Toutefois, il désire auparavant réaliser une autre de ses ambitions et, tout en poursuivant ses recherches sur la vie de Tamerlan, conquérant mongol du XIV^e siècle, il entame la rédaction d'une oeuvre plus légère. Pierre Tisseyre vient à peine de proposer la fondation du "Cercle du Roman policier" et d'annoncer un prix pour le meilleur livre rédigé dans cette veine! L'écrivain tente encore sa chance. Utilisant ses ressources de médecin, partant sa connaissance du milieu hospitalier, ébauchant son intrigue autour d'un crayon métallique jadis confié à son frère, Bertrand Vac produit l'Assassin dans l'hôpital (1956) et expédie son manuscrit aux membres du jury. Huit concurrents participent aussi à l'épreuve et soumettent leurs textes. Le jour convenu, une cinquantaine de personnes se rassemblent au "400", rue Drummond, pour connaître l'identité du gagnant au cours du déjeuner habituel et le président, Marcel Valois, proclame alors sa victoire sur le seul adversaire vraiment sérieux, Maurice Brillant (Adieu, destin tragique). Pour une troisième fois, il connaît l'enivrement du triomphe et personne ne s'attarde vraiment à ternir sa réussite par des commentaires sur

son style ou sur la moralité du récit. Le genre, mineur, ne s'y prête pas et les journaux louangent plutôt sa polyvalence. Il atteint un autre sommet quand Jean-Louis Laporte adapte le roman pour la télévision et le présente dans le cadre de l'émission "Théâtre populaire" de Radio-Canada, le 4 août 1956. Guy Beaulne se charge de la mise en scène et l'entreprise se solde par un succès télévisuel.

Débordant d'imagination, l'auteur songe maintenant à multiplier les aventures de ses héros, plonge ses détectives Raskine et Burton au centre d'une série de meurtres à élucider et compose une véritable phalange de livres à saveur policière, que Pierre Tisseyre accepte de publier à la suite d'une entente verbale²⁶. Encouragé par son dernier succès et mû par cette convention amicale avec son éditeur, il charpente successivement Martha Larrouche, Pickingberry et la Salle de danse des 7 chutes (entre 1956 et 1963). Sans se lasser, il transporte ensuite ses personnages au fond d'une cale et emprisonne son détective dans une des portes étanches d'un cargo: de la sorte, la Traversée tragique débute sous les plus mauvais augures. Puis, un cinquième suspense, Denier du veuf, se noue dans une école de Verdun suite à la découverte du cadavre d'une adolescente, flottant dans une piscine. Enfin, l'Accident du Horse Shoe Beach s'avère son dernier effort dans le genre frénétique. Le titre du volume rappelle le nom d'une plage des Bermudes et l'action se trame près d'un champ de tir voisin. Si l'opinion générale attribue la mort d'un homme au hasard d'une balle égarée, l'enquête découvrira, au contraire, tous les indices d'un règlement de compte.

26. Pour ne pas répéter inutilement la publicité, il convient de les éditer quand Bertrand Vac en aura terminé une douzaine.

Lentement, le polygraphe se fatigue de la fureur policière. Le temps lui manque, sa profession de chirurgien occupe la majeure partie de ses journées. Il opère beaucoup, converse ensuite patiemment avec ses malades, pratique plusieurs sports et voyage souvent à l'extérieur du pays. Peu à peu, son ardeur diminue et il délaisse finalement ses deux détectives²⁷ pour satisfaire pleinement sa récente passion historique (les tribulations de Tamerlan et de Shadi Mulk).

À cette époque, le littérateur définit également sa conception de l'écriture.

J'écris quand mon métier (médecin) m'en laisse le temps. Un violon d'Ingres?... Non, je ne crains pas trop que cette appellation donne à cette activité un aspect amateur²⁸.

Écrire un livre, c'est travailler d'arrache-pied, c'est tout donner ce qu'on a en soi, même le plus laid; c'est pourchasser la virgule mal placée, peser les mots, tous les mots, tâter le public, miser sur sa capacité d'absorption, enfin, c'est un travail de chien²⁹.

Si j'en avais les moyens, ce serait ma vie³⁰.

Et l'auteur ajoute une autre caractéristique à sa notion de l'acte d'écrire: engendrer le dépaysement.

- 27. Pierre Tisseyre ne publiera pas ces six romans policiers, car l'entente en demandait une douzaine...
- 28. Bertrand Vac, cité par Alain Pontaut, "Bertrand Vac (Histoires galantes): Duplessis, la critique, le ministère, la France et la censure ...", dans le Devoir, 20 novembre 1965, p. 12.
- 29. Bertrand Vac, cité par Émilie Allaire, "Bertrand Vac", dans le Temps, 1er mars 1956, p. 15.
- 30. Bertrand Vac, cité par Gilles Marcotte, "Bertrand Vac: le scalpel et le stylo", dans la Presse, 20 novembre 1965, p. 15.

D'ailleurs, la Favorite et le Conquérant cherche de toute évidence à créer dans l'esprit du lecteur un goût de l'exotisme, une passion pour la civilisation étrangère. Et, le 25 avril 1963, quand il pénètre au grand salon de l'Hôtel de Ville de Verdun en vue de procéder au lancement de son livre, Bertrand Vac couronne une recherche remarquable, livrant au public un récit basé sur une incroyable documentation. Pour réaliser sa fresque historique, pour reconstituer la vie de l'intrigante Shadi Mulk, il dépouille depuis une dizaine d'années, les bibliothèques de Paris, de Washington et de l'Angleterre, s'obligeant à consulter plus de 300 livres et à se documenter de la façon la plus minutieuse possible. Le volume, au départ, compte 1040 pages, mais l'éditeur, effrayé par la longueur du développement, exige une coupure et l'intrigue se dénoue finalement au bout de 397 pages d'érudition et d'action. Pourquoi cette idée de s'attarder aux prétentions d'une simple courtisane, pourquoi s'en tenir précisément aux sept dernières années de la vie de Tamerlan?

Ce sont deux lignes, au hasard d'un livre sur Tamerlan, de l'auteur anglais Harold Lamb, qui m'ont amené au sujet de mon livre. Deux lignes disant qu'une esclave avait réussi à mettre la main sur l'empire de Tamerlan. Cette esclave, Shadi Mulk, l'histoire en parle très peu, pour ne pas dire jamais... J'ai voulu en savoir plus long...³¹

Dans cette optique, le sujet du livre se concrétise autour des luttes menées par l'esclave pour arracher le trône, et non sur les conquêtes de Timour. Ce roman, quoique rempli de brutalité, d'amour et de renseignements sur les moeurs des Mongols, ne reçoit pourtant pas un accueil très cordial dans les

31. Bertrand Vac, cité par Claude Gingras, "300 ouvrages lus, 400 pages écrites, 11 ans de travail: la Favorite et le Conquérant, un cadeau de Bertrand Vac à la littérature canadienne", dans la Presse, 4 mai 1963, p. 2.

cercles littéraires et ne se vend que très peu. Tout de même, il apporte à son créateur la paix de l'esprit, un retour à l'étude et une évasion dans l'histoire.

Pour pallier à la fatigue de ses travaux littéraires ou de ses activités médicales, Aimé Pelletier s'étourdit toujours dans le domaine sportif et, à l'aube de la cinquantaine, s'impose une gymnastique quotidienne, se passionne pour la natation, le ski et s'oblige à de longues marches au port du vieux Montréal. Au point de vue culturel, ses loisirs se restreignent à la peinture, à la lecture et à l'audition de pièces musicales. Quelquefois, le célibataire se rend contempler les œuvres d'art du Musée ou se détend dans une salle de cinéma.

Évidemment, l'idée des départs le hante parfois et, l'été, il emménage à l'île Bonaventure, au large de Percé. En ces temps de tranquillité, l'homme apaisé traverse le Canada, parcourt en touriste l'Amérique du Sud, prend le bateau de New-York en direction de Buenos-Aires et revient en avion, en passant par le Chili, le Pérou et le Mexique³². Cependant, le docteur ne sent plus, comme jadis, la vive obligation des voyages car la vie au Québec, depuis la Révolution tranquille, change rapidement et s'oriente vers le respect de la liberté. Le clergé perd de son emprise sur le peuple, l'atmosphère générale s'allège. Et, quand le besoin de l'écriture le ronge, il s'évertue à compléter un roman, le Voyage à Miami, encore inachevé. Dans cette dernière œuvre, le lecteur se transporte à Miami en compagnie d'un

32. À cette époque, il n'a pu voir le pays de Shadi Mulk (l'Asie) et se propose d'y aller bientôt...

couple, pour y découvrir de façon un peu sarcastique les attitudes bizarres des Canadiens en visite dans cette localité³³.

Puis, l'année 1965 ramène Bertrand Vac au cœur d'une autre polémique et il subit de nouveau les foudres de la presse après la parution des Histoires galantes. Esquissées lors d'un récent séjour à l'île Bonaventure, la plupart des nouvelles (huit) peignent des événements réels, dévoilés par des amis, et l'écrivain se borne à les romancer à sa façon, selon les exigences du genre littéraire. Dans les deux premières aventures, l'action se déploie sur la Montagne et sur l'Ile-aux-Noix: une connaissance féminine lui transmet alors les diverses informations nécessaires. Le troisième récit, autobiographique, évoque sous le nom de Jean-François Marquette le passage d'Aimé Pelletier dans une pension montréalaise, au temps de ses études universitaires. Le sixième conte, celui du peintre désireux de séduire une vierge, rapporte une idylle entre une femme et un charmant yougoslave, bien connus du médecin. Enfin, un collègue lui confie tout simplement l'anecdote de Marcel Gendron, tandis que l'épopée du jeune laitier provient également des confidences d'un copain (septième et huitième nouvelles). Le créateur complète son manuscrit en y insérant deux autres fables (quatrième, cinquième) et, pour une quatrième fois depuis 15 ans, soumet une oeuvre aux caprices d'un concours, celui du Cercle du Livre de France.

À la stupéfaction générale, il remporte la palme; mais les membres du jury³⁴, préférant lancer un nouvel auteur, délibèrent plus d'une heure avant

33. Le roman ne sera pas publié.

34. Roger Duhamel (président), Jean-Charles Bonenfant, Jean Éthier-Blais, Paul Langlais, Jean Simard, Guy Sylvestre, mademoiselle Jeanne Lapointe, le père Paul Gay, Jean Béraud (remplacé par mademoiselle Lisette Morin).

d'accepter de lui conférer cet honneur. Le 15 novembre 1965, en présence de photographes, de journalistes et d'éminentes personnalités, dont Pierre Tisseyre, Bertrand Vac accepte les félicitations de Roger Duhamel et une prime de 1,000 \$, dans une salle du restaurant "Chez son père". Son oeuvre éclipse celles de six autres concurrents: la Chèvre d'or, d'Anne Bernard; le Passage, de Minou Petrowski; A nous deux, de Roger Fournier; l'Itinéraire, de Simone Landry-Gille, le Silence des justes, de Pierre de Grandpré; Ce fameux jardin, de Jean-Louis Garceau. Les journalistes, pourtant, loin de s'extasier sur le sujet du livre, désavouent le thème de la galanterie, refusant d'y voir les fondements d'une grande réussite littéraire et désaprouvant une certaine complaisance dans la facilité. Les critiques émettent encore quelques commentaires acerbes sur la faiblesse du style et sur la dose plus ou moins forte d'érotisme des Histoires galantes. En général, cette dernière victoire ne fait pas l'unanimité et une nouvelle pensée circule dans les milieux culturels: "Tout participant au Prix du Cercle devrait s'abstenir de présenter un manuscrit, s'il a déjà gagné dans les années précédentes, pour laisser la place aux autres"³⁵.

Des accusations de vanité, de vaine gloriole et d'ambition exagérée flétrissent le panache du lauréat. Et, peu de temps après, les responsables décident de refuser la candidature des gagnants du "Goncourt canadien". Cette politique élimine donc Bertrand Vac d'une récidive possible et celui-ci concentre alors son labeur dans la création théâtrale.

35. [Le Bouquiniste], "Plus de vainqueurs cumulatifs", dans la Patrie, 28 novembre 1965, p. 65.

Depuis quelques années, les manuscrits de Demi-Deuil et de Halloween traînent dans les tiroirs de son bureau³⁶. Cette dernière farce, particulièrement réussie, pivote autour des fanfaronnades d'un général, amateur de déguisements. Sous la trompeuse apparence d'une femme, il se promène un soir dans les clubs et regagne enfin sa demeure en compagnie de ses amis, eux aussi drapés dans des costumes d'occasion et dissimulés derrière des masques. Sa femme, supposément absente, rapplique pendant les réjouissances du groupe et, par voie de conséquence, les situations cocasses s'accumulent, pétillantes, savoureuses.

Rallié à la cause du théâtre par son sens de l'humour et par un talent inné pour les scènes comiques, Bertrand Vac construit alors une pièce en quatre épisodes, destinée à la télévision. Ce projet avorte et il transforme alors le Neuvième art en une représentation théâtrale, jouée en 1967 sur le bateau "l'Escale", sous le nom de Appelez-moi Amédée. L'imposante distribution comprend plusieurs acteurs chevronnés. Andrée Lachapelle incarne le rôle de Corinne Patterson et Suzanne Laberge celui de la bonne, Ursule; Pierre Dufresne interprète le personnage du policier Euclide qui, avec l'aide de son chef (Lionel Villeneuve), se charge de démasquer Alex Pointer (Gilles Pelletier). Roger Garceau et Suzanne Langlois rendent enfin les émotions d'Amédée Patterson et de Rea, Yvon Duhaime confectionne les costumes et Raymond Royer assure la mise en scène.

36. Le Rideau Vert a jadis accepté une comédie de Bertrand Vac. Mais, faute de metteur en scène disponible, la pièce n'a jamais été montée pour le public. Également, Monique Leyrac a déjà interprété avec brio une de ses comédies au réseau MF.

Cette kyrielle de personnalités et la collaboration spéciale de Marcel Dubé permettent les plus grands espoirs pour la réussite de cette oeuvre purement québécoise. Mais l'association de Bertrand Vac et de Marcel Dubé ne dure pas longtemps! Ce dernier, surtout enclin à la tragédie, se retire bientôt, laissant le champ libre à son collègue. L'auteur ne se présente qu'une seule fois aux répétitions et, le soir de la "première", brille encore par son absence... faute d'invitation officielle! La conversation s'ébranle et les premiers rires fusent dans la salle survoltée. Alex Pointer, bandit notable, s'introduit dans une famille bourgeoise, misant sur sa ressemblance avec Amédée Patterson. Les méprises inévitables déchaînent l'ilarité. Alex sème le trouble, participe au bal des policiers et pousse l'audace jusqu'à voler les bijoux de la femme du chef. Bientôt dénoncé et rendu vulnérable, il s'enfuit en compagnie de la servante.

L'intrigue, le canevas de la pièce³⁷ n'impressionne guère par sa subtilité, mais la vivacité du dialogue et la qualité de plusieurs passages comiques -partiellement attribuée à la performance des acteurs et à l'habileté de Raymond Royer- vaut quelques louanges à son créateur. La presse mitige donc son jugement et le dramaturge se console à la pensée de divertir les gens ou de leur procurer l'oubli, l'espace de quelques heures, loin de leurs tracas familiers.

Cette comédie, légère et sans prétention, tient l'affiche durant deux mois. Peu après, l'écrivain conçoit un projet bien différent et se risque à publier Mes pensées "profondes". Depuis 1958, il collige régulièrement

37. Cette comédie n'a pas été publiée.

dans un agenda les idées les plus farfelues, les plus sérieuses, recueillies un peu partout au gré de ses rencontres, de ses voyages, de ses activités ou de ses conversations. Avec patience, il noircit les pages de son calepin, assis dans un restaurant, debout sur la passerelle d'un bateau, somnolent sur un siège d'avion ou penché à sa table de travail. Or, en cette année de l'Exposition universelle, le littérateur estime l'occasion propice pour éditer ses maximes et montrer ainsi une autre facette de sa polyvalence. Le temps d'un triage, d'un certain classement et, bientôt, son livre paraît, délivrant par le filtre de l'humour une série de "bêtises"³⁸, de remarques bien formulées sur les principales composantes de la société: clergé, femmes, journalistes, critiques, voyages, repas, etc... Son oeuvre obtient un succès relatif mais, longtemps, les lecteurs trifluviens agrémenteront leur réveil d'une de ses pensées, glissée en exergue dans "le Sourire du petit déjeuner", attraction quotidienne de la première page du journal le Nouvelliste³⁹. Son ironie, parfois caustique, ne choque plus les gens maintenant habitués à une plus grande liberté d'expression, et le volume ne cause guère de polémique.

La même année (1967), retrouvant un ancien penchant pour la parole publique, il adresse une communication au "Congrès des écrivains à l'Expo" et ses propos prennent la forme d'une vaste vision apocalyptique. De façon surprenante et inattendue, l'orateur prédit la vie en l'an 2100. L'amour humain disparu, la raison dominera, de fabuleuses drogues ou d'ingénieuses

38. Selon le terme de Bertrand Vac lui-même.

39. Entre novembre 1967 et novembre 1968, le Nouvelliste publie de façon sporadique des pensées de Bertrand Vac.

mécaniques se chargeant de satisfaire les appétits sexuels. L'homme de cette époque deviendra un intellectuel malade, peu porté aux activités physiques. Des génies, tissés à la chaîne, vivront dans la pureté ou se gaveront de plaisirs artificiels. Les modes de reproduction changeront, les meurtres cesseront... Et l'art devra s'adapter à toutes ces mutations inévitables, les sujets romanesques se limiteront beaucoup à cause de l'écrasante présence de l'électronique ou du fourmillement des pilules...

Sur cette note prophétique, à la fois humoristique et pessimiste, le conférencier esquisse sa conclusion en plaignant le sort des futurs créateurs qui connaîtront les affres de l'inspiration dans une société sans âme, perdue par un progrès qu'elle ne contrôlera plus. Cette dernière causerie sert alors de prélude à un long silence de sept ans. L'homme de lettres, à 53 ans, s'éjecte presque de la vie publique et ne se produit plus dans les milieux littéraires. Il voyage de moins en moins, n'en ressent plus la nécessité et se concentre sur sa profession médicale. Dans le silence et dans le refuge d'une demi-retraite, il prépare son adieu définitif, son chant du cygne au monde de la littérature québécoise. Succombant à sa fascination pour l'histoire pure, l'écrivain vieilli retourne alors au Centre Culturel de Verdun, entreprend des recherches sur la ville de Montréal (cinq ans) et, avec le Carrefour des géants (1974), rapporte les principaux faits qui ont marqué la vie de la Métropole entre 1820 et 1885. Pourquoi le choix de cette période limitée? L'auteur explique que le commerce de la fourrure, au début du XVIII^e siècle, échappe à l'hégémonie montréalaise. Ainsi acculées à la banqueroute par la perte de cette importante source de revenus, les autorités doivent sortir du pétrin et organiser de nouvelles bases économiques pour leur survie. Tranquillement, dans un contexte politique et social très

difficile, la population retrouve sa prospérité d'antan grâce à l'apport d'hommes incroyables, souvent de nationalité écossaise. Ces géants transforment la vie des 20,000 habitants et, à la fin du siècle, parviennent à décupler le nombre des résidants. Cette étape semble donc une des plus riches dans le développement de la cité. Avec la plus grande impartialité possible, mélangeant l'humour et le sarcasme à des commentaires parfois teintés d'ironie, l'historien s'attache surtout à vulgariser les différentes péripéties dans un style plus accessible au public.

La parution de cette oeuvre clôt la série des événements majeurs dans l'existence d'Aimé Pelletier. Le 17 août 1978, à la demande de Guildo Rousseau, il remet l'ensemble de ses manuscrits à l'Université du Québec à Trois-Rivières et, depuis ce temps, vit en solitaire dans son appartement de la rue Drummond, presque oublié du monde des lettres. S'intéressant toujours à l'écriture, le médecin prépare actuellement la biographie de Jean Lallemand, achève la rédaction d'un livre sur les animaux et se propose de rédiger l'histoire de Montréal, à partir de la Conquête jusqu'en 1820.

Aujourd'hui, le docteur Pelletier oeuvre encore à l'hôpital de Verdun, comme assistant-chirurgien, mène une vie culturelle active et garde une bonne forme physique par ses efforts sportifs. Ses loisirs se partagent sans cesse entre la musique, la peinture, la lecture ou dans la détente apportée par le golf, le tennis, la natation et le ski de randonnée. Quelquefois, la fantaisie des rencontres l'appelle auprès de sa soeur Madeleine et, seuls survivants d'une famille nombreuse, ils laissent leur conversation s'aligner sur des anecdotes de leur enfance, au moment où, sous la tutelle de Luminia et d'Arthur Pelletier, toute la maisonnée respirait un air de profonde liberté.

D'une étonnante vigueur, le septuagénaire s'astreint souvent à de longues balades. Et, parfois, quand les grands vents d'automne chassent le promeneur de la rue Drummond à l'intérieur de son foyer, quand la pluie monotone ruisselle contre la fenêtre de son appartement, le célibataire s'étend mollement dans son fauteuil et, par l'incantation nostalgique du souvenir, rejoint les pâturages de Saint-Ambroise-de-Kildare, l'école communale, la ville de Joliette, l'Académie Saint-Viateur, l'austérité du Séminaire, ses années universitaires... Gagné par la langueur de la somnolence, il sur-saute brusquement sur le pont d'un bateau, prêt à s'élancer sur les terres de la Normandie et toute une série d'images terrifiantes tournent alors dans son esprit harassé: le bruit des bombes, le vrombissement des avions, l'horreur des hécatombes, les cadavres épars sur la plage, les cimetières imprévus et surchargés, les ruines et la désolation humaine... L'homme épouvanté virevolte ensuite au "400", la fugue de Louise Genest, la gloire et la déchéance, les prix littéraires, les hésitations du capitaine Grenon, les ornières de la critique, le Québec en peine d'évolution, ses voyages dans les vastes pays, ses joyeuses excursions en pleine nature, les patients à soigner, les opérations à réussir, les folles ambitions de Shadi Mulk, la galanterie récompensée, la perspicacité de Raskine... Une dernière vague de pensées déferlent enfin à travers le déchaînement languissant de la nature automnale. Ses vibrants plaidoyers en faveur de la liberté, le petit monde de Saint-Pépin, son désir insensé de changer la mièvrerie locale, son intrusion dans le monde théâtral, l'humour de ses pensées "profondes", son exil définitif dans l'histoire pure...

Et, comme une auréole finale sur une vie bien remplie, comme un arc-en-ciel plein d'une douceur apaisante, le pâle et gracieux sourire de Violetta Barbant!

DEUXIÈME PARTIE

ANALYSE DE L'OEUVRE

CHAPITRE I

LOUISE GENEST (1950)

Dans le petit village de Saint-Michel, perdu au milieu des montagnes et à l'orée des forêts mystérieuses, gravite un groupe d'habitants sclérosés par le respect des atavismes ou par la puissance des conventions. D'une saison à l'autre, l'existence se déroule, monotone et mécanique comme la routine paysanne. Peu d'événements nouveaux ne viennent varier la banalité des conversations, déclencher des scandales ou alimenter le commérage légendaire de la population. Les activités stagnent autour des mêmes travaux, répétés inlassablement d'une année à l'autre par des gens de moins en moins ambitieux, de plus en plus figés dans une inertie déroutante. Les rares commerçants de la paroisse se ruinent calmement, résignés à l'impérialisme et à l'omnipotence d'Armand Genest, à la fois maire, marguillier, commissaire d'école et principal marchand du patelin.

Pendant que celui-ci étend une impitoyable domination sur l'ensemble des campagnards, sa femme s'étiole à ses côtés depuis bientôt 17 ans, sacrifiée, silencieuse, soumise à l'image de l'épouse modèle de l'époque 1930. Près d'un mari ivrogne, sa vie meurt à chaque instant et seule la présence de Pierre, le fils bien-aimé de 16 ans, draine un certain baume, une mince étincelle de joie dans son cœur stigmatisé.

Chaque printemps, la visite d'un Indien au magasin général réussit pourtant à bouleverser ses émotions, à transformer le cours ordinaire de ses

pensées. Depuis six ans, Thomas Clarey gagne Saint-Michel et troque les ballots de pelleterie accumulés au cours de l'hiver. Sa puissante musculature, son teint hâlé, sa voix virile et son allure racée déchaînent en elle un sentiment d'amour, des élans de sensualité, des pulsions sexuelles évidemment interdites aux personnes de sa condition. Un jour, le métis se risque à lui avouer son affection et l'invite à le suivre dans la forêt pour y partager son bonheur. Louise doit donc prendre une décision importante, lourde de conséquence! Peut-elle vraiment briser le lien indélébile du mariage, s'enfuir du hameau et se réfugier dans la chaleur d'une passion interdite? Peut-elle vraiment renier son conjoint, son garçon, son passé, et sortir de sa classe sociale en vue de satisfaire ses besoins personnels? La dame hésite, reste muette, ne donne aucune réponse et le trappeur, abasourdi, la quitte comme un soupirant évincé, sûr de perdre la bataille face à un rival trop bien retranché derrière des traditions séculaires.

Le lendemain, quand il retourne à son canot à côté du pont couvert, une silhouette l'attend, secouée de tremblements nerveux et de larmes incontrôlables. Volontaire, madame Genest accepte de défier les principes établis, d'affronter le destin et de s'allier à cet homme des bois, s'inscrivant par le fait même dans la maigre lignée des héros québécois déterminés, avides d'améliorer leur sort et de s'élancer à la conquête de leur libération. Elle entreprend ainsi une longue série de ruptures: avec son passé, avec le village, avec les valeurs traditionnelles, avec la perception classique de la femme idéale. Ivre d'espérance, la voici prête à entreprendre une aventure palpitante, anxieuse de se découvrir et de retrouver sa réelle identité égarée près de son époux et de la civilisation. Comprend-elle réellement tout le poids de sa résolution? Comprend-elle réellement le sens des enjeux?

Sacrifier l'amour maternel à l'amour passionnel, favoriser le plaisir sensuel au détriment du devoir, s'obliger à une solitude perpétuelle, s'écartier de la voie régulière, s'éloigner de la religion catholique, s'ériger en sujet de scandale, abrever de belle façon le cruel bavardage des gens, s'opposer à toute la société...

À ce moment, Louise ne saisit évidemment pas toute la portée de son geste! D'autant plus que la nature, à l'heure de son départ, semble l'approuver et s'associer à son projet de rupture. Le soleil perce, l'encourage à glisser dans l'embarcation et illumine sa fuite. Étendue au fond du canot, rassurée par les douces paroles et par la figure rayonnante de Thomas, elle se laisse mollement bercer sur les eaux de la rivière, s'éveillant au chant des oiseaux, à la poésie des fleurs ou au langage pittoresque des animaux. Une autre vie débute, une véritable renaissance s'opère au milieu des halos chaotiques. La fugitive respire un air de liberté pour la première fois depuis une vingtaine d'années et l'auteur, complice de son changement, lui ménage une zone de félicité en lui dévoilant la sérénité de la forêt:

Le soleil montait derrière les nuages... On ne voyait plus que les innombrables nids d'hirondelles dans les couches de sable des bords escarpés, et plus loin, les trous solitaires des martins-pêcheurs. On entrait en pleine forêt. Tout y était d'une quiétude oppressante. Le courant filait, vif, au milieu des bois impassibles. Des éboulis rongeaient les berges. Un arbre penchait dangereusement au-dessus de l'eau. D'autres y avaient été culbutés. Leurs bourgeons encore pleins de vie clignotaient dans la lumière, alors que la terre séchait lentement autour des racines. Un épervier passa lourdement d'une rive à l'autre¹.

1. Bertrand Vac, Louise Genest, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1950, pp. 28-29.

Cependant, miette à miette, Bertrand Vac la prépare habilement à payer très cher le prix de sa quête, de sa révolte contre la norme sociale et religieuse, de sa trahison face à l'espace rural. Il introduit tout d'abord le doute, la fine insinuation dans son esprit détendu. Le ciel s'obscurcit bientôt et un formidable orage secoue sa frêle assurance. Cette fureur soudaine des éléments suggère une symbolique inquiétante. La pluie torrentielle, la foudre et la noirceur évoquent les problèmes futurs, les malheurs inévitables de Louise. La disparition rapide du soleil souligne la fragilité de son bonheur actuel; la recherche de la liberté s'accompagne toujours d'épreuves! En vérité, l'orage est un mauvais présage. Louise, imprégnée de terreur superstitieuse, le sent bien. Un sentiment d'appréhension la tenuille. Heureusement, le beau temps revient bien vite et, avec lui, la sérenité des amoureux.

Cette fugue, de façon très évidente, sert déjà de prétexte à un drame d'une tout autre dimension, d'ordre spatial. Par l'intermédiaire de son héroïne, l'écrivain s'emploie visiblement à louanger la féerie des bois au détriment de l'ornière rurale, établissant cette fois une rupture entre la forêt et la société. À Saint-Michel, l'ennui mine la collectivité, qui se voue presque de plein gré à l'immobilité, à la stagnation, à la paralysie commune; partant, à une mort terne et lente². L'ambition s'effrite³ dans ces lieux gouvernés par les traditions ou par l'influence du clergé. Les opinions personnelles s'émoussent sans cesse, n'existent à peu près plus.

2. Ibid., pp. 10-11.

3. Ibid., pp. 10-11.

La masse, amorphe, se contente de la morosité quotidienne, se confinant bêtement dans l'habitude des journées mornes⁴. Au contraire, la forêt incarne la nouveauté, le mouvement, la pureté initiale, le salut⁵. La découverte des plantes, le vol gracieux des oiseaux et leurs modulations enchantrees, les lacs ou les rivières débordant de la fraîcheur des parfums sauvages, les prouesses trépidantes et le travail fascinant des animaux, autant de merveilles qui valorisent l'ambiance naturelle et l'exaltent avec éclat⁶! Ébahie, l'arrivée constate même que les divers habitants (garde-chasse, garde-feu, gens de la ligne), loin de juger ou de blâmer ses actes, la respectent comme une personne pleine de dignité, à l'opposé d'Armand Genest qui ne cesse de l'humilier depuis le début de leur mariage. En somme, elle trouve la liberté après une période d'aliénation pénible.

Fière de son initiative, certaine de s'épanouir avec l'Indien, elle s'active dans sa chaumière, sans se douter que des ombres troublantes menacent la fragilité de sa conscience. Le décor enchanteur, la confiance en son compagnon et, surtout, l'oubli momentané des conventions lui permettent enfin d'aspirer au plaisir sensuel et d'y succomber.

D'où lui venait ce vertige?... Tout de lui la troublait, un muscle qui faisait saillie sous la culotte, le col de sa chemise qui s'ouvrait largement sur un thorax de géant... Plus la nuit descendait, plus rouge était la chemise autour du feu, plus les yeux brillaient, plus les dents étaient blanches. Le désir la tenait au ventre comme un loup mord au jarret du chevreuil. Et son pauvre cœur battait, battait jusqu'à l'étouffer. Elle n'en pouvait plus; les secondes étaient des heures⁷.

4. Ibid., p. 10.

5. Ibid., pp. 28-29.

6. Ibid., pp. 68-69, 147.

7. Ibid., p. 45.

Ensorcelée par le physique du mâle, elle repousse les préjugés, ose s'avancer, faire les premiers pas et l'inviter à l'amour, découvrant ainsi une audace pour le moins surprenante. Puis, envoûtée par le charme de sa nouvelle vie, la déesse s'endort paisiblement, insouciante et naïve.

Le réveil la plonge brusquement au seuil du châtiment et le narrateur amorce alors un cycle nouveau, construit sur l'alternance de ruptures. Il infiltre d'abord l'écrasant concept de la culpabilité dans son cerveau ré-généré. Le pin que Thomas admire tant, le pin magnifique qu'il contemple religieusement chaque matin, gît au sol, foudroyé par l'orage. Voilà une autre vision sinistre! L'arbre abattu devient le symbole d'augures maléfiques, d'infortunes prochaines, de punition imminente. Des frissons de stu-péfaction et de peur traversent aussitôt les amants. La crainte des grands esprits s'installe maintenant autour d'eux et guette chacune de leurs ac-tions! S'agit-il vraiment d'une simple coïncidence? D'un pur hasard? Ou d'un signe céleste? Le remords pénètre peu à peu les pensées de Louise, la ronge constamment et une honte oppressante l'envahit. Quand le père André vient les visiter, une gêne soudaine la pousse à disparaître, à s'isoler et à commencer ainsi une existence de bête traquée. Déjà, le supplice mo-ral de l'épouse dévoyée s'ébranle et se tisse, tel le rhizome de Deleuze, à travers les multiples activités de la semaine. Son passé la hante, l'an-goisse l'étreint, la phobie du scandale la tenaille et, cette fois, une certaine pudeur l'empêche de confier complètement son état d'âme à son con-cubin. Une longue souffrance silencieuse débute mais, par la magie du ro-mancier, toutes ces idées négatives s'évaporent rapidement au contact de la splendeur estivale.

Toutefois, l'épopée de la dame infidèle se dessine déjà par un ballottage régulier entre des instants d'allégresse ou de peine. Une technique habile la conduit dans des sphères heureuses ou malheureuses et, jusqu'à la toute fin de sa tragédie, la force à subir ce balancement. En somme, au fil du temps, les idées du crime moral et du repentir nécessaire s'échafaudent doucement dans son âme tourmentée, s'exaspèrent dans des couches plus ou moins profondes et s'effacent souvent dans des lignes d'évasion.

Et, quand le récit verse dans sa deuxième phase (chapitre IV), le créateur façonne une longue période de quiétude, concédant plusieurs jours d'accalmie aux tourtereaux. Pendant deux mois, la femme médusée s'ouvre aux bruits de l'habitat primitif et contemple avec étonnement la frénésie du monde animal. Dans un climat de franche gaieté, elle assimile les moeurs de l'orignal, de la loutre, de l'ours, du rat musqué ou de l'écureuil, tout en écoutant la musique de la cigale ou le bourdonnement des moustiques. Ouverte à un univers fantastique, elle voit une chaude lumière embraser ses actes, lui procurer une paix salvatrice et, en apparence, semble oublier toute trace de ses récentes difficultés. Bien sûr, l'image de Pierre se réfléchit parfois dans l'eau limpide des sources et ressuscite de douloureuses blessures, sans provoquer néanmoins une douleur durable. Un apaisement illusoire survient et se prolonge davantage quand Clarey raconte son histoire, son séjour à la ville, sa profonde déception et son retour définitif. Pendant la narration, le souvenir de son enfant la tracasse à peine quelques instants! En compagnie du trappeur, elle se ressaisit et étouffe toute forme de regret. Mais il faut déjà relever une nette différence avec la phase précédente. Elle ne se laisse plus couler avec sérénité dans la passion: elle s'étourdit, s'assoupit et, tant bien que mal, "étouffe" ses remords, son mal.

Cette atmosphère de calme trompeur persiste dans la division suivante du roman (chapitre VI). En effet, Louise n'apparaît même plus comme un protagoniste principal et le lecteur se surprend à oublier ses inquiétudes primordiales. Des forestiers défilent à la maison et, assis au coin du feu, un vieillard raconte l'histoire d'Éphrem, jeune homme de 18 ans atteint d'une folie précoce. Au terme de la soirée, pourtant, elle ne peut s'empêcher de songer à son garçon et sa torture intérieure recommence de plus belle, alimentée par les anecdotes des visiteurs ou par ses propres réflexions. Le triste visage du jeune l'accompagne maintenant dans toutes ses actions et se mêle aux plus belles scènes du paysage. De la sorte, l'amour maternel revit sous forme de souvenirs nostalgiques, de remords continuels et de repentir indispensables. L'attrition germe de plus en plus.

Sans retenue, l'écrivain multiplie ensuite les strates lugubres et diminue progressivement le courage de son personnage, qui comprend davantage la lourdeur de son lâche abandon. D'ailleurs, la nature se charge de lui rappeler régulièrement sa faute et, lasse de jouer le rôle de complice, adopte une attitude bien différente: elle porte un verdict sévère sur ses actes et les cycles de la nature-juge se font plus longs, plus persistants, plus intenses, plus réprobateurs. L'orage, le pin détruit, tout s'éclaire peu à peu, tout se relie, tout préfigure des événements effrayants. Et Louise, réduite à la solitude lors du départ de Thomas pour la chasse, reçoit une terrible leçon en perçant les mystères du voisinage:

Dans les portages, les perdrix se tapissaient dans leurs nids de feuillage, disparaissaient aux oreilles et aux yeux. Les renards! les visons! les belettes! Chaque jour rendait la tâche plus difficile, car avec les semaines, les perdreaux se mettraient à sentir et le renard a le nez fin. Pourtant, la mère ne quittait pas les petits, elle⁸.

8. Ibid., p. 108.

Les castors construisent des abris pour leurs petits, le jeune faon peut compter sur sa mère pour le protéger des loups, les canes nagent côté à côté avec les canetons. Mais, depuis sa dérobade, qui donc s'occupe de Pierre? Et, plus elle s'apprivoise aux coutumes des bois, plus elle souffre de l'isolement, plus ses préoccupations augmentent! Le prix de la libération monte sans cesse! Alors, se livrant à un pénible examen de conscience, la dame atterrée aboutit à un sombre bilan, désavoue sa conduite et regrette souvent son escapade. L'auteur suggère ici un sens aux événements: Louise ne peut réconcilier l'amour maternel et l'amour passionnel. Elle doit choisir⁹.

Déjà en proie à de funestes méditations, elle accuse un choc brutal quand un vieil ami lui communique une nouvelle désarmante: monsieur Genest, dans le but inavoué d'atteindre son épouse, garde dorénavant l'adolescent à la maison et s'apprête à le retirer définitivement de l'école! Bertrand Vac, impitoyable, vient de lancer la première d'une série de flèches envenimées. Sans doute, cet événement révèle-t-il une autre facette du caractère de la fuyarde, qui se défoule alors avec beaucoup de panache dans une révolte inattendue! Au fond, sa résistance s'atténue toujours et, bientôt, le sentiment de culpabilité l'assaille de nouveau, l'écrase peu à peu, et le remords l'anéantit sans rémission. Un de ses plus beaux rêves s'écroule. Ses sacrifices pour maintenir l'écolier aux études en dépit de l'obstination paternelle, ses efforts incessants pour l'exhorter à la persévérance, son

9. D'une certaine façon, sa situation rappelle celle de plusieurs femmes de l'époque car, selon Bertrand Vac, les concepts "maternité - plaisir sensuel" ne pouvaient pas vraiment se lier; ils se repoussaient presque automatiquement... D'où ces générations de mères privées de la jouissance physique (associée au péché) et vouées en martyres à l'éducation de leurs enfants!

désir effréné de lui offrir une existence plus agréable et plus culturelle que la fadeur villageoise, tout s'évanouit brusquement par la volonté d'un mari cabochard... et par la folie de son propre départ.

Et, quelques jours plus tard, au moment où s'achève la troisième partie du roman (chapitre IX), la dame retrouve soudainement son assurance, sa fierté, son optimisme et, après plus de cinq mois d'absence, prend le chemin du village. Assise dans le canot, elle entrevoit la majesté du panorama, mais rien ne l'attire vraiment car l'inquiétude la détruit. Dans sa tête fatiguée, les idées houleuses se confondent, l'épuisant littéralement. Son exode récent, son exclusion de la société conformiste, les racontars des habitants, la colère assurée du maire, des poussées de résipiscence, la légitimité de sa démarche; une foule de soucis l'empêchent maintenant de s'embalmer devant les rayons éclatants du soleil d'octobre! Quel contraste avec sa joyeuse fuite du mois de juin! En ce temps-là, la nature souriait, l'accueillait en alliée, en confidente. Elle le sentait si bien! Les eaux de la rivière agitaient leurs charmes, les oiseaux remplissaient l'atmosphère de leurs douces chansons, tout approuvait alors sa décision. Mais, à l'heure du retour, elle ne discerne plus les parfums, ne perçoit plus les grâces d'un paysage pourtant identique. Le décor ne lui parle plus ou, plutôt, Louise n'entend plus son langage. Un même panorama lui inspire deux états bien différents et les réactions intérieures de Louise, assise au fond du canot, dégagent deux symboliques: d'un côté un rêve se bâtit (départ = image du berceau, d'une vie nouvelle); de l'autre un rêve se brise (retour funèbre).

Aux abords de Saint-Michel, elle fonce résolument, se durcit, s'affiche sur la rue principale et supporte avec vaillance les insultes ou les

railleries des résidants. Dans un effort suprême de mère blessée, elle défie le ridicule, se force au silence, puis essaie vainement de raisonner son époux au cours d'une brève conversation, presque unilatérale. Un échec cinglant couronne sa tentative et ce dernier, du haut d'une morale et d'une charité bien personnelles, la répudie, l'expulsant comme la pire des prostituées. Au demeurant, cet épisode prend une grave signification car il exprime sans conteste un jugement global et une condamnation définitive: la société la rejette durement, sans aucun appel.

Au faîte de l'exaspération et de l'énerverment, la femme démoralisée regagne le pont couvert et, au passage, souhaite trouver un peu de paix dans l'église. Mais une autre épreuve l'attend! La malédiction la poursuit, le gouffre s'élargit inexorablement. Tout en dialoguant avec le curé, elle aperçoit son fils pour la dernière fois. Ce dernier roule à bicyclette, heurte une roche et tombe lourdement sur le pavé. Un reflux d'inquiétude, de tendresse et d'instinct maternel la pousse aussitôt à se précipiter vers lui, mais les paroles du pasteur l'en dissuadent. Celui-ci ne lui lance pas la pierre; il lui tend la main, lui parle doucement, comme sa vocation l'exige¹⁰. Mais il lui "enlève" quand même son enfant, l'éloigne fermement et lui indique la voie de la séparation.

10. Plusieurs écrits de Bertrand Vac dénoncent les actions du clergé, ses intrusions politiques, son fanatisme et ses superstitions (il suffit de penser à Saint-Pépin, P.Q.). Mais cet accueil chaleureux du curé, sa sympathie envers une "brebis égarée", sa bonté envers Louise malgré le dédain collectif et sa conversation quasi paternelle définissent le véritable rôle du prêtre. L'auteur, s'il attaque l'étroitesse ecclésiastique, admet toutefois la nécessité du bon pasteur, tel celui de Saint-Michel. Et le religieux, dans ce passage, représente le bien, le sacerdoce bien compris, bien vécu, selon la conception de Bertrand Vac.

Et, quand la "Genest" s'installe dans l'embarcation pour réintégrer sa demeure forestière, elle se sent meurtrie, brimée et punie dans la personne de son enfant. Une autre certitude se confirme également: la populace l'identifie désormais à un être corrompu, pervers, souillé à l'empire des sens. Son nom devient une cause d'indignation, un objet de bavardage dans tout le canton. Louise a perdu la lutte contre la norme sociale. Elle doit maintenant être punie.

Sans pitié, l'auteur retarde ensuite son agonie en lui réservant quelques semaines de sursis. Solitaire, l'infortunée jongle toujours! Mais l'automne, par le lustre de son feuillage et par le coloris de ses teintes, lui apporte une forme de distraction. De plus, les multiples travaux préparatoires à l'hiver l'aident à mieux supporter son malaise, à le refouler et à s'occuper plus activement durant les absences de son bien-aimé. Comblée d'espérance, l'amante semble surmonter ses problèmes, oublier tous ses tracas! Ses idées dépressives s'espacent, un enthousiasme trompeur l'anime et, candidement, la pécheresse croit obtenir le pardon de sa faute. Réfugiée dans une espèce de torpeur, elle imagine le travail de l'Indien et parvient même à exclure de son cerveau les images du village ou le fantôme de Pierre. Suivant fréquemment son partenaire et l'assistant lors de la tournée des pièges, Louise recouvre un brin de confiance dans l'exaltation cosmique. Quand les peaux de renards, de martres, de visons et de loutres s'alignent sur la table de la cuisine, le désarroi ne l'atteint plus autant, ne la remue plus comme autrefois. Les techniques de la chasse l'accaparent complètement. L'arrivée du père André et les aboiements joyeux de Maillet, le nouveau chien, hausse encore le mirage de ses illusions et son désir de renaître à un monde différent, imbu de merveilleux. Une lettre de sa tante Rose-

Alba la rassure davantage et l'invitation à la visiter prend à ses yeux l'allure d'une absolution générale. Au comble du contentement, Louise se prélasser dans la blancheur des premières neiges. En fait, elle vit toutes les étapes des saisons du cœur, passant des moments heureux (printemps-été) à des jours gris (automne-hiver). Sa passion naît avec les bourgeons, croît au milieu des fleurs, s'illusionne par la magie des feuilles tombantes et doit inéluctablement s'éteindre avec la froidure. L'amour emprunte donc, de manière parfois incohérente, les cycles de la nature.

Puis, le narrateur, de façon presque cynique, vient à nouveau rompre le charme de son leurre et lui assène un autre coup fatal par la bouche de Clarey. Ce dernier, mal à l'aise, lui avoue difficilement: "Pierre est monté au chantier dans le haut de la rivière"¹¹. Des idées noires s'entrechoquent aussitôt dans l'esprit de la mère. Le symbole est renversé. La forêt, hier lieu de liberté, apparaît maintenant synonyme de danger, risque de mort, cause de conflits, place de ténèbres. Sidérée par cette autre vengeance d'Armand Genest, elle ne peut même pas pleurer et, dans une explosion de colère, tente de noyer sa peine en fustigeant les moeurs, les principes, l'éducation, ou en vitupérant les fermiers, son mari et, en définitive, un Dieu injuste! Pourquoi la blâmer de rechercher le plaisir, après un si long calvaire en compagnie d'un satyre? Pourquoi lui reprocher une affluence de désirs sexuels? Pourquoi la punir à travers les actes d'un étudiant de 16 ans? Pourquoi démolir tous les projets fondés autour de son garçon? Partir si jeune, travailler si durement dans un milieu d'adultes...!

11. Bertrand Vac, op. cit., p. 162.

Maintenant, toutes ses journées s'éternisent dans un climat d'anxiété et, la nuit, des afflux de repentance l'empêchent de dormir. Le sentiment de culpabilité rend la solitude encore plus lourde et le silence des bois encore plus pesant. Victime d'une forte fatigue morale et physique, la voisine donc recroquevillée au seuil de la dépression, enfermée dans un mutisme alarmant. Alors l'écrivain, complaisant, lui envoie une légère brise de fraîcheur, un remède temporaire: Pierre viendra peut-être la rencontrer! N'habite-t-il pas au camp voisin, tout près de sa chaumière? Ces considérations consolent la mère accablée par son remords, la rassérènent et la préparent à accueillir l'hiver.

La neige s'accumule, le froid de février givre les fenêtres et les âmes. L'adolescent ne se présente toujours pas. Pressentant sa venue, Louise dévore l'horizon, inspecte les alentours, cherche en vain des traces de pas. Chagrine, elle erre en elle-même et, pour tromper son ennui, assiste son acolyte à la vérification des trappes. La tempête se lève soudain, les surprend en pleine activité et, bientôt, la mort par asphyxie les menace. Au moment où la fin approche, une autre obsession s'infiltre dans son âme:

Finir ici!... Ne plus le revoir! L'image de son Pierre se dressa comme un fantôme devant elle. Il lui semblait qu'il était là, tout autour dans les rafales, tout près, sans qu'elle pût préciser un trait, reconstituer une phrase, un mot de ce qu'il lui disait... [U]ne seule idée persistait, harcelait: "Je ne le reverrai plus"¹²!

Le déchaînement de la nature, ravivant la mémoire de son enfant et la hantise de partir sans le revoir, la force à pleurer sa faute. L'isolement

12. Ibid., p. 172.

attise sa honte. Et, sans cesse, la persistante piqûre de la culpabilité, l'obligation du repentir, l'omniprésence de la douleur...

Mais le sadisme du créateur et le flair des chiens diffèrent de nouveau son châtiment. La dame esseulée veut alors se rendre au camp où le jeune homme loge en compagnie des bûcherons. Cependant, devenue velléitaire, elle retarde toujours son projet, jusqu'à son annulation définitive. Le passage de Hertel rallume bien une faible lueur d'espérance; néanmoins ses paroles ne lui procurent aucune motivation concrète. De plus, une autre constatation amplifie sa panique! Thomas, pour qui elle vient de tout sacrifier, ne sait plus la portée de sa peine et l'intensité de son drame. Souvent parti, il ne soupçonne même pas le trouble viscéral de sa compagne. Si son corps se prête encore aux étreintes sexuelles, son esprit se détache et s'envole de plus en plus vers son véritable paradis, cristallisé autour de sa passion pour la vie des bois.

Et, lorsque le récit bascule dans sa dernière phase (chapitre XII), Louise devine une vérité percutante: Pierre ne veut plus lui parler, ne l'aime plus, convaincu par le village du péché de sa mère. Dans ce contexte, celle-ci s'atrophie à vue d'oeil et ne parvient plus à freiner l'éclosion de ses chimères. Entre le métis et elle, une muette incompréhension se tisse et la réalité l'oblige à constater une discorde évidente avec son fils. En outre, le départ du curé lui enlève son seul allié à Saint-Michel. Les ruptures s'accumulent donc brusquement: entre la mère et Pierre, entre l'amante et Thomas, entre la société et le curé. Tout s'écroule subitement. Rien ne va plus, l'aventure achève. Les valeurs positives disparaissent ou deviennent un poids douloureux. La forêt, même, se ligue totalement contre

elle, l'abandonnant à son tour. Les issues se referment une à une et, au début du printemps, la malheureuse perd graduellement le goût de lutter. Puis, un regain d'énergie la plonge au cœur des plus folles rêveries: retourner dans son patelin, se rendre à la chapelle, s'approvisionner au magasin! Mais l'autorité des conventions l'en empêche:

On la montrerait du doigt. On aurait des sourires entendus. On lui crierait à la face le mépris qu'elle leur inspirait à tous... On ne lui pardonnerait jamais, après avoir si longtemps subi la vie, d'avoir trouvé la paix au mépris des conventions établies. On ne la laisserait probablement plus entrer dans l'église, car elle avait péché par scandale. Et si Dieu pardonne, les hommes n'oublient pas¹³.

La fonte des neiges, la danse des étourneaux et la mélodie printanière ne suffisent plus à enrayer sa tristesse. Toutefois, le romancier lui offre derechef une zone de bonheur, presque à son corps défendant, et la dépêche à Joliette chez sa marraine. La "Genest" traverse encore son village natal comme un automate, se ferme aux sarcasmes, aux allusions mesquines, et s'installe bientôt chez sa tante Rose-Alba. Dans l'anonymat d'une foule citadine, elle connaît vraiment des heures de plénitude, se promenant du parc à l'étang, du restaurant au cinéma, de la maison aux magasins. En réalité, elle s'évade vraiment, gagne du temps, tente de fuir la vengeance qui la serre de plus en plus près. Et, au moment où sa sécurité touche au paroxysme, au moment où la béatitude semble inonder son cœur, le père Larochelle s'amène pour proroger sa joie et précipiter le cours de son destin.

L'annonce tragique de la disparition de Pierre la consterne, l'assomme littéralement! Depuis 16 jours, ce dernier végète dans les bois, porté

13. Ibid., p. 191.

disparu malgré les recherches intensives d'une légion de volontaires. Le temps de retrouver sa détermination, de boucler ses valises, de se prémunir contre la pluie incessante, et Louise reprend la route du nord, mue par une idée fixe: trouver son enfant là où les hommes ne savent pas chercher, là où seule une mère peut le découvrir. C'est maintenant l'instinct maternel qui la pousse vers la forêt... et vers la désintégration. La descente aux enfers est amorcée et ne se terminera qu'une fois consommé le tragique destin de la femme délinquante. Résolue, ballottée entre la peur d'un événement funeste, l'apprehension d'une vengeance céleste et un sens poussé du devoir, elle s'apprête donc à gravir l'ultime étape de son long martyre.

Désormais, aucune phase chaleureuse ne viendra alléger le fardeau de ses derniers moments et les chants du paysage rendront tous une plainte funèbre. Une dernière rupture s'opère alors; l'existence elle-même se rompt. Paradoxes puissants, les motifs de vivre engendrent la mort! La vie appelle l'holocauste. Et, quand madame Genest, en proie à la nervosité, à l'affolement et à une vive componction, s'engouffre dans les profondeurs de la forêt pour égrener l'épreuve finale de sa descente aux enfers, un nouvel adversaire se dresse en bourreau pour l'accabler davantage. La nature sauvage, jadis si attirante, source d'enchantement et d'incantation, déroule autour de la condamnée un filet hargneux, menaçant, meurtrier, et orchestre impitoyablement son exécution. Les signes antérieurs, si redoutables, s'accentuent tout simplement!

Il pleuvait encore. Jamais elle n'avait connu à la forêt un visage aussi hostile. Le sol détrempé n'était qu'une boue malodorante où elle pataugeait avec dégoût. Pas un oiseau. Des nuages de moustiques bourdonnaient à ses oreilles... [I]ls la pi-quaient cruellement.¹⁴

14. Ibid., p. 216.

Au milieu de ce décor repoussant, le périple s'assimile à une suprême tentative de réparation, à une vaine demande de la rédemption. Inlassable, la femme cherche un indice, une piste humaine, fouille tous les bosquets, chute fréquemment et appelle Pierre à maintes reprises. Seuls les jappements répétés de Maillet se répercutent dans le farouche silence du noir panorama. Des impressions de défaite imminente, de punition justifiée ou d'expiation la harcèlent constamment et alourdissent ses membres endoloris. L'obsession de la folie flotte dans l'atmosphère pluvieuse et s'empare bientôt de la misérable, assaillie également par un déferlement de visions hallucinatoires. La punition corporelle commence aussi, concrétisée par le bourdonnement affolant des moustiques, par le pulluler de leurs morsures, par l'humidité insupportable, par de violentes nausées, par la lourdeur de ses yeux et, peu à peu, la figure de la moribonde s'affadit, se crevasse, se vide de sa beauté légendaire.

La torture physique la terrasse, sans l'achever pourtant! Car la pensée de son garçon errant la soutient toujours et la soudaine découverte de son fusil lui redonne momentanément une nouvelle puissance, la propulsant encore plus loin dans ses recherches. Plus que la souffrance dans tous ses membres, une dououreuse sensation de responsabilité pèse sur elle, aggravée par une frayeur supersticieuse. Une série de conifères surgissent devant son regard éperdu, lui rappelant le funeste présage de l'été précédent. Louise touche à une certitude: le grand pin se venge, furieux de la trahison du métis aux bras d'une créature infâme. Le ciel la frappe par l'exécution de son fils. Puis, tandis que la pluie la transperce et que la froide température la glace, le souvenir d'Éphrem la remplit de frissons et ralentit sa marche.

Son tourment moral se poursuit sans relâche à travers les bourrasques du vent. Le remords coule maintenant à flot dans ses veines, restaurant son passé, ses incartades, son mépris des convenances, de fréquentes vagues de contrition. Le despotisme d'Armand Genest, le visage implorant de Pierre, le rictus de Georgette, le spectre des arbres accusateurs, tout s'agite pêle-mêle dans sa tête embrouillée. Toujours confiante de retrouver l'adolescent, la mère s'humilie, s'acharne à implorer le pardon et se reproche amèrement ses faiblesses:

Pourquoi ai-je été créée avec des sens que j'ai traînés comme des boulets de forçat? J'ai voulu les oublier, les ignorer, ils m'ont tenaillé nuit et jour. Ils ne m'ont laissé aucun répit¹⁵.

Loin de s'attendrir sur son sort, l'écrivain s'attarde à lui murmurer l'ampleur de sa faute et la gravité de son échec. Au village, les oeillères prolifèrent, comme au temps de son mariage. Son époux se vautre dans une existence insignifiante et la séparation ne l'affecte en rien! Son enfant vient de périr, désemparé, solitaire, privé de toute affection maternelle! Thomas, l'homme de ses rêves et la cause de ses frasques, ne lui appartient même plus, toujours absent et orienté tout entier vers la forêt, sa maîtresse absolue. En outre, ce monde chaotique, objet de sa convoitise, détruit son idéal avant de la tuer cruellement!

Et, de guerre lasse, Bertrand Vac projette enfin dans la fange une figure piétinée, désillusionnée, châtiée. Au moment où la "Genest" s'enlise définitivement dans la boue du portage, le ciel se dégage brusquement, le bleu du firmament pointe par vagues et le soleil, se profilant dans le feuillage des bouleaux, irradie la mort de l'épouse adultère. Maillet, le fidèle

15. Ibid., p. 226.

petit chien, s'allonge à ses côtés et ses aboiements plaintifs se perdent bientôt dans l'écho des montagnes.

Ainsi, cette fresque dramatique, remplie de poésie, d'orages, de fleurs ou de chants d'oiseaux, pivote autour d'une technique bien particulière. De façon délibérée, le narrateur recule le dénouement, oblige sans cesse son héroïne à osciller entre des scènes de joie ou de peine et la laisse même aspirer à une véritable renaissance. Mais, à l'image du rhizome, le remords déploie finalement ses racines dans la profondeur de son subconscient, la culpabilise à satiété et finit par la pulvériser au bout d'un lent délire d'environ 12 mois.

Tout en relatant le cheminement spirituel de sa protagoniste, l'auteur signale aussi les principaux traits de son caractère. Au début, celle-ci apparaît comme une dame d'une beauté remarquable, insatisfaite de la banalité de sa condition sociale et complètement sacrifiée à la mesquinerie d'un conjoint borné. Sevrée de tout plaisir sensuel, elle se hasarde à chercher la libération en compagnie du séduisant Thomas Clarey au détriment de toutes les coutumes. Se détournant des traditions séculaires, brisant le lien sacré d'une institution alors inattaquable, elle succombe à une attraction physique pour le trappeur et cède à un amour illicite dans un univers enchanteur, qui accepte de favoriser sa résurrection.

Bientôt métamorphosée en femme des bois et sur le point d'oublier les vestiges de sa vie antérieure, Louise voit avec terreur sourdre les premiers doutes. Sa confiance initiale disparaît peu à peu au gré de ses tribulations et la peur des esprits commence à l'obséder. Confrontée à l'isolement, elle devient muette, aboulique, presque encerclée par la schizophrénie.

La mine déconfite de Pierre s'impose de plus en plus au centre de ses réflexions. Le désespoir l'envahit, la lutte pour la survie s'amorce alors que son geste de rupture attise le scandale à Saint-Michel. Sa réputation de créature immonde, marquée par la souillure des sens, se répand dans les conversations du canton. Ses différents problèmes la font alterner de la révolte à la résignation, du dépit à l'indifférence maladive, de l'entêtement à l'humiliation, de l'émerveillement à une oisiveté dépressive. De brèves percées d'enthousiasme séparent ses moments de crise et sa force morale s'amenue graduellement. La crainte d'une vengeance céleste trouble même son esprit!

À la conclusion de sa triste aventure (chapitre XIV), plus rien ne subsiste de l'être volontaire du début! Seuls des élans de contrition, des bouffées de regret et une obstination de mère éprouvée lui permettent encore de se traîner au fond des bois, en proie à un profond chagrin, à une lassitude avancée et à de fréquentes hallucinations. Sa figure se fane, la misère lui enlève toute sa grâce! Maintenant isolée de l'Indien, elle affronte les affres de l'incompréhension, la folie des silences, et se reproche ses besoins sensuels. Une forte angoisse la consume, l'empêche de réfléchir sainement; la psychose du passé, le fardeau de son crime et la mort pathétique de son fils parviennent finalement à la désintégrer dans un espace qui lui offrait pourtant la délivrance (rupture finale).

Par cette sombre histoire de Louise Genest, par l'accumulation de ses déboires, par son immolation finale, le romancier semble se joindre aux campagnards pour condamner ses actes, lui lancer la pierre et la bannir à son tour. Toutefois, quand la méditation s'approfondit au-delà de la simple lecture, il apparaît évident que celui-ci se livre à une charge sévère contre

la société hermétique du temps. Se substituant au rôle du moraliste, il pourfend l'obéissance aveugle au conformisme, l'éducation janséniste de l'époque ou les attitudes tyranniques comme celle du maire de la paroisse. À l'aide de son premier roman, l'homme de lettres s'efforce de susciter une réflexion sur la condition féminine, s'emploie à corriger les travers, incite les gens à quitter les villages vétustes et exhorte les commères à cesser leurs jugements trop rapides. En définitive, son livre ouvre une voie nouvelle à la femme, prêche déjà en faveur de son émancipation et propose une avenue différente à toutes les personnes en quête de leur identité.

Et, pendant qu'Armand Genest accroît sa dictature sur la population, pendant que les villageois s'obstinent à orner leurs loisirs des miasmes traditionnels, pendant que Thomas Clarey enfouit de nouveau ses pièges à la lisière des ruisseaux, Bertrand Vac proclame sans conteste l'apothéose de la nature, entonnant avec éclat l'hymne au salut, l'hymne à la forêt!

CHAPITRE II

DEUX PORTES... UNE ADRESSE (1952)

Quand le lecteur, pénétré du romantisme ou de la sensualité de Louise Genest, débarque sur les rives de la Normandie pour rejoindre les troupes du capitaine Grenon, il ne s'attend sûrement pas à vivre des scènes d'une telle intensité dramatique! La deuxième guerre mondiale agonise péniblement et l'armée s'efforce de libérer la France, la Belgique, la Hollande. Dans leur action salvatrice, les soldats repoussent peu à peu les Allemands, aident à la restauration des villes ou secourent les nombreux blessés, malheureuses victimes de l'absurdité des conflits.

En compagnie de Tony Martoldi, le Canadien Jacques Grenon séjourne donc dans différentes régions de l'Europe, tentant lui aussi d'assister les peuples opprimés. Et, partout, des visions d'apocalypse s'offrent à son regard horrifié. Ici, un cinéma bondé de gens explose dans une clameur d'épouvante, un village brûle sous l'oeil humide de ses habitants, une femme anxieuse guette en vain le retour de son mari et un enfant, fleuri d'innocence,alue avec candeur le passage des combattants. Là-bas, un fossoyeur improvisé s'apprête à ensevelir des tas de cadavres anonymes, des gens courrent follement vers les abris, avouant sans pudeur une crainte morbide des bombardements, les avions sillonnent le ciel dans la nuit inquiétante, les obus éclatent à une fréquence régulière et les fusils ennemis crachent encore la mort. Plus loin, d'autres événements aussi atroces se renouvellent

sans cesse, trahissant la souffrance, semant dans l'esprit de l'officier des germes de confusion et de vieillesse prématurée.

Depuis plus de trois ans, celui-ci oeuvre dans des conditions déplorables et ses illusions s'effeuillent une à une. Ses rêves d'idéal, confrontés à la réalité des années 1940, s'écroulent chaque jour et il ne reste presque plus rien de son optimisme initial. Le souvenir de son épouse et de ses deux enfants, en sécurité au Canada, ne lui procure même plus une source d'espérance car son amour pour Berthe meurt au rythme des affrontements sanglants. Seule persiste en lui une certaine fidélité rattachée au principe du mariage ou à un remords bien personnel. Ainsi ulcéré par un climat d'enfer et par la figure désolante de sa famille, Grenon s'étoile d'un endroit à l'autre, désœuvré, amorphe, en proie à de lourds ennuis. Un soir d'automne 1944, une pluie monotone tombe sur la campagne et il s'engage sur la route de Béthune avec son chauffeur particulier. Soudain, une gerbe de lumière filtre au hasard d'un carrefour, qui va changer le cours de ses préoccupations et de tous ses projets d'avenir.

Incapable de trouver la maison du docteur Guillemot, il cherche des renseignements auprès d'une passante. Celle-ci s'arrête, s'appuie contre son vélo, fournit les indications nécessaires et disparaît aussitôt dans l'obscurité. Cette brève apparition bouleverse pourtant les émotions du militaire. L'image fugitive de la belle inconnue se grave dans sa mémoire: son corps recouvert d'un imperméable, sa tête enfouie dans un capuchon, sa physionomie câline, la douceur de ses intonations, son allure séduisante, autant d'éléments qui donnent une forme d'éternité aux quelques instants écoulés en sa compagnie! Le romancier précise: "Elle était apparue dans la

vie de Grenon comme une fée surgit de nos contes d'enfant"¹.

La silhouette gracieuse de l'étrangère l'accompagne chez les Guillemot, où il demeure quelque temps. Comment la retracer avec si peu d'indices? Trois ou quatre jours plus tard, une invitée s'annonce pour le souper et, dès ses premières paroles, l'homme reconnaît la voix de la dame mystérieuse. Françoise Clair devient vite le centre de toutes ses pensées et il peut enfin l'observer à loisir:

Elle avait ôté son manteau. Robe de lainage rose, pas beaucoup plus de vingt-deux, vingt-trois ans, les dents petites, des jambes splendides chaussées d'énormes semelles de bois retenues par des courroies minuscules. Elle était brune et vive; Jacques Grenon ne savait plus ce qui de ses yeux, de sa robe échancrée bas sur les seins ou d'elle, toute entière, le troublait davantage².

Dans son cœur transfiguré, une flamme palpite déjà et, le lendemain, ses conversations avec Martoldi évoquent le caractère espiègle de la jeune française, sa fraîcheur, son goût, son raffinement! Le serviteur, subjugué, boit littéralement les paroles du maître.

Puis, une soirée chez madame Clair confirme les qualités exceptionnelles de cette riche bourgeoise. Tout d'abord, comme une bonne châtelaine, elle montre beaucoup de délicatesse envers Tony, un simple valet, et goûte une coupe de champagne avec lui avant de s'étourdir dans des danses enivrant es au bras du capitaine. Les deux vibrent au son de la musique, échangent des mots d'amour et respirent un air de bonheur partagé. À regret, Jacques

1. Bertrand Vac, Deux portes... une adresse, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1952, p. 25.

2. Ibid., p. 22.

lui communique la nouvelle de son prochain départ. Ses troupes quittent Béthune et voguent vers d'autres misères. La femme dévoile alors un aspect intéressant de sa philosophie. Au lieu de se plaindre, au lieu de pleurer, elle suggère de vivre pleinement le moment présent, d'oublier le passé, l'avenir, et de se fondre dans la tendresse de leur passion actuelle. Sous l'oeil envieux des invités, le couple s'enlace, plein d'une ivresse charman- te, de compréhension muette et de communion intérieure. À l'heure de la rupture, elle demande à son compagnon de lui écrire et de renouveler fré- quemment la force de son amour. Lorsque celui-ci réveille soudain le spec- tre de son épouse et blâme sa faible personnalité, Françoise l'apaise aussi- tôt, lui défendant ces jugements inutiles émis à distance dans un contexte si différent! Ensuite, au moment où le militaire s'installe dans la jeep, elle lui glisse une statuette en sourdine et lui propose un rendez-vous pour le réveillon de Noël.

Conquis par tant de finesse et par tant de prévenances, il quitte le territoire, riche du visage rayonnant de sa bien-aimée et de l'ambiance en- voûtante des dernières valses. En somme, une européenne le pousse à réflé- chir, à repenser sa vie, ses valeurs, et s'impose désormais comme une nou- velle obsession parmi les multiples bouleversements de son existence.

Durant ses nombreux déplacements³, l'officier songe toujours à sa

3. Cette année-là, les fonctions du capitaine Grenon l'obligent à des sé- jours plus ou moins prolongés dans les lieux suivants: Caen, Béthune, Bayeux, Boulogne, Saint-Omer, Lille, Cambrai, Bruxelles, Termonde, An- vers, Merchem, Beerse, Bernières, Falaise, Lierre, Namur, Paris, Gand, Bruges, Moek, Londres, Goch, Clèves, Hollande, Ecosse, Gronigen, Hont- fleur, Almelo, Kees, Emmerich, Opyik, Nieuw, Beerta, Turnhout, Lisieux, Franfort, Aix-la-Chapelle, Aurich...

déesse, s'attarde aux merveilleux moments du passé sans toutefois se décider à lui transmettre des nouvelles. À cette époque, il ne se doute certes pas que le créateur vient de les séparer pour une très longue période -presque 12 mois- et son attachement se borne à méditer vaguement, à attendre, à tergiverser. L'homme tourmenté hésite à communiquer la profondeur de ses sentiments.

Françoise, volontaire et plus spontanée, prend les devants et commence une vaste correspondance avec son amoureux, lui adressant une vingtaine de lettres. Sans honte, celle-ci admet "relancer" le capitaine pour l'obliger à approfondir la nature de leur relation. Dans ses premières missives, la dame de Béthune exprime une évidente tendresse et, malgré une grande déception due au silence de Grenon, elle n'hésite aucunement à lui rappeler sa propre affection, souhaitant une sincérité totale, une simplicité réciproque et la fin d'une résistance inutile. Parfois perce un brin d'amertume quand elle constate la présence d'un certain fossé entre eux, d'une certaine gêne de la part de son partenaire. Dans ses réponses, celui-ci n'ouvre pas vraiment son cœur, se contentant de clichés ou de faits divers, évitant trop souvent de prononcer des mots engageants. Alors, naissent des passages truffés de reproches, presque violents:

Je viens de relire vos lettres dans l'ordre...
 Jamais rien de "vrai". Pas la moindre trace de courage dans la lutte... mais le sentiment de camouflage et de lâcheté. Et c'est votre lâcheté même qui me permet de crier bien fort la vérité et de regarder les choses en face. Tant pis si je suis dure. J'ai le désir d'être sincère... vous pensez -peut-être ne savez-vous que penser?- moi je sens⁴.

4. Bertrand Vac, op. cit., pp. 89-90.

Cette dernière distinction -"vous pensez, je sens"- marque un point essentiel dans la psychologie des deux personnages. Madame Clair, tout en saisissant fort bien le caractère du Canadien, affiche plus d'enthousiasme, plus de réactions émitives et, dans un certain sens, plus d'équilibre. Active, elle mène sans cesse le jeu, se compromet sans aucune inquiétude et, par le biais d'un rendez-vous à Paris, accepte de nourrir leur passion. Dans cette ville, le 5 avril, ils pourront se rencontrer et concrétiser leur idylle. Cette idée des retrouvailles soulève déjà l'engouement de Jacques et entretient ses ardeurs romanesques.

Cependant, les fortunes de la guerre, les retards du courrier empêchent leur réunion. À la suite d'une série de malentendus, Françoise ne se rend pas à l'endroit prévu. Si Grenon, se trouvant offusqué et ridiculisé, se cabre immédiatement dans une explosion de colère et formule ensuite de sévères reproches, la femme désolée revient plutôt à la charge, confesse sa déception, sa douleur et son refus d'abdiquer en dépit du problème des distances. Une obsession se développe dorénavant dans son âme obstinée: le revoir coûte que coûte, toucher sa figure, lui parler, car la chaleur de sa présence et le réconfort de sa conversation lui manquent. Sans pudeur, elle déroule son mal, proteste de son honnêteté et, d'une certaine manière, semble s'humilier, s'abaisser! Mais, au fond, ses supplications originent d'une passion sincère et du vide ressenti en l'absence du soldat. En réalité, ses lettres traduisent une nette volonté de surmonter les obstacles, de vaincre les difficultés causées par l'éloignement ou par les turbulences de la poste.

Et, de façon très douce, la bergère continue la conquête du militaire par l'intermédiaire de ses écrits. Au fil des jours, celui-ci découvre les

qualités supérieures de sa correspondante, qui se livre à des considérations profondes dans la majorité de ses discours, signalant des préoccupations très intimes. Ainsi s'attarde-t-elle sur le sens de la vie, sur le néant d'une existence sans but, sur son éternel désir de savourer le miel de chaque événement! Parfois, procédant à une synthèse de ses sentiments, elle se force à un examen de conscience lucide:

Certaines de vos lettres m'ont donné de l'espoir.
D'autres m'ont fait aimer la vie. Quelques-unes
m'ont remplie de joie. Beaucoup m'ont mise en
colère. Les dernières me bouleversent. Je les
attends avec angoisse à chaque seconde de chaque
jour et je les déplie pour y lire des banalités,
des insipidités⁵.

Souvent, les analyses débordent sa propre personne et atteignent les ambiguïtés de Jacques: refus de s'impliquer entièrement, hésitations à avouer le fond de sa pensée, commentaires trop évasifs, tendance au découragement ou à l'aboulie... Toutefois, ses observations ne versent jamais dans le futile commérage ou dans des accumulations de phrases desserties de signification, logique ou sentimentale! Métamorphosées par son talent littéraire ou par son émotivité, ses remarques ne cessent d'impressionner le capitaine, habitué à la banalité de Berthe. D'aventure, les phrases adoptent la tournure d'une plaisanterie agréable, d'un humour passager bien sympathique, ou se teintent du réalisme de leur situation:

Pourquoi ai-je donc, depuis que je vous ai rencontré,
toujours l'impression de temps limité, d'étapes à
brûler, de plafonds bas!... Ces retards du courrier,
ce rendez-vous manqué à Paris, cet acharnement du
destin à nous éloigner l'un de l'autre. J'ai peur
que tout rentre dans l'ordre et que je reprenne ma
toute petite vie de bourgeoise après cette belle
élancée qu'est mon rêve actuel... vous retraverserez
l'océan... Vous rentrerez dans votre rôle véritable⁶.

5. Ibid., p. 136.

6. Ibid., pp. 146-147.

Au demeurant, ces percées de lassitude morale s'estompent bien vite et n'empêchent pas la permanence d'un romantisme attachant, qui transcende tout son être. Françoise adore l'air pur et la tranquillité bienfaisante de la campagne. Ouverte à la beauté du monde végétal, elle se plaît à admirer les diverses fleurs -pâquerettes, seringas, roses- à les cultiver ou à chercher leurs connotations poétiques. Dans ses promenades sur les grandes routes, un setter irlandais la suit toujours et, par une pirouette stylistique, la maîtresse tient quelquefois un langage imbibé de symbolisme:

Nous avons à Béthune, un printemps merveilleux.
J'ai fait, ce lundi, une longue promenade dans la belle campagne environnante... avec Siva, mon beau setter irlandais. Je lui ai beaucoup parlé de vous! Il approuvait aussi aux nombreuses pâquerettes naissantes! Je lui disais que vous n'aviez pas reçu mes lettres et que j'allais être malheureuse, sans doute! J'irai lundi prochain, leur dire que vous n'êtes pas un monstre et que je ne suis plus seule! Siva approuvera, mais sera peut-être un tout petit peu jalouse⁷.

Affable, noble, instruite, elle aime aussi les spectacles artistiques, la musique, l'opéra, le théâtre et la lecture! Son érudition lui permet même de citer Shakespeare et d'illustrer les difficultés de leur relation par des comparaisons avec la nature, surtout avec le soleil!

Toi disparu, soleil des jours heureux qui passent,
L'absence est descendue en moi comme un hiver

.

Pourtant, ces jours d'absence étaient l'été ...
Et cet autre:
Loin de vous, quand les fleurs du printemps se décolorent
Quand...

.

Je joue avec ces fleurs, ombres et souvenances
De vous. Mais c'est toujours l'hiver en votre absence⁸.

7. Ibid., p. 130.

8. Ibid., p. 138.

Le charme des rêves la captive également et elle s'empresse de confier à Jacques que ses plus beaux songes se cristallisent autour de son épopee guerrière: le fantôme du capitaine remplit ses jours et illumine ses nuits. Grâce au magnétisme de ses lettres, elle réussit à ressusciter les plus belles heures du passé. Evidemment, l'officier ne peut oublier cette dame évoluée, embellie par l'auteur, presque à l'excès!

Et, quand vient le temps de la rencontre finale, peu de jours avant la date du rapatriement, Françoise déploie encore toutes ses énergies afin de faciliter la venue de son camarade. Un goût manifeste pour la campagne l'incite à choisir Honfleur comme site de leur ultime entrevue. Honfleur, paradis de la sérénité, du calme, de la nature et des vagues marines! Elle pense à tout, sélectionne avec soin les invités, apporte des disques et organise une grande fête avant le retour définitif de l'exilé vers son pays natal.

Honnête, madame Clair réitère la vigueur de son attachement, danse de nouveau avec lui et, dans l'intimité langoureuse de la plage, murmure des paroles émaillées de tendresse, de chaleur, d'espoir. Au contraire de son partenaire qui raisonne ou s'apitoie sur leur séparation inévitable, elle le supplie de ne pas rompre la quiétude de l'heure présente. Lui serrant doucement la main, la femme devise sur les limites du temps, souligne la pérennité de sa passion, chante la fraîcheur de la mer et, pendant que le Canadien déplore la cruelle fatalité du destin, elle profite le plus possible des derniers moments égrenés en sa compagnie. Ce qui ne l'empêche pas, néanmoins, de dorloter Tony et de veiller au bien-être de tous ses convives! Lucide, l'hôtesse guide son soupirant, le console, lui souffle une ligne de conduite et comble leur suprême réunion d'un parfum ensorcelant. À la fin

de la soirée, Grenon accepte son invitation à partager sa tente et la nuit complice exalte la puissance de leur amour. Le lendemain matin, au moment où il s'envole pour le Canada, elle répète à travers ses larmes le souhait chaleureux échappé lors de leur première rencontre sur un chemin déserté: "Que Dieu vous garde"⁹. Et, plus tard, quelques lignes éparques au cœur d'une lettre constitueront, de façon très éclatante, l'épilogue de leur liaison:

...vous êtes... ce que je demandais à un humain
d'être dans ma vie... Et pendant dix mois, nous
avons été à contre-temps... Pourtant, je rêve
toujours d'entendre une musique douce, près de
vous, d'aller un soir, écouter un beau spectacle,
ou peut-être tout simplement marcher... longtemps...
longtemps dans Paris, la nuit,... avec vous¹⁰.

Somme toute, Bertrand Vac, en dessinant le portrait de son héroïne, esquisse également les principaux traits de la civilisation européenne de l'époque 1944. Il divise les tribulations du militaire et de madame Clair en trois étapes bien distinctes. Celui-ci l'entrevoit brièvement à Béthune, la connaît davantage par le prisme bien subjectif ou idéalisé de ses lettres et la retrouve enfin sur la plage de Honfleur. Tout au long du récit, la française éclipse complètement son compagnon, domine chaque épisode, noue et dénoue leur idylle. Sensible, dynamique, cette dernière se passionne pour l'art, la culture et le monde des idées. À ces tendances, elle joint un penchant naturel pour la subtilité, l'élégance et les beaux vêtements. Évoluée, cette nymphe s'émerveille des incantations de la nature, recherche la poésie du soleil, la vie en plein air et la musique de l'océan. Dans sa correspondance, la qualité de son style et l'originalité de ses remarques

9. Ibid., p. 194.

10. Ibid., pp. 211-212.

témoignent aussi de sa bonne éducation.

Cette créature exceptionnelle, presque inaccessible, Jacques ne la reverra cependant jamais, que par le symbole nostalgique de la statuette jadis dissimulée dans ses bagages. Et cette sculpture, dans l'esprit du Québécois, incarnera désormais le courage, la finesse, la gaieté d'outre-mer! Dans les jours sombres, ses yeux pourront la contempler et revenir ainsi, nonobstant les distances, vers cette étoile furtive aperçue dans la brume de Béthune.

A l'imposante personnalité de cette étrangère, le narrateur oppose la bêtise d'une jolie Canadienne, Berthe Grenon. Épouse du capitaine, mère de ses deux enfants, celle-ci s'épanouit dans la médiocrité et mène une vie terne en l'absence de son mari. Dénuée de toute originalité, elle s'encrasse dans la routine quotidienne, satisfaite de sa piètre condition sociale. Par une technique habile, presque machiavélique du romancier, le lecteur perçoit d'abord l'image de cette dame à travers l'oeil partial et désabusé du soldat, qui ne l'aime plus. L'écrivain commence justement son livre en racontant le découragement de Grenon à la suite d'un geste décevant de sa conjointe. Celle-ci vient de quitter le logis familial pour se rapprocher de sa mère et, de ce fait, coupe un à un les liens qui l'unissent à Jacques, éparpillant ses souvenirs et pillant son passé. Elle ne comprend absolument pas l'utilité du foyer et l'importance de l'intimité dans la vie d'un couple. Inconsciente, incapable de s'adapter à une situation temporaire, elle préfère retourner près de son unique confidente et s'empresse d'écrire la bonne nouvelle:

...Grande surprise, ce matin. Maman me téléphone pour m'apprendre qu'elle vient de trouver un logis pour moi, près de chez elle... J'en suis tellement heureuse que je déménage tout de suite. La semaine

prochaine, ce sera fait¹¹.

Deux autres missives révèlent encore la faiblesse de son jugement et le ton trop banal de sa conversation. Sans s'informer de la santé de son époux confronté aux dangers de la guerre et exposé à une mort constante, elle délivre une panoplie d'informations anodines sur les garçons, la voisine ou les commères les plus réputées. Une légère constipation trouble l'existence palpitante des petits, une copine tombe sur le trottoir, la ration de beurre dérange les habitudes du quartier, le prix des pneus grimpe de façon effarante, une collision de trains dans l'Alberta sème la panique; autant de nouvelles qui ne peuvent souffrir une comparaison avec la richesse des thèmes développés par sa rivale!

Bien sûr, Grenon la juge alors très sévèrement, déjà séduit par le charisme de Françoise, et il laisse de sa frivole moitié des impressions fort négatives, chargées de rancœur: belle, tout entière orientée vers l'abêtissement, attirée surtout par des faits bien secondaires, incapable de concevoir une opinion personnelle, heureuse seulement dans l'entourage familial! Il la compare même à un "anima[!] sans intelligence"¹², avant de ridiculiser son manque d'instruction lors d'une conversation avec madame Avon:

Madame Avon: "Toutes les épouses sont bien sottes".

Capitaine: "Oui. C'est ça".

Madame Avon: "Surtout lorsqu'on en veut une autre".

Capitaine: "Oui, mais la mienne, je vous assure. C'est le comble. Croyez-moi. Elle

11. Ibid., p. 9.

12. Ibid., p. 72.

parle de store "vénériens" et de chasses "persiennes". Dans sa dernière lettre, elle m'a parlé d'une chienne "fox-terrine"¹³.

Selon lui, tous les écrits de Berthe, répétés mécaniquement deux fois par semaine, répercutent d'autres platiitudes de cet acabit et, tout en multipliant les fautes d'orthographe, se limitent à rapporter les ragots les plus croustillants ou les catastrophes les plus spectaculaires. Aucune pensée d'ordre métaphysique, aucune réflexion sur le sens de la vie ou sur les principales valeurs humaines, aucun commentaire sur les déboires dus à l'éloignement, aucun accent sur les grands sentiments intérieurs! La Canadienne existe, active à espionner la vie des autres ou à meubler sans goût son nouvel appartement.

Pétrifié par l'horreur des bombardements, secoué par l'ampleur des hécatombes, ébloui par la mine radieuse de Françoise, le capitaine dresse bientôt un portrait très sombre de son épouse:

Je rêvais de Berthe, autrefois, songea-t-il...
 J'ai voulu la hisser jusqu'à mes rêves, l'entraîner
 vers une vie dégagée d'ennuis mesquins... Hélas!
 Je l'idéalisais, cette femme...comme si la volonté
 d'un homme pouvait venir à bout de la sottise
 d'une femme! Elle n'aimait et n'aime pas la lecture;
 les concerts ne finissaient et ne finissent
 jamais assez tôt... tous mes efforts pour la sortir
 du vide, ont échoué. Elle est restée sans raffinement,
 sans culture, désespérément peuple sans en avoir la saveur¹⁴.

En vérité, l'homme ronchonne son mécontentement car ses amours avec l'Européenne piétinent au milieu des balles et le poussent à une vision très

13. Ibid., pp. 82-83.

14. Ibid., p. 131.

pessimiste de Berthe, à des jugements probablement tachés d'exagération. Il reste toutefois que celle-ci caquette trop souvent au sein maternel, réduit ses rêves à la dimension d'une coterie peu évoluée, alimente ses journées de scènes abrutissantes et s'enferme de plein gré dans des activités très communes, dépourvues de pittoresque ou de toute saveur intellectuelle. Elle ignore les valeurs fondamentales et cantonne son existence à des actes extérieurs, refusant d'accéder au domaine spirituel. D'où cette tentation croissante de la quitter, de briser leur union et de s'établir en Europe aux côtés de madame Clair! Ainsi libéré du poids de sa femme, loin de ses doléances habituelles au sujet de la rareté de la viande, de la moutarde ou du thé, il pourrait revivre au cœur d'une civilisation plus permissive.

Tracassé par la possibilité d'une séparation, Jacques hésite et affronte la mitraille allemande dans l'espoir d'endormir son mal. Mais les insipidités de sa conjointe tissent sans cesse sa révolte. Cette dernière ne sort presque jamais et ne manifeste aucune inclination pour la culture. Les journaux lui déplaisent! Seuls le carnet mondain et les pages comiques retiennent momentanément son attention. Elle ne sourit pas vraiment, ne s'amuse guère que dans le cercle clos de sa progéniture et, en vérité, ne connaît à peu près pas la réalité du monde ambiant. Sa vie s'écarte de l'essentiel, tournée complètement sur l'accessoire, sur la futilité!

Il se décide et lui communique enfin son intention de divorcer, pour s'établir en permanence sur le sol français¹⁵. La réaction ne tarde pas!

15. Bertrand Vac manipule donc son héros, le plonge consciemment dans une situation fort délicate et l'oriente d'emblée vers la rupture avec la femme traditionnelle du Québec, trahissant ainsi des idées révolutionnaires et un désir de changer la mentalité des années 1940! L'écrivain propose alors des solutions trop audacieuses pour l'esprit conservateur du temps!

Dans une lettre déconcertante par sa naïveté et par son innocence, elle glapit son mécontentement, exprimant tout d'abord sa surprise, sa stupéfaction, son incompréhension! Comment peut-il délaisser une compagne aussi fidèle, vouée corps et âme à l'éducation de ses fils, attachée à bien préparer son retour? Sa mère, à qui elle raconte tout, partage sa perplexité et propage les palabres autour de ce problème déchirant. La pitoyable victime, suppliée, s'agrippe finalement à une solution extrême! La voici donc au bureau du général Reynold, en train de se lamenter et de geindre au milieu d'une conversation dramatisée par de fréquents sanglots. Lui seul peut dorénavant sauver son mariage, menacé par les élucubrations d'un soldat débridé, perdu dans l'impureté d'une terre étrangère! Et l'auteur, confessant ses couleurs, ajoute: "Elle l'avait mis au courant de la catastrophe qui menaçait son ménage. Elle avait pleuré. Le moyen était simple, donc à la portée de Berthe"¹⁶. Sans aucune pudeur, la triste héroïne ébruise un drame personnel et l'étend à l'échelle des autorités militaires. L'officier, ému par son désespoir, précipite immédiatement le retour de Jacques vers sa famille, vers son devoir paternel. Celui-ci, la mort dans l'âme, s'embarque alors pour le Canada, convaincu à l'avance de l'impéritie de sa femme, qu'il critique d'ailleurs durement devant le colonel: "Elle n'a pas changé d'un iota. Elle est de plus en plus inepte; une masse"¹⁷.

L'accueil à la gare confirme son opinion. Berthe, escortée de ses deux bambins, lui destine un sourire trop classique. Son horrible chapeau neuf,

16. Bertrand Vac, op. cit., p. 159.

17. Ibid., p. 161.

ses traits vieillis, sa maigre prestance, et, surtout, la vue de la nouvelle maison sise au centre d'un quartier miteux, désorientent complètement le nouvel arrivé. Pas étonnant que son esprit gagne aussitôt Béthune et cherche le visage de Françoise, si attrayant, si altier, si digne! Au fond, il le sait bien: son épouse confond ses aspirations et dissipe ses notions d'idéal. Elle vient de le terrasser. "Vaincu! Le capitaine Jacques Grenon l'avait été par la femme sans envergure qui était la sienne, qu'il avait choisie, qu'il avait espéré hisser jusqu'à lui"¹⁸.

De plus, la décoration de la demeure, imaginée par un talent très restreint, le désarçonne encore davantage. Toutes les pièces pleurent la misère, la pénurie intellectuelle ou la pauvreté artistique. Démobilisé, l'homme ne se reconnaît plus chez lui! Le foyer naguère construit avec tant d'amour, ses vieux meubles de prédilection, l'antique jardin aux arbres évocateurs, plus rien n'existe de ses anciens paysages! Aucun espace libre pour les jeux des gamins, sinon la rue et ses saletés! L'arôme des fleurs, le concert des oiseaux, la pureté de l'air, tout son passé s'évanouit, volatilisé et violé par la volonté d'un être borné. Dans ce monde moche où la joie s'étale dans l'ornière, le citadin égaré s'avilit bien vite et ressent peu à peu l'angoisse du père anonyme, déraciné. Loin de faciliter son adaptation, Berthe ne devine même pas la gravité de sa détresse et lui conseille bêtement un rapprochement avec les voisins. Peu psychologue, elle assiste, absente, à la désintégration progressive du malheureux, qui n'arrive plus à concevoir une idée dans ce contexte misérable. Ses rêves s'effritent, ses passions s'engourdissent, son cerveau se fige bientôt au contact de la

18. Ibid., p. 216.

morosité paroissiale. Il s'habitue à mourir chaque jour, lentement, et dans son entourage la routine triomphe encore!

Cette dame sans panache, sourde à toute évolution, rebiffée à la seule pensée d'un bref séjour dans la pureté de la campagne, Grenon la supporte avec peine. Il abdique finalement et affronte le destin en sa compagnie, mais de nouveaux buts l'animent maintenant! Vivre pour ses enfants, leur apprendre l'originalité, leur servir de guide spirituel; ébaucher des projets d'avenir, se perdre dans le travail, bâtir une ville! Et, pendant que Berthe accourt chez sa mère, glousse sa ration quotidienne de potins ou organise la prochaine partie de "bingo", il glisse dans la bibliothèque la statuette d'ivoire et les lettres de Françoise, assuré que sa compagne ne les cherchera jamais dans un lieu où s'accumulent les principaux monuments de la connaissance humaine.

Malgré ses limites, malgré son abrutissement, celle-ci régira pourtant à sa manière bien personnelle tous les menus détails de leurs longues journées. Un peu comme madame Clair jadis... Ainsi, de façon presque mesquine, la Canadienne force d'abord le retour de son mari, impose ensuite l'étroitesse de sa vision et contrôle finalement la vie entière de la famille. Jacques s'en apercevra à peine, trop absorbé par ses desseins futurs ou par la hantise de son passé!

Dans ce drame psychologique, le créateur plonge donc son héros dans l'absurdité de la guerre, l'obligeant à osciller entre le mirage d'une adorable Européenne et l'ombre hideuse d'une conjointe racornie. Heureusement, l'écrivain allège fréquemment l'atmosphère, insuffle des bouffées de détente et soulève le rire de plusieurs façons, permettant au public de récupérer

entre les différentes séquences de l'histoire. Tous les personnages parsèment leur conversation d'allusions comiques. Le capitaine, sans cesse perturbé dans ses émotions, se plaît toutefois à narguer son chauffeur à maintes reprises (ex: à propos de la vue faible du soldat)¹⁹. Ce dernier apparaît d'ailleurs comme une soupe essentielle de l'intrigue et ses nombreux mots d'esprit égaient la vivacité de son dialogue d'une ironie sympathique (ex: le problème de son virus)²⁰. Françoise Clair, en dépit de ses fréquents déchirements, échappe parfois des considérations enrobées d'humour dans sa correspondance ou dans sa conversation (ex: à propos du Canada, "ce drôle de pays où les gens deviennent sourds, les soirs de pluie")²¹. Même madame Guillemot, beaucoup plus âgée et à l'écart de toutes les actions primordiales, risque quelques traits d'une moquerie bien gentille (ex: sur la joie supposément élevée que Jacques éprouve à la revoir)²². En somme, les protagonistes parviennent à sourire au milieu de leurs préoccupations, hormis Berthe, probablement incapable de formuler une observation empreinte de fine spiritualité.

A ce dialogue plus léger, Bertrand Vac superpose un comique de situation, presque toujours drainé autour de Tony. Celui-ci s'enlise régulièrement dans le trouble et devient le sujet (ou l'objet) d'incidents drôles. Pour s'en convaincre, il suffit de songer à l'épisode de la bicyclette. Étendu sous sa jeep, Martoldi procède à des réparations d'usage et ses jambes

19. Ibid., p. 121.

20. Ibid., p. 35.

21. Ibid., p. 21.

22. Ibid., p. 186.

émergent au bord de la route. Arrive un cycliste distrait, qui les écrase littéralement, déclenchant alors une bordée de jurons, de menaces... et le rire d'un camarade²³. D'autres exemples s'accumulent également au hasard du suspense. Un jour, le chauffeur introduit volontairement de l'eau (au lieu de l'essence) dans le réservoir de la voiture du major Manley et s'escaille des ennuis de son supérieur²⁴. "L'incident du train" souligne encore l'éternelle malchance du larbin, qui convoite une belle fille, mais doit se résigner, berné et penaude, à admirer ses prouesses galantes au bras d'un type supposément bien malade²⁵. Puis, il subit d'autres aventures bizarres. Une bombe touche un réservoir près de sa chambre et provoque son affolement, sa détresse, sa course précipitée vers le salut²⁶. Finalement, un séjour prolongé dans l'eau ajoute à sa guigne perpétuelle. Sommé de reconduire une aguichante hollandaise et de rapporter un peu de whisky, Martoldi s'offre d'abord Maria et la boisson avant de se retrouver au milieu de l'onde, bien assis sur son véhicule²⁷.

Dans ces tableaux secondaires, le narrateur exploite les bouffonneries d'un subalterne pour aérer, en quelque sorte, le climat de tension générale. Des actions inhabituelles font rire le lecteur, alors réfugié dans une profonde insensibilité et conscient d'une transgression de l'ordre normal! On aime bien le héros de ces événements, mais ceux-ci ne sont pas tragiques,

23. Ibid., pp. 88-89.

24. Ibid., pp. 74-75.

25. Ibid., pp. 92-93.

26. Ibid., pp. 144-145.

27. Ibid., p. 203.

donc permettent le rire. Cependant, Bertrand Vac greffe d'autres formes de comique dans son oeuvre, de façon peut-être moins éloquente! Le ridicule engendre souvent la farce (ex: la collection de bronze de Manley²⁸ et les comparaisons suscitent quelquefois l'hilarité (ex: quand Grenon identifie son conducteur à une statuette ou l'écoute parler avec tendresse de son affinité avec les chiens)²⁹. Ici, la dégradation cause un plaisir évident. L'observateur (auteur-lecteur) déprécie une valeur, la juge anormale, risible, absurde.

En outre, l'habileté du valet à retarder l'annonce d'un message agréable, à faire languir le destinataire, déride aussi le parterre: Jacques attend une précieuse information et le joyeux luron s'amuse à la dévoiler seulement par petites bribes augmentant l'ire et l'anxiété de son partenaire³⁰. De plus, l'accumulation des frasques ou la superposition des bourdes procure une sorte de fraîcheur dans la trame du récit (ex: les problèmes de Tony avec la vache, l'abus de chocolat ou les supplices cocasses infligés à Manley)³¹.

Cette ambiance plus légère trompe temporairement les personnages et les délest le brièvement de leur fardeau, mais n'étoffe pas la menace d'une forte tragédie ou la préparation d'une conclusion bien sombre! En effet, le littérateur présente deux dames au caractère totalement opposé, acculant le

28. Ibid., p. 199.

29. Ibid., p. 65, p. 129.

30. Ibid., pp. 127-129.

31. Ibid., pp. 145-146, 122-123.

militaire à un choix pour le moins difficile. D'un côté, Françoise représente la mobilité, l'évolution, la profondeur, le beau, et agglomère la plupart des qualités supérieures: soif de culture, besoin d'activités, passion pour les spectacles de la nature, faculté d'émerveillement. Sans contredit, sa personne entière s'intègre au principe même d'une vie passionnante! Berthe, par contre, s'assimile à la stagnation, à l'immobilisme, à l'esprit superficiel, à la sottise et son mari décline plusieurs de ses défauts: tendance à la passivité, peu d'intérêt pour le monde de l'éducation, repliement dans le cocon de sa famille, étroitesse intellectuelle...! Par conséquent, la fidélité conjugale équivaut à la signature d'un pacte avec la mort, au bout d'une existence défigurée par la persistance d'une routine écrasante.

En définitive, tout au long de son roman -édifié d'ailleurs sans aucune indication de chapitres- l'auteur pourchasse son héros et le condamne à une longue réflexion, le contraignant de façon démoniaque à un choix de plus en plus pénible. Les deux créatures le gouvernent de manière bien différente: l'une par la délicatesse de sa psychologie, l'autre par la mièvrerie de son réalisme populaire. Les événements amènent enfin l'époux désillusionné à se résigner et à accepter Berthe, après plus d'un an d'une vive souffrance.

En apparence, la vertu triomphe donc! Grenon se range du côté du bien et la vie roule derechef dans son sillage régulier. Tout se replace et le lecteur, surpris, scande le fameux leitmotive de Candide! Cependant, au-delà de la note finale de l'histoire, au-delà de cette prétendue victoire de la juste moralité, l'écrivain s'abandonne de nouveau, comme dans Louise Genest, à une virulente attaque contre le climat social et contre les moeurs jansénistes de l'époque. Toujours désireux de réveiller la femme du temps, il

dénonce ses attitudes à travers le comportement d'une Canadienne fictive et trace quasiment le chemin de son évolution, de son adaptation aux divers changements sociaux. Décriant sans retenue les commérages, les activités paroissiales de deuxième ordre ou les attitudes traditionnelles des mères québécoises³², Bertrand Vac jalonne la voie d'une véritable libération. Par une approbation évidente de la philosophie de madame Clair, par son emballement indéniable pour cette riche Française et par une peinture presque idéale de la civilisation européenne, il préconise désormais l'ouverture d'esprit au contact des moeurs exotiques et suggère, en filigrane, l'épanouissement dans l'adultère ou dans le divorce.

Partant, Deux portes... une adresse clame encore sa fureur contre l'hermétisme local et hausse le ton de la charge déjà amorcée dans le petit village de Saint-Michel. Le romancier découvre maintenant le pouvoir explosif du rire et, malgré les protestations ou l'indignation des diverses communautés littéraires, il poursuit patiemment son analyse de l'âme féminine, battant en brèche les fondements même de la société québécoise des années 1950.

32. Il faut établir une précision importante. Ce n'est pas la femme qui est l'objet de critique, mais un type de femme bien spécial, représenté sous les traits de Berthe Grenon. Dans cette oeuvre, le créateur ne vise pas les intellectuelles, les galantes, les bourgeoises, les ambitieuses, les prostituées, les épouses adultères... ou d'autres visages féminins de la société. Il se contente de pointer sévèrement les mères québécoises peu évoluées ou les maîtresses de maison, soumises à des atavismes désuets. L'image de Françoise Clair se veut alors une source de renouveau, un espoir de libération, un modèle idéal et réaliste.

CHAPITRE III

SAINT-PÉPIN, P.Q. (1955)

Encore tout imprégné du long martyre de Louise Genest, encore ébloui par la forte personnalité de Françoise Clair, encore révolté par la décevante inertie de Berthe Grenon, Bertrand Vac bifurque soudain et s'écarte des lourdes intrigues, dramatiques ou psychologiques. Toujours anxieux d'achever son oeuvre de sensibilisation collective, il découvre une voie plus sûre, promène maintenant le lecteur dans les rues de Saint-Pépin et lui suggère d'observer les coutumes de cette ville imaginaire, confinée aux alentours de Montréal.

Au fil de son roman, construit en 58 tableaux et présenté sans aucune indication de chapitres¹, l'auteur amuse le public, conquis par les pitreries, les petitesses ou les machinations diaboliques d'un monde bien spécial. Une série de fantoches agitent leurs mesquineries dans une ambiance en soi très détendue et soulèvent le rire de façon incessante, aérant d'une bouffée de fraîcheur une période littéraire remplie de tragédies ou de noirceur systématique. Pourtant, le romancier manie une arme fort dangereuse et, dans un avertissement préliminaire, il indique ses buts moralistes, ses intentions polémiques:

1. Comme dans Deux portes... une adresse.

...nous partons en guerre contre Tartuffe. Hélas, notre oeuvre n'a de commun avec celle de Molière, que l'ennemi: ceux qui se cachent derrière les principes sacrés de la religion, ou s'en servent comme tremplin pour promouvoir leurs petits intérêts personnels; et la tactique: le ridicule².

Imbu d'une telle mission, l'écrivain centre alors l'action autour de Polydor Granger, sympathique quincaillier plus ou moins analphabète, désarmant de naïveté et de bonhomie. Le temps d'une brève campagne électorale, celui-ci connaîtra toutes les affres de la désillusion et de la souffrance corporelle. Succombant aux ambitions de sa conjointe et aux pressions insidieuses d'un ami, il accepte la candidature et s'engage dans une aventure abracadabrante. Alors, selon la fantaisie du créateur, surgissent pêle-mêle une multitude de problèmes: importants déboursés monétaires, brouilles temporaires avec sa compagne, abandon progressif de son jeune fils, fin inconsciente des joyeuses balades en pleine nature, existence infestée de vautours voraces, brou-haha perpétuel dans une maison enfumée, disparition rapide de toute intimité et, bientôt, début de sérieux troubles physiques! Un spécialiste montréalais, du haut d'une science et d'une sagesse méprisantes, lui enlève l'appendice sans raison valable. Puis une rebouteuse populaire parvient à le soulager d'un gros ver solitaire à l'aide d'une puissante potion magique. Péniblement guéri, le politicien retourne à ses ardeurs électorales au milieu des ragots, des médisances et des interventions religieuses. Résistant à de fréquentes vagues de lassitude ou de découragement, l'homme triomphe enfin de toutes les adversités et l'emporte dans l'euphorie générale au bout d'une lutte épique d'environ 50 jours. Brisé, épuisé et lui-même surpris du

2. Bertrand Vac, Saint-Pépin, P.Q., Montréal, Le Cercle du Livre de France, Collection CLF Poche Canadien, no 19, 1955, p. 7.

résultat final, le député amorce sa nouvelle carrière.

La trame des événements, mince et souvent délaissée, fournit évidemment un prétexte idéal et les tribulations du héros permettent au narrateur de signaler avec éclat les principales plaies de la communauté pépinoise. Cependant de nouveau à ses obsessions fondamentales, celui-ci poursuit patiemment son étude sociale et son analyse de l'âme féminine. Ainsi, une pléiade de femmes aux visages superficiels gravitent-elles dans l'entourage de Granger, rythmant une danse frivole ou infernale, multipliant les intrigues ou les embûches et affichant sans retenue leur simplicité ou leur sottise!

En tête de file, voici tout d'abord Anita, la prétentieuse épouse de Polydor! D'origine très modeste, celle-ci nourrit toutefois des passions démesurées. Depuis longtemps, ses rêves la transportent dans la haute société locale auprès de l'illustre madame Doucet et de la riche veuve, madame Lemoyne. Incapable de s'introduire dans cette caste bourgeoise, l'intrigante choisit la carte politique et mousse la candidature de son mari. Manœuvrant avec habileté, usant d'un chantage bien personnel, misant sur son entêtement légendaire, elle entreprend de convaincre le quincaillier. De concert avec Jos Labonté, elle pose les premiers gestes, ressuscite le fantôme d'un vieil oncle défunt, paie une messe pour son repos éternel, s'identifiant de la sorte aux multiples tartufes de la localité et versant lucidement dans le mensonge, le calcul ou l'hypocrisie. Désormais, plus rien ne l'arrête dans son désir d'appartenir à l'élite urbaine et dans son obsession de s'exhiber au Parlement de Québec, auréolée de ses plus beaux vêtements! A son corps défendant, le pauvre Granger saute bientôt dans la lutte, coincé de toutes parts, démunie d'arguments logiques et las des discussions familiales perdues à l'avance.

Confiante en son étoile, sûre de sa gloire future, Nini commence vraiment son ascension et la maison devient le premier instrument de sa quête. En effet, elle établit aussitôt une hiérarchie et trace subtilement un protocole guindé à sa bonne, dans le but d'éblouir et de souligner l'aube d'une nouvelle vie. Clara hérite donc d'un uniforme, apprend les bonnes manières, mange seule à la cuisine et, sur l'ordre de sa maîtresse, ouvre dorénavant la porte aux invités. En fait, la patronne commence sa croisade politique à l'intérieur de son propre logis, oubliant l'éducation de son fils ou les opinions personnelles de son conjoint. Bientôt soulagée des préoccupations maternelles, libre d'imposer ses "goûts délirants", madame Granger élargit sa démarche et déborde jusqu'au logis de Marie Bellec. Elle désire, bien sûr, soigner son image, mousser sa popularité et profiter de la meilleure publicité possible. Intelligente, perspicace, elle devine déjà l'importance du salon de coiffure, l'utilité des potins et la nécessité de les alimenter à bon escient. L'ambitieuse obtient un rendez-vous pour une date stratégique, déterminée avec soin, et trame ensuite d'autres manigances.

La maison transformée selon ses volontés, la propagande extérieure assurée par une manoeuvre adroite, Nini centre alors la campagne sur sa propre personne et la première soirée consacre son audace. Nouvelle vedette du monde ambiant, l'hôtesse séduit les invités autant par sa beauté que par sa prestance. Tous, en particulier le chaste Dieudonné Lagacé, admirent son corps -jambes fines, poitrine ferme, sourire enjôleur- et subissent son charme. Ancienne secrétaire promue subitement au rang de châtelaine, elle joue très bien la note de l'amabilité et impressionne l'auditoire par ses attitudes altières, par sa politesse exquise ou par ses mots chaleureux. Gracieuse, Anita éclipse Polydor durant toute la réunion et, quand vient le

temps de regagner la chambre, de s'allonger aux côtés de son compagnon dans le décor parfumé des jacinthes, elle troque finement l'amour en échange d'un voyage à New-York. Le candidat velléitaire signe le marché et, soumis à sa lâcheté perpétuelle, accepte de renouveler la garde-robe de sa partenaire en prévision de la prochaine campagne. Cette capitulation de l'homme-objet et sa soumission continue servent bien ses desseins: le mâle reste un pantin docile qu'elle adapte toujours à ses propres fins.

Et, au jour de la convention, les manèges de Nini s'accentuent, ses calculs apparaissent plus évidents! Dans l'intimité, une forte nervosité la rend exécable. Elle bouscule toute la maisonnée, prodigue un tas de conseils inutiles, propage des commentaires contradictoires, ordonne n'importe quoi et se fâche contre son enfant pour la moindre peccadille. Mais, devant toute l'assemblée survoltée, l'arriviste embrasse tendrement son époux, lui témoigne une affection proportionnée aux circonstances, i.e. conforme aux bonnes convenances, et capte bien vite l'attention en parlant de "ramequin", mot que les habitants ne comprennent pas! Ravie à l'idée de se glisser dans un univers supérieur, la dame affiche un calme surprenant et épate la galerie, distribuant les oeillades, les paroles aimables ou un semblant d'érudition. Bien à l'aise dans ce milieu artificiel, elle respecte la bienséance et applaudit de contentement à la sélection de son mari comme candidat officiel du parti. Les portes s'ouvrent davantage sur ses visées mondaines. Cependant, au retour, Anita s'obstine de manière bizarre, harcelle Polydor et l'enquiquine sans cesse à propos d'une glace plus ou moins ouverte, même si ce dernier se plaint de fréquents malaises et montre un visage baigné de sueurs. Loin de la foule, réfugiée à nouveau dans la chaleur conjugale, la femme retrouve donc son attitude habituelle et redevient

détestable. Sans compatir à ses tourments, elle boude comme une enfant et lui ferme la porte de sa chambre en revêtant un "marabout" qui provoque les éternuements continuels du malheureux. Par conséquent, ses agissements dénotent deux mentalités fort différentes. En public, il faut sauver l'apparence, cultiver l'image à tout prix. Cependant, les scènes de la vie privée ramènent vite le naturel!

En réalité, l'indisposition soudaine de Granger dérange ses plans, lui cause une forte déception et provoque sa colère. Car sa mystérieuse maladie freine ses rêves, abrège son voyage à New-York, éloignant par le fait même les futurs diamants, les jolies robes ou les manteaux alléchants! Lorsque le docteur Lepassage procède à l'opération du malade, des symptômes de découragement la pénètrent. Renonçant à regret à ses achats dans la grande ville américaine, la présomptueuse revient bientôt à Montréal, affublée d'un affreux chapeau et pestant contre les infortunes du sort. Plus furieuse qu'inquiète des problèmes du pauvre bougre, Anita trahit un caractère égoïste et "pens[e] aux choses, pas aux gens"³.

Midas, l'amoureux de sa bonne, répand soudain une fausse rumeur: la mort de Granger. La maîtresse n'éprouve aucune inquiétude réelle! Quand Polydor, pâle et convalescent, réintègre sa demeure et s'écrase dans son lit, elle laisse les visiteurs envahir la chambre, l'inonder de fumée, sous prétexte qu'un homme public ne s'appartient plus. Les clichés désuets favorisent alors ses ambitions. Et, lorsque la rebouteuse lui prescrit un vermifuge pour prévenir les ravages d'un parasite, elle éprouve une profonde

3. Ibid., p. 136.

humiliation car cette purge lui attire les quolibets du patelin.

Le couple, enfin ramené à une vie normale, s'apprête ensuite à héberger un dignitaire peu de temps avant la dernière assemblée. À cette occasion, l'auteur réunit tous les instruments de sa quête, toutes les stratégies de son héroïne dans une synthèse définitive! Un vif émoi s'empare d'abord de l'hôtesse, qui développe une liste impressionnante de phobies superstitionnelles:

...elle additionnait les chiffres qu'elle voyait aux portes, aux plaques d'auto, aux calendriers, les divisant par deux, cherchait à les accoupler à la vitesse d'un météore, fuyait le chiffre vingt-trois, désirait le treize, étudiait l'almanach, tâchait de lire l'avenir à travers les poussières; chaque geste, chaque animal, les araignées, les mites étaient présages⁴.

Souhaitant à tout prix une réception idéale, voulant absolument émerger de la masse, espérant s'illustrer dans un rôle extraordinaire, l'épouse perd peu à peu la maîtrise de ses émotions. Surexcitée, elle pose ensuite à la dame élégante et racée, empruntant maladroitement les manières des personnages nobles et distingués. Dominant complètement son conjoint, à qui elle dicte ses moindres caprices depuis le début de leur mariage, Anita attache une importance exagérée à sa coiffure, à sa toilette, à son maquillage, à la propreté de sa maison, et entoure l'ultime banquet d'un faste incroyable. Elle accapare la servante des Labonté, invente sans motif les serviteurs, utilise sa propre mère comme domestique et l'isole sans remords à la cuisine. Puis, quand s'avancent le ministre et les invités, Nini touche à la gloire, ses rêves se concrétisent! Un sentiment maternel, nuancé d'orgueil

4. Ibid., p. 210.

ou de fierté, l'effleure lorsque son fils Jean paraît au milieu de la salle et suscite l'admiration générale. Au faîte de l'enchantement, elle rougit de plaisir. Le succès de la journée la galvanise et lui procure un surplus d'énergie pour l'événement essentiel, l'élection.

La victoire surprenante de Polydor déchaîne son enthousiasme et la propulse dans la bourgeoisie de Saint-Pépin. Tour à tour affolée, exaspérée, puis grisée par les résultats définitifs du vote, surtout par ses conséquences, la femme comblée organise la scène finale. Drapée de ses plus beaux vêtements, de ses bijoux et d'une bouche écarlate, intoxiquée autant par les applaudissements de la foule que par l'ivresse d'un soir heureux, Nini exulte, saluant les gens avec force gestes, oubliant son enfant gelé et son mari fourbu. Ce triomphe couronne ses aspirations et, au moment où le défilé traditionnel s'ébranle dans les rues de la ville, la précieuse ridicule échafaude encore de nouveaux rêves, s'imagine déjà au Parlement de Québec, déambulant au milieu des regards, de la convoitise et de l'admiration. Ainsi, sa longue marche aboutit enfin! Mainmise sur la maison renouvelée pour les circonstances, soins méticuleux accordés à son image et au tapage publicitaire, attention générale drainée autour de sa digne personne, utilisation habile d'un mari-objet, airs affectés dans des groupes d'électeurs et retour rapide à la réalité dans la solitude familiale, autant d'éléments qui caractérisent sa quête et lui permettent finalement de goûter à l'apothéose finale!

Cette dame sans envergure, coquette, vaniteuse, l'auteur la décrit avec candeur, un sourire narquois au coin des lèvres! À cette créature factice, hantée par le spectre d'un snobisme excessif, il oppose le réalisme d'une

domestique, l'ineffable Clara. Depuis neuf ans au service des Granger, celle-ci cultive à satiété un penchant naturel pour la curiosité et le commérage. Douée de l'intelligence pratique des laquais, elle fouine un peu partout dans la maison, observe le va-et-vient perpétuel, épie les querelles de ses supérieurs, dégage ses conclusions et, la plupart du temps, solutionne les problèmes du groupe. Devenue un membre indispensable du logis, consciente de son pouvoir et de son importance, la bonne se permet parfois quelques foucades. Si sa beauté pour le moins fort discutable et ses prétentions au charme soulèvent quelques gentilles moqueries, elle s'opiniâtre pourtant et, depuis cinq ans, mêle la présence de Midas à la vie familiale, espérant toujours lui soutirer une promesse de mariage. En attendant ce jour béni, la tourterelle s'applique à conserver les pièces dans une atmosphère de propreté conforme aux exigences de la propriétaire.

Lorsque la fièvre électorale débute, ses fonctions s'amplifient. Polyvalente, la femme cumule ici trois rôles importants: maîtresse de maison, amante et mère par procuration. En effet, tout en se prêtant de bonne grâce aux audaces de son prétendant, tout en les attisant avec son nouvel uniforme, la servante s'occupe maintenant de Jean, le jeune garçon plus ou moins oublié, veille à son éducation, endure ses espiègleries et l'astreint chaque soir à mémoriser le catéchisme, discipline scolaire la plus importante à son avis! De plus, ses moments de fatigue ou de colère la poussent quelquefois à picoter Anita au cœur de sa faiblesse -l'origine gênante de sa mère- ou à s'attarder à fumer, à discourir sans motif, à se reposer un peu trop souvent. Par contre, un regard doux de Polydor, un mot gentil la radoucit aussitôt et la retourne à sa besogne. Car, au fond de son âme stagne un ancien amour pour le quincaillier ou, plutôt, un certain dépit né de son impuissance à mériter ses faveurs.

La maladie du candidat la préoccupe donc beaucoup. Clara espace bavardages ou ergoteries, entoure Granger d'une réelle sollicitude, lui prodigue un attachement sincère et déploie une ardeur loyale pour le soulager. Et, quand Nini quitte Saint-Pépin pour satisfaire ses goûts excentriques, elle file des heures d'enchantement. Ce départ lui permet de mûrir plusieurs projets: surveiller son patron en toute quiétude, devenir temporairement la reine du foyer, prendre le contrôle de toutes les activités et, surtout, tirer parti d'un climat plus propice pour entretenir les gestes "polissons" de son charbonnier et, peut-être, générer des promesses d'avenir!

Des moments uniques s'annoncent et la soubrette manigance avec ingéniosité pour entraîner Midas dans sa chambre, une fois complétée la neuvaine des premiers vendredis du mois! Toutes ses illusions s'émiètent à l'arrivée inattendue d'Euphémie Sanschagrin, une rivale obstinée. La servante, irritée et déçue, clame aussitôt sa frustration dans une explosion de méchancetés, de sarcasmes, et ses affrontements avec la grand-mère dégénèrent vite en guerre ouverte. En fait, deux maîtresses de maison se mesurent, deux générations aux moeurs opposées et aux idéologies irréconciliables se combattent sans merci. Les deux veulent la préséance, les deux s'estiment responsables de l'habitation, les deux s'affrontent dans des conflits d'intérêts bien anodins. Au terme d'une bataille mesquine, Clara démissionne pour rejoindre le clan Gaboury, offusquée par les procédés malhonnêtes ou par les malveillances de sa concurrente. La gardienne des valeurs ancestrales triomphe.

Tapie en territoire adverse, la bonne fulmine son fiel, crache son venin, colporte les ragots et insinue à tort des rapports douteux entre Jos

Labonté et Anita. Sa hargne éclate d'autant plus férolement que son ami ne la caresse plus de ses attaques fougueuses, se plaisant dans une douce inertie! Elle saisit alors l'importance de l'uniforme; son intuition ne la trompe d'ailleurs pas, car l'habit seul excite les désirs du mâle! Bientôt fatiguée de cette famille, bientôt rongée par le remords, la renégate pulvérise d'abord Jolicoeur, colporteur de renseignements, et revient chez les Granger au moment de la panique finale. Ce retour s'explique de plusieurs façons. Encore remplie de ses anciennes valeurs, elle ne s'identifie aucunement aux Gaboury, qu'elle n'aime pas vraiment. En outre, un sens poussé du devoir, une sincérité indéniable et une fidélité profonde l'appellent auprès de Polydor, alors terrassé par les difficultés et envahi par le découragement. Sa bonne humeur reconquiert tout le monde, rassure la maisonnée, redonne un espoir nouveau, l'amoureux recommence ses plaisants assauts charnels et la demoiselle, à la conclusion de ses ruses, lui arrache une demande en mariage... pour beaucoup plus tard, évidemment!

En face de cette créature simple, remarquable par la franchise de son langage ou par la virtuosité de ses tactiques, l'écrivain dresse la personne hideuse de madame Sanschagrin, triste mère d'Anita Granger. Symbole tragique de la femme acariâtre, presque analphabète, tête à l'excès et rebutée par le modernisme, cette dernière débouche à Saint-Pépin, bien résolue à renouveler sa provision de potins. Arborant des airs de commandant militaire et plagiant les tactiques d'un détective soupçonneux, la grand-mère ronchonne ses contrariétés, inspecte tous les recoins du logement, fouille jusque dans les poubelles, cherche de toute évidence à embêter Clara et lui destine, tout en reniflant une prise de tabac, les plus beaux principes de la morale chrétienne.

Avec la lucidité et la malice de sa vaste expérience, elle l'éloigne de Jean, espionne, blâme, conseille, radote et tente de compliquer sa relation avec Midas: toute une soirée, le vieux chaperon épie le couple, prévenant ou neutralisant les gestes d'amour entre les deux étourneaux. L'épisode du "canard" et les paroles blessantes d'Euphémie confirment son but ultime: celle-ci vise le congédiement de la servante, pourtant indispensable en ces temps difficiles. Par entêtement, elle veut diriger seule la maisonnée, imposer à sa guise ses manies les plus incongrues. Son goût du pouvoir et son penchant à la dictature absolue n'admettent aucune concurrence, autorisant même les pires méchancetés. Devrions-nous voir en ce personnage une allégorie de la société de l'époque? Cette perspective donne au texte un aspect satirique.

Finalement délivrée en effet de cette fâcheuse présence, l'aïeule peut à loisir exploiter ses nombreux talents: sens poussé de l'économie, forte inclination à l'avarice, attitude très bruyante, soif de curiosité malicieuse, négation de toute culture, lecture innocente du "Bavoir", étroitesse d'esprit, horreur de la science théorique! Néanmoins, Euphémie cache un cœur d'or pour ses proches! Inlassable, elle soutient Anita et la couve de son affection, à tel point que cet amour déborde en définitive sur une jalousie ou une protection abusive. Infatigable, elle s'inquiète du sort de Polydor, le soigne avec précaution à son retour de l'hôpital et bannit les importuns en train de sucer la maigre résistance du convalescent. Avec patience, elle apaise les craintes de Jean, meurtri par les rumeurs sur la mort de son père. Avec toute la tendresse de son âge, "Sancha" lui raconte l'histoire du "Chat botté", le cajole, l'enveloppe de paroles réconfortantes. Il faut aussi entrer dans la cuisine et la surprendre dans son nouveau

travail, tout entière à sortir Nini du pétrin. Sans aucun préjugé, la mère s'inscrit au service de sa fille, accomplit les pires corvées et s'épuise à satisfaire les affamés. Il faut enfin l'apercevoir chaque matin en route vers l'église pour assister à la messe en dépit de ses courbatures...

Dommage que son odyssée à Saint-Pépin finisse sur une note déconcertante! La nouvelle héroïne vient à peine de sauver la vie du ministre -menacé d'étranglement- en lui administrant deux solides claques au milieu du dos que Clara surgit de nouveau devant son regard, en adversaire tenace! Affaiblie par ses efforts récents, diminuée par une blessure stupide au pied, démoralisée par ce retour ennuyeux, la vieille dame cède la place pour retourner dans les bas-fonds de Montréal, ternissant ainsi la victoire de Polydor et semant une tristesse cynique au cœur de l'allégresse familiale.

En plus de ce vénérable personnage, esquissé sous les traits d'un polichinelle et dessiné comme le dernier vestige d'une époque révolue, Bertrand Vac campe deux "bonnes âmes" qui trimbalent leur bigoterie dans toutes les discussions du canton: Dalila Papillon et Fleur-Ange Lagacé. Fièvre de sa robe de bure, de son missel et de sa dévotion à Saint-François, Dalila pavanе partout des airs de sainteté, fréquente tous les offices religieux de la paroisse, en quête de scandales ou de sujets de médisances. Peu profonde, incapable de méditation véritable, elle occupe ses journées de manière très catholique en décorant l'autel, en conversant avec le vicaire, en échappant ici et là quelques bonnes calomnies et en privilégiant ouvertement les aspirations de Latulipe, candidat officiel des autorités ecclésiastiques. Si ses conversations exaltent sa propre virginité, son statut de célibataire benoîte et un record bien personnel -avoir reçu les derniers sacrements sept

fois- mademoiselle Papillon n'en ressent cependant pas moins les honteux tiraillements de la chair! Certes, les conventions l'obligent à louanger la pureté ou les pensées nobles et à s'indigner de la souillure charnelle ou de la passion défendue. Mais, tout en prêchant en faveur de son politicien, la puritaine satisfait également une inclination à peine voilée pour cet homme élégant. Sans relâche, elle prie pour lui, se pare de ses plus beaux atours dans le but inavoué d'éveiller son attention et se plaît à évoquer sa beauté, frôlant par le fait même le désir coupable.

Vers la fin du récit, le romancier la convie à une séance de spiritisme chez Marie Bellec. Dans la noirceur troublante, la commère communique avec les esprits, vibre de façon quasi surnaturelle au diapason des tables tournantes et, victime d'hallucination ou de terreur scrupuleuse, déserte le salon en hurlant ses remords. Ses cris ameutent le "super mâle" de la paroisse! Bi-Dur, secoué par les convulsions de l'ivrognerie, veut la réconforter en la palpant et en l'encerclant de ses bras puissants. La victime, abasourdie, proteste à peine. Un peu toutefois pour sauvegarder sa chaste réputation! Puis, au dénouement de l'histoire, une cérémonie étrange confesse sa crédulité. La voici à genoux devant un autel dérisoire érigé à grands frais⁵ sur un radiateur de sa propriété, en train d'accomplir une neuvaine à Saint-François! Malgré sa pauvreté, la dévote brûle un lampion chaque jour (1,00 \$ chacun) pour deux raisons fuites: favoriser la victoire de Latulipe et obtenir le pardon de ses dernières coquetteries. Au bout de la neuvième journée, elle flambe elle-même, perd son argent et se réveille dans

5. La statue de Saint-François coûte 22,50 \$ (1,50 \$ le pouce).

une chambre d'hôpital, le corps flétri et recouvert d'une masse de pansements! La douleur ébranle alors toutes ses convictions et, comme sa robe de bure grille sous les cendres de la maison, Dalila renonce au poste de présidente des Tertiaires; la confrérie ne l'intéresse plus. Une amulette soutenait la ferveur de sa croyance!

Fleur-Ange Lagacé, sa compagne de prédilection, dissémine partout les actes ridicules. Épouse d'un homme qu'elle écrase avec toute la fougue de ses faux principes religieux, celle-ci prétend vivre un véritable supplice car son mari se prévaut du plaisir conjugal trois fois par semaine. Mère d'un garçon un peu trop candide, la cagote voie la majeure partie de son existence à un devoir bien spécial, surveillant depuis bientôt huit ans la chasteté de Dieudonné. Présidente des dames de Sainte-Anne, Fleur-Ange se donne aux œuvres religieuses, active à ergoter, à juger à démolir ou à cailleter avec ses pairs. Cette créature bornée, vêtue de son éternel manteau violet, portée à harmoniser la teinte de ses accoutrements aux couleurs cléricales, accorde aussi ses préférences à Latulipe et annoblit sa tâche d'un rêve éblouissant: organiser un jour un pèlerinage "avec photos" à Sainte-Anne de Beaupré. Balançant dans tout le comté un corps raide et une figure racornie, elle attend ce moment d'extase en vantant la vertu de sa famille et en se targuant du titre pompeux de "dignitaire laïque de la paroisse". Au fond, la bigote souhaite bien recueillir au profit de son organisation les 1,500 \$ consentis à l'église par la veuve Lemoyne.

Le narrateur lui réserve cependant un sort pénible et les épreuves s'abattent vite sur la misérable bougresse. Son Dieudonné cheri s'extirpe de ses griffes et se faufile dans le monde adulte grâce à la complaisance d'une

prostituée publique, "la divine". De plus, cette dernière exhorte le père à se rebeller contre son épouse, qui encaisse peu après une formidable fessée. Profondément mortifiée par cette correction et par le péché de son enfant, madame Lagacé se culpabilise, attribue la faute mortelle de son fils au hasard d'un lampion oublié pour la première fois en huit longues années et parle même d'apostasier. Incapable de pardonner à "la bonne Sainte-Anne", elle se cabre, songe à changer de religion et, finalement, lâche tout: église, vicaire, principes, mari, garçon... D'un geste moqueur, le littérateur la condamne et lui ouvre les portes de l'enfer!

Outre les deux tartufes, Euphémie Sanschagrin, Clara et Nini, plusieurs autres femmes fourmillent dans l'univers gourmé de Saint-Pépin, mais ne nécessitent pas une étude spéciale, vu leur importance secondaire ou leur apparition trop épisodique. D'ailleurs, le critique peut maintenant discerner les intentions de l'auteur et les principales caractéristiques de ses descriptions. Ce dernier s'attarde sur deux groupes différents -la classe des valets, celle d'une certaine bourgeoisie- et ses observations réfléchissent des images féminines bien superficielles. Madame Granger, une pédante aux idées de prolétaire, s'intègre dans les hautes sphères de la société, pendant que sa bonne s'accorde d'un mariage avec un charbonnier. Représentant la catégorie classique des grand-mères rabougries, Euphémie côtoie brièvement le milieu politique avant de s'engouffrer dans son taudis montréalais. Dalila et Fleur-Ange, d'abord ceinturées de fétiches religieux, assistent anéanties à l'avortement de leur bigoterie. Enfin, le créateur divise la ville entière dans un manichéisme risible: madame Laplaine, la putain locale, et Mathilde Joly, ancienne prostituée muée en rebouteuse populaire, dispensent le bien à l'aide de leurs actions irrégulières; tandis que les personnes

de moeurs en soi convenables, telles Anita, Marie Bellec ou Caroline Gaboury, déroulent le mal par des conversations pleines de cafarderie!

En somme, l'écrivain se détourne volontairement de la profondeur psychologique, partant de Louise Genest ou de Françoise Clair, et trace plutôt une kyrielle de dames aux allures superficielles. Ces pitoyables héroïnes, ficelées comme des pantins, étalement leur stupidité, leur ridicule, leur affection, leur goût restreint et, en définitive, leur maigre personnalité. Peu évoluées, peu instruites, empesées au milieu de leurs clabauderies journalières, elles n'en gouvernent pas moins les hommes et les étouffent de façon surprenante. Nini, Fleur-Ange et Caroline manipulent aisément leur mari, alors que Clara ballotte Midas au gré de ses caprices et qu'Euphémie dicte ses volontés aux mâles de la maison. De même, dans Deux portes... une adresse, le charisme de Françoise Clair ou la bêtise de Berthe Grenon obnubilent toute la résistance de Jacques. Ainsi, l'œuvre de Bertrand Vac exhale déjà une constante: peu importe la qualité de leur panache, les principales femmes piétinent pour la plupart les membres du sexe opposé.

Le lecteur, pourtant, s'attache aux marionnettes de Saint-Pépin, guette leur cagoterie avec sympathie et se surprend à les aimer en dépit de leurs fréquentes bouffonneries. Sous le coup d'une sorte d'engourdissement intellectuel, il adhère inconsciemment au climat fantaisiste et se réjouit des malheurs de Polydor. Car le romancier encercle toujours les diverses séquences de l'histoire d'une ambiance légère, forçant le sourire de tous les publics, du plus sérieux au plus léger! Comment réussit-il donc à dérider avec autant de dextérité? Une observation de Pierre-Georges Castex et de Paul Surer, à propos de Voltaire, lui convient à merveille et explique bien

l'origine de son succès:

La grande séduction de Voltaire tient à son esprit, qui s'amuse de tout, du monde comme des hommes, des hommes comme de lui-même; et qui s'amuse, tantôt pour rire, tantôt pour ne pas pleurer. Cet esprit revêt des formes diverses⁶.

Les procédés du Québécois se rapprochent beaucoup des tactiques voltairiennes; toutefois, il exploite plus que son prédécesseur le comique des scènes loufoques, éparses au fil du récit. Dès la première séquence, cette tendance perce quand Jos Labonté éternue, pète avec fracas et perd ses deux rateliers en plein centre de l'église, suscitant les haussements d'épaules, les fous-rires incontrôlables, les hoquets ou les joyeuses larmes des fidèles ahuris⁷. Et, dans des tableaux postérieurs, Jean ourdit une gamme d'espiègleries enfantines, devenant le complice d'une série de numéros burlesques: la mouffette introduite à l'intérieur du logis paternel⁸, le galopin suspendu aux cloches de l'église⁹, le pétard expédié dans le salon du barbier¹⁰, les vers bien emmitouflés au fond de sa poche¹¹, le signal d'appel actionné par mégarde à l'hôpital¹², la tortue enfournée entre les couvertures du malade¹³... Autant d'éléments qui entraînent l'hilarité! De

6. Pierre-Georges Castex et Paul Surer, Manuel des études littéraires françaises. XVIIIe siècle, Paris, Hachette, 1949, p. 74.

7. Bertrand Vac, op. cit., p. 14.

8. Ibid., pp. 40-45.

9. Ibid., p. 69.

10. Ibid., p. 70.

11. Ibid., p. 140.

12. Ibid., p. 160.

13. Ibid., p. 161.

même, lorsque Polydor dégringole l'escalier comme un météore, mélangeant les déhanchements, les contorsions et les prières pour conserver son équilibre, le parterre rigole encore¹⁴. Puis, quand le chien Taco s'empare du chapeau de Nini avant de déguerpir en vitesse, gambadant d'une pièce à l'autre avec son précieux trophée, le rire fuse derechef. Un dernier exemple¹⁵, l'anecdote de la grenouille, corrobore cette volonté de divertir par l'intermédiaire du grotesque: Jean flatte naïvement la bête dégoûtante qui s'affole rapidement, cherche son élément naturel, saute finalement dans le verre du ministre à la stupéfaction du politicien. De toute évidence, le narrateur procure des moments de détente par l'utilisation fréquente de la farce facile! Cette forme de comique repose sur l'insensibilité de l'observation, sur la présentation d'actions inhabituelles et sur les effets de surprise causés "accidentellement" par l'inattendu. De plus, l'homme se confond souvent avec une "chose". Quand Polydor déboule l'escalier, ne devient-il pas un vulgaire colis qui roule au hasard des marches? Ce lien artificiel, créé par l'imagination humaine, nourrit le rire, selon la loi du philosophe Bergson: "Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose"¹⁶.

Souvent, Bertrand Vac conçoit des situations cocasses, qui impliquent plusieurs personnes et occasionnent beaucoup de mouvements. Ainsi, Anita

14. Ibid., p. 74.

15. Peu importent les formes de comique, les exemples pluvent dans le livre. Nous nous limitons à quelques-uns pour chaque sorte... Les épisodes du chapeau de Nini et de la grenouille se retrouvent aux pages 139, 225-226.

16. Henri Bergson, le Rire. Essai sur la signification du comique, Paris, P.U.F., 1972, p. 44.

enseigne les belles manières à Clara et le repas suivant cause des tas de complications. Affamé, impatient, Polydor s'exaspère à l'audition d'une rafale d'ordres (à droite - à gauche), ressent des étourdissements par suite des nombreuses manoeuvres et finit par perdre l'appétit au terme d'une telle agitation¹⁷. Peu après, la bonne, partagée entre la curiosité et le désir, balance plaisamment d'un embarras à l'autre: toute une soirée, elle court ouvrir la porte aux visiteurs, les salue rapidement avant de revenir au galop dans la cuisine pour jouir des avances de Midas, sous l'oeil narquois du fils Granger¹⁸. L'acharnement d'Euphémie Sanschagrin ménage également une séance croustillante: dardant avec férocité des regards inquisiteurs, plongeant dans une maladroite lecture du "Bavoir" et reluquant sans cesse en direction des amoureux, la grand-mère les empêche de se cajoler à leur gré. Son manège engendre des déplacements irrités, des chuchotements continuels, des yeux meurtriers et une frustration croissante¹⁹. Ces trois derniers exemples (Polydor à table, Clara à la cuisine - à la porte, les regards d'Euphémie) vérifient bien le phénomène du "diabol à ressort", tel que défini par Bergson²⁰. En effet, plus Polydor s'efforce de manger, plus les commandements automatiques de sa femme l'en empêchent. Chaque fois qu'il croit réussir, le ressort (sa femme) bondit et le frustre toujours. Même problème pour Clara: plus elle manoeuvre pour se retrouver seule avec Midas à la cuisine, plus la sonnerie de la porte (tension

17. Bertrand Vac, op. cit., pp. 42-45.

18. Ibid., pp. 53-60.

19. Ibid., pp. 131-134.

20. Henri Bergson, op. cit., p. 53.

contraire) l'arrache à son amant. Le "diabol à ressort" se manifeste encore quand la bonne veut parler à Midas devant la grand-mère. Plus elle déploie d'initiatives pour la déjouer, plus elle se voit contrée par les regards d'Euphémie. Dans les trois cas, deux obstinations s'affrontent, deux conflits s'opposent, une force se tend et se détend, les paroles commencent, s'arrêtent et repartent de plus belle. En somme, le "jeu du ressort" amuse, parce qu'il rappelle le côté enfantin, l'agencement mécanique des actions humaines.

Puis, à l'hôpital, Jos Labonté écope à son tour et sert de cible aux plaisanteries de Jean. Pendant que Polydor converse avec son vieux copain, l'enfant touche aux manivelles du lit. Sous la figure tantôt somnolente, tantôt ébaubie de l'agent d'assurances, le malade monte, descend à plusieurs reprises dans sa nouvelle balançoire et le duo explose bientôt dans une bordée d'impatience²¹. Encore ici, Granger semble une "chose", un objet que Jean manipule à son gré. Enfin, une foule imposante assiste ébahie à l'étranglement quasi total de monsieur le ministre. Celui-ci avale deux olives selon une ancienne habitude. Soudain, l'affreux chapeau de Nini l'estomaque! Il s'étouffe, suffoque, s'écrase sur une chaise, sa figure bleuit rapidement, tous s'affolent et le supplicié n'échappe à la mort que par la percutante intervention de madame Sanschagrin: deux violentes claques projettent un noyau au milieu de la place, au moment où le malheureux s'affale, au bout de ses forces²².

21. Bertrand Vac, op. cit., pp. 159-160.

22. Ibid., pp. 230-231.

Assuré de conquérir l'homme ordinaire par une vaste série de représentations bouffonnes, toujours fondées sur des actes fortuits et surprenants, l'auteur apprivoise alors le public plus érudit en développant un comique subtil, cristallisé autour de pittoresques figures de style. En effet, plusieurs métaphores jalonnent le texte, l'agrémentant d'un coloris particulier. Par exemple, le politicien, penaillé, reprend ses esprits péniblement et une belle image résume le désastre de sa déconfiture: "Jamais épagineul n'eut l'air plus épagineul"²³. Une remarque épicée souligne aussi les rares relations sexuelles de Nini: "Comme certains ruminants, elle n'avait pas plus d'un chatouillement par année; ce qui faisait dire aux gens qu'elle était vertueuse"²⁴. D'autre part, de nombreuses antithèses jonchent l'œuvre et entretiennent de manière raffinée des halos de jovialité. Un jour, Clara travaille dans la cuisine en fredonnant gentiment de vieilles rengaines. L'homme de lettres précise: "...tout en curant ses fonds de chaudrons avec une ardeur de vierge, elle avait épuisé son répertoire de chansons grivoises"²⁵. Vers la fin de l'intrigue, il manifeste de nouveau la force d'attraction entre Dieudonné Lagacé et "la divine" quand la prostituée ponctue son discours d'une brève réflexion: "Il fera tout pour me revoir; et moi rien pour l'éloigner"²⁶. Et, pour railler la servilité des habitants en face d'un haut personnage, l'écrivain griffonne: "Chaque fois que le ministre ouvrait la bouche, tout le monde se taisait. Chaque fois

23. Ibid., p. 231.

24. Ibid., p. 135. Les soulignements des citations sont de nous.

25. Ibid., p. 96.

26. Ibid., p. 244.

qu'il faisait semblant de se taire, tout le monde ouvrait la bouche pour rire à gorge déployée..."²⁷.

Fréquemment, le romancier emploie la gradation et la simple énumération, variant ainsi le débit de ses phrases. Il rend toute l'intensité des périodes électorales par plusieurs verbes d'action: "On se méprise, on s'injurie, on s'invective, on se bat. Suivant l'expression consacrée, on fait la lutte, quoi"²⁸! Plus loin, cinq participes expriment les intrigues de Jos Labonté: "...on lui trouvait des allures de conspirateur, chuchotant, regardant par-dessus son épaule, se taisant quand passait quelqu'un, éitant la foule, discutant avec des gens qu'il ne saluait même pas le mois précédent"²⁹. L'accumulation des verbes, la subtilité des nuances et la situation en soi irrégulière font évidemment rire.

La richesse de certains passages littéraires éclate parfois au milieu des chiasmes et des quiproquos. Anita panique à l'idée de présenter sa mère aux grandes personnalités et une formule heureuse répercute son désarroi: "Partagée [Nini] entre la peur d'avoir honte et la honte d'avoir peur..."³⁰ Une autre perle traduit l'opportunisme des gens: "Cette année-là, c'était la mode de se faire photographier pendant les offices du mois du rosaire. Tout en priant, on posait, ou tout en posant, on priaît"³¹. Et quelques

27. Ibid., p. 224.

28. Ibid., p. 19.

29. Ibid., p. 20.

30. Ibid., p. 229.

31. Ibid., p. 172.

mots décrivent adroïtement la gêne d'Euphémie. Celle-ci vient d'expulser la servante à la conclusion d'une horde d'embêtements. Sur ces entrefaites, la patronne arrive et observe avec candeur: "Elle [Clara] est ici depuis si longtemps que je ne la vois même plus dans la maison, moi"³². Embarrassée, la grand-mère joue avec les mots afin de retarder le plus possible l'annonce du départ: "Moi non plus, je ne la vois plus dans la maison..."³³. Voilà un effet plaisant produit par "l'interférence des séries" dont parle Bergson, qui précise: "Une situation est toujours comique quand elle appartient en même temps à deux séries d'événements absolument indépendantes, et qu'elle peut s'interpréter à la fois dans deux sens tout différents"³⁴. Dans le cas présent, l'esprit balance entre deux interprétations opposées; la grand-mère et Anita utilisent les mêmes mots dans deux buts très différents. L'une veut rétablir la paix, l'autre cacher son malaise. L'oscillation de l'observateur due au quiproquo (verbal) de la scène, l'équivoque née de la "coïncidence" des deux séries, la méprise des deux personnages et la possibilité de voir cet équilibre fragile s'écrouler rapidement, tout cet ensemble artificiel provoque ici le sourire.

Finalement, tirant profit de la faiblesse oratoire de Latulipe et de son habitude à lire bêtement les textes composés par le vicaire, le créateur invente quelques bourdes. Le candidat, se trompant de ligne, proclame dignement:

32. Ibid., p. 155.

33. Ibid., p. 155.

34. Henri Bergson, op. cit., pp. 73-74.

Électeurs! votez pour moi! Je serai nuit et jour à votre service... J'encouragerai le vice... Vous prierez dans une église bien close. Je veux que chacune des maisons du comté soit une maison close... J'aiderai les familles, Mesdames! Le gouvernement aidera vos maris aussi. Nous voulons que chaque femme ait au moins deux maris...³⁵

Ces formes plus sophistiquées, empreintes d'une fine touche spirituelle et issues d'une floraison d'images stylistiques, aboutissent d'aventure à une sorte d'effet mécanique. Rejoignant alors Voltaire, Bertrand Vac "fait souvent rire par un certain automatisme qu'il applique à la réalité vivante"³⁶. Dans ce domaine, le Québécois excelle, cultivant à profusion le comique de description. D'ailleurs, la majorité des portraits, des tableaux ou des scènes, structurés sur un rythme très alerte, drainent toujours des éléments de caricature et d'exagération. Les différentes phrases, hachées, vivantes et drôles, appellent inévitablement le sourire. Un premier exemple dramatise le désordre dans la demeure de Granger, au fur et à mesure que le jour de la convention approche:

Plus ce jour-là approchait, plus la maison devenait un lieu hybride qui tenait à la fois de l'enfer décrit par un franciscain atteint de paralysie générale, d'une gare, d'une centrale téléphonique, d'un champ de course, d'un jardin d'enfance et d'une arène de boxe³⁷.

Ce style métaphorique, cette peinture animée rendent bien l'affolement général. En effet, pour décrire le brouhaha des lieux et pour susciter en même temps des accents drôles, l'auteur utilise à merveille les ressources de l'art littéraire. Une série de mots évoquent des images volontairement

35. Bertrand Vac, op. cit., p. 171.

36. Castex et Surer, op. cit., p. 74.

37. Bertrand Vac, op. cit., p. 68.

excessives, étranges (lieu hybride, enfer, paralysie générale). L'allusion anticléricale au "franciscain" étonne aussi: on ne s'attend certes pas à cette observation, à ce rapport un peu malicieux. Puis, une accumulation de termes, tous liés à des domaines très différents, traduisent l'agitation extrême et, par le fait même, le non-sens de la situation (gare, centrale téléphonique, champ de course, jardin d'enfance, arène de boxe). Le lecteur, tout à fait insensible, sous le coup d'une "anesthésie momentanée du cœur"³⁸, s'amuse alors de la transgression d'une norme et discerne, en quelque sorte, des symptômes de ridicule. Un tel tableau ne correspond pas à la réalité sociale, il déroge de la vie, des règles connues... et le rire corrige alors la "distraction" temporaire. À l'aide d'une phrase saccadée, longue et bien construite, le créateur montre donc le caractère iconoclaste du comique, qui détruit des valeurs par leur absurdité. Une élection ne doit pas causer un tel chaos, bouleverser autant les existences; il faut garder la mesure, ne pas rompre l'équilibre normal, contrôler ses émotions, éviter l'énervement abusif et, partant, le fouillis permanent dans la demeure. L'imagination, dans sa logique, comprend que l'ordre régulier ne tient plus, ce qui procure une source de comique.

Ce même raisonnement s'applique dans un épisode ultérieur, où le docteur Gauthier, depuis longtemps affriolé par les incendies, devient une joyeuse victime de son obsession. Il sauve Dalila mais se brûle gravement et sidère toute la population.

... un homme d'allure plutôt connue venait d'entrer. Pas un cheveu sur la tête, plus un poil aux sourcils, plus un cil, jaune

38. Henri Bergson, op. cit., p. 4.

comme un citron. A Saint-Pépin, ça ne s'était jamais vu. Ce n'était pas un chinois... On ne regardait plus que le nouvel arrivé, qui lui, souriait. Même les dents étaient jaunes!... C'était le docteur! tout enduit d'acide picrique, la tête grillée jusqu'au dernier de ses poils³⁹.

Pourquoi cette apparition déclenche-t-elle le rire? En soi, la vue d'un homme sévèrement brûlé attire plutôt des sentiments de pitié ou d'horreur! D'abord, il faut remarquer l'astuce de l'écrivain, qui crée avec les mots mêmes un suspense comique à propos de l'identité de la victime (un homme d'allure plutôt connue). Il recourt ensuite au procédé de l'exagération (pas un cheveu, plus un poil aux sourcils, plus un cil). Puis, les quatre allusions à la couleur "jaune" surprennent également (jaune comme un citron, ce n'était pas un chinois, dents jaunes, enduit d'acide picrique). Les détails insolites s'accumulent d'emblée et, brusquement, le choc survient! Cet être, gravement blessé, "sourit". Il ne devrait pas, car il vit un drame. Pourquoi ne pleure-t-il pas? Aucune plainte, aucune souffrance apparente! Son comportement contredit toutes les réactions habituelles, logiques, et les témoins le perçoivent bien puisque personne ne panique. Voilà tout le contraste; la surprise jointe à la perception simultanée d'une absurdité! La cause ne justifie pas la conséquence. L'individu achève de "griller" pour une peccadille. Son martyre découle d'une vieille déviation. Car le docteur Gauthier (nommé à la fin), type très instruit pourtant, membre très influent et absolument indispensable dans la société pépinoise, souffre d'une obsession risible. Il adore les feux et un de ses rêves se réalise enfin. Au lieu de guérir ses malades, il vient de jouer au héros dans un incendie. En vérité, on ne rit plus du "physique".

39. Bertrand Vac, op. cit., p. 262.

on rit plutôt d'une lacune "morale"! On ne pense plus à son corps rougi par les flammes, on pense plutôt à son vice, alourdi à l'excès par le vocabulaire pittoresque du narrateur. Une autre loi de Bergson se confirme: "Est comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause"⁴⁰. Alors l'observateur, du haut de sa neutralité, porte un jugement instantané, découvre des effets amusants, raille une valeur et se moque du déséquilibre d'un être humain. Un médecin chevronné possède donc des défauts? Les personnages éminents accusent donc des faiblesses? Encore une fois, l'art devient iconoclaste et le rire, forme de correction, surgit de la brisure mécanique de la normalité, qui s'effondre à la découverte d'une anomalie dans les règles humaines.

Cette vision épique du médecin glorifié dans sa phobie maintient certes une note de détente, autant que tous les qualificatifs attribués à l'horrible chapeau à plumes de Nini, représenté habilement au moyen d'une personnification⁴¹.

En outre, le comique de répétition foisonne dans tout le récit: le patois de Polydor (maudit de maudit) ferme plusieurs de ses mésaventures; une phrase banale, énumérée maintes fois, commémore le vide des discours politiques de Granger (conscription, beurre de la Nouvelle-Zélande, traité de réciprocité, trente millions de la marine, bouts de routes, ponts); Jos Labonté se rase, se coupe et le romancier rappelle régulièrement la

40. Henri Bergson, op. cit., p. 39.

41. Bertrand Vac, op. cit., pp. 126-137.

fâcheuse conséquence (un papier étanche le sang sur sa pomme d'Adam); voilà autant d'indices qui transforment les personnages en fantoches désopilants ou qui teintent les textes d'un certain comique de schématisation!

Et, puisque le narrateur façonne fréquemment des liens inattendus entre deux idées, le comique de contraste pullule dans le livre. Les preuves affluent: les femmes s'éternisent dans les salons de coiffure et en ressortent "laides"⁴²; la lettre de l'institutrice regorge paradoxalement de "fautes" d'orthographe⁴³; un politicien tourne une poignée de porte et une carrière fabuleuse s'ouvre devant lui grâce à l'intelligence de son geste⁴⁴; le curé de Sainte-Rose ne peut mourir, selon la logique de la ménagère, car les quarante-heures débutent⁴⁵; les gens ne comprennent rien à la savante terminologie du docteur Lepassage et concluent sur-le-champ à sa grande efficacité⁴⁶; Latulipe enlève le vote unanime d'un village à la suite d'un simple coup de klaxon⁴⁷...

Cette manipulation ingénieuse des effets et des causes, leur disproportion évidente et les réactions instinctives des figurants stupéfient le lecteur, qui jubile au contact du dérisoire. L'auteur le berne avec complaisance, le laisse deviner l'illogisme des agissements et l'accule

42. Ibid., p. 27.

43. Ibid., p. 98.

44. Ibid., p. 16.

45. Ibid., p. 114.

46. Ibid., p. 106.

47. Ibid., p. 170.

lentement à une terrible leçon. Cette stratégie révèle alors un autre comique, toujours destiné aux esprits plus exigeants: le ridicule par l'absurde. Comme dans Candide jadis, la plupart des péripéties éparpillent les moindres nuances de la sottise humaine. Dès le début, le cortège funèbre démasque les manèges des citoyens. Personne ne prie vraiment pour le défunt, tous marchent en méditant leurs futures manigances. Les participants avancent d'un pas saccadé, marmottent sans vergogne, jacassent pour des peccadilles ou ruminent des plans d'avenir. Jos Labonté mène le bal, tout entier à pleurer pour la galerie, à convaincre Polydor et à impressionner l'assistance. Le quincaillier, au bras de sa frivole moitié, jette un peu partout un regard perplexe, pendant que les commères paradent, à l'affût de nouvelles fraîches. Durant l'office religieux, des hommes sortent en cachette de l'église et palabrent sur le perron, devisant sur les élections inévitables ou sur les chances des prochains candidats. En vérité, peu de gens communient au sens profond de la cérémonie⁴⁸! Quelques jours plus tard, Nini charge même le curé de célébrer une messe pour un grand-oncle, dans le but évident de rapprocher son mari des "âmes pieuses" et de promouvoir ses chances avant de l'éjecter sur la scène politique⁴⁹.

Un tableau subséquent raconte ensuite la réussite géniale du ministre. Modeste plébéien jusqu'à 25 ans, celui-ci confie un jour à des enfants sa propre tâche, i.e. les jeunes fouillent dans les poubelles à sa place, lui vendent leurs trouvailles à un prix minime et l'homme refile la marchandise avec une forte marge de profit. Encore une fois, ce subterfuge accuse

48. Ibid., pp. 9-15.

49. Ibid., p. 22.

l'exploitation honteuse d'une main-d'oeuvre innocente. Au demeurant, l'incident relève la mesquinerie du monde adulte et blague sur les résultats déraisonnables du geste⁵⁰. En somme, la fourberie encourage la réussite.

Puis, quand Polydor agonise, en proie à de sévères douleurs abdominales, la famille mande le docteur Lepassage, éminent spécialiste montréalais. Sous les yeux admiratifs de la maisonnée, ce dernier s'adonne à un rituel aussi extravagant qu'insensé. Une voiture luxueuse, un chauffeur personnel, un porteur de trousse, une figure hautaine et méprisante, un accoutrement digne de la Chevalerie de Colomb, une épée scintillante, un langage ampoulé et hermétique, un questionnaire stupide ou grivois, voilà le juste prélude à l'examen du moribond. Bientôt déshabillé, ausculté dans tous les recoins et victime de la fragilité d'un pendule, le mourant écoute maintenant les habbleries de Monsieur le professeur, dramatiquement enclavé dans un cercle de lumière. La maladie énigmatique qui corrode le candidat répond à tous les symptômes de l'appendicite. Bien sûr, le médecin s'abuse... mais effectue néanmoins l'opération pour ne point contredire son verdict initial⁵¹.

Autre exemple éloquent d'incohérence humaine, la dernière assemblée publique du clan Granger! Plusieurs spectateurs applaudissent les orateurs à qui mieux mieux avant de se précipiter à la réunion du groupe Gaboury, où ils bêlent les mêmes encouragements. Tout l'après-midi se déroule de façon identique; on se balade d'un parti à l'autre, on furète, on crie pour l'un

50. Ibid., p. 77.

51. Ibid., pp. 104-107. Ce rituel paraît absurde, autant que le déroulement de la dernière assemblée politique, racontée aux pages 232-235.

ou l'autre des candidats, on s'enflamme, on beugle les hourras et les huées, on veut un bon spectacle, peu importe sa conviction politique. Le plus grand désordre règne dans les deux rassemblements, mais on s'amuse ferme!

En définitive, Bertrand Vac expose l'absurdité des hommes par les divers événements du récit ou par la reproduction des travers sociaux. Il enrobe son jugement de paroles joviales et l'auditoire sourit encore de bon coeur, mais rechigne un peu en constatant que la profondeur de la prière se réduit trop souvent à une compétition, où les accents plus agréables de Lenoir semblent l'emporter sur le babillage de Dalila Papillon et de Fleur-Ange Lagacé. Les élucubrations du croque-mort sur la façon idéale de réciter résonnent longtemps aux oreilles complaisantes de Nini. Comme si l'essentiel résidait dans la juste tonalité⁵²! Avec un doigté remarquable, l'écrivain allèche d'abord son public et l'affriande ensuite sur la voie de l'humour. Par définition, ce procédé consiste

à feindre de considérer comme des bagatelles ce qui est sérieux ou, au contraire, de prendre au sérieux des bagatelles. Il y a disconvenance entre l'expression et la pensée: le lecteur doit discerner la réflexion sérieuse sous le badinage, la réalité inconsistante sous la gravité affectée⁵³.

Par choix instinctif, le créateur émaille sans cesse ses scènes de propos humoristiques, débités sur un ton léger. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le texte avec une attention plus soutenue. Polydor se voit soulager de l'appendice sans raison sérieuse et le narrateur, lui-même chirurgien, rapporte le fait avec toute l'emphase d'un geste banal de la

52. Ibid., pp. 56-57.

53. Castex et Surer, op. cit., p. 74.

chronique quotidienne⁵⁴. Pourtant, cet acte inutile atteint le professionnalisme ou la conscience des médecins! En outre, un aparté relate que Nini fait l'amour pour des fins utilitaires seulement, ou se sert de son corps telle une marchandise à échanger⁵⁵. Cette attitude dément une perception traditionnelle: l'épanouissement des époux dans le mariage, le détachement mutuel, l'attention réciproque.

Un peu plus loin, un entrefilet suggère bonnement que le vicaire use de l'intimité du confessionnal pour diffuser des cancans politiques ou influencer les fidèles en faveur de son candidat⁵⁶. Qu'advient-il donc du secret de la confession, de la charité chrétienne ou de la neutralité religieuse? Et les médisances des bigotes, leurs calomnies, leurs ragots, les incongruités qui tapissent toutes leurs conversations? Cette conduite apparaît inoffensive, mais que de gravité insinuée par quelques considérations! Évidemment, l'homme de lettres badine et rapporte des faits importants comme de viles amusettes; cependant, ses observations instillent de sérieuses réflexions. Clara désire à tout prix terminer une neuvaine avant de commettre le péché mortel avec Midas⁵⁷; le prêtre impose un jour une pénitence monétaire à la veuve Lemoyne et se sert de cet argent pour refaire le plancher de la salle paroissiale, ruinant consciemment tous les espoirs politiques d'un candidat rival⁵⁸; la ville croit Granger à l'article de la mort et la

54. Bertrand Vac, op. cit., p. 114.

55. Ibid., pp. 72-73.

56. Ibid., p. 169.

57. Ibid., pp. 116-117.

58. Ibid., p. 202.

réaction féminine explose dans une tirade en apparence bien succulente:

Les femmes s'étaient écrasé une larme près du menton,
une larme qu'elles avaient laissé descendre le plus
loin possible pour qu'on eût bien le temps de la voir
et qu'elles avaient attrapée au moment où elle allait
leur tomber dans le cou - parce que dans le cou, c'est
déjà froid, que ça mouille et que ça n'y paraît plus⁵⁹.

En réalité, la sincérité du chagrin s'identifie au désir de bien paraître et se délest de toute franchise!

Le lecteur, subitement réveillé, ne se leurre plus. Au-delà de la simple farce anodine, au-delà du burlesque des tableaux, au-delà de la simple expression littéraire, gisent sous-entendues un flot d'allusions et d'opinions acérées sur le monde insolite de Saint-Pépin, bien véhiculées par le filtre caustique de l'ironie. En effet, le littérateur travestit plaisamment sa pensée, critique sous l'éloge, approuve sous le refus, dit le contraire de qu'il veut faire entendre. Il y a opposition entre l'expression et la pensée⁶⁰. Ce procédé aux teintes comiques change complètement le sens de l'œuvre et découvre la véritable intention enfouie derrière chaque épisode. Ainsi, au jour de la convention, quatre candidats s'affrontent dans un débat oratoire: "Lépine monta à son tour [sur la scène] avec un laïus bien au point, sensé, intelligent, que personne n'applaudit. Il redescendit au milieu de l'indifférence à peu près générale"⁶¹. Ce court commentaire sur le favoritisme aveugle ou sur l'ignorance des pépinois masque la réelle pensée de l'auteur, qui prêche évidemment en faveur d'une

59. Ibid., p. 201.

60. Caractères de l'ironie d'après: Castex et Surer, op. cit., p. 74 et Petit Larousse illustré 1980, Paris, Librairie Larousse, 1980, p. 556.

61. Bertrand Vac, op. cit., p. 79.

politique plus éclairée, axée sur le juste raisonnement! Ce dernier persifle souvent le peu d'étoffe intellectuelle du vainqueur. Polydor terrasse la concurrence malgré des discours au contenu très ordinaire; l'homme le plus démunie gagne la bataille! À Saint-Pépin, les idées ne comptent pas, les citadins basent plutôt leur confiance sur la puissance de la voix.

D'autres incidents contiennent des germes ironiques: de façon malhon-nête, Latulipe extirpe 500,00 \$ à Granger et, nanti de son nouveau butin, s'achète une auto que le vicaire bénit publiquement au commencement de la campagne⁶²; les femmes assistent aux offices du mois du rosaire dans le but de quêter une photographie aux côtés des éminences ecclésiastiques⁶³ ou d'illustrer les pages du journal local; l'autel de Dalila, badigeonné avec toute la splendeur d'une forte admiration, trahit les rites ridicules, les médailles et les vaines superstitions: d'ailleurs, son abdication finale chante le mensonge de ses convictions⁶⁴.

Si les différentes drôleries de ces séquences permettent au prosateur de se gausser de la fausse religion, les paroles de Jos Labonté l'aident aussi à bafouer les opinions politiques des habitants. L'organisateur déclare coup sur coup:

Un député n'est pas là pour décider ou discuter,
mais pour voter comme et quand on le lui dit.
S'il fallait que les députés se mettent à lire
et à penser, c'en serait du joli! Va surtout
pas te mettre dans la tête d'avoir une idée, ce

62. Ibid., p. 170.

63. Ibid., p. 172.

64. Ibid., pp. 256-257.

serait la fin de tout. Ça ne conduit nulle part⁶⁵.

Parle! Polydor! Parle! dis n'importe quoi, mais ne t'arrête surtout pas pour réfléchir. L'auditoire n'aime pas ça⁶⁶.

La politique est indispensable. Quand même ce ne serait que pour tenir les gros bénêts d'agents à distance⁶⁷.

Ne commence surtout pas à vouloir aider tous les électeurs, Polydor... Tu n'es pas là pour ça⁶⁸.

En fait, ces paroles restreignent la mission du quincaillier à un rôle de saltimbanque, limitent ses rêves à une présence automatique en Chambre et voilent à peine la prostitution grossière de l'agent d'assurances. Pour ce dernier, tout se résume à la victoire! Après, le parti oublie tout - promesses, amis, besoins du comté, etc... - et se prélasser dans la gloire du pouvoir. De toute évidence, Bertrand Vac le désapprouve, préconisant un système politique aux ambitions plus élevées. Mais il ne l'énonce pas ouvertement; la réprobation mordante remplace la louange apparente et les applaudissements modulent des airs de rebuffade.

En définitive, tout au long de Saint-Pépin, P.Q., le créateur reprend l'oeuvre déjà ébauchée dans ses deux premiers romans. Se détournant de la profondeur psychologique de Louise Genest ou de Françoise Clair, celui-ci disperse plusieurs femmes aux traits artificiels dans un comté imaginaire et les convie à suivre la trame farfelue d'une campagne électorale. Anita parfume les salons de ses folles aspirations mondaines; Clara répand les

65. Ibid., p. 71.

66. Ibid., p. 94.

67. Ibid., p. 158.

68. Ibid., p. 206.

commérages du salon de Marie Bellec jusque dans la cuisine de Caroline Gaby; Euphémie Sanschagrin remplit la maison des Granger de ses humeurs maussades; Dalila Papillon et Fleur-Ange Lagacé charrient leur tartuferie dans tout le canton, pendant qu'une rebouteuse et une prostituée populaires font le bien au cœur d'activités plus ou moins recommandables. Pleines de couleurs mièvres, ces dames se régalent dans l'éclosion de leurs tares et, du reste, régissent constamment la vie familiale en balayant toutes les convoitises de leur compagnon.

Ces créatures néanmoins sympathiques, ces âmes en soi attachantes se meuvent dans des vapeurs folâtres; l'observation du romancier rayonne toujours dans des scènes cocasses pivotant autour du comique facile ou subtil (figures de style), du ridicule par l'absurde, de l'humour et de l'ironie. Chargeant son texte de caricatures, d'exagérations ou d'accumulations volontaires, échappant à l'occasion quelques gauloiseries sur la malpropreté des ménagères ou sur la "queue de boeuf" de Nini, l'homme de lettres développe un comique universel, adapté à toutes les sortes de publics.

Le lecteur s'amuse longtemps de la sempiternelle déconvenue de Granger. Cependant, quand la réflexion s'approfondit au-delà de la pure farce, le rire se fige bien vite! Car l'écrivain, harnachant le cheval de Don Quichotte, se coiffe d'une mission pour le moins difficile et, à l'exemple de Molière, tente de corriger les moeurs: "Castigat ridendo mores". Dans cette optique, Saint-Pépin, P.Q. déborde sur une violente satire sociale et la plume incisive du Québécois daube sur toutes les faiblesses de l'époque. Encore une fois⁶⁹, il s'assimile au moraliste, attaque des institutions

69. Comme dans Louise Genest et Deux portes... une adresse.

établies comme l'Eglise ou le mariage, et pourfend le militantisme politique de mauvais aloi, le patronage éhonté, les bassesses humaines, la fausse religion, la fausse dévotion, l'hypocrisie ou les excès des parvenus. Décrivant sans aucune retenue les vices et le niveau peu élevé de l'idéal, il déplore avec acuité le rôle traditionnel de la femme, regrette la fermeture intellectuelle de l'élite, brocarde le protocole pompeux de la médecine et, du fond de sa douloureuse expérience en guerre étrangère, vitupère encore l'éternelle tendance du peuple au bavardage. Le roman se veut alors un véritable réquisitoire en faveur de la bonne entente, de la tolérance, de l'ouverture d'esprit et de l'harmonie entre les différentes couches sociales. Les divers segments du récit défilent sans interruption les principaux défauts de la société et, par le pouvoir hasardeux d'un sourire, prétendent éliminer les obstacles à une saine évolution. L'auteur exalte toujours la vie des bois à travers les regrets du petit Jean et prône le salut dans l'obtention de la vraie liberté.

Son plaidoyer choque toutefois la conscience sociale du temps. Les autorités ecclésiastiques, profondément offusquées du traitement réservé aux bigotes et de toutes les railleries à propos de la liturgie, vocifèrent leur mécontentement devant un étalage aussi libertin du phénomène religieux⁷⁰. La critique traditionnelle proteste également, s'indignant des faiblesses stylistiques, de l'immoralité ou des licences contenues dans le

70. Paul Gay, C.S.S.P., "Saint-Pépin, P.Q.", dans le Droit, 7 avril 1955, p. 2.

volume⁷¹. Des libraires, offensés par la crudité de certains passages, boudent le livre⁷² et les idées trop révolutionnaires se heurtent à la condamnation générale. Les rêves du visionnaire s'estompent bientôt devant des portes closes un peu partout dans la province de Québec.

Découragé par l'hermétisme des sénats littéraires, par l'étroitesse collective, par le fanatisme culturel, par les piqûres des journalistes ou par l'intransigeance du clergé, Bertrand Vac s'esquive finalement, abandonne son utopie d'éclairer les gens et se réfugie dans des veines plus faciles: la frénésie policière ou la fresque historique.

71. Roger Duhamel, "la Médiocrité n'est pas un signe d'affranchissement", dans la Patrie, 3 avril 1955, p. 70.

Jean-Paul Robillard, "Saint-Pépin et Fournier", dans le Petit Journal, 10 avril 1955, p. 56.

Plusieurs autres journalistes, dont Michel Roy ("Saint-Pépin ou l'Opération littéraire") et Guy Sylvestre ("Une oeuvre petite") dénoncent les faiblesses et les passages licencieux de Saint-Pépin, P.Q. Photocopies de ces deux articles au CEDEQ, numéros 506/6/31 et 506/6/34.

72. D'après Bertrand Vac, "Apporter le fruit de ses rêves...", dans le Devoir, 7 avril 1962, p. 23.

CHAPITRE IV

L'ASSASSIN DANS L'HÔPITAL (1956)

Plein d'amertume, plein de rancœur devant la tragique incompréhension d'une société assoupie à l'évolution normale, Bertrand Vac s'évade et ses loisirs le transportent vers la glorieuse époque de Tamerlan, grand roi mongol du XIV^e siècle. Multipliant les recherches historiques, fouillant avec patience les plus vastes bibliothèques occidentales, reconstituant bribes par bribes la vie tumultueuse de Shadi Mulk, l'homme de lettres retrouve enfin la paix intérieure.

Tout en se passionnant pour son nouveau hobby, il songe soudain à la rédaction d'un roman policier et esquisse ses premiers canevas. Avec la ferveur d'un néophyte, l'écrivain agglomère bientôt les ingrédients d'un bon suspense. Blanche Hamilton, riche veuve montréalaise, meurt à l'hôpital Vimy dans des circonstances plus ou moins étranges. Soupçonnant un crime, sa belle-soeur Mabel exige l'autopsie et réclame l'aide de deux détectives populaires, Dimitri Raskine et Rex Burton. L'enquête piétine pendant un mois et les embûches s'accumulent au fil des 18 chapitres, appesanties par les emportements ridicules du sergent Selfkind ou par le tapage publicitaire des médias. Le cadavre longtemps introuvable, les maigres indices préalables, les meurtres successifs du docteur Rews et d'une téléphoniste, le foisonnement des suspects, l'attitude troublante de Patricia et la nonchalance incompréhensible de son frère John, l'affolement progressif des infirmières,

l'éénigme insoluble de la chambre 404, la disparition singulière du stylo révélateur, le manque de preuves concrètes, les fausses pistes semées volontairement sur la route des limiers, autant d'éléments qui retardent sans cesse le dénouement et augmentent l'anxiété générale.

Finalement, à la conclusion d'un drame où le lecteur tangue tour à tour entre la vivacité des dialogues, l'intensité des situations, les scènes d'angoisse ou les moments d'humour, Raskine démasque peu à peu le coupable, le coince habilement par la logique de ses déductions et, le 20 décembre 1954, va quérir l'infirmier Bartlett dans son appartement de la rue Clark. Misant davantage sur la finesse ou la perspicacité au détriment de la force pure ou de la dialectique anodine des policiers, il sauve la réputation des Hamilton et assure leur fortune grâce aux revenus inestimables d'une mine découverte au fond de l'Ungava.

Ce manuscrit, soumis au Cercle du Roman Policier sous le titre l'Assassin dans l'hôpital, décroche le prix de 1,000 \$ et, derechef, propulse l'auteur sur la carte littéraire. Bien sûr, le genre ne se prête guère aux études psychologiques ou aux développements rigoureux. Cependant, même si le livre prétend au simple divertissement, même si l'histoire s'écarte en soi de toute ambition moraliste, le romancier n'échappe pas à ses obsessions fondamentales et le récit défile encore plusieurs images féminines, écloses dans des ambiances souvent comiques. L'oeuvre exalte toujours les préoccupations viscérales de son créateur!

En effet, quatre femmes principales émergent au cœur des différents scénarios. La figure usée, vieillie et criarde de Blanche Hamilton ameute jour et nuit les gardes-malades du quatrième étage. Cette dame, le narrateur

la peint par un procédé original en évoquant les traits de son caractère à travers l'oeil intéressé ou partial des différents protagonistes. De ces nombreux faisceaux lumineux surgit une personne autoritaire, amoindrie par la méfiance et la suspicion. Plusieurs détails insolites déconcertent alors le public.

Du vivant de son mari, elle couve ses enfants, les protège de son mieux, les soigne avec zèle, les aime vraiment. Mais le décès de Frédéric (voilà deux ans) la trouble profondément et, par la suite, la mère irascible ne veut plus voir les siens, les fuit, les prive d'affection. Victime d'un brusque changement, celle-ci devient froide, rigide, distante, voire méchante, et arbore des manières pour le moins ambiguës. Comme un dictateur tout-puissant et buté, la scélératе s'acharne désormais à tyanniser son fils, en fait un révolté, un raté, un viveur mollasse; partant, ce dernier perd tous ses emplois. La marâtre contrôle son existence entière, l'écrase de ses volontés impitoyables et l'anéantit totalement pour le transformer en loque humaine, incapable de décisions réfléchies ou d'actes lucides.

Avec Mabel, ses relations apparaissent aussi équivoques. Paradoxalement, Blanche lui fournit l'argent nécessaire à une vie acceptable, mais la repousse graduellement, l'expulse presque de la famille et semble lui dissimuler un secret compromettant. En fait, elle se comporte comme un être hermétique, obsédé, se plaisant même à démolir sa fille, qui avoue à Rex Burton:

...maman a toujours eu un caractère difficile. Voilà! mon père la gâtait. Il l'avait rendue riche. Ce n'était pas assez. Elle voulait l'argent, sans doute, mais surtout, elle voulait dominer papa. Elle le

voulait à côté d'elle pour la servir. Et elle n'y est jamais arrivée...¹

Cet échec apparent explique-t-il l'éloignement forcé de ses descendants, son comportement hostile vis-à-vis sa belle-soeur et son obstination à détruire les rêves de son unique garçon? Garde Martin ne le pense pas, qui conclut plutôt à une trop forte adoration pour John, à un refus de tout partage au point de le sacrifier et de le métamorphoser en pauvre hère.

Au moment où la mort approche, madame Hamilton montre constamment un comportement louche. Minée par un douloureux cancer des os, terrifiée par des hallucinations épouvantables, elle s'agite dans son lit d'agonisante, en proie à d'horribles cauchemars et à de pénibles souffrances. Prétendant recevoir un visiteur dans le silence illusoire des longues nuits, la moribonde conserve cependant le mutisme le plus complet quand le docteur Handfield l'interroge ou lui suggère l'engagement d'une infirmière privée. Et, à l'issue d'un calvaire d'environ deux mois, la malade expire finalement, laissant à sa progéniture des biens importants, une foule de problèmes et le souvenir d'une créature dominatrice, presque machiavélique.

A l'exemple de cet être étouffant, Patricia exhibe une remarquable personnalité. Agée d'une trentaine d'années, garnie d'un physique séduisant, fière de sa beauté naturelle et de son allure royale, celle-ci s'impose partout, particulièrement à la bourse où son audace lui gagne l'admiration des financiers. Élégante, racée, intelligente, volontaire jusqu'à l'entêtement, la jeune dame cache ses sentiments sous un masque impassible,

1. Bertrand Vac, l'Assassin dans l'hôpital, Montréal, Le Cercle du Roman Policier, 1956, p. 68.

impénétrable, peu accueillant. Le trépas de sa mère, d'ailleurs, ne l'émeut nullement et, avec le stoïcisme du sage résigné à une fin inévitable, elle remplit les valises de la défunte.

Rien ne semble l'ébranler et sa voix glaciale résonne lourdement dans les corridors lugubres de l'hôpital. Distribuant ses ordres à John, asservi comme toujours à son prestige et à son omnipotence, l'héritière parvient à manoeuvrer avec assez d'ingéniosité pour déjouer les ruses de Rex Burton. Cependant, quelques événements perturbent parfois sa quiétude, provoquant le bouleversement de ses émotions. La nouvelle de l'autopsie inévitable déchaîne sa colère et sa frustration explose dans un flot de paroles violentes. Les questions irréfléchies et banales de Selfkind l'impatientent aussi, déclenchant une nervosité à peine intelligible. Les manies souffrantes de sa tante, son éternelle tendance à parodier les âmes malheureuses ou sa phisyonomie de soubrette immolée exaspèrent également Patricia, rebutée au plus haut point par cette comédie perpétuelle et par ces manifestations de laquais. En réalité, sa riche prestance, sa fermeté quasi inébranlables lui permettent d'écraser les gens à satiété, surtout John, les policiers, les détectives et les autres hommes qui peuplent son univers bourgeois.

Devant une sommité couverte d'un panache si éclatant, Mabel Hamilton s'incline chaque jour depuis la mort de son époux, décédé lors d'un périple dans les mines de l'Ungava. Réduite à l'état de servante, celle-ci se promène d'un bureau à l'autre, active à frotter les murs, à nettoyer les planchers et à polir les meubles durant la nuit. Affublée d'un manteau de drap vieillot, elle traîne partout une pauvreté dérisoire, exposant sans

aucune pudeur ses discours de subalterne ou sa démarche de valet.

Ce personnage sans lustre cause toutefois un vif émoi au sein de la population. Sans raison apparente, par une sorte de charité inexplicable, la bougresse se rend dans la chambre 404, s'installe au chevet de la mourante, s'efforçant de soulager son agonie. Tous les après-midi, la visiteuse veille Blanche avec une tendresse touchante, épingle son front, s'informe de sa santé. En vérité, ces opérations visent à épier les agissements ultimes de sa parente. Puis, devinant un meurtre, elle demande aussitôt l'intervention de la justice et réussit à s'allier le concours de son voisin de palier, Raskine, troquant finement ses services contre une offre risible. Le pacte stipule qu'une victoire vaudra au détective une récompense monétaire; en cas d'échec, la femme se bornera à ranger régulièrement les objets de son appartement. Cette dernière, d'une certaine façon, roule Dimitri, noue le drame, entretient un climat de mystère, choque la famille, dérange le tueur et occasionne deux autres assassinats. En somme, une gouvernante effacée pose les prémisses de l'enquête, résume une gamme d'incidents susceptibles d'annoncer un forfait, rappelle le sort funeste des frères Hamilton et galvaude avec éclat ses intuitions personnelles. Faut-il considérer son intrusion comme l'effet d'une jalouse exagérée? Faut-il identifier ses actes à une tentative de recueillir un pécule plus élevé? Faut-il plutôt y voir le résultat d'une vengeance mesquine ou la révolte naïve de l'esclave contre son maître?

L'épilogue tisse une solution bien contraire. Et, malgré sa timidité éternelle cristallisée autour de ses multiples froissements de mains, malgré son humilité de larbin parvenu à l'auréole de l'holocauste, Mabel manifeste une intelligence pratique, un jugement peu commun, un sens réel de

l'autonomie. Au demeurant, la domestique ne se trompe pas en orientant les magistrats sur le chemin de la vérité. Son flair l'emporte et lui mérite des richesses inespérées, qu'elle partage généreusement avec sa maigre descendance.

Elle s'abuse néanmoins en dirigeant les doutes sur Dorothy Martin, la fiancée de John. Certes, celle-ci catalyse l'attention pendant les recherches, mais sert seulement de prétexte pour brouiller le raisonnement des enquêteurs. Du reste, le narrateur ne fournit que peu de révélations à propos de l'infirmière. Jolie brune engagée dans une liaison avec le fils Hamilton, l'amoureuse attire évidemment les soupçons de la presse et ses exploits ornent les manchettes des quotidiens locaux, qui s'égarent à trouver les preuves de sa culpabilité. Même si la garde-malade contrôle la routine entière du 404, même si ses fonctions la forcent à distribuer les médicaments à la patiente, même si les hasards de sa profession l'aident à pénétrer ses secrets les plus intimes, même si, d'aventure, son expérience l'incite à outrepasser la dose habituelle dans le but d'obtenir un soulagement plus rapide, personne ne la croit vraiment capable d'éliminer froidelement un être humain. Sa passion repose sur une base trop sincère, dépourvue de dessein hypocrite ou d'égoïsme personnel! Au fond, elle souhaite que son partenaire se prenne en mains, se dégage de la tutelle maternelle pour acquérir le statut d'homme libre. Ces raisons primordiales la pressent à reculer la date du mariage jusqu'à l'accomplissement de son camarade, éclipsé d'ailleurs à tout point de vue par l'éclat de sa transcendance.

Ainsi, dans une intrigue où la sensation policière prévaut sur l'analyse psychologique, le romancier explore en vitesse quatre visages féminins.

Conformément aux créatures de ses œuvres précédentes, les dames déclassent encore leurs compagnons immédiats. Le despotisme de Blanche Hamilton lui permet d'affronter Frédéric et de pulvériser les idées de son fils. Le rayonnement de Patricia contraste avec la fadeur de son frère ou avec la mièvrerie masculine d'un monde factice. Mabel, empêtrée au milieu de ses habitudes de bonne, emprunte des tactiques proportionnées à ses tâches journalières et manipule à sa façon les mâles de sa classe. Dorothy Martin sublime un penchant avoué pour John, attend sa maturité affective ou intellectuelle avant de consentir à l'épouser, aiguillant sa marche vers une libération véritable.

Cette supériorité, cet impérialisme ou, plus précisément, cette évolution de l'âme féminine, Bertrand Vac la dégage finement dans des atmosphères souvent très légères, cousues de vagues comiques. Dès le départ, l'apparence de Raskine draine le sourire. Symbole idéal de l'anti-héros québécois, ce dernier supporte une carcasse miniature, veule, molle, et ses cheveux blonds couronnent un physique terne. Sa voix désagréable répugne à la téléphoniste et sa figure peu sympathique glace les visiteurs. Dans ses heures de loisirs, l'athlète ambitieux soulève des haltères avec une persévérance de gnome et, impuissant à modifier sa taille ou la couleur de sa chevelure, il tente désespérément de renforcer la qualité de sa musculature.

Cet être peu impressionnant s'épanouit dans le fouillis d'un appartement infect. Le désordre stupéfie les étrangers et procure des bouffées de rire apaisantes. Huit chats cohabitent avec lui, leurs litières trônent sur les divans du salon et les poubelles éparses saillent au bord des

fauteuils. Les assiettes, bondées de nourriture animale, décorent des chaises envahies de décombres; les journaux gisent pêle-mêle au milieu des tapis, des vis, des outils, des livres, des annuaires, des couvertures ou des oreillers. Pas surprenant que Burton, incapable de repérer le téléphone, se guide sur la sonnerie ou suive le fil pour enfin atteindre le récepteur enfoui sous une masse de débris! Un mobilier suranné ceinture cet empilement et une vieille patte cassée soutient une commode farcie de salétés. Les gens veulent-ils s'asseoir lors d'une conversation? Ils échouent sur des os dégoûtants, sur un grille-pain en pleine effervescence, sur un pâté noirci ou sur un sandwich calciné.

L'auteur mentionne fréquemment cet embarras qui règne chez Dimitri pour alléger la tension dramatique et, si le détective s'accommode fort bien d'un tel environnement, il en va tout autrement pour sa voisine, contrainte par un accord verbal à mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Par surcroît, les habitudes échevelées du locataire n'arrangent rien! Il mange dans le portique, se lave sur le canapé, boit dans des soucoupes ou dans des pots à fleurs comblés de feuilles pourries et, suprême incohérence, les bêtes accaparent régulièrement son lit, le reléguant au plancher de la chambre.

Quand le lecteur observe ce brouhaha perpétuel chez Raskine, quand il se cache derrière une porte pour épier l'individu dans son environnement malsain, il esquisse un large sourire. Pourquoi? D'où vient donc le comique? Tout d'abord, il faut noter le procédé de l'exagération. L'écrivain amplifie à dessein le charivari, accentue la bizarrerie et rassemble les faits les plus étranges autour du détective. Ensuite, une absurdité évidente émane de toute cette situation. Peut-on vraiment s'épanouir dans la

saleté? Peut-on vraiment subsister au cœur d'un tel bourbier? Rien, dans l'appartement, ne correspond à la vie réelle, à la logique sociale, à la bienséance la plus élémentaire. Tout signale l'incohérence, l'égarement, la "raideur", la "distraction"² par rapport à la norme établie. Enfin, une autre constatation explique les effets plaisants. Dimitri évolue dans un milieu où les meubles, vu l'insistance accordée à leur allure dérisoire et désordonnée, semblent prendre autant d'importance que les plus grandes valeurs humaines. Calqué sur son entourage immédiat, l'homme roucoule souvent des propos décousus et fleurit dans une existence confuse, comme le décor qu'il accepte et entretient lui-même. En définitive, Raskine ne vaut guère mieux que les babioles éparpillées qui forment son univers. Il s'écarte de la société, existe en marginal et devient lui aussi un pantin, un être dégingandé, un objet parmi d'autres objets, une "chose" parmi des "choses". Pour tout dire, il a perdu sa dimension sociale, sa condition humaine, et se confond avec les "choses" qui l'encerclent et le bousculent. Le locataire, distrait, se meut comme un automate au milieu des bibelots et de la pacotille. Alors se confirme la loi de Bergson: "Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose"³. De plus, ses habitudes rappellent le principe général de Bergson (du mécanique plaqué sur du vivant)⁴, car elles donnent l'aspect d'un agencement mécanique, d'une routine accomplie instinctivement chaque jour. Bien sûr, l'observateur juge et, fort de sa supériorité, corrige l'anomalie en riant d'une

2. Termes empruntés au vocabulaire de Bergson.

3. Henri Bergson, le Rire. Essai sur la signification du comique, Paris, P.U.F., 1972, p. 44.

4. Ibid., p. 29.

dégradation, i.e. d'une absurdité; celle d'une personne identifiée à une "chose", qui trimbale son corps de façon très machinale à travers la horde des objets dispersés un peu partout.

Sans contredit, ce cadre désopilant tranche avec les zones d'anxiété, déride le parterre et s'avère une merveilleuse toile de fond pour les démêlés de Raskine avec son collaborateur ou avec Selkfind, l'officier en charge de l'enquête. Les dialogues, constitués d'allusions drôles, de jeux de mots savants et de citations proverbiales, produisent d'agréables sources de fraîcheur au cours du récit. Goguenard, Rex taquine son collègue à qui mieux mieux, se moquant sans cesse de sa faible constitution, de sa santé fragile, de son allure trop délicate:

Je doute fort que tu aies une chance d'être admis [dans la police], fit Burton en mesurant Dimitri de l'oeil⁵.

Nous attendons tout de toi, Dimitri, toi, le sans-poids, le sans-taille et le sans-muscle, l'esprit, le génie fait chair⁶.

De toute façon tu ne pourrais pas nous être tellement utile pour maîtriser ce gaillard-là...⁷

La victime, en rogne, réplique vivement:

...l'esprit est en raison inverse de la matière. Tu es gras, gros et grand mais on pourrait te raccourcir de toute la tête que personne ne s'en apercevrait⁸.

5. Bertrand Vac, op. cit., p. 54.

6. Ibid., p. 75.

7. Ibid., p. 188.

8. Ibid., p. 48.

Si tu m'y pousses, le sans-muscle saura te f... en bas de l'escalier⁹.

Les deux copains s'amusent ferme, piquent leurs faiblesses communes et s'admirent mutuellement. Pour sa part, le sergent respecte Burton, mais méprise totalement l'agent d'assurances au point de l'humilier, de l'assimiler avec dédain à un vulgaire "ver de terre"¹⁰ et de méconnaître son intelligence supérieure, sa virtuosité à interpréter les indices pour confondre les coupables. Cette rivalité plus ou moins saine génère des instants de répit indispensable avant que l'action n'entre dans des phases pathétiques.

Outre cette détente savoureuse ourdie autour du personnage même de Dimitri, le narrateur façonne également un comique plus facile, né de la description de tableaux loufoques. Ainsi, trois croque-monsieur brûlent coup sur coup et répandent une épaisse fumée dans la maison, distillant chaque fois l'ébahissement ou la peur des incendies dans l'esprit des résidants. Néanmoins, la figure de Raskine étale un calme inouï¹¹. Un peu plus tard, Burton lance avec fracas un poids de 50 livres, évitant de justesse la tête de son comparse et la queue d'un chat endormi à ses côtés¹². Puis Rex, Selfkind et la ménagère s'infiltrent à la hâte dans la pièce, veulent se délasser et les trois échouent dans un gros bol de lait avant de glapir leur rage par une volée de jurons¹³. Autre peinture hilarante, cette scène

9. Ibid., p. 75.

10. Ibid., p. 111.

11. Ibid., pp. 78-86.

12. Ibid., p. 99.

13. Ibid., pp. 111-117.

où le policier empoigne son freluquet compétiteur par le fond de culotte et, à la limite de l'impatience, le transporte comme un paquet bien ficelé jusqu'à la voiture de la patrouille¹⁴. Encore ici, Dimitri semble une "chose", manipulée tout bonnement par son robuste adversaire. Cette impression rend l'image risible. Et, dans l'ascenseur de l'hôpital, le menu détective encore furieux se laisse soulever par son bourreau, mais calcule sa chute avec une précision cruelle et atterrit sur les deux pieds du mastodonte, qui brame alors sa douleur en multipliant les cris, les sauts, les plaintes ou les déhanchements stupides¹⁵. Au surplus, le constable s'irrite davantage quand son adversaire, cynique et triomphant, l'oblige à laver la vaisselle, à couper le foie des chats en petits morceaux pour faciliter leur digestion¹⁶. En résumé, ces représentations burlesques surprennent le lecteur et celui-ci, insensible au sort de la victime, se divertit à la vision de séquences inhabituelles et cocasses. L'inattendu déclenche alors le rire.

De la sorte, l'écrivain amuse le lecteur ordinaire par une accumulation de faits grotesques. Mais il se préoccupe toujours de satisfaire le public plus exigeant et les figures de style rendent le texte plus vivant, répandant par le fait même une saveur plaisante. Une comparaison pittoresque traduit l'hébétément de Burton, lorsque celui-ci assiste à la vertigineuse descente de son acolyte sur les orteils du matamore: "Rex regardait

14. Ibid., p. 124.

15. Ibid., pp. 129-130.

16. Ibid., p. 175.

la scène comme on assiste à une exhibition de singes de foire"¹⁷. Cette allusion à une vulgaire exposition de spécimens (foire), l'association des deux mâles à des animaux appréciés surtout à cause de leurs gestes ou de leurs grimaces quasi humaines et l'espèce de naïveté (passivité) puérile conférée à Rex font, d'une image déjà saisissante, une source de comique.

Plusieurs antithèses jalonnent aussi les principaux épisodes du suspense. Par exemple, un aparté souligne la dichotomie entre le rêve et la triste réalité. Le vocabulaire même ménage des nuances plaisantes, rattachées à la double opposition: "Raskine était malingre et blond. Il aurait voulu être gros et noir"¹⁸. Puis, l'animosité légendaire entre Dimitri et son rival éclate dans des propos malicieux, familiers et cinglants, qui révèlent les véritables sentiments des deux personnages: "Tu n'aurais pas pu me prévenir, ver de terre de malheur"... Tu aurais pu regarder avant de t'asseoir, grand butor"¹⁹. Finalement, une série de contrastes égaient les diverses aventures, les aspergeant d'une note cocasse. La surprise naît du choc des oppositions, le sourire surgit d'emblée au contact des jeux de mots. Les idées étonnent et le langage, basé sur les heurts de certains termes, sème aussi des germes risibles:

...Selfkind nous aime si peu, nous qui sommes si gentils...²⁰

Puisque Dimitri se taisait, c'était pour ne pas l'engueuler²¹.

17. Ibid., p. 129. Les soulignements des citations sont de nous.

18. Ibid., p. 23.

19. Ibid., p. 111.

20. Ibid., p. 43.

21. Ibid., p. 46.

Allons! Allons! mon lieutenant, fit Raskine. 22
 Je ne peux pas vous avoir fait si mal, un ver...

M'entends-tu Dim? - Il faudrait que je sois
rudement sourd pour ne pas t'entendre²³.

Si ces différentes images stylistiques ouvrent la voie à de joyeuses péripéties, un comique mécanique naît également pas la répétition voulue de certains gestes, certains tics ou certaines paroles. Les allusions fréquentes à la corpulence chétive du héros ou à l'envahissement de son logis par les chats reviennent à une cadence tellement régulière qu'elles engendrent une gaieté presque automatique. De même, le froissement de mains nerveux de Mabel, complice de sa timidité perpétuelle, entoure les conversations d'un ton réjouissant. En outre, une toquade de Dimitri, chaque fois qu'il rencontre Selfkind, suscite l'ire de son antagoniste et entraîne un ricanement machinal: pour ridiculiser son ennemi, le détective l'appelle pompeusement "lieutenant" et cette erreur volontaire à propos de son grade plonge le malheureux dans une vive fureur.

En plus de ce comique dû au refrain instinctif de quelques marottes, le créateur imagine plusieurs passages empreints d'humour; il dissimule alors la pensée réelle sous le couvert de remarques apparemment inoffensives et le lecteur doit discerner la vérité sous le badinage, la drôlerie cachée sous la parole sérieuse. Plusieurs observations témoignent de ce procédé. Quand Raskine dit avec candeur qu'il "ne comprend [...] pas son manque de sollicitude [Selfkind] à notre [Rex et lui] égard"²⁴, celui-ci

22. Ibid., p. 130.

23. Ibid., p. 150.

24. Ibid., p. 43.

blague de toute évidence car il connaît trop bien les raisons de ce phénomène. De plus, lorsqu'il félicite son ami à l'aide d'un style dithyrambique, sa louange camoufle une légère réprobation, une légère moquerie: "Bien déduit Rex! Magnifique! Brillant!"²⁵. Autre preuve éloquente de propos humoristiques, cette scène où le satyre, éclaboussé de lait, quitte la chambre en rage! Burton le reconduit et lui déclare gentiment: "Dommage que si peu de lait ait taché si grand un si beau complet,..."²⁶ En soi, la mésaventure de son opposant l'indiffère complètement! Dernier exemple convaincant, celui où le repas des chats semble préoccuper beaucoup le maître, qui refuse de cerner l'assassin avant que ses animaux n'avalent le foie, soigneusement préparé par le gendarme au comble de l'exaspération²⁷! Cette exigence recèle sans aucun doute une idée contraire à la réalité présente, car le dîner des bêtes n'obsède pas vraiment Dimitri.

Enfin, les membres de la Sûreté écopent quelquefois et la réflexion truculente déborde alors sur l'ironie, tactique beaucoup moins utilisée dans ce livre que dans Saint-Pépin, P.Q.! L'auteur larde à l'occasion les coutumes de la police, souligne son peu d'intelligence, la lenteur de ses actes, la faiblesse de ses conclusions ou l'absurdité de ses déductions. Un jour, Selfkind proclame avec fierté que ses hommes viennent de découvrir le cadavre de madame Hamilton (plusieurs jours après l'échéance normale). Raskine accueille cette déclaration par une raillerie bien significative de ses opinions sur la valeur du corps policier: "Moi, je n'ai pas

25. Ibid., p. 112.

26. Ibid., p. 119.

27. Ibid., p. 175.

douté un instant que vous le trouviez! J'en étais certain, renchérit Dimitri Raskine, moqueur"²⁸. Pince-sans rire, l'homme voile son avis véritable et le narrateur le sait bien qui ajoute laconiquement: "Selfkind était trop heureux de sa victoire pour sentir l'ironie"²⁹.

En définitive, l'Assassin dans l'hôpital développe d'abord une trame captivante, alimente continuellement l'intérêt et présente encore les caractéristiques des premières œuvres du romancier. À un degré moindre sans doute, celui-ci livre toutefois ses obsessions essentielles et instaure maintes formes de comique: effets folâtres incarnés autour de la personne du frêle détective, francs sourires ébauchés à l'éclosion de belles figures de style ou d'événements burlesques, répétition méthodique de leitmotive enjoués et divagations joviales conçues au cœur de séquences remplies d'humour ou d'ironie. Cependant, le style policier répugne à la satire, au ridicule absurde ou à la comédie de moeurs, à peu près inexistantes dans les différentes tranches de l'action.

Enluminant son texte dans des bouquets de badinage, le littérateur analyse toujours l'âme féminine et trace en filigrane le portrait de quatre nouvelles héroïnes. Blanche Hamilton, du haut d'une autorité permanente, inflige ses caprices délirants à son fils John et brise sa vie entière. En digne successeur, Patricia surpasse son frère et les mâles de son univers artificiel. Mabel, fidèle à une psychologie de guignol, manie Dimitri avec astuce pendant que mademoiselle Martin contrôle à volonté son triste

28. Ibid., p. 117.

29. Ibid., p. 117.

fiancé et le pousse au dépassement. De manière bien différente, selon une sagacité relative à leur couche sociale, ces femmes déclassent leur partenaire masculin, confirmant ainsi la tendance déjà remarquée dans Louise Gennest, Deux portes... une adresse et Saint-Pépin, P.Q.

Le succès de sa dernière création galvanise l'écrivain et le goût du roman policier l'envahit bien vite. Une entente orale le convie à la composition d'une cascade d'intrigues criminelles. Toujours passionné par l'investigation historique, l'homme de lettres dissèque la civilisation de Timour-Leng et Shadi Mulk dessine déjà son ascension vers le pouvoir mongol.

Noyé dans la culture exotique, ressuscité par le biais d'un genre littéraire en soi mineur, loin de toute préoccupation moraliste ou de la critique acerbe des années 1955, Bertrand Vac amorce une période d'oubli et, l'espace de sept ans, goûte aux délices d'une profonde sérénité.

CHAPITRE V

LA FAVORITE ET LE CONQUÉRANT (1963)

À l'aube des années 1960, le Québec entre dans de profonds bouleversements et les structures sociales changent à une vitesse étonnante. Éclairés par les principes de la Révolution tranquille, les esprits s'adaptent à de nouvelles mentalités. La télévision informe maintenant les citoyens et la publicité propage de plus en plus rapidement son bagage de renseignements. Le monde de l'éducation se transforme, modelant les programmes scolaires aux besoins de la modernité. L'Église s'interroge à son tour et Vatican II cherche à consolider l'unité chrétienne. Les femmes, avec une ferveur accrue, lancent une croisade en faveur de leur émancipation. Un peu partout germent des idées nationalistes, alors que les habitants découvrent paradoxalement l'attraction étrangère. En pleine effervescence, la société évolue...

Pendant ce temps, Bertrand Vac quitte sa cabine, gravit les marches d'un petit escalier et déambule lentement sur le pont d'un vieux cargo. Son oeil paisible, perdu dans une vague contemplation, fixe l'immensité de l'horizon. Son visage, calme et fier, se fond à la limpidité des vagues et ses traits réfléchissent au loin des airs de satisfaction. Car ses idées, jadis rejetées avec véhémence par l'élite civile ou ecclésiastique¹,

1. Voir biographie, pp. 27-28, 30-31, 33-37.

triomphent maintenant et se distillent dans les conversations quotidiennes. Accoudé contre le bastingage, l'homme de lettres rêve doucement pendant qu'une ribambelle de souvenirs se mêlent aux mouvements de la houle et s'agitent dans son cerveau régénéré. Les protestations énergiques jointes à la liaison adultère de Louise Genest², les reproches amers enchaînés à la peinture idéaliste de Françoise Clair, les coups de cravache consécutifs à la description réaliste de Berthe Grenon³, l'accueil cruel réservé à sa satire du monde pépinois⁴, la schizophrénie des différents cercles littéraires, les virulentes semonces du clergé, les meurtrissures de la presse locale⁵, le lourd silence à la fin d'une conférence à Shawinigan⁶, son ardeur à rappeler l'abrutissement des siens, son obstination à dénoncer la résistance systématique aux changements nécessaires⁷, son effort incessant pour réveiller les mères canadiennes⁸, sa quête effrénée de libération⁹, son échec cinglant¹⁰ et sa bifurcation subite vers la source policière¹¹, tout

2. Voir biographie, pp. 27-28.
3. Voir biographie, pp. 29-30.
4. Voir biographie, p. 31.
5. Voir biographie, pp. 31-34.
Les cercles littéraires, le clergé et la presse montréalaise ont, en général, jugé très sévèrement les trois premiers livres de Bertrand Vac.
6. Voir biographie, p. 33.
7. Voir biographie, pp. 33-35.
8. Voir Une entrevue avec Bertrand Vac, 28 avril 1984, pp. 316, 317, 326.
Avec Louise Genest et Deux portes... une adresse surtout, l'auteur cherche à réveiller les mères canadiennes.
9. Toutes ses oeuvres et tous ses discours tournent autour de ce grand thème. Voir Une entrevue avec Bertrand Vac, 28 avril 1984, p. 323.
10. Voir biographie, pp. 33-34.
11. Voir biographie, p. 37.

un passé tumultueux tourne pêle-mêle dans sa tête rassérénée. Aujourd'hui, le temps lui donne raison, le temps couronne sa prédication, le temps consacre son entêtement!

Un peu nostalgique, un peu amer, le quinquagénaire s'arrache aux splendeurs du paysage marin, regagne sa cellule et griffonne quelques idées dans un cahier vétuste. Une quinzaine de jours plus tard, il rédige enfin l'épilogue de la Favorite et le Conquérant. Le 25 avril, l'auteur signe le manuscrit et l'abandonne au jugement populaire. Quelque 11 ans d'une recherche inlassable, 11 ans de fouilles minutieuses, 11 ans de bonheur intense! Une brève révision pour élaguer son vaste récit (1040 pages), pour satisfaire aux exigences de son éditeur (397 pages) et, bientôt, le lecteur dévore l'épopée de Tamerlan, glorieux conquérant du XIV^e siècle (1336-1405)! Tout en décrivant avec passion les batailles légendaires du célèbre dictateur, tout en ressuscitant la couleur de la civilisation mongole, tout en racontant les multiples aventures d'une esclave quelconque, le romancier orchestre une trame d'événements fort spectaculaires et son livre, fractionné en 131 segments, reconstitue l'atmosphère d'une importante époque orientale. Dans les dernières années de son règne, Timour unifie son royaume, pacifie la Perse, s'empare des richesses de l'Inde, écrase les janissaires de Bajazet en Turquie, songe un instant à envahir l'Europe, mais la mort le surprend à Otrar lors de la campagne de Chine.

Si cette fresque historique ajoute un autre maillon à la polyvalence du créateur, elle livre aussi ses principales obsessions. En effet, l'œuvre exhale toujours ses préoccupations essentielles, l'écrivain reprend son éternelle étude sur l'âme féminine et plusieurs courtisanes complotent

dans l'entourage vicié du tyran. Cette fois, Bertrand Vac engendre une créature monstrueuse, rongée par une ambition démesurée. Ce personnage en soi subalterne transcende le drame, hante les palabres de la cour, défie les volontés des princes et se dresse en rival dangereux à l'autorité du Seigneur. Shadi Mulk surgit dans des circonstances très périlleuses. Au moment où le pillage sanguinaire accélère la fuite des vaincus, au moment où la peur étrangle les survivants, au moment où les citoyens se terrent pour éviter la souillure ou la mort inévitable, une gracieuse inconnue émerge soudain devant Cassim, intrépide soldat de la grande armée. Sûre de sa beauté concrétisée par des yeux superbes, une chevelure soyeuse, une taille sculpturale et un regard hautain, l'étrangère n'affiche aucune marque de frayeur dans ce climat pourtant macabre, insulte le militaire, le brave, lui destine un rire insolent, lui reproche même sa saleté ou sa puanteur. Elle désire se rendre auprès du général Saïf-ad-Din et se targue d'un sang noble. Ce dernier l'accueille froidement, admire son corps musclé et l'oblige à boire du vin dans le crâne du gouverneur défait, son ancien amant. Shadi Mulk s'exécute, réprime à peine un haut-le-coeur, méprisant en même temps les filles qui vendent leurs corps à la fièvre enivrée des badauds. Cédée à Bérendac, la captive sauve sa peau, évite les orgies et disparaît, mais marque à jamais le cœur d'un adolescent, alors embué dans les vapeurs du koumis. Peu de temps après, le jeune homme l'enlève au minkbachi à l'aide d'une ruse savante. Frappé d'une passion fatale, Khalil amorce déjà sa déchéance et sa nouvelle concubine entreprend une patiente ascension vers le pouvoir suprême. Voilà la double base du livre, voilà le pivot essentiel du récit, voilà le centre nerveux autour duquel le narrateur articule toute sa technique! Ce dernier se prépare

déjà à projeter la femme au milieu des complots, à évoquer ses désirs excessifs, à attribuer une grande part de ses réussites à la complicité quasi inconsciente de son pitoyable héros.

Adulée jusqu'à l'aveuglement, elle subjugue vite le petit-fils de l'empereur, commande hardiment aux femmes de son harem, rosse les eunuques de sa maison, déchaîne sa colère contre les jaloux et, avec la plus grande tendresse, se donne à son maître. Se parant de ses plus belles toilettes, entretenant sa capiteuse prestance pour le séduire davantage et mélangeant avec une habileté de tigresse des élans de douceur ou des explosions de colère, l'opportuniste ébauche ses premières intrigues.

Une précaution préalable la conduit d'abord chez une sorcière pour apprendre les présages de son avenir! Les révélations de l'aïeule soulèvent sa fureur, car ses prédictions lui conseillent d'éviter l'or ou l'argent pour goûter à la béatitude. Écartant la prophétie et le langage des astres, elle s'installe aussitôt dans les appartements de Khan Zadé, mère de son patron. Les serviteurs, peu habitués aux commandements de cette importune, la ridiculisent et geignent rapidement sous la douleur du fouet punitif. Puis, l'intruse désire à tout prix amplifier son prestige, établir son autorité par l'attraction de ses charmes et une manœuvre ingénieuse pousse son soupirant dans le lit des autres concubines, avachies par le vin ou par l'oisiveté. Face à ces loques ramollies, à ces figures flasques et à ces intelligences bien ordinaires, elle ne craint aucune comparaison et flatte bassement la virilité du mâle. Celui-ci, du fond de sa naïveté puérile, tombe dans le piège et accourt, fortement déçu, dans le giron voluptueux de sa préférée. En somme, elle assure subtilement sa domination

sur les sens de Khalil. Par cette manœuvre vile, presque infâme, elle établit les fondements de sa future puissance.

Alors, la favorite ourdit des plans cauteleux, bien téméraires dans ce milieu sauvage. Medhi, le puissant vizir, prête de l'argent aux hommes de riche extraction. À la suggestion de sa compagne, Khalil emprunte beaucoup, s'endette, la gave ensuite d'or, de bijoux et de vêtements somptueux. Les meilleurs marchands se bousculent dans sa demeure pour lui offrir leurs produits les plus précieux. À grands frais, la châtelaine renouvelle sa garde-robe et, vêtue à l'image d'une reine, prépare sa future entrée dans la scintillante cité de Samarkande. Cette tactique adroite lui permet d'affermir son prestige aux yeux de la cour et de la population. Grâce à l'or de son concubin, la femme rayonne maintenant dans tous les milieux et son influence commence par le fait même à transpirer au cœur des différentes couches sociales.

Cette attitude mécontente évidemment les dames de la cour, d'autant plus que l'ambitieuse procède à la rénovation complète du palais en utilisant sans aucune pudeur les artistes et les ouvriers du despote. Un comportement aussi osé entraîne souvent un châtiment exemplaire, mais plus rien n'arrête les desseins de la jolie maîtresse. Celle-ci dépense sans arrêt, impressionne, bafoue avec arrogance les usages les plus anciens et, un jour, se promène éblouissante dans les rues de la ville. Sa grâce évanescente, son allure royale, sa richesse apparente et la popularité de son conjoint déclenchent les acclamations de la foule. De toute évidence, Shadi Mulk progresse, ses plans se réalisent lentement. Insérée dans un engrenage effroyable et délétère, elle rompt avec son passé et s'engage

lucidement sur une route fort cahoteuse.

Les applaudissements des truands et l'admiration de la population la grisent déjà. Cependant, le narrateur la réveille brusquement, lui sert un avertissement dramatique et la convoque à la Place Blanche, au pied de la tour penchée. À cet endroit, un porte-parole l'attend et, en guise de prélude bien évocateur, lui rappelle une histoire lugubre. Puis, Sa Hau-tesse elle-même transmet des menaces et précise son sort futur, promettant de l'anéantir si ses manières ne changent pas, si ses gestes persistent à corrompre son petit-fils, si ses convoitises tendent à narguer sa propre domination.

Quand elles le peuvent, les femmes ne résistent pas
à la satisfaction de transformer leur maître en mouton
bêlant. Si tu détruis mon petit-fils, je te détruirai
de même. Ne joue pas la mauvaise carte¹².

Ces sombres présages rappellent d'ailleurs les augures maléfiques de "l'orage" et du "pin brisé" dans Louise Genest. L'auteur lui émet déjà, comme à la fugitive de Saint-Michel, des ondes sinon funestes, du moins très inquiétantes, et sème ainsi des doutes sur la pérennité de son bonheur actuel. Il assombrit, en quelque sorte, la félicité de son personnage en lui annonçant des malheurs futurs, inévitables.

12. Bertrand Vac, la Favorite et le Conquérant, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, p. 44. Cette opinion de Timour sur les femmes de son temps, on peut aussi l'appliquer aux héroïnes de Bertrand Vac. En effet, plusieurs (presque toutes) de ses créatures féminines s'efforcent de dominer l'homme, de manière différente évidemment, et le réduisent à l'état du "mouton bêlant". Ainsi, Berthe Grenon écrase son mari (Deux portes... une adresse); Nini éclipse Polydor Granger, Clara surpassé Midas, Fleur-Ange Lagacé étouffe son époux (Saint-Pépin, P.Q.); Blanche Hamilton piétine son fils, Patricia Hamilton déclasse les hommes de sa caste (l'Assassin dans l'hôpital); la plupart des dames des Histoires galantes manipulent leur compagnon (ex: Odile Carmena, Clémentine, Irène Malencort, Marie Garceau). En général, seule la tactique varie d'un livre à l'autre.

Surprise, Shadi Mulk garde sa contenance, mais comprend toutefois que sa vie oscillera désormais entre des vagues de moments heureux, issus de ses visées personnelles, et des heures très pénibles, fruits de ses affrontements avec le Géant. En fait, elle connaîtra un balancement, un mouvement d'alternance identique à celui de Louise Genest après sa fugue du village. Bertrand Vac reprend donc la même technique que dans son premier roman. Dans ces contrées aux moeurs féroces, personne ne badine avec la volonté de Timour, tous rampent au moindre de ses caprices. Dorénavant, le spectre de la vengeance, le glaive de la justice pèseront sans cesse sur la malheureuse. Tout au long de son existence, ce danger permanent viendra obséder ses jours ou tourmenter ses nuits, se faufilant dans ses songes les plus merveilleux ou dans ses pensées les plus abjectes! À la manière échevelée du rhizome, l'idée de la potence la poursuivra sans cesse, s'évanouira au tournant des valses, reviendra dans des carrefours plus encombrés et s'infilttera en juge implacable dans toutes ses actions.

Un instant troublée, mais nullement intimidée, l'arriviste s'obstine, reprend ses machinations, augmente même son audace jusqu'à suggérer à son camarade de l'épouser! Au sévère avertissement du conquérant, elle répond donc par un projet irréaliste à cause de sa condition d'esclave. Anxieuse de s'étourdir au cœur des festivités mondaines, avide d'accéder aux ébats des princesses, désireuse de côtoyer les personnalités les plus remarquables, elle joue consciemment avec le feu et avec son amant, se fiant à sa bonne étoile ou à la protection constante d'un adolescent encore perturbé par la magie de ses appas. Il lui faut tout d'abord obtenir des renseignements précieux, des informations exactes et régulières sur les agissements des plus hauts dignitaires de l'empire. L'engagement de Luli permet

de combler ce besoin -partant, de pallier à une lacune grave- car son mari Yahia contrôle tous les potins de la région.

Sécurisée par cette acquisition, Shadi Mulk tire une carte fort dangeuse, se rend au château de la Saraï Khanum et, blottie entre les arbres d'un jardin luxueux, se gorge d'une ambiance cossue, nourrissant par le fait même sa passion pour la gloire factice. Exposée de la sorte en milieu défendu, elle jongle imprudemment avec des ondes malsaines. Puis, insidieusement, elle glisse dans l'esprit brouillé de Khalil un raisonnement empreint de finesse démoniaque. Ce dernier mûrit son départ, la campagne des Indes l'invite au combat. Mais s'il meurt à la guerre, qui héritera de sa bien-aimée? Incapable de la concevoir aux bras d'un autre homme, le prince demande à Tamerlan la permission de marier sa partenaire. Celui-ci refuse: un noble ne s'unit pas à une suivante sans couche réelle de noblesse. Buté, le jeune homme implore. Un refus péremptoire conclut l'entretien et le triste godelureau repart, l'âme brisée. Sa décision enfantine de déserter l'armée attire la colère des autorités. Le monarque s'impatiente et ordonne alors l'arrestation de la ravissante ilote. Au seuil du trépas, celle-ci se tapit au creux du tombeau de Jahangir. Une zone très sombre se referme encore sur elle et les rhizomes échappent des constellations funèbres. L'ombre de la mort rôde auprès de la prisonnière et l'anxiété atteint son paroxysme. Soudain l'auteur, comme il l'avait fait à maintes reprises dans Louise Genest, façonne une strate joyeuse et dissout tous les auspices de malheurs. Le soldat rebelle fléchit enfin et accompagne les troupes aux Indes. En retour, Sa Hautesse laisse vivre la courtisane, qui réintègre son domaine; mais un danger imminent guette maintenant chacun de ses gestes. Timour la presse de toutes parts pour l'anéantir. Il recherche l'occasion propice.

Puis, une autre sphère funeste se forge sur les champs de bataille, prolongeant ses halos jusque dans les feuillages de la favorite. Le phénomène oscillatoire, déjà observé dans l'aventure de Louise Genest, se poursuit donc à nouveau, ballottant sans cesse la vie de la courtisane entre le calme et la détresse. Khalil, aussi violent que vindicatif, élimine Omar et tente de rejoindre sa jouvencelle, ridiculisant de la sorte l'étiquette militaire. Cet assassinat malencontreux, cette fugue passionnelle provoquent derechef les foudres de Tamerlan. Comme ce dernier soupçonne avec raison que la superbe esclave cause tous ces émois, il expédie un courrier à la hâte et le charge de ramener coûte que coûte la tête de l'intrigante. Malgré les tentatives héroïques de Cassim pour la protéger de son ravisseur, Shadi Mulk se voit bientôt réduite à mendier l'aide de la Grande Dame, une ennemie reconnue: "...si tu as la faiblesse de me garder en vie, jura-t-elle, tu maudiras cette décision jusqu'à ton dernier souffle"¹³. Prières, larmes, louanges, appels à la compassion, évocations patriotiques, rien ne réussit à émouvoir la Saraï Khanum qui ratifie la sentence! Reste l'argument final, celui de la dernière chance! L'héroïne, à genoux devant l'expiation inéluctable, simule une forte tristesse, se dit enceinte et, de ce fait, réclame la miséricorde pour l'enfant qu'elle porte. Seule l'intervention de Khan Zadé lui vaut la grâce de l'impératrice et, le lendemain, une fausse-couche simulée avec la science d'une intelligence pervertie l'amène à pleurer le décès d'un bébé fictif.

Encore une fois, l'image de la guillotine s'efface au hasard d'une astuce. Toutefois, la menace se fait de plus en plus pressante. La femme,

13. Ibid., p. 107.

sans cesse coincée, évite difficilement la mort. Ensuite, l'orgueilleuse semble se soumettre et accepte une série de compromis en favorisant le mariage de Khalil avec la princesse de Kashgar. En réalité, cette attitude lui permet de mousser la marche de son acolyte vers le trône de Tabriz. Elle semble reculer, mais ce repli stratégique se veut une concession aux avantages indéniables le jour où son compère régnera sur une région importante. On le constate aisément! Ce n'est pas Khalil qu'elle aime, mais le pouvoir. L'homme-objet sert seulement d'instrument, de protecteur indispensable dans sa quête effrénée. Craignant néanmoins l'échec de sa politique, elle exploite l'influence de Mohammed Sultan.

Le prince représentait pour elle une puissance dont elle ne savait pas encore comment elle se servirait, mais qu'elle avait l'intention de retenir¹⁴.

Aguichante, la charmante hypocrite l'envoûte donc, mais se retire à temps pour établir la candidature de Khalil. Celui-ci suit ses conseils à la lettre et, au lieu d'exciter le peuple par le faste, cultive plutôt un symbole axé sur la discipline, créant ainsi une forte impression auprès des habitants. La tactique fonctionne et, Miran Shah destitué, il devient régent de la cité. Un rêve se réalise et Shadi Mulk ballade immédiatement sa dignité au milieu des réceptions. Une soubrette gouverne les sentiments d'un pantin, annihile sa volonté et commande à souhait la ville entière! Ses plans audacieux paraissent déboucher sur une voie glorieuse et sereine.

Au faîte d'une félicité insuffisante, elle choisit d'étendre sa domination et commet cependant une faute inexplicable! Une parenthèse brise

14. Ibid., pp. 128-129.

le fil de ses machinations: cette créature, en soi insensible, en soi impossible, revoit Mohammed dans la verdure des Il-Khans, badine un peu avec l'amour et, par le filtre câlin d'une coquetterie bien personnelle, gagne les faveurs de ce prince très populaire.

...si Khalil devait mourir... il était sage de s'attacher son frère, afin que Timour ne disposerait pas d'elle comme d'une fille sans importance; et inspirée par ses calculs...¹⁵

Cette passion, considérée au début comme un jeu intéressé, finit par la subjuger au plus profond de son être. L'aventure dégénère en drame intérieur, une émotion incontrôlable secoue ses aspirations et cette idylle lui apporte le plaisir sensuel, jamais ressenti au contact de ses autres rencontres. Un amour sincère inspire maintenant son existence et les souffrances de la nuit l'aident à vibrer de toutes ses transes avec le frère de son propre conjoint. L'impudente s'amuse maladroitement avec le couperet; une seule indiscretion et son épopée avortera au bout d'une corde! Au demeurant, l'écrivain souligne ici la principale faiblesse de ses grandes héroïnes: leur cœur. Louise Genest avait oublié sa raison pour écouter ses sentiments. Le résultat? Une mort lente et douloureuse. De même, Shadi Mulk délaisse brièvement sa froide dialectique et entend plutôt le langage de son cœur. Cette hésitation, cette déviation de son but la précipite alors sur un chemin périlleux. Car la passion génère vite des conflits et cause des tracas, l'éloignant alors de son objectif initial. Elle risque beaucoup, éprouve les tortures de la femme subjuguée (et affaiblie) par ses sentiments, tente de mélanger les intérêts, de concilier le devoir avec l'amour. Ainsi préoccupée, elle s'étiole, se détourne de sa course et

15. Ibid., p. 149.

livre de violents combats intérieurs.

La jalouse la mine bientôt! Se sentant aimée non pour ses qualités intérieures, mais pour son physique splendide, elle se ressaisit, regrette ces jours exaltants et, encore sous la douleur de ces heures de plénitude, court rejoindre son maître à Qarabagh. Craignant de ne plus connaître la quiétude si ses ardeurs sentimentales l'accaparent au point d'oublier ses premières prétentions, elle s'oblige à une rupture temporaire. La femme émerge donc d'une tragique somnolence, retrouve sa lucidité à temps et étouffe momentanément toute trace d'émotion, toute forme de sensibilité.

Anxieuse de réussir, elle s'égare pourtant avec Mohammed Sultan et trompe encore son concubin sous l'oeil désapprobateur de Jacinthe, qui crache alors son mépris: "Et je te hais de le piétiner [Khalil] pour parvenir à tes fins"¹⁶. Une réponse cinglante trahit la psychologie de l'aventurière: "...pour garder un faible tel que lui, il faut le dominer"¹⁷. Et, pour acheter le dévouement de sa servante, elle l'introduit dans le lit de Khalil, la soudoyant honteusement et lui prêtant avec complaisance ses robes, ses colliers ou ses parfums les plus stimulants. En vérité, cette tactique s'assimile à une manoeuvre antérieure, à une exploitation honteuse du désir sexuel. Jadis, elle avait poussé son amant dans les bras des concubines pour en retirer des bénéfices personnels¹⁸; maintenant, dans le but inavoué d'exploiter sa jeune esclave, elle la propulse sans aucun scrupule

16. Ibid., p. 184.

17. Ibid., p. 184.

18. Voir p. 156.

auprès de son partenaire. Insatiable, la favorite taquine toujours la puissance, nargue le sort, mais avance lentement vers son idéal.

De plus, pressentant que la pauvre fille galvaude les secrets de sa liaison adultère, Shadi Mulk l'empêche de marier Ming -ainsi de tout lui rapporter- et décide même d'éliminer le fiancé, parce qu'il refuse de servir ses intérêts dans l'environnement du dictateur. À l'aide d'un poison confié aux bons soins de Yahia, elle assassine sans aucun remords l'homme minuscule qui ose contrarier ses projets.

Meurtrière, la perfide s'adjoint ensuite les services de Missoud, un conteur populaire, et engage à grands frais un derviche sale, voire répugnant, mais utile vu l'envergure de son commerce clérical. L'un la renseigne à Tabriz même ou couvre ses amours, l'autre pénètre dans les sociétés plus fermées ou lui vend des informations plus consistantes. Une nouvelle l'abat provisoirement! Timour, au courant de son incartade avec Mohammed, renvoie aussitôt le futur héritier à Samarkande. La corde du gibet vole derechef au-dessus de l'insolente. Cependant, une consolation lui procure l'apaisement et flatte ses vertiges de puissance:

...sa situation était meilleure que deux ans plus tôt: alors que pour un délit mineur, Timour voulait sa tête, aujourd'hui, il composait avec elle en éloignant son petit-fils [Mohammed]¹⁹.

Étourdie par cette constatation, Shadi Mulk lorgne déjà la "pierre verte" et considère son compagnon comme un candidat possible au trône. Se voyant assise à sa droite en train d'imposer ses moindres fantaisies, elle

19. Bertrand Vac, op. cit., p. 219.

multiplie les efforts pour le rehausser, lui recommandant la bravoure au combat, la rigueur devant les foules et le luxe auprès des hautes personnalités. Encore une fois, ces agissements confirment une vérité déjà signalée lors d'un épisode précédent²⁰: elle n'aime pas son compagnon, mais le pouvoir. Naguère, elle avait favorisé le mariage de Khalil avec une princesse puisque cette alliance la rapprochait du trône. Aujourd'hui, elle manipule son guignol, l'éduque, l'habille, lui confère des allures de grand seigneur, tout simplement parce qu'il peut lui procurer le commandement suprême. Ainsi motivée, la favorite redouble ses ardeurs! Une pensée freine soudain ses machinations! Si le Seigneur échoue en Turquie, si Bajazet l'emporte, qu'arrivera-t-il? De là à vendre sa faveur à l'ennemi, il ne reste qu'un pas qu'elle franchit aisément! La courtisane se mue alors en espionne, s'adonnant à un rôle pour le moins fort compromettant. Ses impostures se déroulent désormais sur deux tableaux parallèles, sur deux scènes irréconciliaires! La silhouette menaçante du bourreau se dessine de plus en plus nettement.

Pendant qu'un stratagème adroit, doublé d'un chantage honteux contre la personne de Khan Zadé, lui ouvre enfin les portes de la cour, pendant que son corps de mymphe lui vaut l'admiration des princes et la jalousie des dames, pendant que son âme exulte au contact de la pompe royale, ses supercheries la transportent aussitôt à Ancyre dans la propriété de Bajazet, où elle troque son aide à prix d'or. D'autant plus facilement que la bourgeoisie mongole la repousse, d'autant plus facilement que l'impératrice l'expulse du pavillon au milieu des railleries populaires! Alors, imbue

20. Voir p. 162.

de fureur vengeresse, Shadi Mulk dévoile tous les secrets au chef turc, révèle les faiblesses militaires des siens et brandille par le fait même une fibre très venimeuse. Elle n'aime pas plus son pays que Khalil: l'un et l'autre ne représentent que des pièces dans ce jeu d'échecs qu'est la quête du pouvoir personnel. Le goût de l'autorité absolue justifie sa trahison et elle n'hésite aucunement à renier les siens. Dès ce moment, une confusion bien calculée encadre chacune de ses actions. À un Cassim sceptique à propos de ses étranges déplacements, elle explique son intrusion en territoire hostile comme un simple retour dans sa terre natale. Cette hâbleerie, jointe à une magnifique feinte de suicide, leurre complètement Khalil, toujours ébloui par sa splendeur. Le prétexte d'une grande lassitude et une fièvre religieuse soudaine expliquent aisément la présence du prêtre, son complice corrompu jusqu'à la moëlle.

Avec la faveur bienfaisante d'un maître complètement obnubilé par le mirage de ses sentiments, elle entre dans une phase déterminante. Un artifice bien préparé écrabouille le vizir et celui-ci repose bientôt sur son lit de malade, en proie à de lancinantes souffrances. L'impertinente compatit faussement à son malaise, expose la vie de Jacinthe ou de Müdügen sans aucune pitié, retarde la guerre à la demande du général ennemi et, toujours magnétisée par Mohammed Sultan, tombe dans la plus basse perfidie. Soudainement privée de toute sa clairvoyance, elle se drogue de haschisch, mande son amant à un rendez-vous nocturne et confesse son pacte odieux avec Bajazet. Les jardins des Il-Khans répercutent alors la nature répugnante de sa fourberie: tuer Khalil après la victoire des ottomans et, selon l'entente d'Ancyre, vivre en compagnie de son véritable amoureux dans l'enceinte de Samarkande. En réalité, ces projets mesquins dénotent une

forte lutte intérieure: son amour semble plus fort que son goût du pouvoir, mais elle essaie désespérément de concilier les deux. La femme vit le drame du partage, voulant à tout prix atteindre ses fins et sauvegarder sa passion.

Ses subterfuges visent donc à éliminer ses amis, son protecteur, son peuple d'adoption, et ses rêves immondes s'adaptent aux événements actuels, ne tenant aucun compte du passé, des morts ou d'un quelconque relent de patriotisme. Dégoûté au plus haut point, l'homme la répudie, s'arrache péniblement à ses incantations et son amour s'envole au rythme des trahisons de sa compagne. Lui aussi, toutefois, subira un choc fatal à la suite de cette attache charnelle! Un autre rendez-vous, une nouvelle explication ne peuvent ébranler sa décision! La rupture survient, inévitable. Découragée par la tournure de ses matoiseries, désespérée par la pléthora de ses chagrins, angoissée par l'intrication de ses projets, Shadi Mulk s'affole, demande même aux ottomans la tête de Mohammed et, lors d'un affrontement entre les deux puissances, ce dernier s'écroule sous le regard larmoyant de la misérable, enlisée au creux de l'ignominie. Elle rentre au camp, "vid[ée] d'une passion qui l'avait comblée jusqu'au tréfonds d'elle-même"²¹. En somme, l'exécution de l'amant marque la vengeance de l'amour blessé, la conséquence logique et prévisible d'une affection tout à fait impossible. Pour la première fois de son existence dépravée, la courtisane connaît les ronces de l'amour, la frustration, la tristesse et le désespoir rattachés à une passion éclosé dans un contexte défavorable.

21. Bertrand Vac, op. cit., p. 292.

Bajazet vaincu par les éléphants de Timour, la scélérate souhaite maintenant frapper tous ceux qui contrecarrent ses plans et organise l'invasion de l'illustre prisonnier turc. L'opération échoue à la dernière minute et les foudres du conquérant éclatent avec violence sur les complices. Rapidement découverte, elle monte sur le pilori et, à l'instant où le Boiteux promulgue son arrêt de mort, le narrateur suscite une autre période d'accalmie. Au lieu de périr, la condamnée vivra maintenant les affres de l'anéantissement et ressentira d'autant plus le fardeau de sa défaite. Sa descente aux enfers, débutée lors de ses premières roueries en Perse, confirmée par ses combines à Tabriz et dramatisée par son alliance avec le général battu, s'accentue sans relâche dans les moindres détails de sa vie quotidienne. Ainsi, comme Louise Genest encore, au moment où elle cherche en vain son fils dans la forêt, Shadi Mulk subit à son tour les affres de l'expiation, du châtiment nécessaire à la suite d'une multitude de crimes.

La déchéance commence, les filets de la dégradation morale tressent leur emprise autour de l'enjôleuse. Tout d'abord, Jacinthe et Müdügen s'épousent contre sa volonté! Son avis ne retient plus l'attention. Ses allures d'hydre à l'autorité implacable ne terrorisent plus le personnel de la maison. La satyre n'impose plus son joug. Khalil même, ensorcelé par l'alcool, le haschisch ou le charisme de deux vierges en mal de sensations, oublie sa présence, se défait de ses sortilèges, s'exorcise de ses attraits. En fait, sa punition ressemble de plusieurs façons au supplice de Louise Genest. Victime d'un cycle en ruptures, celle-ci avait perdu toute crédibilité à la maison, au village, et son amant (Thomas) l'abandonnait souvent après seulement sept ou huit mois de vie commune. De même, la favorite

n'impressionne plus personne dans sa demeure, ses opinions ne prévalent plus dans son entourage -qu'elle ne contrôle plus- et son amoureux la délaissé lui aussi. Tout s'effondre, tout se rompt dans son sillage. Dans la plus complète solitude, la fleur répudiée se fane, tombe, s'éloigne des réjouissances et une disgrâce manifeste stigmatise cet abandon. Langue-sante, frustrée, confondu à l'anonymat du harem, elle traîne une vie morne et, de toute évidence, Tamerlan l'emporte, les courtisans la piétinent!

Une folle espérance, alimentée par des sursauts de jactance, la pousse un jour à rafler le déguisement d'un troubadour et à s'introduire chez un Mohammed Sultan blasé, méconnaissable, dépressif, mal rétabli de sa blessure. Son idéal politique en apparence émietté, il ne lui reste plus pour agrémenter sa vie qu'un retour à l'amour sincère, l'amour total, source d'extase et d'affliction. Ses lèvres sensuelles modulent alors au malade les plus douces ballades, les plus langoureux chants de tendresse! Comp-tant reconquérir le cœur du prince, elle égrenne en vain le 27e poème des Mille et une Nuits:

Mon cœur, je l'ai usé à t'aimer. Et ce cœur,
pourtant, se refuse à d'autres amours.

Et mes yeux, si par hasard, ils apercevaient une
beauté étrangère, mes yeux ne sauraient plus s'en
réjouir.

J'ai prêté serment de ne jamais arracher ton amour
de mon cœur. Et, pourtant, mon cœur est triste et
altéré de ton amour.

J'ai bu une coupe où j'ai trouvé le pur amour.
Oh! que n'as-tu mouillé tes lèvres à cette coupe où
j'ai trouvé l'amour"²²!

Malgré son accent pathétique, cette déclaration ne parvient pas à toucher la sensibilité du moribond et celui-ci, réfugié dans une lointaine rêverie,

22. Ibid., pp. 318-319.

ne la retient déjà plus. De retour dans ses appartements, elle frôle la désespérance. Son aveu rejeté, sa quête refusée, sa personne abolie, tout précipite sa chute. Les serviteurs la morguent sans crainte, Khan Zadé la méconnaît sans honte, la Saraï Khanum la broie du pied avec arrogance, le faible Khalil balaie de la main son ancien descendant, la population l'ignore au profit des fétiches. Les ruptures affluent, s'entrechoquent avec fracas et s'amoncellent soudainement! De façon irrésistible, le gouffre aspire tous ses appétits de naguère, l'abîme se creuse autour de ses visées initiales. Aux yeux des habitants elle n'existe plus, vaporisée par l'indifférence générale. Et, lorsque la maisonnée détale finalement en direction de Tabriz, une silhouette mortifiée traîne "en queue de caravane comme une bête oubliée"²³. Un vent mauvais se lève, une nappe grisâtre gifle la suppliciée! Par conséquent, le rythme oscillatoire, actionné depuis le début par des vagues plus ou moins longues d'allégresse ou d'infortune, par des mélanges de succès éclatants ou de risques de mort, modifie brusquement sa cadence et se fait beaucoup plus rapide. Néanmoins, selon son habitude, le narrateur chasse les nuages sinistres et crée une période de répit.

Engluée dans les bas-fonds d'un large précipice, victime de l'humiliation d'un discrédit, elle retrouve pourtant sa vigueur et impose sa lucidité à son lamentable conjoint aveuli par la drogue. La mort opportune de Mohammed renoue la chaîne de ses complots. À sa suggestion, Khalil se présente comme un aspirant au trône et, bientôt, le couple broute à Samarkande afin d'usurper le pouvoir par la ruse ou par la force. Une série de manœuvres dolosives tendent derechef à épater les gens, à drainer l'enthousiasme,

23. Ibid., p. 320.

à accroître le prestige du prétendant. Surtout qu'un messager annonce l'agonie de Sa Hautesse! La confiance renaît, le prince se hisse déjà à la tête de l'empire quand la guérison décevante de Timour bouleverse toutes les prévisions. Celui-ci, informé de la ligue infâme par les racontars du vizir, punit son petit-fils et l'exile en Arménie. D'autres heures d'an-goisse s'évaporent en même temps!

Là, Shadi Mulk enrichit ses accointances, tente de mériter l'affection des seigneurs ou l'estime des foules, mise sur un gaspillage bien pensé, relève le panache de son maître, prend toutes les décisions à sa place sans toutefois lui enlever ses illusions de titan et mitonne ainsi sa candidature éventuelle²⁴. A Canighul, l'isolement lui sert d'arme diabolique: la sagesse lui inspire de soutenir un lustre postiche, le sens pratique lui suggère de distribuer force présents, une surveillance attentive lui permet de dégriser son saltimbanque au bon moment et de réparer ses nombreuses erreurs. Dans l'ombre fallacieuse, elle reçoit les puissants, veillant avec minutie au bon déroulement des fêtes. En apparence inoffensive, la femme esseulée relue le siège des impératrices.

D'ailleurs, le sort lui-même guide sa main, le destin approuve ses félonies, la campagne de Chine encourage ses abominations. Les deux comparses

24. La femme veut aider Khalil et, dans cette optique, s'évertue à gagner l'estime des gens. Elle recueille leur protection, leur faveur, leur "alliance" en gaspillant à qui mieux mieux, en menant seule les grandes opérations. Tout comme Nini qui désirait rehausser la personnalité de Polydor et obtenir le "vote" des électeurs en dépensant sans cesse, en éblouissant les gens de Saint-Pépin, en dirigeant tout à sa guise! Mais, au contraire de la courtisane qui s'active en pleine tragédie, Nini opère dans un climat de comédie, de franche détente.

échouent à Taskend, ville voisine de Samarkande, quand la mort soudaine de Tamerlan plonge le royaume dans la consternation (1er avril 1404). Une occasion miraculeuse entrebâille la poterne de leur succès. Bien sûr, la belle bougresse becquette la gloire à grands coups de parjures, noue et dénoue ses tentacules visqueuses, achète par intermédiaires l'aide des nobles, pardonne par intérêt, châtie par déception et, à la conclusion d'une horde d'affrontements drastiques avec la Saraï Khanum, elle installe enfin sa marionnette à la dictature de l'empire. Dans la candeur de son ébriété permanente ou dans l'ampleur de sa débauche, un souverain de paille croit diriger le peuple. En vérité, une esclave vaniteuse administre les territoires mongols, réalisant de la sorte une infime partie de son idéal! Sa quête patiente et tortueuse aboutit finalement! Elle touche au but ultime et salue la foule avec toute la fougue de sa coquetterie, de la même manière que Nini souriait au monde pépinois au soir du triomphe de Polydor.

Fiévreuse, Shadi Mulk convainc même le roi de l'épouser, affronte avec succès la hargne de la Grande Dame et une atmosphère de fête populaire salue son union légitime avec le nouvel empereur. Sa lente montée s'achève dans l'apothéose! Comblée au plus profond de ses folles envies, elle entreprend alors une chute rapide vers sa propre désintégration. À ses démarches se greffent de nombreuses erreurs: brouilles avec les grands, mépris absolu envers les domestiques, tendance à la somptuosité excessive, dépenses exagérées, chiquenaudes à des conseillers pourtant indispensables, nomination indue du derviche à un poste religieux trop important pour sa compétence, éloignement incompréhensible de Missoud et, surtout, traitement indigne réservé aux compagnes de Tamerlan! En effet, selon le voeu de sa frivole moitié, le monarque distribue tout d'abord Touman Aga et

Bougan Aga au hasard de ses orgies, puis donne la Saraï Khanum à un guerrier presque inconnu avant d'expédier Takil Cunum à Tabriz pour la vendre aux enchères publiques. Ici, l'auteur dévoile la subtilité de sa technique. Shadi Mulk se prélasser dans la gloire, épouse gaiement son rêve. Pourtant, elle commet plusieurs fautes, qui préfigurent sa chute prochaine. De toute évidence, la menace se superpose à la victoire et le lecteur discerne une violente percussion des temps du rythme d'oscillation. Arrogante, l'arriviste défie la tradition, la norme, le protocole, et continue sa marche de funambule, ravie par la proximité même du gouffre. L'écrivain maintient toujours ce vacillement entre une félicité de plus en plus précaire et un châtiment de plus en plus certain.

Puis, au sommet d'une ivresse artificielle, "l'impératrice de carnaval" se relâche, néglige les problèmes de plus en plus pesants et préfère se soûler au contact de la gaieté urbaine. Heureusement, le fidèle conteur lui rappelle la naissance d'une coalition et, ramenée à la réalité, elle réhabilite son homme en moins de deux semaines. Celui-ci, escorté par son épouse alors drapée d'un habit de cavalier, écrase Pîr Mohammed dans une bataille acharnée et le calme trompeur règne temporairement sur la ville. Mais les oppositions ne cessent de s'accumuler autour du couple. Le chantage honteux du moine, l'empoisonnement plus ou moins volontaire de Luli, l'assassinat du brave Cassim, le fantôme redoutable de la Grande Dame, le meurtre de Yahia, la perte de plusieurs appuis majeurs, le louvoiement de Medhi, l'avilissement progressif d'un roi dévergondé, autant de problèmes qui chambardent sans cesse les plans de la régente, compliquent son règne dérisoire et tracent des ravines néfastes au creux de ses aspirations. La solitude entoure ses pas, un sentiment d'impuissance inonde ses jours et

les nuits encouragent les traîtrises de son entourage. Les zones dangereuses l'enveloppent inexorablement. Les sombres présages du début persistent toujours. La punition approche!

Un nuage funeste, ourdi par Shah Rock, émerge brusquement! L'empereur renversé, elle s'achemine tout de suite à l'échafaud, le peuple la gifle au passage, la foule lacère sa peau. Les rues assourdissantes hurlent les sarcasmes, les gueux vocifèrent de furieux appels à la torture et à la mort. Clouée à son poteau de supplice, l'héroïne résignée revoit ses dernières bêtises en attendant son exécution. "L'homme au rat" lui explique ses bourdes et promet de lui procurer un poison rapide. Mais son martyre se transporte plutôt à Kasghar puisqu'un geste de clémence la relègue avec son mari déchu à une existence d'exil. Isolée en compagnie de quelques serviteurs, elle comploté toujours, maintient un Khalil prématurément vieilli à la succession impériale et brigue encore une kyrielle de projets. Toutes les combines avortent, la fatalité l'écrase lourdement! Son lamentable époux, amorphe, aveugle, ruiné par ses abus d'alcool, s'éteint finalement à l'âge de 27 ans. Par une foule de manigances et d'hypocrisies sentimentales, la femme a finalement tué l'homme-objet, outil inconscient de sa dé-marche.

Sur-le-champ, une nuée terrifiante encercle Shadi Mulk et crève dans un fracas d'apocalypse, répandant une justice depuis trop longtemps suspendue! Abou Saïd, un vulgaire laquais, pointe devant elle en tortionnaire impitoyable pour assouvir une vieille rancune. Les issues se referment toutes, la lumière chancelle! Menacée de viol par l'ancien grison de Ming, acculée au bord du sépulcre par ce bourreau inébranlable, elle n'entrevoit

plus d'ouverture et choisit le suicide avec tout le stoïcisme d'une louve traquée. Deux coups de poignard percent sa vie d'intrigues, imprégnée du sceau de la démesure et de passions irraisonnables. Ainsi meurt une longue liste de ruses, de meurtres et d'actes pernicieux, qui auront néanmoins permis à une esclave anonyme de ravir le titre d'impératrice durant presque deux ans. Ainsi s'accomplissent les augures néfastes. Ainsi se termine le long balancement entre des périodes euphoriques et comminatoires. Au terme de sa vie, Shadi Mulk se châtie elle-même, consciemment, et son geste rappelle un peu l'action de Louise Genest. À la fin de son épopée, celle-ci n'avait-elle pas couru directement au suicide en s'enfonçant seule au plus profond des bois en dépit d'une pluie torrentielle, du froid et des vents terribles?

En somme, Bertrand Vac ajoute à sa collection un personnage pervers, à la limite de l'insensibilité! Shadi Mulk allèche tout d'abord les sens d'un damoiseau naïf, manie ensuite ses émotions avec un cynisme quasi maladif et réduit sa logique à la dimension d'un polichinelle. Le dominant de façon éhontée, usant de son cœur comme d'une lance pour abattre Timour lui-même, le trompant sans scrupules avec son frère, souhaitant parfois le supprimer pour arriver à ses fins, cette créature machiavélique endosse pourtant la robe nuptiale au bout d'une route hérissée d'embûches. Elle frise la mort tout au long de son cheminement et dicte enfin ses foucades à la nation mongole, pendant que son piètre mari paie de sa santé physique et mentale les élucubrations de sa compagne. Encore une fois, la femme écrase l'homme et l'univers du créateur s'émaille d'une autre protagoniste habitée d'attitudes tyranniques.

Dans cette fresque épique, les dames tiennent une place prépondérante, déployant autour de leur sillage un énorme carrelet de despotisme. À la fois puissante, fière, jolie, maternelle et implacable, Khan Zadé surclasse totalement son pitoyable époux, Miran Shah. Volontaire et perspicace, celle-ci trame des conspirations, privilégie la montée de son fils et, à cet effet, destitue sans hésitation son propre conjoint et le laisse à l'équité du Seigneur. Son alliance avec Shadi Mulk n'étonne guère car les clauses du pacte militent en faveur de son enfant préféré. Aussi sauve-t-elle la courtisane, aussi imagine-t-elle la scène de l'avortement pour préserver les plus petits espoirs de son garçon!

Comme meneuse du clan adverse, l'impératrice ne cesse cependant de s'opposer à ses desseins, active à diffuser les mérites de sa progéniture. Jaunâtre, laide, sèche, l'épouse de Tamerlan inflige ses volontés à la cour et sa prépotence, son esprit querelleur ou son influence ne souffrent aucune faiblesse, aucune compromission. D'ailleurs, les mâles de son milieu courbent le front au gré de ses décisions, et seule la favorite s'aventure à contrecarrer ses résolutions. Pas surprenant que la Grande Dame la toise d'un regard méprisant, demeure sourde à ses larmes et corrobore l'arrêt mortel promulgué contre la captive! Puis, une série de conflits d'intérêts obligent les deux femmes à se heurter férolement. Forte de la coopération tacite de Medhi, la Sarai Khanum dénonce hardiment le mariage de sa rivale, refuse d'assister à la noce, berne sa bâtardise et, l'espace d'un court délire, subit la flétrissure quand une boutade la jette au bras d'un troupier. Pendant les nombreuses festivités, elle renouvelle cependant ses soutiens et une conjuration machinée dans le plus grand secret lui redonne tous ses pouvoirs. Son adresse détrône l'usurpateur et

cristallise sa victoire finale sur la tenace condottière.

La vilenie de ces créatures contraste toutefois avec la douceur d'une humble ménagère, la frêle Jacinthe. Toute entière à nettoyer, à laver ou à balayer la maison de ses supérieurs, celle-ci exhibe un physique terne, fade. Ses vêtements délabrés, sa gêne perpétuelle et la saleté inhérente à son métier moulent une apparence peu reluisante, lacune néanmoins compensée par le dévouement le plus total. Une pénible expérience charnelle décourage bien vite l'adolescente. Violée par des gardiens, elle se refoule bientôt sur sa servitude, admirant crûdlement la musculature de Khalil. Puis, son corps chétif se métamorphose au rythme de sa croissance, acquiert une beauté réelle et l'amour cerne enfin son âme. La tendresse d'un dialogue candide appâte Cassim et les deux tourtereaux paissent dans une communion éphémère. Une nuit de rêve la motive peu après à exprimer ses sentiments à son maître, mais une suite de maladresses érotiques attirent son expulsion. Des idées de suicide la balancent alors au bord du désespoir.

L'arrivée impromptue de Ming, le bouffon au corps de gnome, transforme sa philosophie et lui redonne goût à la vie. Alors, par ses nombreuses qualités elle enflamme le cœur du nain, s'attache à lui, veut même l'épouser en dépit de son handicap. Tout en continuant sa tâche de ménagère, la jeune fille berce ses illusions et songe au mariage quand son fiancé s'éteint inopinément, empoisonné par Yahia. Victime d'une brève dépression, Jacinthe manifeste cependant du courage, ses activités s'imprègnent d'un certain dynamisme et une autre aventure sentimentale enlumine l'ornière de son travail quotidien. Müdügen l'adore, gagné par l'humour et la gentillesse de la soubrette. Le couple se complète à merveille, la servante échappe de justesse à une tentative de meurtre et les amoureux partent

bientôt pour l'Aral. Une existence heureuse les attend au lointain d'une vallée.

À l'aide d'un sourire touchant, à l'aide d'une psychologie basée sur la mansuétude et la simplicité, l'odalisque conquiert donc tour à tour trois de ses compagnons. Sans violence, sans malice, sans mesquinerie! Une immense bonté émane de sa personne, lui permettant de contrôler à loisir la soif de ses prétendants. Comme une antithèse indispensable au sein d'un monde corrompu, l'humanité surpassé la petitesse, une rose fragile valorise la délicatesse!

En définitive, quatre héroïnes principales garnissent l'univers de la Favorite et le Conquérant. Shadi Mulk, en être arriviste et dépravé, écorche son mièvre conjoint et, par surcroît, usurpe le trône. Khan Zadé et la Saraï Khanum, grâce à leur mine racée et autoritaire, écrasent complètement les hommes de leur société dissoute. Jacinthe, comptant sur un amalgame de zèle, de prévenances et d'affabilités, apprivoise paisiblement ses soupirants. Comme dans les œuvres précédentes de l'auteur, les femmes surclassent encore leurs partenaires masculins. Le romancier persévere, analyse toujours les réactions du sexe opposé et les épisodes de son drame explorent d'autres nuances de la subtilité féminine.

Au demeurant, cette création n'exploite pas les différentes sortes de comique. Les diverses séquences de l'histoire ne propagent pas le rire facile ou raffiné, le ridicule absurde, l'humour ou l'ironie. Le contexte étranger, l'époque lointaine et les moeurs pittoresques des pays orientaux retiennent surtout l'attention, éclipsant les procédés loufoques de Saint-Pépin, P.Q., de l'Assassin dans l'hôpital et de Deux portes... une adresse.

Fertile en intensité tragique, en rebondissements farameux et en tension psychologique, le roman s'apparente plutôt à Louise Genest par l'identité de la technique, par le ballottement régulier entre la bénédiction et la menace, par l'attitude même de l'héroïne et sa marche progressive vers une mort inévitable. D'aventure, les traits d'esprit de Ming égaient l'atmosphère. À quelques reprises, le rictus malade d'un Khalil contaminé par la fainéantise retentit sourdement dans les murs du palais! Une de ses flèches atteint mortellement une acrobate en plein vol, un de ses commandements s'adresse à Bérendac depuis longtemps digéré par les lions! Un ricanement sadique entoure cette double sottise. Mais rien de plus, le lecteur ne rigole pas souvent; peut-être l'écrivain ne le désire-t-il pas!

Cette production en soi gigantesque ne reçoit pourtant pas un accueil très chaleureux de la presse²⁵ et le public, influencé par les critiques négatives, n'achète guère le livre²⁶. Une mauvaise planification au plan publicitaire nuit également à la vente²⁷ et, quelques mois plus tard, le volume sombre dans l'indifférence presque générale. Les conquêtes de Tammerlan ne fascinent pas le peuple québécois, les atrocités exotiques ne l'intéressent pas, les billevesées d'une esclave libertine ne l'enchantent pas.

Encore surpris par la riche bigarrure d'une civilisation étrangère, encore émerveillé par le coloris des coutumes asiatiques, encore repu de

25. Exemple: Gilles Marcotte, "Couleurs locales. Bertrand Vac", dans la Presse, 18 mai 1963, p. 8.

26. Voir biographie, p. 41.

27. Selon l'opinion de Bertrand Vac. Voir biographie, pp. 40-41.

ses innombrables trouvailles aux archives, Bertrand Vac savoure déjà d'autres défis, s'évade dans la fraîcheur de l'île Bonaventure, enfante un recueil de nouvelles et la "galanterie" moderne succédera désormais à la barbarie caduque du XIV^e siècle.

CHAPITRE VI

HISTOIRES GALANTES (1965)

Un peu déçu par l'accueil réservé à sa fresque historique, un peu décontentancé par l'indifférence locale aux prouesses de la favorite, mais enrichi par sa dernière expérience, Aimé Pelletier reprend ses activités quotidiennes. Sa profession l'accapare beaucoup, la chirurgie le retient longuement à l'hôpital et la visite des malades comble ses temps libres. Pour changer le cours de sa routine, le quinquagénaire voyage en Europe, séjourne en Amérique du Sud, parcourt les provinces canadiennes et roule régulièrement vers New-York. Les excursions en pleine nature l'attirent encore, la peinture s'impose chaque jour comme un hobby passionnant et, grâce au sport, il maintient une excellente forme physique! À 51 ans, l'homme respire plus facilement dans un Québec moins étouffant¹.

D'ailleurs, la contestation officielle diminue sans cesse, la critique devient plus tendre à son égard, les chapelles religieuses n'attaquent guère ses idées libérales². L'écrivain entre lentement dans l'oubli. Bien sûr, il esquisse à l'occasion des scénarios pour le théâtre, articule quelques pièces comiques et élabore d'autres intrigues policières; cependant,

1. Voir biographie, p. 41.

2. En 1964, la presse parle peu de Bertrand Vac. Celui-ci ne publie pas de livres et s'absente assez souvent. Par le fait même, il s'expose beaucoup moins aux piqûres des journalistes ou aux protestations du clergé.

aucun éditeur ne publie ces manuscrits, aujourd'hui empilés au fond d'un tiroir. Alors Bertrand Vac abandonne temporairement le genre romanesque, délaisse les longs développements du style psychologique ou dramatique et compose plutôt une kyrielle de courts textes. Ainsi naissent successivement huit nouvelles, bientôt colligées dans un recueil intitulé Histoires galantes, puis soumises au concours du Cercle du Livre de France. À l'ébaissement général, le créateur remporte le premier prix et, pour la quatrième fois depuis 1950, éclipse tous ses concurrents!

Dans cette oeuvre, toutes les histoires tournent autour de l'aventure amoureuse et, même si l'auteur limite volontairement ses intrigues à cet unique pivot, il continue quand même son éternelle étude de la complexité féminine. Ses obsessions fondamentales transpirent toujours et la plupart des récits découvrent différentes héroïnes aux allures bourgeoises. En effet, alanguies sur une plage mexicaine, confinées à l'intérieur d'une vieille bibliothèque du Massachusetts, lovées sur un lit parisien ou dispersées dans les régions montréalaises, plusieurs femmes pullulent au cœur d'une ambiance comique, en quête de satisfaction sensuelle. Elles subissent -ou imposent- les moindres caprices de la galanterie, identifiée aux multiples facettes de la véritable séduction, aux étapes raffinées et lentes d'une conquête sentimentale bien réussie. À cette fin, l'homme de lettres agite des créatures aussi superficielles que frivoles et sa technique exploite avec art plusieurs procédés. L'utilisation d'un langage teinté de préciosité ou de marivaudage, la description minutieuse des approches parfois pédantes du suborneur, l'importance accordée à la subtilité des boniments, l'absence quasi totale d'émotion intense, la vivacité des dialogues, le soin consenti au déroulement harmonieux du flirt, les effets

inattendus délivrés lors de la conclusion, autant d'éléments qui caractérisent la méthode du narrateur.

Le premier conte, particulièrement bien mené, illustre les multiples nuances de la réaction féminine, les désirs et les hésitations d'une mère quelconque. Un beau dimanche, celle-ci marche dans les sentiers de la Montagne, rêvant vaguement devant le paysage. Son regard croise soudain la silhouette d'un beau garçon. Alors commencent une vaste série d'attitudes contradictoires, tantôt naïves, tantôt réfléchies. Elle admire d'abord la fraîcheur du jeune homme, mais une certaine pudeur la force aussitôt à détourner la tête. La gêne l'envahit vite quand l'adolescent l'observe à son tour. Le prélude consommé, le jeu débute vraiment. Vagues de fierté, manières défensives, invention de stratagèmes afin d'évincer le séducteur, appels aux mensonges sympathiques, soif inavouée de l'inconnu, tourbillon de curiosité, distribution généreuse de conseils maternels, embûches suscitées avec le sourire, tout coule rapidement. Les manèges du damoiseau flattent la promeneuse. Les palabres anodins, les questions ingénues ou les monologues plaintifs piquent peu à peu l'intérêt des protagonistes et engendrent un climat de badinage. Ensuite vient le prétexte, une ondée violente, et le couple se retrouve dans l'auto. Un sentiment de fureur, amoindri par un plaisir évident, pénètre la dame quand le jouvenceau baise son bras à l'aide d'une ruse enfantine. En vérité, la tactique lui plaît! Elle aime les trucs plus ou moins habiles de son partenaire, stimule ses tentatives et déplore son échec inévitable. D'aventure, le remords l'assaille, la peur la rend méfiante: les gens peuvent la reconnaître! Enfin, une tirade philosophique conclut l'entretien:

... vous n'éveillez que de la curiosité en moi,
et... l'amour est la seule excuse à ce que vous

me proposez. Je me donne quand j'aime, et alors ce n'est pas se donner, c'est échanger. Je ne suis pas généreuse, et surtout pas au point de me donner à vous dans le seul but de vous faire plaisir. Si j'acceptais l'aventure que vous me proposez, j'en sortirais amoindrie, indigne de vous³.

La femme, pleine de compassion et d'instinct protecteur, repousse délicatement son interlocuteur dépité. La chute finale de leur brève liaison surprend: le soupirant, en apparence découragé, relue déjà une autre fille, à la stupéfaction de sa compagne.

En somme, un semblant de mansuétude, un relent de douce maternité et un besoin de nouveauté la poussent à accepter les avances du tourtereau, avant de diriger la conversation à sa guise. Menant le bal sans aucune violence verbale, refusant d'écraser ou de rebuter son camarade, elle le congédie à regret.

La deuxième fable raconte une idylle plus mouvementée. Excessive, menteuse à loisir, alléchée par l'élégance masculine et fatiguée d'un mari qui ne la satisfait plus, Marguerite recherche constamment des heures d'exaltation. L'occasion se présente lorsque, pour rendre service à un copain, elle visite le prisonnier Gunther. Conquise par le joli minois du pauvre allemand, envoûtée par le charme exotique de sa blonde chevelure, l'infidèle goûte l'extase à plusieurs reprises. Se compromettant sans retenue, prenant l'initiative et défiant le risque avec l'audace d'une personne enivré, l'aventurière retourne souvent à l'Ile-aux-Noix et vit une odyssée exaltante. Bizarrement, une peccadille rompt leur roman et le départ de

3. Bertrand Vac, Histoires galantes, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, p. 25.

l'european, pour des raisons fuites, incite simplement Marguerite à s'amouracher d'un mexicain. Sur le sable d'Acapulco, Pepe s'inscrit dans la ligne de ses futures victimes. En fait, cette créature incohérente se moque de son époux, le berne à satiété et semble également supérieure à son amant puisqu'elle règle leur sort, décide la rupture et s'oriente d'emblée vers d'autres horizons. L'amour du changement force toujours son implication. Son attirance pour de nouveaux étalons l'invite à poser les premiers gestes!

La troisième histoire, qui évoque la libération sexuelle de Jean-François Marquette, expose en même temps le charisme d'une logeuse. Jalouse de ses attraits provocants, lauréate d'une épreuve de beauté, cette dernière choisit d'initier l'étudiant aux réalités de la vie. À 20 ans, ne doit-il pas connaître la volupté et oublier un tantinet les livres? Une suite de manœuvres éveillent aussitôt le jeune à l'ivresse sensuelle. Poses lascives, séances de massages en présence du conjoint, expositions fréquentes d'une nudité sculpturale, propos suggestifs, allusions troublantes à des thèmes délicats; une foule de manigances bouleversent sans répit le pitoyable universitaire, qui se borne à la contempler par une fissure. Se sachant épiée, elle pratique avec d'autant plus de fougue un passe-temps rémunérateur: la prostitution. La période du carême brise paradoxalement ses habitudes scandaleuses. En cette époque austère, le mari bénéficie de ses faveurs et cesse pour un instant le ménage des chambres. Avec la bénédiction de la patronne, il règne temporairement sur la maison et récupère son ancien panache. Toutefois, la fête de Pâques terminée, le train-train journalier recommence. Jean-François redevient un sujet d'attraction. Clémentine redouble ses attaques sournoises, "le ten[ant] en laisse sans

jamais le flatter"⁴. Benêt, excité, survolté, vaincu par une rafale d'artifices, ce dernier ne résiste plus. Seules une aboulie permanente et une faible condition pécuniaire l'empêchent d'aborder la maîtresse et de lui avouer ses aspirations. Dépassant le stade de voyeuse, la garce procède finalement à la délivrance du néophyte. Le temps d'user de ses influences pour le sortir de prison, le temps de le rejoindre dans son lit, le temps d'abattre ses derniers scrupules et le collégien bascule sur-le-champ dans le monde adulte. En vérité, une affable scélérate déclasse gentiment son conjoint, le réduit à l'état de laquais avant de remuer à volonté les sens de son candide pensionnaire. Un don naturel pour les initiations l'aide à soulager les fièvres du fils Marquette.

Si ce mélodrame permet d'orchestrer une longue paraphrase, il en va tout autrement dans le quatrième récit, remarquable par sa concision. La tragédie des deux bibliothécaires relève davantage de l'anecdote et ne dévoile pas une analyse profonde de la condition féminine. Au moment où les célibataires écoulent leurs vacances en Amérique Centrale, une mésaventure révèle un aspect caché de leur maigre personnalité. Confondues avec des racoleuses nocturnes, elles protestent de leur innocence et se refusent à payer une amende de 50,00 \$. L'entêtement d'un policier les oblige à jouer plusieurs cartes: indignation, solitude, statut privilégié, carence monétaire, méprise incontestable... Le plaidoyer ne parvient pas à ébranler la dialectique du gendarme et il ne reste plus qu'à brandir l'argument suprême. Dandinant un buste décrépit, les étrangères balancent maladroitement leurs corps, "prêtes à sacrifier leur vertu pour défendre leurs

4. Ibid., p. 73.

principes⁵. La tentative échoue et les malheureuses signent à contrecoeur une carte de prostituée, évitant de cette façon la perte d'une somme considérable. Certaines que leurs compatriotes n'apprendront jamais cette déconvenue, éclosé dans une contrée si lointaine, elles regagnent paisiblement Boston. Mais John Green, témoin de la discussion, ressuscite l'incident lors d'une réception ennuyante et les déboires passés des directrices soulèvent rapidement les gloussements des invités.

Cet épisode, inséré comme une parenthèse dans l'ensemble du livre, contraste avec la triste épopée de mademoiselle Malencort, une vierge irréductible (cinquième nouvelle). Riche, racée, toujours vêtue avec grâce, Irène s'occupe d'oeuvres de charité, affiche partout des attitudes pieuses et son esprit religieux déborde souvent sur la bigoterie⁶. Encore imprégnée des sermons du curé, de l'auréole des saints, de l'image des archanges ou de la lumière des vestales, elle fréquente l'Oratoire Saint-Joseph et ses discours colportent dans les salons les mérites de sa propre virginité. Par défi, un peintre entreprend de la séduire et il affronte d'énormes difficultés. Des dessins pornographiques étalés négligemment sur une table drainent l'attention de la pucelle, mais le remords l'assaille immédiatement. Misant sur la patience, Guillaume Courseul la traque régulièrement, dans l'auto ou au cinéma, à son appartement ou à l'église. L'hermine affolée s'adoucit de jour en jour, se laissant apprivoiser et se défilant toujours au moment crucial. La carapace fond doucement, les convictions

5. Ibid., p. 87.

6. En campant le personnage d'Irène Malencort, Bertrand Vac se souvient sûrement de Dalila Papillon et de Fleur-Ange Lagacé, les deux bigotes de Saint-Pépin.

chancelent, l'artiste ose quelques audaces à peine réprimées. Pourtant Irène ne peut mener l'expérience à sa limite, bien qu'elle brûle sous les caresses et que l'envie la torture jusque dans ses songes! Ardente, bourrelée de préjugés et de pulsions inassouvies, la voici en train de lutter de toutes ses forces contre la tentation. Les paroles encourageantes du prétendant n'ébranlent guère sa passivité, mais préparent l'abandon final. Victime d'un passé janséniste, elle tergiverse, hésitant longtemps à agir comme modèle. Une honte viscérale empêche le moindre geste de complicité. Suite à des demandes répétées, la dévote pose à l'atelier et se déshabille avec peine devant son maître. Au terme de la séance, mademoiselle Malencort revêt encore ses allures de tertiaire intractable, craignant pour le salut de son âme. Un soir de tempête, les scrupules tombent et le chasseur savoure enfin sa proie. Si la bougresse éprouve une béatitude réelle à la conclusion d'une nuit nuptiale, elle recouvre toutefois très tôt sa physionomie de bête effarouchée. Le carême achève, le spectre de la faute mortelle la paralyse à nouveau, le repentir la propulse au confessionnal et un voyage saluaire ensevelit les vestiges de sa récente incartade. Inébranlable, la pécheresse clôt l'idylle, répudie son amant de manière péremptoire et écarte carrément tout autre rendez-vous. De la sorte, une foule de complexes, une série de principes mal compris et des sursauts de contrition lui permettent de contrôler, de déjouer à son gré les stratégies de Guillaume, voire d'en repousser ou d'en rompre la trame. Les sévères leçons du passé, ruisselant dans ses artères, interdisent un plein épauissement. À cause d'une éducation austère, elle déroute son compagnon, freinant par le fait même une possibilité de bonheur et un besoin d'évolution normale. À travers ce cas pathétique, l'écrivain dénonce donc une

tradition plus que centenaire, celle où l'existence se justifie par l'ignorance, le sacrifice ou la frayeur.

Sur un ton beaucoup moins moralisateur, le sixième conte relate l'emprise d'une libertine sur Michel Perrier, charmeur incorrigible. Éblouissante sirène striée de lignes poétiques, déesse nimbée d'une peau rose affriolante, Odile affecte au milieu des réceptions un caractère digne, insaisissable, plein de mystère. Sa croupe alléchante, ses connaissances approfondies en peinture, en théâtre, et sa conversation érudite allument vite la convoitise de Michel. À l'affût d'une prise de choix et sûr de sa recette infaillible, celui-ci multiplie les hommages; sa fatuité pavoise déjà sur une réussite inévitable. À l'avenant, il distribue les louanges, déploie une rare virtuosité et, bientôt, la nymphe s'assoupit à ses côtés, pâmée, repue, délivrante. Et voilà que tout se complique! Au réveil, elle quitte les lieux en vitesse, promettant à son comparse éberlué de téléphoner cinq jours plus tard. L'infortuné coureur traverse des moments pénibles. L'angoisse le ronge, l'anxiété dérange sa tranquillité coutumière. Pour la première fois, quelqu'un lui résiste, quelqu'un le fait languir, quelqu'un perturbe ses projets. Il attend, compte les minutes, néglige ses amis et limite ses sorties. Lorsque madame Carmena le contacte nonchalamment avec un retard intolérable, un accès de rage le porte à hurler moult reproches. Son amour-propre écorché, monsieur Perrier souffre profondément! Quelques minutes après, la belle sonne à son appartement! Sa confiance renaît derechef et sa vanité de mâle augmente au rythme des tressaillements de sa maîtresse. Puis, à la fin du moment de plénitude, Odile disparaît. Aucun message, aucune adresse, aucune trace! En vain la recherche-t-il partout dans les castes montréalaises! Esseulé, Michel

traîne une vie tourmentée, incapable de concevoir une telle fuite. Comment peut-on dédaigner ses faveurs? Au seuil du découragement, il comprend avec consternation que la dame vient de l'éconduire sans fournir la moindre explication. À Haïti, elle appâte déjà sa prochaine victime. Peu après, Élaine Dubourg éclaire la situation. Odile agit toujours ainsi: mue par le désir charnel, guidée par un instinct de possession, la chasseresse relance un acolyte, le gouverne totalement, manie ses sentiments au point d'avilir son jugement et l'expulse ensuite de la façon la plus cavalière. En fait, une domination complète, une victoire indiscutable de la gentille satyre!

À cette chronique, basée sur le despotisme et la fatalité d'un personnage insensible, succède une narration axée sur l'ingénuité d'une couventine (septième histoire). Marguerite Dulong arbore des coiffures extravagantes, se maquille de rouge à lèvres, avance un corps bien ciselé, distribue les oeillades à qui mieux mieux, signe les billets doux à profusion: bref, son comportement choque les autorités, sa conduite offusque les bonnes âmes, ses manigances affriandent les appétits de la gent masculine, sa figure de chatte assoiffée appelle les collégiens aux meilleures jouissances. Gérald Tremblay, ami de Raymond Désilets, la remarque dans la cour de l'école. Autant par bravade que par intérêt, il veut la subjuger. La jeune fille s'empresse de lui faciliter la tâche. Devinant sa nervosité, pressentant sa timidité, elle va l'encourager au hockey, lui frôle habilement les genoux en pleine réunion et, par un ensemble de ruses, gagne son amour. Etreintes, baisers, chatouillements, l'étudiante autorise tout, mais se débîne au moment extrême. Prudente, elle exige des contraceptifs. L'éphèbe exauce promptement cette requête et la résistance de la tourterelle s'atténue volontiers. La présence d'un spectateur ne la dérange pas; un

restant de décence exige à peine quelques bribes d'explications. Peu à peu, les unions s'espacent, la passion s'amenuise. Surtout que Marguerite montre un comportement bizarre! Les cours de religion la transforment, la morale du prêtre bouleverse sa sérénité. Maintenant première en catéchisme, soliste à la messe, comédienne dans des pièces chrétiennes, l'adolescente pavane des airs de modestie et annonce avec pompe une confession générale. Au couvent, les alléluias retentissent, les prières s'additionnent d'une cellule à l'autre, les hymnes de reconnaissance pleuvent car tous croient à une vocation possible. La donzelle flotte peut-être dans les sphères de la sainteté, mais quelques loustics plus perspicaces notent les "regards ravageurs" destinés au ministre de la paroisse. Marguerite continue à revoir Raymond, marie le bedeau par sens pratique et enfante un joli poupon, réplique fidèle de Gérald... ou du curé!

En résumé, cette création insiste sur la simplicité d'une écolière, affriolée par n'importe quel membre du sexe opposé. Un penchant prononcé pour les ébats amoureux explique sa tendance à enjôler les garçons. La bifurcation religieuse, loin de tempérer sa monomanie, en active tout simplement les manifestations. Sous l'emprise d'une forme d'éréthisme, elle aguiche les hommes et, en quelque sorte, les régit inconsciemment.

Pour des mobiles plus rationnels, madame Garceau tente d'amadouer son ancien fiancé (huitième conte). Jolie, impressionnante dans ses habits sobres, admirée par l'élite parisienne, celle-ci aperçoit Marcel Gendron au cours d'une promenade. Pigeant dans ses réserves d'astuces, l'homme déclenche aussitôt son offensive traditionnelle et les compliments les plus usés inondent un dialogue courtois. Adoptant une mine fascinée, Marie

bavarde joyeusement, suit son compère au bar et suggère de monter à l'appartement. Le quadragénaire trépigne de joie en pensant aux prochaines heures d'apothéose. Un bouquet de fleurs et une coupe de vin complètent l'atmosphère romantique et, déjà, le galantin rêve au dénouement. Pressé de cueillir sa fleur, il s'extasie devant l'innocence de sa victime, sans percevoir ses agissements étranges! Elle l'embrasse à souhait, attise sa flamme, réveille sa concupiscence. Un strip-tease suggestif et un visage langoureux le laissent pantelant. A l'instant où monsieur Gendron glisse fébrilement sous les couvertures, l'amante, soudainement glaciale, révèle ses intentions:

Je voulais simplement te montrer ce que tu as manqué en ne m'épousant pas. Tu m'as quittée pour ta grosse riche. Tu l'as, garde-la! Je me suis mariée par dépit le même jour que toi, pour te prouver que je pouvais me passer de toi. Peine perdue! Tu n'en as rien su. Heureusement, le hasard a voulu que je devienne amoureuse de mon mari, et je vais de ce pas le retrouver en Finlande⁷.

Une vieille rancune cause donc une scène bouffonne, des idées de vengeance motivent une bourgeoise à endormir son soupirant, puis à le manipuler jusqu'à l'achèvement d'un plan diabolique.

En définitive, Histoires galantes peint une panoplie de dames envoûtées par l'intrigue amoureuse. Mariées ou divorcées, elles évoluent pour la plupart dans un monde artificiel, actives à satisfaire leur frénésie érotique. Le narrateur mentionne brièvement leur état, leur famille, leurs activités essentielles ou leurs violons d'Ingres. La plupart du temps, il effleure ces thèmes et concentre les compositions autour de la prouesse

7. Bertrand Vac, op. cit., p. 194.

sexuelle. Le lecteur ne discerne ainsi qu'un seul aspect des personnalités et, faute d'indices, conclut à leur pauvreté psychologique. À tort probablement! Néanmoins, une constante frappe l'esprit: ces héroïnes, instruites ou coquettes, dominent leur godelureau, mènent le jeu selon leurs caprices et, dans cette optique, invoquent des raisons tour à tour fantasques ou logiques. Reflux d'instinct protecteur, admiration de la beauté pure, élans sensuels, adresse exceptionnelle pour initier les puceaux, remords issus d'une éducation négative, propension à abattre la résistance adverse, mémoire vindicative, autant de prétextes différents pour manoeuvrer les damerets. Comme dans les autres livres de Bertrand Vac -à une proportion plus restreinte évidemment- la femme manie l'homme, dictant sa fantaisie avec ingéniosité.

Toutes ces péripéties baignent dans une atmosphère légère, cousue de plaisanteries fréquentes. Le sang ne ternit jamais le cours normal d'une aventure, le suicide et l'idée dépressive ne traversent jamais la pensée des personnages. Pour Aimé Pelletier, la galanterie se résume à un divertissement et le ton badin des conciliabules confirme cette conception. La causerie des couples, le recul maladroit de la défenderesse, les recours aux clichés désuets, les conduites godiches ou les trucs de la séduction distillent toujours une note comique. D'ailleurs, chaque récit, clos par un coup de théâtre plaisant, entraîne un sourire narquois. Pince-sans-rire, l'auteur ébauche ses canevas d'un œil taquin et la majorité de ses esquisses contiennent des ingrédients cocasses. Se souvenant de Saint-Pépin, P.Q., il vise à juger de toutes les façons possibles et, dans ce but, les tableaux burlesques foisonnent. Ainsi, Jean-François Marquette, gaffeur et jobard, entrevoit un jour les formes plantureuses de sa propriétaire.

Penaud, celui-ci ne tarde pas à balbutier un flot d'excuses avant de débouler avec fracas dans l'escalier avoisinant (N. III)⁸. Plus tard, le garçon décide d'étudier la technique amoureuse. Juché à la cime d'une commode chambranlante, il scrute avidement, par un orifice, les contorsions des clients et la figure radieuse de Clémentine. Le voyeur s'épuise, trébuche, s'écroule lourdement, se blesse... et un vacarme infernal déchire le silence nocturne (N. III)⁹. À une autre occasion, le puceau fête la fin de l'année scolaire et se réfugie dans un bordel. Les policiers entrent à l'improviste! Ils voient seulement la prostituée... et discernent avec stupéfaction les orteils du luron préoccupé à draper sa nudité derrière les tentures de la chambre (N. III)¹⁰. Deux derniers exemples rappellent des faits grotesques. Une équipe de baseball, perchée sur la toiture d'un solarium, assiste médusée aux déhanchements d'un grec, attentif à ravir une vieille tante en l'absence du mari. Sa savante exhibition captive, mais les rires fusent rapidement et la horde détale en vitesse, poursuivie par les cris furieux de l'épouse adultère (N. VII)¹¹. Le lendemain, le groupe cherche une nouvelle distraction! Un fil métallique, tendu à la gorge d'un constable trop zélé, étend le misérable au ras d'une ruelle sale et la bande se disperse en vitesse, la bouche tordue par un rictus de contentement (N. VII)¹². Le lecteur ne trouve peut-être pas cette scène très drôle car

8. Ibid., p. 53.

N = abréviation de "nouvelle". Le chiffre romain correspond au numéro de la nouvelle dans le recueil.

9. Ibid., p. 67.

10. Ibid., p. 77.

11. Ibid., p. 165.

12. Ibid., p. 166.

un être humain se blesse gravement et reçoit des soins à l'hôpital. Il faut toutefois signaler que les jeunes, eux, demeurent absolument insensibles au sort du policier et, alors, ils peuvent s'esclaffer à la vision d'un tableau inhabituel. En outre, l'agent cycliste agit mécaniquement, ne s'adapte pas à une situation différente et ne modifie aucunement son rythme devant l'obstacle. Il manque donc de cette souplesse que la vie exige. Une "raideur" marque sa démarche, il continue sa route de façon automatique, s'écroule subitement et le rire surgit, corrigeant sa distraction temporaire. À vrai dire, les adolescents se réjouissent en tirant des ficelles et en manipulant l'homme comme une vulgaire marionnette.

En définitive, ces sortes de comiques grotesques se basent toujours sur le principe du mécanique, sur le choc entre l'attendu et l'inattendu et sur les effets de surprise qui en découlent fatallement. Loin d'abuser des spectacles loufoques, l'écrivain satisfait aussi les exigences du public plus érudit. Il cultive un comique "pour intellectuel", fondé sur les mots d'esprit ou les figures de style. Cette fois, les actions ou les situations bizarres n'importent plus! Le sourire vient plutôt des termes eux-mêmes, agencés par le narrateur pour produire un amusement de l'esprit. Les mots ne décrivent plus simplement des numéros insolites! L'écrivain les emploie subtilement, les dispose avec adresse afin de provoquer des effets risibles. Et, dans cette optique, Bergson conclut:

[Le comique] ne constate [plus], à l'aide du langage, certaines distractions particulières des hommes ou des événements. Il souligne les distractions du langage lui-même. C'est le langage lui-même, ici, qui devient comique... La phrase, le mot [ont] ici une forme comique indépendante¹³.

13. Henri Bergson, le Rire. Essai sur la signification du comique, Paris, P.U.F., 1972, p. 79.

Comme la vie, comme la société, la langue doit évoluer, se renouveler, s'assouplir, se mouler aux diverses contingences et varier sans cesse ses paramètres. Elle ne doit pas se répéter sans raisons, se figer, s'exprimer de façon machinale ou mécanique. Elle doit déployer un caractère alerte et vivant. Sinon le rire, imbu d'un pouvoir iconoclaste, se charge de la châtier.

Et Bertrand Vac châtie bien! Il exploite à profusion les ressources de l'art littéraire et suscite le rire par une fine utilisation des mots. Tout d'abord, les comparaisons les plus pittoresques jalonnent les textes. Marguerite veut-elle suggérer l'ampleur de son désarroi (N. II)? Une image truculente rend aussitôt son état d'âme: "Je me traîne d'une réception à l'autre. Je me traîne, littéralement, comme une veuve qui aurait encore son mari. Non! Pas comme ça. Je ne sais plus"¹⁴. Ici, les termes traduisent une absurdité évidente. La logique erre. Une veuve, par définition, n'a plus de mari et en éprouve un chagrin quelconque. Or les mots de la comparaison ménagent une surprise, suggérant une idée contraire à la perception sociale. L'illogisme naît d'une association verbale en soi inconvenante, qui occasionne alors le sourire.

Plus tard, dans la cinquième fable, le créateur veut souligner les excès d'Irène, une cagote invétérée. Trois perles illustrent alors la phobie de la vierge:

Tout en elle respirait la femme, mais chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, il était surpris d'entendre ce qu'elle disait, comme si son directeur

14. Bertrand Vac, op. cit., p. 37. Les soulignements des citations sont de nous.

de conscience avait parlé à sa place¹⁵.

...elle se laissait porter comme dans les bras d'un curé,...¹⁶

Savourant sa victoire, elle allait par l'appartement, aussi calme qu'une nonne qui éteint les cierges après l'office¹⁷.

Pourquoi ricane-t-on en lisant ces trois comparaisons? Parce que les phrases contiennent des germes d'absurdité. Une femme doit développer une pensée personnelle; une femme ne doit pas se retrouver dans les bras d'un curé; une femme ne doit pas modeler son calme sur celui d'une nonne qui clôture un office. Cela contredit l'ordre normal, brise l'équilibre régulier, et l'observateur porte vite un jugement. La dégradation cause ici le plaisir et, comme la dame emprunte toujours des attitudes bigotes, les nombreuses allusions à sa religion biaisée rendent les effets encore plus désopilants. D'ailleurs, l'auteur recourt assez souvent aux comparaisons religieuses, engendrant ainsi une forme d'automatisme. Par leur fréquence et par leur accumulation, ces images finissent par créer une habitude et procurer un rire instinctif. Le procédé de la réduction entretient également la gaîté: les textes diminuent à dessein la personnalité de la victime, Irène Malencort, dont le prestige s'amenuise sous une redondance de traits tendancieux.

Enfin, le sixième conte montre un Michel Perrier impatient, au bord de l'exaspération. Il manifeste vite son irritation à l'aide d'une

15. Ibid., p. 94.

16. Ibid., p. 94.

17. Ibid., p. 118.

tournure spirituelle: "Il avait beau se dire que, s'il plaisait, c'était flatteur, il se sentait comme un poulain auquel on tente de passer le mors"¹⁸. Le substantif "poulain", attribué ici à un mâle d'une quarantaine d'années, étonne et ainsi divertit, c'est-à-dire "distrait en récréant". En face des femmes, Michel ressent encore la fougue, l'agitation d'un jeune cheval: et l'identification de l'homme à cet animal fringant évoque bien l'ardeur languissante de l'adulte qui s'efforce désespérément de conserver sa jeunesse. Donc le mot lui-même, fort bien choisi, fait rire et peint admirablement l'état d'âme du héros toujours coincé ("auquel on tente de passer le mors") par ses conquêtes féminines.

Quelques antithèses et plusieurs contrastes savoureux enrichissent également les narrations:

Karl se lève si tôt le matin pour brasser son chocolat, que je m'en voudrais de le faire coucher tard¹⁹.

Oh! à l'occasion, un vieux monsieur m'a bien proposé l'aventure, mais il n'avait rien à y perdre, et moi rien à gagner²⁰.

...je m'imaginais déjà, moi, portant le boulet; lui, tirant sa chaîne²¹.

Quand John Green ne s'amusait pas, il amusait.
Il amusait donc à la réception...²²

18. Ibid., p. 127.

19. Ibid., p. 36.

20. Ibid., p. 191.

21. Ibid., p. 39.

22. Ibid., p. 85.

...lui, pour se reposer de ne pas avoir fait grand-chose. Pourtant, il s'agait beaucoup, surtout à l'heure où les midinettes rentrent chez elles²³.

Bertrand Vac établit des oppositions entre les termes et, par ce procédé, il plaît au lecteur érudit qui savoure les contrastes, les jeux de mots et l'organisation ingénieuse du langage ("se lève tôt le matin - faire coucher si tard"; "rien à y perdre, rien à y gagner"; "moi portant le boulet, lui tirant sa chaîne"). Le créateur obtient du risible de la langue elle-même et, au surplus, prépare une forte surprise en tissant des liens absurdes ("se reposer de ne pas avoir fait grand-chose"), teintés d'exagération et de caricature systématique (l'image du "boulet" et de la "chaîne" paraît très excessive). Alors, l'esprit de l'écrivain s'épanouit vraiment, i.e. "une certaine disposition à esquisser en passant des scènes de comédie, mais à les esquisser si discrètement, si légèrement, si rapidement, que tout est déjà fini quand nous commençons à nous en apercevoir"²⁴.

Parfois, les gradations ou les accumulations martèlent la cadence, variant le rythme régulier et, par le fait même, soufflent une brise de fraîcheur dans les divers tableaux:

Je boude, je me ronge les sangs, je t'en veux,
je ne t'écris plus²⁵.

...et ce fut une tornade, un ouragan, un typhon²⁶.

23. Ibid., p. 185.

24. Henri Bergson, op. cit., p. 81.

25. Bertrand Vac, op. cit., p. 38.

26. Ibid., p. 41.

La sonnerie de la porte les surprit enlacés,
trempés, fouettés et heureux²⁷.

...elle n'avait que le temps de paraître comprendre ce qu'elle venait d'entendre qu'il l'encensait d'une autre phrase; il la cernait, l'enveloppait, la convoitait²⁸.

Chaque soir, le pas léger, l'oeil vif, le teint en fleur et la chevelure soigneusement ondulée, il chassait, faubourg Saint-Honoré²⁹.

Dans ces sentences, les noms, les adjectifs et les verbes, habilement combinés à des rythmes différents, expriment l'exagération. De plus, l'accumulation volontaire des nuances amène un délice cérébral, un étonnement de l'intelligence.

Si populaire dans les livres précédents, la métaphore épice rarement les développements. Le narrateur assimile bien Clémentine à un démon et Jean-François à un chien- "〔elle〕 le tenait en laisse sans jamais le flatter"³⁰ - mais n'emprunte pas souvent ce procédé. Cette dernière image indique que le jeune Marquette a perdu toute sa personnalité pour devenir "la chose" de sa logeuse; d'où le sourire de l'observateur. Jean-François désire tellement Clémentine qu'il ne possède plus sa lucidité. Il semble son bien, sa propriété, son caniche, sa "chose". Ici se vérifie encore la loi de Bergson: "Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose"³¹.

27. Ibid., p. 82.

28. Ibid., p. 126.

29. Ibid., p. 185.

30. Ibid., p. 73.

31. Henri Bergson, op. cit., p. 44.

Par contre, plusieurs proverbes égaient les séquences d'une pointe originale. Afin de marquer la délicatesse, la fragilité et la splendeur de Gunther, Marguerite déclare: "On n'attelle pas les caniches aux traîneaux"³². Pour sa part, Guillaume Courseul exprime sa philosophie au moyen d'une phrase croustillante: "En amour, tant qu'on n'est pas arrivé à ses fins, toutes les ruses sont bonnes"³³. Enfin, si le peintre adore effeuiller les roses; il ne les retient pas longtemps et deux remarques chargées d'une doctrine épicurienne dégagent son opinion: "On ne tue pas deux fois la même biche,... les lions meurent lorsqu'ils ne peuvent plus chasser,"...³⁴ À quoi tient le comique de ces adages? C'est que le narrateur se sert du langage comme s'il agitait des ficelles. Il choisit des formules bien connues, consacrées par le temps (proverbes) et les parodie en glissant un paradoxe ou une absurdité ("amour" au lieu de guerre, "caniche" associé à "traîneaux"). Bertrand Vac forme des tournures étranges dans des phrases stéréotypées, acceptées et bien frappées. À l'aide d'un style réduit et emprunté, il introduit donc du vivant dans un langage mécanique. L'écrivain contrefait une expression courante, mais intercale une petite différence qui change totalement le sens logique du dicton initial ("tuer une biche" au lieu de conquérir une femme). En somme, une loi de Bergson s'applique encore: "On obtiendra un mot comique en insérant une idée absurde dans un moule de phrase consacré"³⁵. Le lecteur averti, soudainement

32. Bertrand Vac, op. cit., p. 46.

33. Ibid., p. 109.

34. Ibid., p. 121.

35. Henri Bergson, op. cit., p. 86.

réveillé, sourit de la variation verbale d'autant plus que les personnages prononcent les axiomes de façon très machinale, comme des robots. L'ambiance comique s'amplifie aussi par la vanité légendaire de Michel. Il se compare au roi des animaux ("lions") et confond ses victimes avec de simples "biches".

Ces trouvailles stylistiques, tout en contentant le lecteur plus difficile, répandent un baume agréable et entretiennent une atmosphère de jovialité continue. Sans contredit, le comique jaillit de ces prouesses verbales. Le jeu de mots continual "fait plutôt penser à un laisser-aller du langage,... trahit donc une distraction momentanée du langage, et c'est d'ailleurs par là qu'il est amusant"³⁶. En fait, selon la dialectique de Bergson:

le langage n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est une oeuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain. Nous sentons en lui quelque chose qui vit de notre vie; et si cette vie du langage était complète et parfaite, s'il n'y avait rien en elle de figé, si le langage enfin était un organisme tout à fait unifié, incapable de se scinder en organismes indépendants, il échapperait au comique...³⁷

Au demeurant, Bertrand Vac aiguise quelquefois ses griffes et dénonce allègrement l'absurdité de certains rites. Cynique, ce dernier signale le ridicule des réflexions erronées ou l'absurdité des théories biaisées. Partial, il rapporte des événements bizarres et s'efforce d'abattre les préjugés, religieux, familiaux ou sociaux. De nombreuses preuves attestent

36. Ibid., p. 92.

37. Ibid., p. 99.

cette intention! Clémentine pratique la prostitution tous les jours, sauf durant le carême. Les gens désertent les cabarets et sa clientèle s'ame-nuise d'autant plus! Elle gratifie donc son mari et, jusqu'à Pâques, ob-serve strictement les préceptes de l'Eglise. Les litanies pascales égre-nées, la chrétienne retourne à son métier favori (N. III)³⁸. De même, la patronne de Jolicoeur condamne temporairement le piano pour s'astreindre à la pénitence. Une musique trop gaie nuit à l'esprit liturgique de la se-maine sainte et la ménagère assiste chaque matin à la messe, privant ainsi le laitier de ses ardeurs quotidiennes. Une quarantaine de jours plus tard, elle recommence de plus belle sa vie de pécheresse (N. III)³⁹. Les réac-tions d'Irène Malencort accusent aussi une inconséquence navrante. Sans . cesse imbibée d'une inquiétude permanente, sans cesse tenaillée par un re-mords perpétuel, la vierge redoute le péché, consent aux gestes téméraires du peintre, mais regimbe à toute participation personnelle: ce refus de complicité diminue son sentiment de culpabilité. Anxieuse d'effacer ses crimes, elle part en voyage! L'avion ne la terrorise nullement parce que l'absolution lui assure le pardon de ses fautes et, partant, l'état de grâ-ces temporaire (N. V)⁴⁰.

L'illogisme des principes, l'incohérence des actes provoquent le rica-nement du public, quand même indulgent devant cette parodie de la déraison humaine! Outre la description de ces déviations passagères, le littérateur se plaît à travestir sa pensée et, souvent, une drôlerie cache son avis

38. Bertrand Vac, op. cit., pp. 69-71.

39. Ibid., p. 69.

40. Ibid., pp. 102, 103, 106, 111, 119.

véritable. L'humour sain germe de sa plume et les répliques diffusent des traits piquants. Karl, un valeureux combattant, travaille dans une manufacture et Marguerite constate en souriant:

...à son travail qui commence à 5 heures et demie chez Cadbury. Voilà où la guerre l'a conduit, lui! à l'usine de chocolat⁴¹.

Au sujet de son époux, elle livre une remarque suave:

...et je me sentirais bien plus utile là-bas [Europe] qu'auprès d'un mari qui m'humilie à plaisir en faisant plus d'argent que je ne parviens à en dépenser⁴².

Voulant indiquer les avantages de la guerre et la fourberie de son conjoint, elle écrit à Marcelle:

Mon mari s'en accommode assez bien, lui, puisqu'elle lui permet de brasser des affaires. Si le beurre ne se vendait pas dix cents de plus la livre, il serait tout à fait content. Remarque qu'il n'en mange jamais, et moi non plus⁴³.

Ces propos inoffensifs dissimulent la vérité; l'horreur des affrontements, le problème des distances, les rationnements indispensables, les privations incessantes, l'incompréhension d'un couple, la futilité d'un mariage... Où niche ici le comique? Tout vient du phénomène que Bergson appelle "transposition". En résumé, ce procédé consiste à adopter un ton autre que le ton naturel, à changer le style véritable pour un style différent. Alors le langage lui-même donne la comédie. La loi du philosophe promulgue: "On obtiendra un effet comique en transposant l'expression naturelle

41. Ibid., p. 30.

42. Ibid., p. 30.

43. Ibid., p. 44.

d'une idée dans un autre ton"⁴⁴. L'humour et l'ironie, faut-il le rappeler, restent un travestissement continual. L'auteur camoufle sa pensée réelle et opte pour une forme "autre", hissant un voile plus ou moins opaque que le lecteur attentif parvient à percer en constatant souvent une dégradation, une absurdité, une réduction et une exagération systématique. Ainsi, la guerre ne peut conduire vraiment à l'usine de chocolat! Le mari ne peut s'attrister vraiment de la hausse du prix du beurre, alors qu'il n'en mange jamais! Marguerite ne peut se sentir vraiment humiliée parce que son époux gagne plus d'argent qu'elle n'en dépense! Bertrand Vac déguise ses idées, les maquille en quelque sorte d'une forme nouvelle et modifie l'expression naturelle. D'où le rire très subtil issu de la langue elle-même!

D'autres fines observations, émaillées de saveur humoristique, dépassent la farce pure. Constatant qu'Irène fréquente l'Oratoire Saint-Joseph à tous les mois, le peintre comprend "que cette fille [est] plus perdue de bonnes habitudes qu'il ne l'avait craint"⁴⁵. Cependant, les dévotions servent sa cause; il devise après la messe dominicale et une éloquence câline chante l'utilité des cérémonies:

Ils convinrent du mercredi, et il la quitta,⁴⁶
convaincu que la messe avait des côtés utiles.

Certaines considérations touchent la sincérité des unions. Marcel Gendron, éternel tombeur, applique les règles sacrées de son existence parasite:

44. Henri Bergson, op. cit., p. 94.

45. Bertrand Vac, op. cit., p. 97.

46. Ibid., p. 98.

...s'il avait plaisir à tromper sa pourvoyeuse de fonds [son épouse], il ne se sentait pas la force de tromper une maîtresse par surcroît, puisque, c'est aux trottins et aux midinettes qu'il tenait⁴⁷.

Financièrement soutenu, il voyage aux frais de sa décevante moitié:

En se mariant, Marcel Gendron s'était créé une situation qui lui permettait de voyager - avec sa femme, il va sans dire, puisque c'est elle qui garnissait leur bourse⁴⁸.

Pour lui, l'alliance équivaut à une nécessité monétaire, l'affection repose sur un calcul mathématique. La conséquence justifie une cause ignoble.

Les effets plaisants de ces derniers exemples proviennent encore de la "transposition" et de la "dégradation". En réfléchissant davantage, l'observateur, rempli d'un sentiment de supériorité, découvre des germes de ridicule: considérer l'église ("messe") comme un simple lieu de rendez-vous, tromper son épouse "avec plaisir" et ne pas "se sentir la force" de tromper sa maîtresse, voyager avec sa femme uniquement pour son argent ("bourse"). Il ébauche alors un sourire réprobateur en déprécient des valeurs.

Fréquemment, les allusions s'élèvent au-delà du rire. Ici et là le reproche perce sous la louange, les railleries fourmillent au milieu des applaudissements. Alors la moquerie sarcastique émerge, l'ironie caustique remplace la simple blague. De manière indirecte, le créateur persifle la religion, l'éducation de mauvais aloi, les égarements des rigoristes ou le régime des couvents. Le fantôme de Fleur-Ange Lagacé surgit de nouveau et

47. Ibid., p. 190.

48. Ibid., p. 185.

le parterre détecte la vérité enfouie entre deux éloges. À nouveau, Bertrand Vac utilise la "transposition" comique pour amener le lecteur à juger et à partager son point de vue.

Ainsi s'étirait le carême; ainsi se préparait Montréal à l'hystérie collective de la semaine sainte⁴⁹.

Il aurait l'impudeur de faire l'amour pendant la semaine sainte, ma foi!...⁵⁰

...pour rien au monde je ne sacrifierai mes principes religieux à votre bon plaisir...
Je ne risquerai pas le salut de mon âme pour ce plaisir-là⁵¹.

...et il dut se rendre à l'évidence qu'il ne vaincrait jamais ce qu'une éducation dite réussie avait inculqué à cette fille⁵².

Ici, l'exagération des termes ou des tournures détermine le risible. Par exemple, le temps du carême s'identifie à une "hystérie collective". "Faire l'amour durant la semaine sainte" équivaut à un manque de dignité, à un geste honteux. Le plaisir sexuel ("ce plaisir-là") s'avère absolument incompatible avec "le salut de l'âme". Autant de mots hyperboliques, autant d'opinions orientées par l'éducation "dite réussie" d'Irène!

Le contexte ne trompe pas. Le moraliste ressuscite et désapprouve avec vigueur les excès des générations passées. Ses termes choquent peut-être, mais il veut corriger l'abus, les mauvaises interprétations, les applications mécaniques des doctrines selon lui surannées. Ainsi bousculé,

49. Ibid., p. 69.

50. Ibid., pp. 71-72.

51. Ibid., pp. 107-108.

52. Ibid., p. 119.

le puritain se cabre, son sourire se fige: à son corps défendant, il doit réfléchir. Surtout quand une définition textuelle du catéchisme sort de la bouche d'une petite garce: "L'homme est un être composé d'un corps et d'une âme créé par Dieu à son image et à sa ressemblance"⁵³. Cette évocation naïve et purement automatique d'une notion traditionnelle stupéfie et force un sourire presque malicieux. Car Marguerite connaît bien la nature humaine et toutes ses facettes lubriques! Sans l'ombre d'un doute, une terrible réprobation daube cette notion traditionnelle, un lourd désaveu éclate dans la réponse crédule de la jouvencelle. Et que dire de Régine, la soeur de Gérald? Celle-ci aligne les neuvaines pour la conversion de son frère. Quelques années après, son mariage hâtif masque une situation pour le moins irrégulière (N. VII)⁵⁴.

Les gaudrioles voilent à peine la plaidoirie, les boutades enveloppent le réquisitoire! De toute évidence, certains extraits du recueil débouchent sur la satire et l'écrivain pourfend les moeurs de la société contemporaine. Mariages de raison, complaisance aveugle des conjoints, superstitions moyenâgeuses, hypocrisie collective, instruction plus ou moins adaptée à l'actualité, tout prête à la réprimande dans un effort pour panser les plaies, guérir le mal social et exorciser les gens de leurs travers. Implacable, il polit ses armes et le lecteur, bienheureux, revit les tribulations de Louise Genest ou de Dalila Papillon.

53. Ibid., p. 179.

54. Ibid., p. 181.

En définitive, Histoires galantes claironne toujours les préoccupations primordiales de l'auteur. Ce dernier crée un milieu factice, appuyé sur la prolifération du comique facile ou subtil, sur l'exploitation du ridicule par l'absurde, de l'humour ou de l'ironie mordante. Partisan inconditionnel de l'évolution féminine, il groupe plusieurs dames au centre d'un univers huppé, restreint volontairement son étude à l'exploit érotique et explore des domaines pour le moins périlleux.

L'oeuvre enlève le premier prix, sans rallier toutefois l'assentiment populaire. Une forte déception ternit les célébrations au restaurant "Chez son père". Les hérauts ecclésiastiques se taisent, mais la presse conteste la gloire du lauréat. Gilles Marcotte trouve le recueil "plat, grossier, sans esprit"⁵⁵ et les différents articles répercutent, en général, une forte désolation. Si les journalistes reconnaissent poliment la concision du style, la finesse de l'analyse et la vitalité des dialogues, ils désavouent par contre le contenu du volume, la pauvreté des thèmes et les gauloiseries inutiles⁵⁶. De plus, une polémique s'annonce! L'élite montréalaise se rebiffe, n'aimant guère couronner plusieurs fois la même personne. Les protestations affluent, une campagne s'engage et, de guerre lasse, les membres du jury tranchent le débat. Les gagnants ne peuvent plus soumettre leur candidature au Cercle du Livre de France. Ils doivent maintenant

55. Gilles Marcotte, "Littérature. Décidément, la galanterie se perd. Une vie d'enfer (André Laurendeau), Histoires galantes (Bertrand Vac), Et puis tout est silence... (Claude Jasmin)", dans la Presse, 18 décembre 1965, Supplément, p. 4.

56. Jean-Pierre Aubin, en particulier, livre des remarques très sévères sur l'oeuvre. Voir Jean-Pierre Aubin, "Histoires galantes", dans le Quartier latin, 27 janvier 1966, p. 7.

s'abstenir et laisser la chance à d'autres. L'homme de lettres, plongé malgré lui au centre d'une controverse, ravale encore une fois son amer-tume.

Mince consolation, les journaux louent sa polyvalence! Un drame poignant (Louise Genest), une étude psychologique (Deux portes... une adresse), un livre satirique (Saint-Pépin, P.Q.), une percée policière (l'Assassin dans l'hôpital), un essai historique (la Favorite et le Conquérant) et Histoires galantes, autant de publications dues à la plume du chirurgien.

Et, quand le jugement s'approfondit au-delà de la stricte émotivité, quand l'intellectuel accueille la galanterie comme sujet littéraire, quand le critique oublie l'aspect licencieux des contes, les qualités du narrateur saillent à l'oeil du plus endurci: culte du mot précis, absence de verbiage, richesse du vocabulaire, action bien centrée, décor brossé de manière concise, récit déroulé avec aisance...⁵⁷

Riche de ses honneurs fugitifs, de sa démarche sincère et de ses opinions rabrouées, Bertrand Vac fouille dans un tiroir, ouvre un vieux carnet et, un sourire malin au pli des lèvres, gribouille quelques pensées "profondes".

57. Gilles Marcotte reconnaît à Bertrand Vac "une certaine aisance à conter". Voir Gilles Marcotte, "Littérature. Désidément la galanterie se perd. Une vie d'enfer (André Laurendeau), Histoires galantes (Bertrand Vac), Et puis tout est silence... (Claude Jasmin)", dans La Presse, 18 décembre 1965, Supplément, p. 4.

Jean-Pierre Duquette rapporte aussi que les critiques du temps ont louangé l'écrivain pour la sobriété, le sens du dialogue, la subtilité de l'analyse et le pouvoir de renouvellement. Voir Jean-Pierre Duquette, "Histoires galantes", dans Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome IV, Montréal, Fides, 1984, p. 409.

CHAPITRE VII

MES PENSÉES "PROFONDES" (1967)

En 1967, Montréal entre dans une période d'euphorie et, l'espace d'une belle année, s'impose comme un centre d'attraction mondiale. L'Exposition universelle polarise l'attention, une forte publicité rejaillit sur la ville et les peuples convergent bientôt vers la Métropole. L'enthousiasme rallie les diverses couches sociales au cœur des nombreuses activités, les fêtes s'échelonnent au fil de jours heureux et les idées nouvelles circulent à un rythme endiablé. La cité s'éveille au contact de l'exotisme ou de la promiscuité culturelle. "Terre des hommes" rassemble les visiteurs, harmonise les races et ouvre la voie à l'entente humaine. Un monde merveilleux s'anime sous l'oeil admiratif des Québécois.

Pendant ce temps, Bertrand Vac vit aussi des heures palpitantes. Il prononce quelques conférences, étonnant l'auditoire par l'audace de ses opinions et par ses dons de visionnaire¹. Inspiré, l'orateur évoque l'avenir littéraire de l'an 2100. En outre, une de ses comédies, Appelez-moi Amédée², obtient un succès remarquable au théâtre de l'Escale. Durant deux mois, les spectateurs s'esclaffent à qui mieux mieux; les bouffonneries d'Alex Pointer ne cessent d'alimenter le rire. Un peu grisé par ses

1. Voir biographie, pp. 46-47.

2. Cette pièce ne sera pas publiée.

dernières réussites, toujours imprégné d'un goût de renouveau, l'écrivain délaisse alors le genre romanesque et s'absorbe dans une tâche passionnante: avec une patience de moine, il reconstitue l'histoire de Montréal à une époque cruciale de son existence (1820-1885)³.

Puis, au moment où le silence tombe sur ses réalisations, au moment où les critiques oublient l'âpreté traditionnelle de ses propos, au moment où le clergé le laisse enfin reposer dans la paix des personnes brisées, l'homme de lettres effectue une virevolte spectaculaire et surprend la colonie montréalaise par la publication de Mes pensées "profondes", recueil d'aphorismes aussi originaux qu'inattendus. Les journalistes, plus nuancés que jadis, soulignent sa facilité, louent la pluralité des thèmes et réservent un accueil favorable à la production⁴.

L'auteur structure son livre selon l'ordre chronologique: les adages s'additionnent pêle-mêle de 1958 à 1966 et les 124 pages contiennent environ 1240 pensées⁵. Malgré la diversité des sujets, les préoccupations

3. Voir biographie, pp. 47-48.

4. Jean Éthier-Blais donne une bonne analyse de l'oeuvre, dégageant bien les qualités et les faiblesses de Bertrand Vac. Voir Jean Éthier-Blais, "les Pensées de Bertrand Vac (Pelletier)", dans le Devoir, 16 décembre 1967, p. 13.

5. Structure du volume:

1958	pp. 9-19	(104 pensées)
1959	pp. 19-31	(121 pensées)
1960	pp. 31-51	(218 pensées)
1961	pp. 51-70	(209 pensées)
1962	pp. 70-72	(20 pensées)
1963	pp. 72-82	(111 pensées)
1963 (sic)	pp. 82-98	(171 pensées)
1964	pp. 98-107	(95 pensées)
1965	pp. 107-114	(76 pensées)
1966	pp. 114-124	(112 pensées)

essentielles du créateur percent toujours. Comme s'il rédigeait un épilogue à toute son oeuvre, il clame à l'occasion son avis sur la culture, le patriotisme, l'étroitesse intellectuelle, la critique, la mode, le système pénitentiaire, la sagesse, la justice... S'il effleure ces aspects de manière sporadique, il aborde plus souvent d'autres points de vue, parfois de façon déconcertante! Ses commentaires débouchent alors sur les arts, le civisme, l'éducation, la politique, la bienséance, les journaux, l'enfance, l'adolescence, la vieillesse... Enfin, ses obsessions fondamentales émergent partout! L'amour, l'amitié, le mariage, les voyages, la religion, la civilisation étrangère... autant de domaines où le littérateur énonce froidement sa vérité. Et, surtout, il reprend son étude de l'âme féminine, se livrant à une synthèse finale de ses réflexions.

Bien sûr, l'homme cherche l'effet rapide et ses jugements ne s'encombreront d'aucun développement, d'aucune nuance. Sans ordre réel, sans lien rationnel d'un axiome à l'autre, il présente des cas particuliers que son esprit généralise à profusion. Dans cette optique, les dames deviennent une cible de choix, attaquées avec la candeur du moraliste qui vise les petits défauts. De la sorte naît une vision plutôt pessimiste, puisque seuls les travers intéressent le prosateur. En somme, celui-ci aligne ses remarques, ne prouve rien, n'explique rien, force le lecteur à réfléchir et déroule sans vergogne ses conclusions personnelles.

Ainsi campe-t-il des femmes fort superficielles, dépourvues de toute profondeur, bien différentes de Louise Genest, Françoise Clair ou Shadi Mulk! Elles empruntent des attitudes idiotes au volant, conduisent mal, utilisent le klaxon à mauvais escient.

Quand les femmes se sentent seules au volant,
elles mettent les essuie-glaces ou les cligno-
tants en marche⁶.

Pour faire marche arrière, une femme tourne
d'abord le volant⁷.

Au volant, plutôt que de réfléchir, les femmes
préfèrent être prudentes⁸.

Passe encore qu'un mari laisse la voiture à sa
femme, mais pas le klaxon⁹!

Il faut avoir grande envie de la petite pour
la laisser conduire¹⁰.

Elles bavardent constamment, médisent à loisir, calomnient et nouent des
amitiés peu sincères.

Ce que Vendredi aurait entendu si Crusoé avait
été une femme¹¹!

Beaucoup de sourdes, peu de muettes¹².

Il n'est pas d'amitié possible entre deux femmes
avant qu'elles n'aient médit d'une troisième¹³.

Ces créatures coquettes ne jurent que par une intuition fragile, prennent
sans donner, font vieillir prématurément leurs compagnons, exercent une
tyrannie ingénueuse et accordent trop d'importance à la propreté.

6. Bertrand Vac, Mes pensées "profondes", Ottawa, Canada, Le Cercle du Livre de France, 1967, p. 14.

7. Ibid., p. 102.

8. Ibid., p. 95.

9. Ibid., p. 19.

10. Ibid., p. 122.

11. Ibid., p. 86.

12. Ibid., p. 122.

13. Ibid., p. 111.

Comment se guideraient certaines femmes, si elles n'avaient pas d'intuition¹⁴?

Quand une femme a une intuition, c'est qu'elle est devant l'évidence¹⁵.

Dans le langage féminin, se donner, c'est prendre¹⁶.

La punition des faibles est de tomber sous la tyrannie des femmes¹⁷.

Iront-elles jusqu'à mettre les hommes en carte¹⁸?

Que feraient certaines femmes si elles ne nettoyaient pas¹⁹?

Refoulées autour de leur beauté plastique et de leur mince panache, les bourgeoises se regardent béatement dans le miroir, s'étourdissent aux bras de nombreux amants, cherchent à séduire et se pavinent pompeusement d'un restaurant à l'autre.

Les hommes se regardent dans la glace pour se juger, les femmes pour s'admirer. Hum...²⁰

Une femme peut avoir le nombre d'amants qu'elle veut, puisque seuls comptent le premier et le dernier²¹.

14. Ibid., p. 34.

15. Ibid., p. 104.

16. Ibid., p. 24.

17. Ibid., p. 44.

18. Ibid., p. 92.

19. Ibid., p. 46.

20. Ibid., p. 123.

21. Ibid., p. 103.

Ayez le regard admiratif pour ces dames, elles se donnent tant de mal²².

Au restaurant, leur grande entrée étant faite, ces dames tiennent à un petit coin²³.

Les puritaines, vouées aux bonnes œuvres, se couvrent de ridicule.

Combien d'escaliers les dames d'œuvres ne doivent-elles pas monter pour se hisser d'un cran dans l'échelle sociale²⁴!

Quand donc les dames d'œuvres se pencheront-elles sur les ampoules causées par les selles de motocyclettes²⁵?

Les ménagères réduisent leurs rêves à la dimension d'une cuisine bien nettoyée ou d'un plat plus ou moins bien réussi, travaillent trop physiquement, manquent de goût et de maturité intellectuelle.

Certaines femmes passent leur vie aux pieds d'une échelle²⁶.

Le sort de certaines femmes laisse croire que leurs ongles ont poussé pour gratter les chaudrons²⁷.

Les femmes qui font leur ménage donnent souvent l'impression de servir de torchons²⁸.

Le mariage cache le vrai visage des épouses, déguisées, peu naturelles, soucieuses de leur poids et de leurs bijoux, sans cesses imbibées

22. Ibid., p. 68.

23. Ibid., p. 90.

24. Ibid., p. 13.

25. Ibid., p. 21.

26. Ibid., p. 54.

27. Ibid., p. 77.

28. Ibid., p. 116.

d'illusions, incapables de bien habiller leur conjoint et tout à fait insupportables dans les magasins.

Une épouse n'est jamais aussi fausse que pendant la convalescence d'un mari volage²⁹.

La vie de certaines femmes est une succession de déguisements³⁰.

Certaines femmes n'ont de bijoux que pour craindre de se les faire voler³¹.

Aux hommes, les diamants donnent mauvais genre; aux femmes, des illusions³².

Les femmes savent mieux déshabiller les hommes que les habiller³³.

C'est dans les magasins que les femmes sont le plus insupportables³⁴.

Comment peuvent-elles retenir leur mari à la maison? En utilisant des arguments farcis de sensibilité, en rappelant leurs maladies, en pleurant à satiété.

Quand les femmes n'ont plus de charmes, il leur reste la maladie pour retenir l'attention de leur mari³⁵.

Les larmes sont le dernier atout auquel les femmes renonceront³⁶.

29. Ibid., p. 104.

30. Ibid., p. 75.

31. Ibid., p. 105.

32. Ibid., p. 123.

33. Ibid., p. 113.

34. Ibid., p. 107.

35. Ibid., p. 89.

36. Ibid., p. 124.

La logique demeure l'apanage exclusif des mâles et, à leurs côtés, elles récupèrent un minimum d'intelligence.

Les femmes ne sont vraiment intelligentes qu'en présence des hommes³⁷.

Les intellectuelles et les artistes tentent d'impressionner par un comportement factice, par l'étalage de leurs diplômes, par une élégance mal conçue.

Les femmes ont toujours travaillé; maintenant elles voudraient que ce soit de la tête³⁸.

Quand leurs diplômes n'attireront plus l'attention, les femmes n'en voudront plus³⁹.

Les femmes n'ont jamais autant forcé leurs talents⁴⁰.

Au théâtre, un rôle de femme élégante est un rôle de composition⁴¹.

Mondaines, gigolettes, courtisanes, parvenues, servantes et prostituées se leurrent, adoptent des comportements inexplicables, compliquent l'existence et ne méritent guère la fidélité masculine. Perplexe, Bertrand Vac conclut même:

Il faut accepter les femmes comme les religions, sans espoir de comprendre⁴².

37. Ibid., p. 120.

38. Ibid., p. 89.

39. Ibid., p. 90.

40. Ibid., p. 123.

41. Ibid., p. 114.

42. Ibid., p. 119.

En vérité, celui-ci brosse un tableau très sombre de la condition féminine -dont il chante la bêtise- et se rapproche davantage de Berthe Grenon, Anita Granger, Dalila Papillon, Mabel Hamilton ou Odile Carmena. Il oublie volontairement la tentative héroïque de Louise Genest, la riche personnalité de Françoise Clair et l'ascension fulgurante de Shadi Mulk. D'aventure, l'auteur évoque la femme de demain, celle qui dominera derechef son partenaire, mais ne s'attarde pas aux grands mouvements de libération. Son observation pointe plutôt les traits artificiels des membres du sexe opposé, sans jamais déborder sur leur délivrance ou leur plein épanouissement⁴³.

L'atmosphère générale de l'oeuvre dilue cependant la misogynie apparente d'Aimé Pelletier dont les propos, emmaillotés dans des effets plaisants, prennent fréquemment des airs de joyeux badinage, exempt de méchanceté réelle. Dans ce contexte, le ton paraît moins râche, la plume moins rosse, l'idée moins brutale. De toute évidence, l'homme veut amuser et juger au moyen d'apophtegmes acidulés, voire choquants.

À cette fin, il utilise toutes les formes de comique. Évidemment, le burlesque prolifère, constitué d'allusions dites vulgaires par la critique du temps.

Tant twista Louisa, qu'un mauvais danseur la déflora⁴⁴.

Quand un Argentin sourit, c'est qu'il va bander⁴⁵.

43. Dans son recueil, Bertrand Vac consacre environ 150 pensées à la femme.

44. Bertrand Vac, op. cit., p. 73.

45. Ibid., p. 87.

Quand certaines femmes écartent les cuisses,
elles tendent la main⁴⁶.

Et, comme dans ses volumes précédents, les figures de style pullulent, produisent une ambiance agréable et comblient le public plus érudit. Les multiples antithèses engendrent la méditation, partant le sourire; tout en spéculant, le parterre rigole. À nouveau, l'écrivain manipule les mots, les aligne avec ingéniosité pour produire un amusement de l'esprit. Le langage lui-même devient alors comique⁴⁷. Voici quelques exemples:

Les petits politiciens font de grands gestes⁴⁸.

Les religions auront peut-être envoyé quelques fidèles au ciel, mais elles auront aussi transformé beaucoup de vies en enfer⁴⁹.

Il fait jeune d'avoir une vieille voiture⁵⁰.

Les enfants regardent tout et ne comprennent rien; les adultes ne regardent rien et ne comprennent rien⁵¹.

La bassesse des conquistadores a fait leur grandeur⁵².

Fermer la maison, c'est l'ouvrir aux mites⁵³.

46. Ibid., p. 90.

47. Notre analyse des Histoires galantes précise comment le langage peut créer la comédie (pp. 196-203). Nous reprenons donc la même argumentation en limitant les explications et en tâchant d'éviter les répétitions inutiles. Les soulignements des citations sont de nous.

48. Bertrand Vac, op. cit., p. 32.

49. Ibid., p. 70.

50. Ibid., p. 80.

51. Ibid., p. 87.

52. Ibid., p. 91.

53. Ibid., p. 106.

Bertrand Vac forme ici des oppositions entre les termes et, de façon très fine, soutire du risible de la langue en exploitant la surprise ("fait jeune - vieille voiture"), en développant des liens d'absurdité ("quelques fidèles au ciel - beaucoup de vies en enfer"; "petits politiciens - grands gestes"), en recourant à la généralisation abusive ("enfants regardent tout - ne comprennent rien; adultes ne regardent rien - ne comprennent rien"), en suggérant la dégradation ou l'illogisme entre la cause et l'effet ("basseesse des conquistadores - grandeur") et en misant sur l'exagération systématique ("fermer la maison - ouvrir aux mites"). Ainsi à l'aide d'un style très concis, il "traite" en quelque sorte le langage et génère une forme de caricature verbale. Son esprit enveloppe donc les phrases de manière très subtile et seul le lecteur attentif peut en saisir toutes les qualités, toutes les nuances amusantes.

Les jeux de mots habiles et les contrastes pittoresques agrémentent aussi l'oeuvre, insufflant une oasis de fraîcheur quand les dictons deviennent un peu trop cinglants:

Qui aime trop s'aime trop⁵⁴.

Autrefois les religions étaient un moyen d'arriver au luxe, aujourd'hui, c'est un luxe⁵⁵.

Je mourrai la mort dans l'âme⁵⁶.

L'humble... ment⁵⁷.

54. Ibid., p. 67.

55. Ibid., p. 71.

56. Ibid., p. 81.

57. Ibid., p. 97.

Les seuls arrivistes que je tolère sont ceux qui n'arrivent pas⁵⁸.

Quand la superbe ne met pas en joie, elle met en rage⁵⁹.

Cette fois, le rire surgit du pur jeu de mots, "[d']un laisser-aller du langage, qui oublie [...] un instant sa destination véritable et prétend [...] maintenant régler les choses sur lui, au lieu de se régler sur elles ... [D'où] une distraction momentanée du langage..."⁶⁰ Le créateur change le sens d'une phrase par divers procédés. Parfois, il décompose tout bonnement un adverbe ("l'humble...ment"); parfois il ajoute un terme ou, même, une seule consonne ("qui aime trop s'aime trop"); parfois, il propose deux mots à l'orthographe quasi identique, mais à la signification différente ("arrivistes - n'arrivent pas"); parfois enfin, il se sert du contraste classique ("met en joie - met en rage") et de l'allitération ("mourrai la mort dans l'âme"). Dans tous les cas, le prosateur façonne un comique très spirituel, qui échappe à une lecture artificielle, mais il gagne aussitôt le sourire de l'intellectuel.

Moins employés, les chiasmes, les métaphores et les énumérations distillent également des notes cocasses, succulentes par leurs tournures ou par leur sens caché. Les chiasmes, en particulier, exigent beaucoup d'adresse, puisque les mots se déplacent au gré d'une cabriole littéraire, affectant inévitablement la signification de la phrase.

58. Ibid., p. 98.

59. Ibid., p. 102.

60. Henri Bergson, le Rire. Essai sur la signification du comique, Paris, P.U.F., 1972, p. 92.

Le génie des affaires n'est pas forcément l'affaire des génies⁶¹.

Il y a des gens qui se contentent d'une bonne fille et d'une belle bouteille, au lieu d'une belle fille et d'une bonne bouteille⁶².

Les Italiens tuent les vieux chats pour garder les jeunes; et nous, les jeunes, pour garder les vieux⁶³.

Il est aussi pénible de voir un adolescent jouer à l'adulte, que de voir un adulte jouer à l'adolescent⁶⁴.

Pour tout dire, l'auteur inverse la signification de la sentence en disposerant les termes autrement ou en les associant à d'autres substantifs ("génie des affaires - affaires des génies"; "adolescent jouer à l'adulte - adulte jouer à l'adolescent"; "tuent les vieux chats pour garder les jeunes - les jeunes, pour garder les vieux"; "bonne fille et belle bouteille - belle fille et bonne bouteille"). De la sorte éclate une anomalie, filtre un jugement, coule un message véhiculé sous des traits comiques.

Les métaphores égaient aussi le livre. Par exemple, quand il clame que "[l]a Terre Sainte a été le Klondyke de l'époque"⁶⁵, le littérateur compare toute une époque d'idéal religieux ("Terre Sainte") à une période de rêves très matériels ("Klondyke"). Cet alliage étrange surprend et contient des germes d'absurdité ou de dégradation, car la religion relève exclusivement du spirituel.

61. Bertrand Vac, op. cit., p. 29.

62. Ibid., p. 31.

63. Ibid., p. 40.

64. Ibid., p. 83.

65. Ibid., p. 59.

Quant aux énumérations, elles provoquent le rire quand les noms, les adjectifs ou les verbes varient le rythme normal et traduisent une exagération évidente. Le plaisir cérébral émane encore de l'accumulation volontaire des contrastes.

Le même mot peut faire secouer les épaules et
le ventre, pleurer, mouiller la culotte, crier
ou bâiller⁶⁶.

Ici, le pouvoir d'un mot se définit par cinq images croustillantes, par cinq verbes qui décrivent des réactions fort différentes. Par conséquent, le langage, organisé avec art, draine un sourire de satisfaction.

Finalement, maintes phrases, ciselées à l'effigie des proverbes, témoignent d'une rare virtuosité. Dans un style fort réduit, Bertrand Vac rend une pensée très dense -ou parodie une maxime connue- et ce procédé ravit les esprits plus exigeants. D'où viennent alors les effets plai-sants? De la vieille tactique qui consiste à emprunter des formules consacrées, stéréotypées par l'usage, et à les modifier quelque peu en intercalant un paradoxe, une contradiction ou une absurdité. La loi de Bergson se vérifie encore: "On obtiendra un mot comique en insérant une idée absurde dans un moule de phrase consacré"⁶⁷. Ainsi, le dicton "Dis-moi ce que tu bois, je te dirai ce que tu es"⁶⁸ rappelle bien le cliché traditionnel: "Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es". De même, les axiomes "On ne s'entend pas souvent rire de plus petit que soi"⁶⁹ et "Au royaume

66. Ibid., p. 19.

67. Henri Bergson, op. cit., p. 86.

68. Bertrand Vac, op. cit., p. 48.

69. Ibid., p. 28.

de l'amour, les lents sont rois"⁷⁰ réfèrent aux aphorismes classiques: "On a souvent besoin de plus petit que soi" et "Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois".

Plusieurs autres pensées "profondes" s'expriment dans des "moules de phrase consacrés":

On ne rit jamais mieux qu'aux dépens des autres⁷¹.

Rien ne donne plus envie de rester chez soi que l'obligation de sortir⁷².

C'est l'amour qui tue l'amour⁷³.

Un amour n'est pas grand qui ne fait pas faire de grandes bêtises⁷⁴.

La franchise est le tombeau de l'amitié⁷⁵.

On a la taille des moyens qu'on emploie⁷⁶.

En imitant des expressions courantes, en plagiant partiellement des tournures conventionnelles, mais en modifiant adroïtement le sens des adages, Bertrand Vac éveille le lecteur pour le divertir. Ce dernier s'attarde complaisamment aux variations verbales et aux cocasseries engendrées. De-rechef, le langage cause le rire.

70. Ibid., p. 115.

71. Ibid., p. 34.

72. Ibid., p. 43.

73. Ibid., p. 57.

74. Ibid., p. 69.

75. Ibid., p. 81.

76. Ibid., p. 99.

Outre ces pirouettes littéraires, le créateur privilégie également la forme de l'humour. Se souvenant de Saint-Pépin, P.Q., de l'Assassin dans l'hôpital ou des Histoires galantes, il dissimule les drôleries sous un air sérieux⁷⁷, accumule les farces en soi anodines, crée des liens bizarres entre deux concepts, considère des faits importants comme des amusettes ou se plaît à dramatiser des vétilles. Un climat de franche gaieté jaillit aussitôt et les sentences rendent des gerbes de jovialité:

Dors la fenêtre ouverte! Dès les premiers froids,
ta femme te pardonnera de l'avoir trompée⁷⁸.

Un livre incompréhensible sert le prestige de
l'auteur⁷⁹.

Dame Nature s'imagine-t-elle nous consoler de
la chute de nos cheveux en nous faisant pousser
des poils dans les oreilles⁸⁰.

Nous écrivons tous la même chose et faisons
semblant de l'ignorer⁸¹.

La logique est indispensable, puisqu'elle trouve
des excuses à toutes nos bêtises⁸².

Même s'il doit passer des vacances aux tropiques,
un Canadien emporte un lainage⁸³.

77. Caractère de l'humour, selon Petit Larousse illustré 1980, Paris, Librairie Larousse, 1980, p. 518. Les autres nuances viennent de: Pierre-Georges Castex et Paul Surer, Manuel des études littéraires françaises, XVIIIe siècle, Paris, Hachette, 1949, p. 74.

78. Bertrand Vac, op. cit., p. 9.

79. Ibid., p. 10.

80. Ibid., p. 11.

81. Ibid., p. 14.

82. Ibid., p. 17.

83. Ibid., p. 18.

Ne bombez pas le torse pour dissimuler un gros ventre! ça vous ferait un gros derrière⁸⁴.

Le froid raccourcit le cou⁸⁵.

Le nouveau jardinier n'est pas beau; les soeurs ne sortent plus⁸⁶.

Ils prétendent aimer les femmes et n'en épousent qu'une⁸⁷.

Autrefois, les gens avouaient aux confesseurs, maintenant ils le font aux journalistes⁸⁸.

Les Canadiens sont à l'église ou en voyage⁸⁹.

Les chiens de femmes aboient⁹⁰.

Beaucoup de femmes m'ont conseillé de me marier; jamais un homme⁹¹.

Ces remarques amènent un délice intellectuel à cause du phénomène de la "transposition". L'homme de lettres, selon son habitude, n'énonce pas clairement la vérité. Celui-ci choisit un ton différent, "transpos[e] l'expression naturelle d'une idée dans un autre ton"⁹², créant par le fait même

84. Ibid., p. 20.

85. Ibid., p. 22.

86. Ibid., p. 46.

87. Ibid., p. 62.

88. Ibid., p. 76.

89. Ibid., p. 83.

90. Ibid., p. 86.

91. Ibid., p. 122.

92. Nous avons déjà expliqué la "transposition" comique dans notre étude sur les Histoires galantes, pp. 205-207. D'ailleurs, Henri Bergson définit les lois de la transposition dans son essai. Voir Henri Bergson, op. cit., p. 94.

des effets drôles. Le public doit donc découvrir la pensée réelle camouflée derrière les textes. Ainsi, lorsque l'écrivain dit que "[l]e froid raccourcit le cou", il sous-entend les efforts de l'individu gelé pour se réchauffer, de telle sorte que ses contorsions laborieuses donnent l'impression que le cou "rétrécit" vraiment. Et, s'il écrit que "[l]es chiens de femmes aboient", ses propos ne visent évidemment pas la race canine, mais pointent plutôt le babillage excessif des dames. Puis, quand il allègue que "[l]es Canadiens sont à l'église ou en voyage", il dénonce alors la masse des fidèles influencés trop fortement par la religion, mais indique en même temps que les voyages libèrent l'esprit, permettant aux Québécois étouffés de respirer un air plus sain. En cherchant l'opinion véritable que les diverses maximes transmettent, l'observateur découvre souvent une dégradation, une réduction, un illogisme humain, une hypocrisie collective, une déviation ou une exagération volontaire. De là un sourire quelque peu malicieux, issu du langage lui-même!

Ces considérations entraînent des moments de pure détente. Mais les phrases se teintent parfois de moqueries cruelles. Dès lors, le sarcasme émerge, l'éloge voile le désaveu, la condamnation sévère glisse sous les applaudissements. L'ironie caustique serpente au cœur des aphorismes et l'auteur, retrouvant sa fougue passée, aiguise de nouveau ses dents. Encore une fois, par le procédé de la "transposition" comique, il altère "l'expression naturelle" de ses idées et force les gens à se concentrer davantage pour déceler son point de vue véritable. Ainsi manoeuvrés, ceux-ci trouvent des sources de ridicule, des traces d'absurdité, des causes de dépréciation. Sous la forme savante de réflexions un peu épiciées pleuvent les anathèmes et les blâmes les plus virulents. Le moraliste daube ainsi

"l'infaillibilité" du pape, "l'intelligence" des chrétiens, l'hypocrisie des "tartufe", la cupidité des "éditeurs", l'étroitesse du "catholicisme", la banalité du "mariage", "l'opulence" du clergé, la conscience des "journalistes", la stupidité des "puritains" et les confidences du "confessionnal".

Pour ne plus vous tromper, déclarez-vous infail-lible⁹³!

Le dernier des chrétiens se croit plus intelligent que Bouddha, lui-même⁹⁴.

Approchez des autels, on vous verra⁹⁵.

Un bon éditeur est d'abord une grosse caisse⁹⁶.

305 églises à Mykonos, dont une seule catholique, la vraie⁹⁷.

Le mariage assure de trouver le soir à la maison ce qu'on cherche ailleurs toute la journée⁹⁸.

L'opulence imminente du clergé catholique américain nous promet des moments réjouissants⁹⁹.

Les journalistes sont les concierges du vingtième siècle¹⁰⁰.

93. Bertrand Vac, op. cit., p. 94.

94. Ibid., p. 42.

95. Ibid., p. 54.

96. Ibid., p. 63.

97. Ibid., p. 60.

98. Ibid., p. 69.

99. Ibid., p. 87.

100. Ibid., p. 100.

Si le ciel avait un peu de reconnaissance pour les puritains, rien ne pousserait le dimanche¹⁰¹.

Le numéro de téléphone et le prénom sont gros à passer par la grille du confessionnal¹⁰².

Mais il choisit une voie indirecte pour délivrer son message et cette technique recrée les esprits plus éveillés, qui jugent alors sans pitié et partagent fréquemment l'avis de l'émetteur. En réalité, le rire fustige alors des valeurs et corrige les lacunes. D'où son rôle iconoclaste, d'où sa prétention à une "catharsis" sociale.

En fait, les différents extraits de l'oeuvre aboutissent inévitablement à une violente satire de la société contemporaine, brocardent les moeurs, persiflent des institutions sacrées et raillent les tares de certains personnages. Les flèches les plus venimeuses d'Aimé Pelletier touchent des points très délicats, surtout la religion et la morale. Tenace, il pourfend durement les failles ecclésiastiques, le despotisme des supérieurs ou l'intransigeance du clergé.

L'Inquisition aura prouvé que dans l'application des principes - fussent-ils sacrés - l'intransigeance est un crime¹⁰³.

La théologie n'est pas une science, c'est une affaire¹⁰⁴.

La peur édifie les temples¹⁰⁵.

101. Ibid., p. 101.

102. Ibid., p. 53.

103. Ibid., p. 18.

104. Ibid., p. 21.

105. Ibid., p. 60.

Le clergé du Canada français avait fait un peuple bêlant d'une race de pionniers¹⁰⁶.

Le puritanisme de l'époque victorienne a conduit l'Église catholique au dogme de l'Immaculée Conception¹⁰⁷.

Les religions sont la croix du genre humain¹⁰⁸.

Comment peut-on en venir à entendre les confessions¹⁰⁹?

Quand une Église impose des sanctions, elle est à vomir¹¹⁰.

Les humains auront tout vendu, même le ciel¹¹¹.

De plus, le célibataire assimile le mariage à un contrat très lourd, fuyant d'emblée les ornières de l'alliance légitime.

Le mariage est une erreur de jeunesse¹¹².

Le mariage est inhumain¹¹³.

La rançon du mariage est de faire l'amour alors qu'on n'en a pas envie¹¹⁴.

Les scènes de ménage permettent aux conjoints de se rappeler au souvenir l'un de l'autre¹¹⁵.

106. Ibid., p. 60.

107. Ibid., p. 84.

108. Ibid., p. 86.

109. Ibid., p. 94.

110. Ibid., p. 112.

111. Ibid., p. 114.

112. Ibid., p. 21.

113. Ibid., p. 41.

114. Ibid., p. 49.

115. Ibid., p. 85.

Par le mariage, l'homme est le plus patient des animaux¹¹⁶.

En pleine possession de ses facultés, l'homme ne se marie pas¹¹⁷.

La politique et la justice subissent souvent ses charges.

Les esprits bornés se satisfont de la pérennité des lois¹¹⁸.

Un juge qui condamne à la prison ne sait pas ce qu'il fait, à moins d'avoir été lui-même détenu¹¹⁹.

La fonction des gouvernements n'est pas de faire appliquer les lois ecclésiastiques¹²⁰.

Les politiciens méritent le sort de leurs administrés¹²¹.

Enfin, plusieurs assauts lardent le chauvinisme des critiques et les vices des civilisations étrangères (anglaise-française-américaine-italienne, etc...)

Seul un critique littéraire peut dire à des parents que leur enfant est mal venu et s'étonner qu'ils ne lui en soient pas reconnaissants¹²².

Les journaux ont remplacé les piloris¹²³.

116. Ibid., p. 92.

117. Ibid., p. 123.

118. Ibid., p. 31.

119. Ibid., p. 39.

120. Ibid., p. 84.

121. Ibid., p. 104.

122. Ibid., p. 22.

123. Ibid., p. 96.

Le critique vit de la création¹²⁴.

Les journaux ne renseignent bien que sur les scandales - et encore...¹²⁵

Les Français croient conférer la gloire aux gens dont ils parlent¹²⁶.

Les Français ne discourent pas, ils monolloquent¹²⁷.

Sans les notes de frais, les Américains ne feraient plus l'amour¹²⁸.

L'Angleterre conserve ses grands hommes dans l'alcool¹²⁹.

Les Anglais réussissent à ennuyer même avec de la pornographie¹³⁰.

Et pourtant, les Anglais se reproduisent...¹³¹

Sans contredit, Bertrand Vac renoue avec ses hantises éternelles: revenant à l'époque de Polydor Granger, il pique les imperfections, choque les gens et tente encore de corriger sous le couvert de la farce.

En définitive, dans un recueil qui se veut une sorte de testament littéraire, l'écrivain aborde une infinité de thèmes, affirme sans crainte des

124. Ibid., p. 122.

125. Ibid., p. 118.

126. Ibid., p. 44.

127. Ibid., p. 60.

128. Ibid., p. 53.

129. Ibid., p. 61.

130. Ibid., p. 93.

131. Ibid., p. 118.

opinions controversées et s'attarde toujours à analyser les méandres de la psychologie féminine. Conformément à sa méthode antérieure, celui-ci développe encore le comique subtil, le grotesque, l'humour, l'ironie et la satire. Son esprit vivace, un peu cynique parfois, s'étale au hasard de ses constatations. Observateur averti, il scrute à la loupe les moindres caprices de la nature humaine. Loin de s'abriter sous des artifices trop complexes, il révèle clairement son avis à l'aide de formules bien frapées. Fidèle à ses tendances viscérales, l'auteur écharpe les plaies sociales et attribue à la femme des caractères plutôt négatifs, l'identifiant à une créature sotte, postiche, non libérée.

Son oeil partial le porte peut-être à une généralisation trop sommaire! Son style radical le pousse peut-être à une vue trop pessimiste de l'univers! Ses verdicts, sans appel, manquent peut-être de souplesse! Sa facilité l'entraîne peut-être quelquefois sur la pente d'une vulgarité discutable! Il reste cependant que ses réquisitoires soulignent une volonté très nette de guérir la mièvrerie collective et d'améliorer la destinée individuelle. Sans retenue, le moraliste satirise les préjugés, les abat avec courage et trace la route à une pensée plus personnelle, plus dégagée, plus sereine.

Le livre, en général, gagne la faveur des milieux culturels, mais ne se vend guère. La presse, plus souple et moins dogmatique que naguère, concède un talent manifeste pour les tournures stylistiques, admet l'acuité du regard et note la justesse de plusieurs observations sociales. Tout en déplorant quelques passages un peu trop féroces ou un peu trop licencieux, elle reconnaît volontiers l'originalité et la grande polyvalence du

créateur¹³². Pourtant, ce succès mitigé ne galvanise pas vraiment Aimé Pelletier, qui se consacre davantage à la médecine et s'évade dans des activités sportives. Il poursuit ses recherches historiques, découvre avec amour sa propre ville, pénètre les origines de l'Ouest canadien et abandonne complètement le genre romanesque. À 53 ans, le chirurgien s'expulse déjà de la vie publique, s'isole de la foule et se cantonne dans la quiétude d'une demi-retraite. Apaisé, il goûte au bonheur des hérauts oubliés!

132. Jean Éthier-Blais accorde à Bertrand Vac le "don des formules" et le sens de l'observation ("Il sait voir"). Voir Jean Éthier-Blais, "les Pensées de Bertrand Vac (Pelletier)", dans le Devoir, 16 décembre 1967, p. 13.

Un article anonyme souligne également la polyvalence de l'auteur. (On énumère ses œuvres en insistant sur leur style très différent). Voir [ANONYME], "Bertrand Vac publie ses pensées profondes", dans le Devoir, 4 novembre 1967, p. 13.

CONCLUSION

Au cours de ce travail, nous avons retracé les grands moments de la vie d'Aimé Pelletier, nous avons procédé à une analyse thématique de ses œuvres et nous avons dégagé les lignes de force de l'ensemble du corpus. Naissance à Saint-Ambroise-de-Kildare (1914), brillantes études à l'école du village (1920), à l'Académie Saint-Viateur (1920) et au Séminaire de Joliette (1927), obtention du diplôme de médecine à l'Université de Montréal (1940), enrôlement volontaire dans l'armée canadienne (1942) et séjour prolongé en Europe (1944-45), premiers écrits à la suite de son expérience militaire (1944-46), retour désolant au Québec (1946) et admission comme chirurgien à l'hôpital de Verdun (1948), gloire éphémère avec Louise Genest (1950), Deux portes... une adresse (1952), Saint-Pépin, P.Q. (1955), l'Assassin dans l'hôpital (1956), la Favorite et le Conquérant (1963) et Histoires galantes (1965), nombreuses controverses avec les autorités culturelles, journalistiques ou religieuses (1950-68), percée triomphale au théâtre (1963-68), quelques conférences orageuses (1955-68), un effort incessant pour élargir la mentalité québécoise (1950-68), des évasions périodiques dans la nature sauvage ou dans les voyages (1940-75), un chant du cygne étonnant avec Mes pensées "profondes" (1967) et le Carrefour des géants (1974), le refuge définitif dans la solitude de la rue Drummond, voilà les principaux jalons qui marquent l'existence tumultueuse de l'écrivain!

Au demeurant, nous avons montré que ce dernier se livre à une analyse approfondie de la femme dans ses romans. Il sonde tous les recoins de son

âme, isole des nuances, scrute sa psychologie et cherche à améliorer la condition des mères de famille. Une constante surprend: peu importent leurs tactiques, les dames dominent toujours les hommes! Louise Genest affiche beaucoup plus de panache que son concubin Thomas Clarey (Louise Genest). Françoise Clair surpassé nettement Jacques Grenon par la rigueur de ses raisonnements et Berthe Grenon, en dépit d'une sottise perpétuelle, manipule à son gré le capitaine (Deux portes... une adresse). La précieuse Anita Granger, la dévote Fleur-Ange Lagacé et l'ineffable Caroline Gaboury étouffent joyeusement leur mari. Clara, une bonne gaillarde, secoue Midas à qui mieux mieux pendant que la grand-mère, Euphémie Sanschagrin, impose ses volontés à la maison Granger (Saint-Pépin, P.Q.). De façon peut-être moins évidente, mais facilement perceptible, Blanche Hamilton, Patricia Hamilton, Mabel Hamilton et Dorothy Martin régissent également les mâles de leur univers respectif (l'Assassin dans l'hôpital). Shadi Mulk, héroïne arriviste et corrompue, écrase de son ascendant le piètre Khalil. Khan Zadé et la Saraï Khanum, imbues d'une autorité indiscutable, commandent fièrement aux individus de leur société. La douce Jacinthe envoûte aussi ses soupirants en pariant sur le dévouement et sur la tendresse (la Favori-te et le Conquérant). Quant aux coquettes des Histoires galantes, elles manoeuvrent à loisir les godelureaux: Marguerite (Margot), Clémentine, Irène Malencort, Odile Carmena, Marguerite Dulong et Marie Garceau s'amusent avec leurs damerets à qui elle dictent leurs fantaisies.

En somme, l'auteur peint une Québécoise en quête d'une saine évolution, d'une émancipation inévitable, mais toujours empêtrée par les atavismes familiaux, les tabous politiques, l'inertie culturelle et les fétiches religieux du passé. Nonobstant ses limites, elle déclasse pourtant .

l'homme, mène sans cesse le jeu, noue et dénoue les idylles. L'idéal féminin demeure Françoise Clair, une Française radieuse, autonome et épanouie. La mère canadienne doit se modeler sur ce personnage, adopter sa philosophie et changer son état d'esprit, même si sa démarche aboutit au calvaire de Louise Genest. Un jour, comme une conclusion naturelle à tous ses efforts et comme la seule issue logique dans notre monde moderne, viendra la véritable libération! Mes pensées "profondes", cependant, cristallise la pensée définitive du moraliste et le recueil, par son pessimisme fondamental, trace une route fort sinueuse à la femme d'aujourd'hui. Celle-ci, engagée sur le pénible chemin de la délivrance, rencontrera de nombreux obstacles!

Ses opinions, suaves ou acérées, le créateur les enveloppe fréquemment d'une touche comique. Nous avons vu que Deux portes... une adresse apprivoise déjà le pouvoir du rire. Le personnage de Tony, en réalité, sert uniquement de prétexte à une gamme de situations burlesques et ne vise qu'au délassement. Mais, avec Saint-Pépin, P.Q. le rire explose et devient mordant, malicieux, didactique. Scènes loufoques, figures de style savoureuses, jeux de mots ingénieux, ridicule par l'absurde, humour, ironie et satire, autant de moyens qui permettent de dénoncer les moeurs et, partant, d'améliorer la société! L'Assassin dans l'hôpital, par contre, expose plutôt un comique léger et veut d'abord procurer la détente par une intrigue policière. Malgré tout, le romancier utilise encore les mêmes techniques, à un degré moindre évidemment, dans le but de réformer des coutumes. À l'aide des Histoires galantes, il présente ensuite une variation: cette fois, le sourire vient du badinage de salon, du langage précieux, des approches pédantes du séducteur, d'une atmosphère générale bien spéciale,

celle de la galanterie, qui aide encore le prosateur à satiriser l'éducation de mauvais aloi, les institutions périmées, les traditions ou les habitudes trop mécaniques. Enfin, Mes pensées "profondes" développe un rire d'intellectuel, basé sur les jeux de mots, les images de style, les proverbes et les jugements rapides, caustiques, acidulés. Deux œuvres seulement, Louise Genest et la Favorite et le Conquérant, refusent le risible des effets cocasses, la densité dramatique ne l'autorisant pas.

En vérité, le rire de Bertrand Vac dépasse le simple divertissement, rejoint l'idéologie de Molière et s'emploie à corriger les travers; d'où sa prétention au châtiment, d'où son rôle purificateur, d'où sa fonction de catharsis sociale! Cette tendance correctrice perce même dans le Carrefour des géants, un livre d'histoire pure! En racontant les anecdotes, en évoquant les turbulences de la population montréalaise entre les années 1820-1885, l'homme de lettres ne se contente pas simplement de relater les événements. Succombant à son éternel penchant pour le comique, il rapporte des faits bien secondaires, mais qui dérident le lecteur. Ainsi se plaît-il à décrire longuement les mésaventures d'un groupe de religieuses en route pour la Rivière Rouge avec les fameux "voyageurs" (1844)! Inconfortables au fond des canots, elles doivent écouter, bien à contrecoeur, une litanie de jurons, de chansons grivoises et d'histoires épicées¹. Un extrait narre également la déconvenue de soeur Lagrave qui, la jambe endolorie, gravit les montagnes dans les bras des Indiens²!

-
1. Bertrand Vac, le Carrefour des géants, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1974, pp. 88-89.
 2. Ibid., pp. 92-93.

Outre ces tableaux grotesques, le narrateur recourt parfois aux figures de style -très rarement cependant- pour produire des notes plaisantes. Par exemple, une antithèse et une répétition teintées de moquerie désaprouvent une décision du Saint-Siège, qui s'oppose à la création d'une université à Montréal (1876).

C'était plaire à monseigneur Bourget, plaire à monseigneur Taschereau, déplaire à tout le monde, ne rien régler et reporter la solution des problèmes à plus tard. C'était Rome, la Rome éternelle³.

D'aventure, l'illogisme des causes et des effets ou le ridicule par l'absurde égaie les textes. Pour s'en convaincre, il suffit de commémorer la croisade de Chiniquy pour la tempérance. Vers 1850, ce dernier, usant d'une éloquence légendaire et d'une rare puissance de motivation, harangue régulièrement les gens et les supplie de renoncer à l'alcool. Tous l'aprouvent et délaissent rapidement la boisson. Malheureusement, son charme séduit les dames, pousse à la luxure, provoque le péché et, bientôt, l'évêque l'excommunie. Narquois, Aimé Pelletier conclut: "Comme s'il fallait être chaste pour prêcher la tempérance"⁴.

Bien sûr, les traits d'humour enrobent encore plusieurs épisodes d'une ambiance joyeuse et touchent souvent le clergé de l'époque. En 1868, les zouaves partent pour l'Italie et les cérémonies religieuses s'étirent. "À l'occasion de l'une d'elles, monseigneur Laflèche, l'évêque coadjuteur de Trois-Rivières, se trouva si ému par sa propre éloquence, qu'il ne put

3. Ibid., p. 226. Les soulignements des citations sont de nous.

4. Ibid., p. 115.

terminer son discours⁵. De plus, l'historien observe "qu'on les avait suppliés de traverser [Paris] les yeux baissés"⁶ et il termine la séquence en souriant: "Après avoir survécu à ces trois jours de cérémonies religieuses, ils devaient nécessairement survivre à la campagne d'Italie. Ils y survécurent".⁷

Souvent, les observations se veulent plus incisives. L'écrivain, songeant à l'ère nostalgique de Saint-Pépin, P.Q., recouvre sa fougue et lance des flèches venimeuses. L'ironie et le sarcasme accompagnent alors les différentes péripéties. En 1850, un feu détruit 250 maisons et 500 familles gisent sur le pavé. Une réflexion cinglante raille la réaction des habitants: "Deux cent cinquante maisons! Qu'importe! Tout de suite après l'incendie, c'est l'église qu'on reconstruisit d'abord"⁸. En outre, plusieurs considérations pointent l'étroitesse des éminences ecclésiastiques.

...qui [monseigneur Bourget] interdisait aux fidèles de lire le journal "The Witness", ...⁹

Omniprésente et omnipotente, l'Eglise était même omnisciente. Eh oui! elle connaissait tout. Elle savait qui irait au ciel, qui en enfer¹⁰.

Pour lui [monseigneur Hubert], plutôt des catholiques ignorants que des citoyens instruits¹¹.

5. Ibid., p. 177.

6. Ibid., p. 177.

7. Ibid., p. 177.

8. Ibid., p. 116.

9. Ibid., p. 217.

10. Ibid., p. 217.

11. Ibid., p. 222.

Ces quelques lignes, perdues dans les descriptions de la routine d'antan, semblent peut-être inoffensives! Elles crachent néanmoins toute la réprobation du créateur, son dissentiment total, son opposition aux décisions selon lui irréfléchies de l'Eglise. De la sorte, le Carrefour des géants dévie de son but initial et la satire émerge partout! Maintenant, comme une arme explosive, le rire réprimande, punit, redresse. Les obsessions principales de l'auteur ressuscitent sans cesse. Violente diatribe contre les Anglais du pays, inconscients de la réalité française au Québec!

Ils ne savaient pas encore qu'on ne meurt pas de parler deux langues ou de ne pas parler l'anglais, et surtout, ils n'avaient pas encore appris à respecter l'opinion de leurs concitoyens. Ils ne l'ont d'ailleurs jamais compris dans aucun des pays où ils se sont installés. On ne crée pas un empire en respectant la liberté des gens...¹²

Attaques furieuses contre la malhonnêteté des politiciens!

A la veille d'une élection, John A. Macdonald avait craint, en l'accordant [l'amnistie], de perdre le vote des Orangistes de l'Ontario. Et il n'était pas à un mensonge près. Voilà comment on créait le pays - sur des bases de mauvaise foi et d'éléments négatifs¹³.

Charges répétées contre la religion, qui s'écarte de sa mission, se mêle du domaine matériel et influence à tort les gouvernements!

En réalité, Cartier avait besoin de plus que cela, et monseigneur Bourget le lui apporta... Celui-ci pouvait être bien plus utile au clergé que Riel. Comme on sait que monseigneur Bourget protégeait monseigneur Taché et que tous les deux avaient protégé Riel, on comprend par quels détours Cartier resta au pouvoir. Car, bon gré ou non, Riel céda sa place à Georges-Étienne Cartier, qui fut élu par acclamation¹⁴.

12. Ibid., p. 106.

13. Ibid., p. 187.

14. Ibid., p. 204.

Amères critiques à l'égard de l'élite québécoise, qui se confine béatement dans une fermeture désarmante, qui s'étiole dans l'hermétisme intellectuel et repousse l'évolution normale!

Pendant vingt ans [vers 1880], ce fut la "guerre sainte" dans la province de Québec. Pendant vingt ans, clercs et laïques perdirent leur temps et le firent perdre aux autres, sans même s'arrêter à penser qu'il serait plus constructif de composer. Mais il faut une certaine forme d'évolution pour composer. Or, pas plus dans le clergé que chez les laïques, dits éclairés, on n'en faisait preuve¹⁵.

En définitive, le livre, malgré sa nature strictement historique, répercute quand même les hantises primordiales de Bertrand Vac. Comme dans ses romans antérieurs, ce dernier s'élève contre les abus, s'efforce de corriger et revendique la justice, l'harmonie humaine, la compréhension, la bonne entente et la tolérance.

Ces valeurs, il les aura donc défendues avec acharnement durant toute son existence. Un séjour en Europe (1944) lui ouvre d'abord les yeux et, par la suite, ses écrits chantent une ode nouvelle, celle de l'ouverture d'esprit au contact des civilisations étrangères. Bon observateur, critique impitoyable, il examine ensuite la société québécoise, la compare à d'autres collectivités, isole ses tares et, d'un oeil lucide, tend à améliorer sa condition. Sa vision générale de la femme apparaît sévère, trop absolue, mais elle équivaut pourtant à la réalité de l'époque, et ses luttes pour rehausser le statut des mères de famille en font un digne précurseur de leur future libération. Comme remède social, le romancier suggère le calme de la nature, s'inscrivant alors dans la lignée des Rousseau,

15. Ibid., p. 235.

Chateaubriand et Félix-Antoine Savard. Louise Genest vibre dans la forêt, le monde animal la fascine, la musique des bois l'enivre. De même, Françoise Clair recherche la quiétude de la campagne et goûte l'apaisement. Les dimanches d'été, Polydor Granger et son fils Jean adorent également errer au milieu des grands arbres, loin du bruit, de l'agitation et du train-train familier.

Au reste, l'auteur rejette la religion traditionnelle, l'éducation janséniste de jadis et réclame plutôt un élargissement de la morale, des ministres plus ouverts, une liturgie plus positive. Persiflant sans pitié les méthodes des politiciens, il rêve de respirer plus aisément dans un Québec régénéré. En fait, son oeuvre s'identifie à une vaste quête de la liberté; intellectuelle, culturelle, sociale, politique ou religieuse. Il sollicite le droit de parler, le droit de penser "seul", sans préceptes, sans influences, sans crainte du péché ou du remords, sur une terre attentive aux diverses opinions.

Ses théories, trop percutantes pour les années 1950, n'ont cependant pas rallié l'accord des chapelles littéraires, n'ont pas soulevé la faveur populaire. Au contraire, un flot de protestations, une atmosphère de polémique fiévreuse et un climat d'incompréhension continue l'ont finalement incité à abandonner la tribune publique. De plus, les multiples piqûres des critiques l'ont peu à peu convaincu de se réfugier dans la recherche historique. Style faible, pauvreté des caractères, histoires peu originales, peu plausibles, autant de reproches qui ont, à la longue, miné l'obstination du médecin!

Aujourd'hui, avec le recul du temps, que faut-il penser de tous ces jugements? Évidemment, les créations romanesques d'Aimé Pelletier comportent parfois des lacunes au niveau du style et de l'évolution des caractères. Mais, ne l'oublions pas, l'homme n'aspire aucunement à camper des personnages; il s'efforce de réveiller un peuple. Quant aux différents scénarios, nous les croyons denses, bien articulés, bien élaborés et vraisemblables, quoique certains épisodes versent volontairement dans la caricature (Saint-Pépin, P.Q.). Toutefois, les récits se déroulent toujours de façon linéaire. Maintenant que nous connaissons les intrigues circulaires avec André Langevin (l'Élan d'Amérique) et de nouvelles structures formelles comme celles d'Hubert Aquin (l'Antiphonaire) ou d'André Giroux (Au-delà des visages), nous pouvons peut-être déplorer un manque de renouvellement de la forme, du "contenant", ce qui explique possiblement l'oubli de l'écrivain après 1970.

Mais, à notre avis, ces carences ne justifient guère l'ostracisme dont il a été l'objet et, d'ailleurs, sa polyvalence (au plan du "contenu") compense largement pour ces quelques faiblesses. Peu de littérateurs peuvent s'enorgueillir d'un corpus aussi varié: une épopée dramatique (Louise Gennest), une étude psychologique (Deux portes... une adresse), une satire sociale (Saint-Pépin, P.Q.), un suspense policier (l'Assassin dans l'hôpital), une fresque exotique (la Favorite et le Conquérant), un ensemble de nouvelles (Histoires galantes), un recueil d'aphorismes (Mes pensées "profondes"), un volume d'histoire (le Carrefour des géants) et une pièce de théâtre (Appelez-moi Amédée). De nos jours, une production aussi diversifiée étonne encore.

Les romans de Bertrand Vac ont profondément troublé la conscience collective de son temps. Il a abattu des préjugés, combattu le fanatisme, affronté des puissances établies, causé bien des remous, joué le rôle ingrat et courageux du pionnier tenace, du héraut nécessaire, du diffuseur de lumières, à un moment où l'intransigeance et la noirceur risquaient d'engloutir la vie québécoise. Voilà la principale contribution d'un chirurgien quasi anonyme dont l'activité littéraire ne constituait, somme toute, qu'un violon d'Ingres agréable, qu'une deuxième voie! Voilà l'apport capital d'un moraliste opiniâtre qui, l'espace d'une carrière orageuse, usa ses énergies à claironner fièrement ses croyances, à projeter partout le fruit intarissable de ses rêves!

...chacun de nous doit apporter le fruit de ses rêves à ceux qui l'entourent. Le succès n'est pas le lot de tous, mais l'effort lucide et sans complaisance doit être celui de chacun de nous¹⁶.

16. Bertrand Vac, "Apporter le fruit de ses rêves...", dans le Devoir, 7 avril 1962, p. 23.

BIBLIOGRAPHIE

I OEUVRES DE BERTRAND VAC

1. Oeuvres publiées

Louise Genest, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1950, 231 p.

Louise Genest, Montréal, Fides, Collection CLF Poche, no 2, 1967, 173 p.

Deux portes... une adresse, Préface du père Antonin Lamarche, O.P., Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1952, 240 p.

Saint-Pépin, P.Q., Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1955, 272 p.

Saint-Pépin, P.Q., Montréal, Le Cercle du Livre de France, Collection CLF Poche Canadien, no 19, 1969, 272 p.

L'Assassin dans l'hôpital, Montréal, Le Cercle du Roman Policier, 1956, 192 p.

La Favorite et le Conquérant, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, 399 p.

Histoires galantes, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, 197 p.

Mes pensées "profondes", Canada, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1967, 124 p.

Le Carrefour des géants, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1974, 276 p.

2. Articles de journaux écrits sous le nom d'Aimé Pelletier (ou Bertrand Vac)

a) Le Clairon maskoutain (sous le nom d'Aimé Pelletier)

"Le Filet mignon", dans le Clairon maskoutain, 17 juin 1948.

"Histoire invraisemblable", dans le Clairon maskoutain, 19 novembre 1948.

"Paris", dans le Clairon maskoutain, 10 décembre 1948.

"L'Appartement", dans le Clairon maskoutain, (sans date).

"Le Circuit", dans le Clairon maskoutain, 31 décembre 1948.

"Le Compartiment", dans le Clairon maskoutain, 7 janvier 1949.

"La Samba", dans le Clairon maskoutain, 21 janvier 1949.

"Jos", dans le Clairon maskoutain, 28 janvier 1949.

"La Maladie du petit", dans le Clairon maskoutain, 3 juin 1949.

"La Caisse enregistreuse", dans le Clairon maskoutain, 8 juillet 1949.

"Le Bain de musique", dans le Clairon maskoutain, 11 novembre 1949.

b) Le Devoir (sous le nom de Bertrand Vac)

"Apporter le fruit de ses rêves...", dans le Devoir, 7 avril 1962, p. 23.

3. Extraits de livres publiés dans:

a) Le Québec par ses textes littéraires

Extrait de Saint-Pépin, P.Q. (pp. 169-170) dans:

LE BEL, Michel et Jean-Marcel PAQUETTE, le Québec par ses textes littéraires (1534-1976), Montréal, Fernand Nathan, 1976, 388 p. Cf. pp. 199-200.

b) La Presse

Extrait de la Favorite et le Conquérant, (pp. 204-205), dans la Presse, 4 mai 1963, p. 3.

c) Le Nouvelliste

Extraits de Mes pensées "profondes", dans le Nouvelliste ("le Sourire du petit déjeuner"), p. 1, entre le 3 novembre 1967 et le 11 décembre 1968. Une pensée par jour.

Vendredi, 3 novembre 1967

Jeudi, 9 novembre 1967

Samedi, 11 novembre 1967

Lundi, 13 novembre 1967

Mardi, 14 novembre 1967

Mercredi, 6 mars 1968
Samedi, 9 mars 1968
Lundi, 11 mars 1968
Mardi, 12 mars 1968
Mercredi, 13 mars 1968
Jeudi, 14 mars 1968
Vendredi, 15 mars 1968
Samedi, 23 mars 1968
Lundi, 25 mars 1968
Jeudi, 28 mars 1968
Vendredi, 29 mars 1968
Samedi, 30 mars 1968
Lundi, 1er avril 1968
Samedi, 6 avril 1968
Lundi, 8 avril 1968
Jeudi, 11 avril 1968
Mardi, 16 avril 1968
Vendredi, 19 avril 1968
Samedi, 20 avril 1968
Lundi, 22 avril 1968
Mardi, 23 avril 1968
Jeudi, 2 mai 1968
Vendredi, 3 mai 1968
Samedi, 4 mai 1968
Lundi, 6 mai 1968
Mardi, 7 mai 1968

Mercredi, 8 mai 1968
Jeudi, 9 mai 1968
Vendredi, 10 mai 1968
Samedi, 11 mai 1968
Lundi, 13 mai 1968
Mardi, 14 mai 1968
Mercredi, 15 mai 1968
Vendredi, 17 mai 1968
Samedi, 18 mai 1968
Lundi, 20 mai 1968
Mardi, 21 mai 1968
Mercredi, 22 mai 1968
Jeudi, 23 mai 1968
Mercredi, 29 mai 1968
Jeudi, 30 mai 1968
Vendredi, 31 mai 1968
Lundi, 3 juin 1968
Mardi, 4 juin 1968
Mercredi, 5 juin 1968
Jeudi, 6 juin 1968
Vendredi, 7 juin 1968
Samedi, 8 juin 1968
Lundi, 10 juin 1968
Mercredi, 12 juin 1968
Jeudi, 13 juin 1968
Vendredi, 14 juin 1968

Samedi, 15 juin 1968
Lundi, 17 juin 1968
Mardi, 18 juin 1968
Mercredi, 19 juin 1968
Vendredi, 28 juin 1968
Mardi, 2 juillet 1968
Samedi, 6 juillet 1968
Mercredi, 10 juillet 1968
Samedi, 13 juillet 1968
Lundi, 15 juillet 1968
Lundi, 22 juillet 1968
Mardi, 23 juillet 1968
Vendredi, 26 juillet 1968
Samedi, 27 juillet 1968
Lundi, 29 juillet 1968
Mardi, 30 juillet 1968
Mardi, 6 août 1968
Mercredi, 7 août 1968
Mercredi, 21 août 1968
Samedi, 24 août 1968
Lundi, 26 août 1968
Mardi, 27 août 1968
Lundi, 16 septembre 1968
Mercredi, 18 septembre 1968
Samedi, 28 septembre 1968
Lundi, 30 septembre 1968

Mardi, 1er octobre 1968
Mercredi, 2 octobre 1968
Jeudi, 3 octobre 1968
Vendredi, 4 octobre 1968
Samedi, 5 octobre 1968
Lundi, 7 octobre 1968
Mardi, 8 octobre 1968
Vendredi, 11 octobre 1968
Samedi, 12 octobre 1968
Mardi, 15 octobre 1968
Mercredi, 16 octobre 1968
Jeudi, 17 octobre 1968
Vendredi, 18 octobre 1968
Samedi, 19 octobre 1968
Lundi, 21 octobre 1968
Mardi, 22 octobre 1968
Mercredi, 23 octobre 1968
Vendredi, 25 octobre 1968
Samedi, 26 octobre 1968
Vendredi, 1er novembre 1968
Samedi, 2 novembre 1968
Lundi, 4 novembre 1968
Mardi, 5 novembre 1968
Mercredi, 6 novembre 1968
Lundi, 11 novembre 1968
Mardi, 12 novembre 1968

Mercredi, 13 novembre 1968

Jeudi, 14 novembre 1968

Vendredi, 15 novembre 1968

Samedi, 16 novembre 1968

Lundi, 18 novembre 1968

Mardi, 19 novembre 1968

Mercredi, 20 novembre 1968

Jeudi, 21 novembre 1968

Vendredi, 22 novembre 1968

Samedi, 23 novembre 1968

Mardi, 26 novembre 1968

Mercredi, 27 novembre 1968

Jeudi, 28 novembre 1968

Vendredi, 29 novembre 1968

Samedi, 30 novembre 1968

Mardi, 3 décembre 1968

Vendredi, 6 décembre 1968

Samedi, 7 décembre 1968

Lundi, 9 décembre 1968

Mercredi, 11 décembre 1968¹

-
1. Bertrand Vac résume ainsi le pacte conclu avec le Nouvelliste, pour la parution de toutes ces pensées. Un représentant du journal lui a demandé la permission de publier sporadiquement quelques-uns de ses aphorismes. Il a accepté et n'a pas exigé de droits d'auteur, heureux de contribuer au sourire matinal des lecteurs et content que le quotidien de Trois-Rivières juge son recueil assez valable pour en retenir des extraits.

4. Manuscrits (déposés au CEDEQ)²

a) Romans publiés

Le Carrefour des géants, version manuscrite, retouchée, 1243 p., 12.3 cm.
CEDEQ, no 506/1/1/2/1.

Le Carrefour des géants, version dactylographiée, révisée et corrigée, 311
p., 2 cm. CEDEQ, no 506/1/1/2/2.

Deux portes... une adresse, version manuscrite, raturée et retouchée, 7 cm.
CEDEQ, no 506/1/1/4/1.

Deux portes... une adresse, différentes versions dactylographiées, docu-
ments épars, 2.5 cm. CEDEQ, no 506/1/1/4/2.

Deux portes... une adresse, épreuves incomplètes du manuscrit, 0.7 cm.
CEDEQ, no 506/1/1/4/3.

La Favorite et le Conquérant, version manuscrite, documents épars, 9 cm.
CEDEQ, no 506/1/1/5/1.

La Favorite et le Conquérant, version manuscrite, retouchée, divisée en
plusieurs cahiers, 8 cm. CEDEQ, no 506/1/1/5/2.

2. Définition du CEDEQ d'après le Guide de l'usager, septembre 1983, p. 7, Université du Québec à Trois-Rivières, Service de la bibliothèque: le CEDEQ, i.e. "Centre de documentation en études québécoises", est un des services offerts par la bibliothèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR). Il offre plusieurs collections spéciales d'origines et de genres divers. Il sert de soutien documentaire aux activités d'enseignement et de recherche à l'axe "Études québécoises" de l'UQTR; c'est pourquoi cette documentation est surtout régionale et québécoise. Le CEDEQ héberge 12,000 brochures et 3,000 volumes d'intérêt québécois appartenant au Séminaire de Nicolet, 1,500 pièces de théâtre québécois, particulièrement d'avant 1950. Le CEDEQ possède une collection de revues anciennes, de journaux anciens, surtout québécois et régionaux ainsi que des journaux régionaux courants sous forme imprimée. Des index répertoriant (sic) sont également disponibles. Le CEDEQ offre des archives littéraires (des auteurs, des œuvres, des troupes théâtrales) et historiques (des archives de municipalités, de commissions scolaires, de familles, d'entreprises ou groupements), soit sous forme imprimée, soit sous forme de microfilms, soit encore sous forme d'enregistrements audio-visuels.

N.B. Le "fonds Bertrand Vac" se retrouve au numéro 506.

La Favorite et le Conquérant, version manuscrite, raturée et retouchée, divisée en 49 cahiers, 21 cm. CEDEQ, no 506/1/1/5/3.

La Favorite et le Conquérant, version manuscrite et dactylographiée, révisée et retouchée, 577 p., 8.4 cm. CEDEQ, no 506/1/1/5/4.

La Favorite et le Conquérant, version dactylographiée, raturée et retouchée, 738 p., 7 cm. CEDEQ, no 506/1/1/5/5.

La Favorite et le Conquérant, version dactylographiée, raturée et corrigée, 1040 p., 15 cm. CEDEQ, no 506/1/1/5/6.

La Favorite et le Conquérant, version dactylographiée, sous le titre CAL-LIRRHOË, en deux parties, 738 p., 7 cm., deux copies. CEDEQ, no 506/1/1/5/7.

La Favorite et le Conquérant, version dactylographiée, sous le titre CAL-LIRRHOË, deuxième partie seulement, 4 cm. CEDEQ, no 506/1/1/5/8.

La Favorite et le Conquérant, version dactylographiée, 512 p., 8 cm. CEDEQ, no 506/1/1/5/9.

Histoires galantes, version dactylographiée, révisée et retouchée, en sept chapitres (un chapitre manquant), 31 cm. CEDEQ, no 506/1/1/6/1.

Histoires galantes, version dactylographiée, révisée et retouchée, en six chapitres (deux chapitres manquant), 2 cm. CEDEQ, no 506/1/1/6/2.

Histoires galantes, version dactylographiée, en huit chapitres, 1.9 cm. CEDEQ, no 506/1/1/6/3.

Louise Genest, version manuscrite, révisée et retouchée, 228 p., 1.5 cm. CEDEQ, no 506/1/1/7/1.

Louise Genest, version manuscrite, raturée et corrigée, documents épars, 2.6 cm. CEDEQ, no 506/1/1/7/2.

Louise Genest, imprimé, Le Cercle du Livre de France, 172 p., un exemplaire. CEDEQ, no 506/1/1/7/3.

Saint-Pépin, P.Q., version manuscrite, retouchée, 436 p., 4.5 cm. CEDEQ, no 506/1/1/10/1.

Saint-Pépin, P.Q., version manuscrite, documents épars, 1.5 cm. CEDEQ, no 506/1/1/10/2.

b) Romans policiers

L'Accident de Horse Shoe Beach, version manuscrite en trois cahiers, 1.6 cm. CEDEQ, no 506/1/1/1/1.

L'Accident de Horse Shoe Beach, version manuscrite, un cahier, 0.4 cm.
CEDEQ, no 506/1/1/1/2.

L'Accident de Horse Shoe Beach, version dactylographiée, retouchée, 131 p.,
1.6 cm. CEDEQ, no 506/1/1/1/3.

L'Accident de Horse Shoe Beach, version dactylographiée, 113 p., 1.4 cm.
CEDEQ, no 506/1/1/1/4.

Denier du veuf, version manuscrite, retouchée, 221 p., 2 cm. CEDEQ, no
506/1/1/3/1.

Denier du veuf, version manuscrite, incomplète, 0.5 cm. CEDEQ, no 506/1/
1/3/2.

Martha Larouche, texte manuscrit, 488 p., 4 cm. CEDEQ, no 506/1/1/8.

Pickingberry, texte manuscrit, retouché, 275 p., 2.5 cm. CEDEQ, no 506/1/
1/9.

La Salle de danse des Sept Chutes, texte manuscrit, retouché, 226 p., 2 cm.
CEDEQ, no 506/1/1/11.

La Traversée tragique, version manuscrite et dactylographiée, retouchée.
131 p., 3.1 cm. CEDEQ, no 506/1/1/12/1.

La Traversée tragique, version manuscrite, sous le titre Sur le bateau de
Neptune, 205 p., 2 cm. CEDEQ, no 506/1/1/12/2.

c) Autre roman

Le Voyage à Miami, texte manuscrit, retouché, 304 p., 3.4 cm. CEDEQ, no
506/1/1/13.

d) Nouvelles

Deux frères, texte manuscrit, révisé et corrigé, 36 p. CEDEQ, no 506/1/2/1.

Les Deux souris, version manuscrite, retouchée, 40 p. CEDEQ, no 506/1/2/1.

Les Deux souris, version manuscrite, retouchée, 53 p. CEDEQ, no 506/1/2/2.

Les Deux souris, version dactylographiée, révisée et corrigée, 53 p.
CEDEQ, no 506/1/2/2/3.

Les Taureaux, version manuscrite, révisée et corrigée, 44 p. CEDEQ, no
506/1/2/3/1.

Les Taureaux, version manuscrite, raturée et corrigée, 0.9 cm. CEDEQ, no
506/1/2/3/2.

"Histoire invraisemblable", texte dactylographié, paru dans le journal le Clairon maskoutain de Saint-Hyacinthe du 19 novembre 1948, 4 p., original et copie. CEDEQ, no 506/1/2/4.

"Paris", texte dactylographié, paru dans le journal le Clairon maskoutain de Saint-Hyacinthe du 10 décembre 1948, 5 p., original. CEDEQ, no 506/1/2/5.

e) Pièces de théâtre

Le Demi-Deuil, texte manuscrit, révisé et corrigé, documents épars, 1.5 cm. CEDEQ, no 506/1/3/1.

Le Neuvième art, pièce en quatre épisodes, version dactylographiée de la pièce Appelez-moi Amédée, 1.5 cm. CEDEQ, no 506/1/3/2/1.

Le Neuvième art, version manuscrite de la pièce Appelez-moi Amédée, documents épars, 2.4 cm. CEDEQ, no 506/1/3/2/2.

Halloween, pièce en trois actes, texte manuscrit, 446 p., 6.2 cm. CEDEQ, no 506/1/3/3.

f) Conférences

"Les Bienfaits des voyages", conférence donnée à Shawinigan en juin 1955, texte manuscrit, 32 p. CEDEQ, no 506/2/1.

"Conférence prononcée à la Société des Écrivains", texte manuscrit, 13 f. CEDEQ, no 506/2/2.

"Communication de Bertrand Vac au Congrès International des écrivains à l'Expo 67", 6 p., original. CEDEQ, no 506/2/3.

g) Article de journal

"Apporter le fruit de ses rêves...", écrit de Bertrand Vac paru dans le journal le Devoir du 7 avril 1962, p. 23, texte manuscrit (7 p.) et dactylographié (5 p.) CEDEQ, no 506/2/5.

h) Relations de voyage

Journal d'un séjour à Paris, décembre 1947 - février 1948, en trois cahiers, 2.9 cm. CEDEQ, no 506/3/1.

"Notes diverses prises lors d'un voyage au Lac St-Jean", 0.4 cm. CEDEQ, no 506/3/2.

i) Souvenirs de guerre

Souvenirs de guerre, version manuscrite, 1 cm. CEDEQ, no 506/4/1/1.

Souvenirs de guerre, version manuscrite, 1.5 cm. CEDEQ, no 506/4/1/2.

Normandie 1944, version dactylographiée, révisée et corrigée, 1.4 cm. CEDEQ, no 506/4/1/3.

Normandie 1944, version dactylographiée, révisée et corrigée, 156 p., 1.4 cm. CEDEQ, no 506/4/1/4.

Normandie 1944, version dactylographiée, retouchée, 198 p., 0.9 cm. CEDEQ, no 506/4/1/5.

Normandie 1944, version dactylographiée, 198 p., 0.9 cm. CEDEQ, no 506/4/1/6.

j) Correspondance

A) "Lettres à Bertrand Vac (Aimé Pelletier)"

Lettres (31) de Violetta Barbant adressées à Aimé Pelletier pendant les années 1944 à 1948, 1 cm., originaux. CEDEQ, no 506/5/1.

Lettre de Pierre Tisseyre, du Cercle du Livre de France Ltée., à Bertrand Vac, 12 septembre 1950, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/3.

Lettre de Paul Gay, préfet des Études au Collège St-Alexandre, à Bertrand Vac, 16 septembre 1950, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/4.

Lettre de Claude-Henri Grignon à Aimé Pelletier, 8 octobre 1950, 2 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/5.

Lettre de remerciement de monsieur Louis St-Laurent, premier ministre du Canada, pour l'exemplaire reçu du volume Deux portes... une adresse, 1 f., 10 novembre 1952, photocopie. CEDEQ, no 506/5/6.

Lettre de l'abbé Émile Bégin, de la Faculté des Lettres de l'Université Laval, à Bertrand Vac, 4 septembre 1956, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/7.

Lettre de monsieur Denis Lord à Aimé Pelletier, 24 juin 1963, 2 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/8.

Lettre de Soeur Sainte-Marie-Eleuthère, du Collège Marguerite-Bourgeoys, à Aimé Pelletier, juillet 1963, 2 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/9.

Lettre de Marcelle (?) à Aimé Pelletier, 29 juillet 1963, 2 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/10.

Lettre de Roland (?) à Aimé Pelletier, 27 décembre 1965, 7 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/11.

Lettre de monsieur Alain Stanké, directeur général des Éditions La Presse, à Bertrand Vac, 2 octobre 1973, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/13.

Lettre adressée à Bertrand Vac et signée Berthio, sans date, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/14.

Lettre de monsieur Jean Drapeau, maire de Montréal, au docteur Aimé Pelletier, 4 mai 1971, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/15.

Lettre de Luc-André Biron (857 rue Haut-Boc, Trois-Rivières), au docteur Aimé Pelletier (4395 Avenue Verdun), le 28 décembre 1951. (Demande d'autographe de Louise Genest et Deux portes... une adresse).

Lettre de Luc-André Biron au docteur Aimé Pelletier (4395 Avenue Verdun), le 17 mai 1966. Original. (Demande d'autographe des Histoires galantes).

B) "Lettres de Bertrand Vac (Aimé Pelletier) à..."

Lettre de Bertrand Vac à Luc-André Biron, le 3 janvier 1962.

Lettre de Bertrand Vac à monsieur Jean-Noël Tremblay, ministre des Affaires culturelles, 10 juillet 1967, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/12.

Lettre d'Aimé Pelletier à Claude Laneuville, datée du 7 septembre 1984. Original.

Lettre d'Aimé Pelletier à Claude Laneuville, datée du 7 décembre 1984. Original.

C) Autre lettre

Lettre de L. Archambault, des Éditions Variétés, à mademoiselle Laurette Gauthier, le 19 avril 1950, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/5/2.

k) Divers

"Texte proposé à l'Office National du Film" pour un documentaire sur le service de nuit des infirmiers, texte manuscrit, 17 p. CEDEQ, no 506/2/4.

"Feuille résumé, des travaux de Bertrand Vac à 28, rue St-Stanislas", Ste-Thérèse de Blainville, 1 f., photocopie. CEDEQ, no 506/7/2.

Plan de retraite préparé par l'Économie Mutuelle d'Assurance pour le docteur Aimé Pelletier, 1971, 5 p. CEDEQ, no 506/7/3.

II SUR L'OEUVRE DE BERTRAND VAC

1. Études sur Bertrand Vac

GUIBAUT, Renée, Bio-bibliographie analytique de Bertrand Vac, présentée par Renée Guibaut, 1963, 29 p., 0.5 cm. CEDEQ, no 506/7/1.

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, "Deux portes... une adresse, roman de Bertrand Vac", dans Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, pp. 283-284.

DUQUETTE, Jean-Pierre, "l'Assassin dans l'hôpital, roman de Bertrand Vac", dans Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, pp. 70-71.

-----, "Saint-Pépin, P.Q., roman de Bertrand Vac", dans Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, pp. 892-893.

-----, "Histoires galantes, recueil de Bertrand Vac", dans Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome IV (1960-1969), Montréal, Fides, 1984, pp. 409-410.

ROUSSEAU, Guildo, "Louise Genest, roman de Bertrand Vac", dans Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, pp. 585-588.

-----, "la Favorite et le Conquérant, roman de Bertrand Vac", dans Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome IV (1960-1969), Montréal, Fides, 1984, pp. 338-339.

WARMICK, John, [traduit par Jean Simard], l'Appel du nord dans la littérature canadienne-française. Essai, Montréal, HMH, Coll. Constantes, vol. 30, c 1968; cf. pp. 168-174: chapitre sur la "Régénération: les thèmes modifiés du noble sauvage chez..."

2. Fiches sur Bertrand Vac

VAC (Bertrand), Louise Genest, dans Mes Fiches, novembre 1965. Photocopie à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

-----, Saint-Pépin, P.Q., dans Mes Fiches, novembre 1965. Photocopie à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

-----, la Favorite et le Conquérant, dans Mes Fiches, novembre 1965. Photocopie à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

-----, Histoires galantes, dans Fiches bibliographiques de la littérature canadienne (22), Ed. Fides, septembre 1966. Photocopie à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

-----, Louise Genest, dans Fiches bibliographiques de la littérature canadienne, Ed. Fides, février 1968. Photocopie à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

-----, Saint-Pépin, P.Q., dans Fiches bibliographiques de la littérature canadienne (667), Ed. Fides, mai 1969. Photocopie à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

"Jeunesse littéraire du Québec", Fiche-ouvrage 61, 13e série. Service des Fiches, J.L.Q. Montréal, Q. Louise Genest, Bertrand Vac.

"Jeunesse littéraire du Québec", Fiche-auteurs 53, 11e série. Service des Fiches, J.L.Q. Montréal, Q. Bertrand Vac (nom de plume d'Aimé Pelletier).

3. Ouvrages généraux [bibliographies, dictionnaires, histoires de la littérature, périodiques, publications annuelles et sériées, répertoires, livres d'études générales].

ALAIN, [pseudonyme de Émile Chartier], Système des beaux-arts, France, Gallimard, 1926, 381 p. Cf. "Du rire", pp. 157-159 et "De la force comique", pp. 159-162.

BARBEAU, Victor et André FORTIER, Dictionnaire bibliographique du Canada-français, Montréal, Académie canadienne-française, 1974, 246 p. Cf. p. 188, "PELLETIER (Aimé)".

BAUDELAIRE, Charles, De l'essence du rire. Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1961.

BERGSON, Henri, le Rire. Essai sur la signification du comique, Paris, P.U.F., 303e édition, 1972, 157 p.

BESSETTE, Gérard, GESLIN, Lucien et Charles PARENT, Histoire de la littérature canadienne-française, Canada, Centre Éducatif et culturel Inc., 1968, 704 p. Cf. p. 486.

Bibliographie du Québec, 1er trimestre, Bibliothèque nationale du Québec, avril 1969; cf. no 111, "Vac, Bertrand".

Bulletin bibliographique de la Société des Écrivains canadiens, Éditions de la Société des Écrivains canadiens, Montréal, année 1950, p. 126. Cf. "Vac, Bertrand";

année 1952, pp. 59-60. Cf. "Pelletier, Aimé";
 année 1954, p. 51, p. 88. Cf. "Vac, Bertrand";
 année 1955, p. 81. Cf. "Vac, Bertrand";
 p. 102. Cf. "Vac, Bertrand".

Cahier bibliographique des lettres québécoises, [Description bibliographique de] St-Pépin, P.Q., Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1962, 272 p., dans Cahier bibliographique des lettres québécoises, vol. 4, nos 1 et 2, 1969, p. 324.

CANADIAN INDEX to Periodicals and Documentary Films, vol. 14, 1961, Ottawa, Canadian Library Association and National Library of Canada, 1962, 364 p. Cf. p. 349.

CASTEX, Pierre-Georges et Paul SURER, Manuel des études littéraires françaises. XVIIIe siècle, France, Librairie Hachette, 1949, 168 p. Cf. p. 74 "sortes de comique".

COLLET, Paulette, l'Hiver dans le roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, 283 p. Cf. "Bibliographie", p. 268.

LE DEVOIR (INDEX Q-2); 1966, (pas de pages indiquées). Cf. "VAC, Bertrand", 1967, p. B-1804. Cf. "VAC, Bertrand".

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958, Paris, A.G. Nizet, 1978, 911 p. Cf. p. 20 (note 21), p. 559 (note 1), pp. 564-567, p. 585, pp. 589-592, pp. 643-646, pp. 867-868.

De GRANDPRÉ, Pierre, Dix ans de vie littéraire au Canada Français, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1966, 295 p. Cf. pp. 15, 252.

-----, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1969, tome III (1945 à nos jours). La poésie, 408 p. Cf. "Appendice" sur les gagnants des prix du Cercle du Livre de France, pp. 401-402.

-----, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1969, tome IV (1945 à nos jours). Roman, théâtre, histoire, journalisme, essai, critique, 429 p. Cf. p. 16, note 1.

DELEUZE, Gilles et Felix GUATTARI, Rhizome, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976, 75 p.

FREUD, Sigmund, Studienausgabe, Frankfurt, Fischer Verlag, 10 volumes. Cf. vol. 4, p. 182.

HAMEL, Réginald, HARE, John et Paul WYZYNSKI, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, XXV, 726 p. Cf. p. 671, "VAC, Bertrand [Aimé Pelletier]".

HAMEL, Réginald et plusieurs collaborateurs [Madeleine Corbeil et Nicole Vigeant (1966), Renée Beauchemin, Christiane Giguère et Louise Rolland (1968)], Cahiers Bibliographiques des lettres québécoises, Université de Montréal, Centre de Documentation des Lettres canadiennes-françaises, 1966; vol. 1, no 1, 1er janvier-15 mars 1966, pp. 232-233, vol. 1, no 2, 15 mars-7 juillet 1966, p. 577, vol. 1, no 3, 7 juillet-31 décembre 1966, p. 1082, 1967; vol. 2, no 1, p. 438, vol. 2, no 2, pp. 851-852, vol. 2, no 3, p. 1200, vol. 2, no 4, pp. 1746-1747, 1968; vol. 1, janvier-février-mars 1968, p. 218, 1969; vols. 1 et 2, janvier-juin 1969, p. 1969.

INDEX DE L'ACTUALITÉ, vue à travers la presse écrite, section analytique, Division d'analyse et d'indexation, bibliothèque de l'Université Laval, vol. IX, refonte 1974, p. A-2216; vol. X, refonte 1975, p. A-772.

JEANSON, F., la Signification du rire, Paris, Éd. du Seuil, 1950.

LALO, Ch., Esthétique du rire, Paris, Flammarion, 1949.

LE BEL, Michel et Jean-Marcel PAQUETTE, le Québec par ses textes littéraires (1534-1976), Montréal, Les Éditions France-Québec, Les Éditions Fernand Nathan, 1976, 388 p. Cf. pp. 199-200. Extrait de Saint-Pépin, P.Q.

LEMIRE, Maurice et plusieurs collaborateurs [Gilles Dorion, André Gaulin, Alonzo LeBlanc, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Kenneth Landry et Lucie Robert]. Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, 1252 p. Cf. l'Assassin dans l'hôpital, pp. 70-71; Deux portes... une adresse, pp. 283-284; Louise Genest, pp. 585-588; Saint-Pépin, P.Q., pp. 892-893.

-----, et plusieurs collaborateurs [Gilles Dorion, André Gaulin, Alonzo LeBlanc, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Kenneth Landry et Lucie Robert]. Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome IV (1960-1969), Montréal, Fides, 1984, 1123 p. Cf. la Favorite et le Conquérant, pp. 338-339; Histoires galantes, pp. 409-410. Aussi, p. 350, p. 441.

Le Livre canadien, vol. 6, février 1975. Cf. no 72, "VAC, (Bertrand), le Carrefour des géants".

MAURON, Charles, Psychocritique du genre comique, Paris, Librairie José Corti, 1964, 188 p.

PAVIS, Patrice, Dictionnaire du théâtre, Paris, Éditions sociales, 1980, 483 p. Cf. pp. 75-78.

- RADAR, Répertoire analytique d'articles de revues du Québec, vol. 4, no 6, ministère des Affaires culturelles, Bibliothèque nationale du Québec, 1975-76 (refonte annuelle, p. A-655, section analytique).
- RINFRET, Édouard-G., le Théâtre canadien d'expression française, tome IV, pp. 153, 233.
- SYLVESTRE, Guy, Panorama des lettres canadiennes-françaises, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1964, 83 p. Cf. p. 60.
- TOUGAS, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, P.U.F., 1960, XII, 312 p. Cf. pp. 185-186.
- VOLTZ, Pierre, la Comédie, (Préface de Quentin Hope), University of Indiana, New York, St-Louis, San Francisco, McGraw-Hill, Armand Colin, 1974.
- WARWICK, John, [traduit par Jean Simard], l'Appel du nord dans la littérature canadienne-française. Essai, Montréal, HMH, Coll. Constantes, vol. 30, c 1968; cf. pp. 168-174: chapitre sur la "Régénération: les thèmes modifiés du noble sauvage chez..."
4. Articles de journaux et de revues
- (ANONYME), "Louise Genest. Prix du roman", dans la Presse, 13 avril 1950.
- , "Cinéma, radio, télévision et pêche à Saint-Michel des Saints", reportage photographique dans la Patrie, 10 juillet 1950, pp. 8-10. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/2. Photo.
- , "le Prix du Cercle du Livre de France au Dr. Aimé Pelletier", dans l'Action catholique, 14 septembre 1950.
- , "le Dr. J.-O.-A. Pelletier remporte le prix du Cercle du Livre de France", dans la Patrie, 14 septembre 1950, p. 19.
- , "Louise Genest paraîtra le 2 novembre", dans le Canada, 21 octobre 1950, p. 5, [reproduit dans l'Action catholique, 25 octobre 1950, p. 8, et dans Radiomonde, 28 octobre 1950, p. 9].
- , "Prix des lecteurs", dans l'Action catholique, 22 novembre 1950, p. 8.
- , "Un prix des lecteurs", dans le Canada, 25 novembre 1950, p. 15.
- , "Oeuvres de chez nous. Les Écrivains canadiens à la Librairie Beauchemin", dans la Presse, 25 novembre 1950, p. 42.
- , "les Livres. Le Lecteur sera le juge", dans le Haut-Parleur, 26 novembre 1950, p. 5.

- , "le Prix du Cercle du Livre de France. Louise Genest, de Bertrand Vac", dans la Revue populaire, décembre 1950, p. 5.
- , "Édition française de Louise Genest", dans la Presse, 27 janvier 1951, p. 55.
- , "Un nouveau Maria Chapdelaine, Louise Genest", dans le Canada, 27 mars 1951, p. 4 [reproduit sous le titre "Contrat signé pour l'édition de Louise Genest en France", dans la Presse, 24 mars 1951, p. 57].
- , "Louise Genest aux Éditions du Seuil", dans le Devoir, 24 mars 1951, p. 8.
- , "Louise Genest, premier roman de Bertrand Vac", dans la Semaine à Radio-Canada, ler-7 avril 1951, p. 2.
- , Deux portes... une adresse", dans le Droit, 18 octobre 1952, p. 2 [reproduit en partie dans le Canada, 11 novembre 1952, p. 6].
- , "le 3e roman de B. Vac", dans la Presse, 12 mars 1955, p. 74.
- , "les Anciens de Joliette. Félicitations au Dr. Aimé Pelletier", dans le Bulletin de l'association des Anciens de Joliette, juin 1955.
- , [sans titre], dans le Droit, 3 décembre 1955.
- , "Bertrand Vac (Le Dr. Aimé Pelletier), dont le roman l'Assassin dans l'hôpital...", dans le Devoir, 4 février 1956, p. 5. Photo.
- , "Un de nos hommes en Blanc! Bertrand Vac", dans Romans Magazine, 25 novembre 1956.
- , "Un roman policier de Bertrand Vac: l'Assassin dans l'hôpital", dans la Semaine à Radio-Canada, 3-9 août 1957, p. 8.
- , "Bertrand Vac, lauréat au prix du Cercle du Livre de France", dans Metro-Express, 16 novembre 1965, p. 2.
- , "les Histoires galantes", dans Metro-Express, mardi, 16 novembre 1965, p. 10. Photo.
- , "Bertrand Vac: un habitué du Prix du Cercle du Livre", dans l'Action, 19 novembre 1965, p. 23.
- , "Bertrand Vac veut faire choc avec des Histoires galantes", dans Nouvelles illustrées, 22 novembre 1965. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/671. Photo.
- , "Histoires galantes", dans la Patrie, semaine du 16 janvier 1966, p. 52.

- , "Après les Histoires galantes", dans Arts et lettres, vol. 82. no 18, 22 janvier 1966, p. 2-A.
- , "Vac, Langevin, Martin, Jasmin, prière de vous abstenir!", dans la Presse, vol. 82, no 24, 29 janvier 1966, Supplément-arts, p. 2.
- , [Entrefilet où on souhaite pour rire que Bertrand Vac gagne le prix du CLF pour la quatrième fois], dans Montréal-Matin, 5 février 1966.
- , "Bertrand Vac: un roman policier et une pièce drôle", dans la Presse, 5 mars 1966, Supplément-arts, p. 2. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.
- , [Présentation de la pièce Appelez-moi Amédée au bateau-théâtre de l'Escale, avec une photo de deux acteurs], dans le Devoir, 1er juin 1967, p. 8. Photo.
- , "Bertrand Vac publie ses pensées profondes", dans le Devoir, vol. 58, no 255, 4 novembre 1967, p. 13, col. 1-2. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.
- , "les Pensées "profondes" de Bertrand Vac", dans la Presse, 83e année, no 286, 9 décembre 1967, p. 20.
- , "Des poches canadiens", dans le Devoir, vol. 58, no 291, 16 décembre 1967, p. 14, col. 3-5.
- , [sans titre], dans la Presse, 83e année, no 293, 18 décembre 1967, p. 29, col. 4-6.
- , "De l'humour...", dans Sept Jours, 2e année, no 17, 7-13 janvier 1968, p. 39, col. 1-2.
- , "Bibliographie générale 1969", dans Livres et auteurs québécois 1969, p. 275.
- , "En 2 mots, Bertrand Vac: une histoire de Montréal", dans la Presse, 10 avril 1971, p. D2. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.
- ALLAIRE, Émilie, "le Coin des lettres. Un lauréat en or, Bertrand Vac", dans le Temps, 1er mars 1956, p. 15. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/8. Photo.
- AUBIN, Jean-Pierre, "Histoires galantes", dans le Cahier des arts et des lettres, vol. 2, no 13, 27 janvier 1966, p. 7.
- , "Histoires galantes", dans le Quartier Latin, 27 janvier 1966, p. 7. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

- BARIL, Pierre, "l'Escale en habit de soirée", dans le Nouvelliste, vol. 47, no 188, 12 juin 1967, p. 18.
- , "l'Escale accoste ce midi", dans le Nouvelliste, vol. 47, no 196, 22 juin 1967, p. 11.
- BARTHELEMY - Place du Marché - "Un romancier de chez-nous", dans Joliette Journal, 20 septembre 1950.
- BASILE, Jean, "Décerné hier après-midi. Bertrand Vac, prix du Cercle du Livre de France, pour un recueil de nouvelles: Histoires galantes", dans le Devoir, 16 novembre 1965, p. 6.
- , "Théâtre. Le bateau de Lionel Villeneuve", dans le Devoir, vol. 58, no 129, 2 juin 1967, p. 8.
- BEAUSOLEIL, Jean-Paul, "Études critiques. Louise Genest", dans Lectures, tome 7, no 4, décembre 1950, pp. 193-197.
- BERNIER, Thérèse, "le Canada français a tenu la vedette dans le monde des arts", dans le Soleil, vol. 69, no 5, 3 janvier 1966, p. 9.
- , "Activités culturelles au Canada en 1965", dans l'Évangélène, vol. 79, no 8398-12, 15 janvier 1966, p. 4.
- BERTRAND, André, "Une littérature en acte", dans le Cahier des Arts et des lettres, vol. 2, no 13, janvier 1966, p. 1.
- BERTRAND, Théophile, "la Culture par la lecture. Le Canada français et les tendances littéraires contemporaines", dans Nos Cours, 5 janvier 1951, pp. 3-4.
- BLOIS [pseudonyme], "le Prix du Cercle du Livre de France. Bertrand Vac, lauréat pour une troisième fois", dans le Petit Journal, 21 novembre 1965, p. 36. Photo.
- BOSCO, Monique, "les Arts et les autres. Ces histoires n'ont rien de ga- lant", dans le Magazine Maclean, vol. 6, no 2, février 1966, p. 43.
- BOUFFARD, Odoric, "le Canadien-français entre deux mondes", dans Culture, vol. 28, no 4, décembre 1967, pp. 347-356.
- [LE BOUQUINISTE], "Plus de vainqueurs cumulatifs", dans la Patrie, 28 no- vembre 1965, p. 65.
- CAMPEAU, Lucien, "Bertrand Vac, détective", dans la Presse, 3 mars 1956, p. 66.
- CARLE, Gilles, "les Livres et leurs auteurs. Saint-Pépin, P.Q.", dans le Foyer, 23 juin 1955. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/9.
- , "Saint-Pépin, P.Q.", dans le Devoir, 23 juin 1955, p. 15.

- CHALVIN, Michel, "Dix hommes... une femme. Les Lauréats du Cercle du Livre de France", dans le Magazine Maclean, octobre 1961, pp. 32-34. Photo de Bertrand Vac et des dix gagnants.
- CHAPUT-ROLLAND, Solange, "le Critique des livres. Bertrand Vac - Louise Genest [...]", dans Amérique française, 1949-1950, p. 79.
- , "Kaléidoscope littéraire", dans l'Action universitaire, avril 1951, pp. 42-54 [v. pp. 51-52].
- CHAUVEAU, Michel, "Un livre d'humour qui fait réfléchir sur soi", dans le Soleil, 70e année, no 280, 25 novembre 1967, p. 34, col. 5-8.
- CHOUL, Jean-Claude et Michel DE SMET, "Etudes - Des romans bien tranquilles: les prix du Cercle du Livre de France (1960-65)", dans Voix et Images, v. 6, no 1, automne 1980, pp. 127-145.
- [CLICHE], "le Livre canadien-français... en marche", dans Vient de paraître, vol. 2, no 1, janvier 1966, p. 15.
- , "Bertrand Vac: un roman policier et une pièce drôle", dans la Presse, vol. 82, no 54, 5 mars 1966, Supplément, p. 2.
- COLLIN, W.E., "Letters in Canada: 1950, French-Canadian Letters", dans University of Toronto Quarterly, July 1951, pp. 396-397.
- , "Letters in Canada: 1952. Publications in French", dans University of Toronto Quarterly, July 4th, 1953, pp. 395-396.
- , "Letters in Canada: 1955. Publications in French", dans University of Toronto Quarterly, April 1956, pp. 393-394.
- COTÉ, Maurice, "la Page de Maurice Côté", dans Journal de Montréal, 18 novembre 1965, p. 9.
- COUCKE, Paul, "le Prix du roman policier est décerné à Bertrand Vac", dans la Patrie, 31 janvier 1956, p. 24.
- DASSYLVIA, Martial, "Une croisière à quai avec Bertrand Vac et Amédée", dans la Presse, vol. 83, no 122, 27 mai 1967, p. 28. Photo.
- , "Théâtre. Quand on s'appelle Amédée", dans la Presse, vol. 83, no 126, 1er juin 1967, p. 34.
- DÉCARIE, Annette, "Louise Genest, par Bertrand Vac", dans le Canada, 25 novembre 1950, p. 16.
- DESJARDINS, Édouard, "VAC Bertrand. Le Carrefour des géants, (Montréal 1820-1885)", Montréal, Cercle du Livre de France, 1974, dans l'Union médicale du Canada, T. 104, no 10, octobre 1975, pp. 1569-1570.

- DESHAIES, Guy, "Dans son cabinet de médecin, Bertrand Vac reçoit le prix du Cercle du Livre de France", dans Montréal-Matin, 16 novembre 1965, p. 5. Photo.
- DESPREZ, Jean, "Saint-Pépin, P.Q. Deux plus deux font quatre", dans Samedi-Dimanche, 19 mars 1955.
- DESSOUCHÈRES, Paul, "Bertrand Vac frappe deux fois à la même adresse et deux fois la porte s'ouvre", dans le Haut-Parleur, 20 septembre 1952, pp. 4-5.
- DIONNE, René, "Bertrand Vac. Histoires galantes", dans Relations, no 311, décembre 1966, p. 350.
- DOYON, Charles, "Chronique des livres. Louise Genest", dans le Haut-Parleur, 26 novembre 1950, p. 5. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.
- , "Deux portes... une adresse", dans le Haut-Parleur, 27 décembre 1952, p. 2.
- DUHAMEL, Roger, "Notes de lecture. Louise Genest", dans Montréal-Matin, 10 novembre 1950, p. 4 (reproduit dans l'Action universitaire, 17e année, no 3, avril 1951, pp. 65-66).
- , "Propos littéraires. Bertrand Vac, récidiviste!", dans la Patrie, 21 septembre 1952, p. 101.
- , "Livres de notre temps. [...] Le Dernier Roman de Bertrand Vac", dans la Patrie, 30 novembre 1952, p. 108; reproduit sous le titre "Courrier des lettres. Un roman par prix!", dans l'Action universitaire, juillet 1952, pp. 101-102.
- , "Livres de notre temps. La Médiocrité de vision n'est pas un signe d'affranchissement", dans la Patrie, 3 avril 1955, p. 70. Photocopie de l'article du CEDEQ, no 506/6/10.
- DULIANI, Mario, "Médecine et littérature", dans l'Information médicale et paramédicale, 5 février 1957, p. 18.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, "Deux écrivains démystificateurs. Bertrand Vac, Histoires galantes; Roger Fournier, À nous deux", dans le Devoir, vol. 57, no 23, 29 janvier 1966, p. 11.
- , "Livres en français. Romans", dans University of Toronto, vol. 35, no 4, 1965-1966, pp. 509-523. Cf. p. 519.
- , "la Semaine littéraire. Les Pensées de Bertrand Vac", dans le Devoir, vol. 58, no 291, 16 décembre 1967, p. 13, col. 1-5. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/11. Aussi, à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.

- FELTEAU, Cyrille, "Ces hommes qui ont fait Montréal", dans la Presse, 1er février 1975, p. E4, col. 7, art. 1. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.
- G. , J.C., "Au théâtre de l'Escale: la chose rarissime, une pièce québécoise drôle", dans le Petit Journal, semaine du 4 juin 1967, p. 39. Photos.
- GARON, Jean, "Appelez-moi Amédée", au théâtre de l'Escale", dans le Soleil, 7 juillet 1967, p. 21. Photo.
- GAY, Paul, [C.S. Sp.], "Roman. Saint-Pépin, P.Q.", dans le Droit, 7 avril 1955, p. 2. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/12.
- , "Vac (Bertrand). La Favorite et le Conquérant", dans Lectures, juin 1963, p. 263.
- GINGRAS, Claude, "De Frontenac à Tamerlan", dans la Presse, 4 mai 1963, pp. 1-3. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/13. Photo.
- , "300 ouvrages lus, 400 pages écrites, 11 ans de travail: la Favorite et le Conquérant, un cadeau de Bertrand Vac à la littérature canadienne", dans la Presse, 4 mai 1963, pp. 2-3. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.
- GINGRAS, Gérard, "le Prix du Cercle du Livre de France. Deux portes... une adresse", dans le Canada, 22 novembre 1952, p. 19.
- GOGANN, Serge, "Prix littéraire", dans le Haut-Parleur, 13 septembre 1952, p. 3.
- GUÉRIN, Raymond, "le Prix de \$1000 du Cercle du Livre de France remis au Dr. Aimé Pelletier, de Verdun", dans la Presse, 14 septembre 1950, p. 33.
- HAMELIN, Jean, "Louise Genest, de Bertrand Vac", dans la Presse, 11 novembre 1950, p. 65.
- , "En littérature canadienne. Deux portes... une adresse [...]", dans la Presse, 20 décembre 1952, p. 52.
- HUOT, Maurice, "Louise Genest, par Bertrand Vac", dans la Patrie, 6 décembre 1950, p. 8.
- J.Y.T., "D'une pensée "profonde" à l'autre", dans le Canada français, 23 novembre 1967, p. 34. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/36. Photo.
- JASMIN, Claude, "Livres", dans Actualité, vol. 15, no 3, mars 1975, pp. 6, 11, 12.

- LADOUCEUR, Roland, "l'Envers des choses [...] Louise Genest", dans le Cabbin, 22 novembre 1950, p. 5.
- LAFRANCE-POIRIER, Bella, "Lettre au Devoir. Histoires galantes", dans le Devoir, 4 février 1966, p. 4.
- LAMARCHE, Antonin, "Préface [du roman] Deux portes... une adresse", pp. 7-8.
- , "le Sens des faits. Étonnement", dans la Revue dominicaine, janvier-février 1956, pp. 53-54.
- LAMARCHE, Jacques, "les Livres", dans Cité libre, mars 1966, pp. 28-31.
- LANGLOIS, Lucien, "Un médecin décroche le prix du Cercle du Livre de France", dans Montréal-Matin, 14 septembre 1950, p. 2. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/14. Photo.
- LAROCHE, Maximilien, "Littérature du Québec et d'Haïti. VIII. Les Thèmes du roman", dans l'Action nationale, vol. 55, nos 9-10, mai-juin 1966, pp. 1142-1154.
- LARONDE, Pierre, "Lettres et arts. Même s'il a Bélieau pour lui..., Bertrand Vac n'est pas notre Simenon", dans Photo-Journal, semaine du 5-11 février 1956, p. 10. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/15. Photos.
- LECLERC, Rita, "Littérature. Vac (Bertrand), Saint-Pépin, P.Q., [...]", dans Lectures, 16 avril 1955, p. 122 [reproduit le même jour dans Notre Temps, p. 6].
- LEDUC, Robert, "Deux portes... une adresse", [caricature-allusion au maire Jean Drapeau entrant et sortant par deux portes identifiant la mairie], dans la Presse, 8 octobre 1966, p. 2. Photo.
- LÉGARÉ, Romain, "les Livres canadiens. Littérature. Histoires galantes", dans Culture, juin 1966, p. 212.
- LEMAÎTRE, Yvonne, "le Livre du jour", dans le Travailleur (Worcester), 30 novembre 1950, p. 1. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/16.
- LÉOBOLDI, Charles, "Verdun Doctor wins Franch Literary Prize", dans the Herald Montreal Daily, 14 septembre 1950.
- LÉVY, Bernard, "De l'humour...", dans Sept-Jours, 2e année, no 17, 7-13 janvier 1968, p. 39.
- L'Illettré [pseudonyme de Harry Bernard], "Un livre-surprise. Louise Genest, de Bertrand Vac", dans le Temps, 15 décembre 1950, p. 6; [reproduit dans l'Autorité, 16 décembre 1950, pp. 3-4].
- LOCKQUELL, Clément, "Livres canadiens. Bertrand Vac, Louise Genest", dans Culture, vol. 12, no 4, décembre 1951, pp. 434-436.

LOCKQUELL, C [lément] et LOMBARD, B [ertrand]", Louise Genest, par Bertrand Vac. "Pour vos lectures du soir", dans Revue de l'Université Laval, février 1951, pp. 565-567.

LOMBARD, Bertrand [pseudonyme d'Émile Bégin], "Littérature canadienne d'expression française. Pour vos lectures du soir. Louise Genest, de Bertrand Vac", dans RUL, janvier 1951, pp. 565-567.

LORRAIN, Rolland, "Étonnantes personnalités de chez nous: Bertrand Vac Citoyen International", dans le Foyer, 16 juillet 1955, pp. 3, 15. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/17. Photo.

M[AÎTRE], M[anuel], "Bertrand Vac fait le tour du chapeau littéraire", dans la Patrie, semaine du 21 novembre 1965, p. 12. Photo.

-----, "Théâtre. Pièce futile pour un joli bateau-théâtre", dans la Patrie, vol. 88, no 23, semaine du 11 juin 1967, p. 62. Photo.

MARCOTTE, Gilles, "Enfin! Un médecin inconnu, puis connu gagne le prix du Cercle du Livre de France", dans le Devoir, 14 septembre 1950, pp. 6, 10. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/18.

-----, "Bertrand Vac. Prix du Cercle du Livre de France", dans le Devoir, 11 novembre 1950, p. 8. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

-----, "Littérature d'extérieurs", dans le Devoir, 20 janvier 1951, p. 8.

-----, "le Mois. Heurs et malheurs d'un prix", dans l'Action nationale, février 1951, pp. 150-151.

-----, "Deux portes... une adresse. Prix du Cercle du Livre de France", dans le Devoir, 29 novembre 1952, p. 7.

-----, "Littérature. Couleurs locales. Bertrand Vac, Christian Larsen", dans la Presse, 18 mai 1963, Supplément, p. 8. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/19. Aussi à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.

-----, "Bertrand Vac: le scalpel et le stylo", dans la Presse, 20 novembre 1965, Supplément, p. 5. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/20. Aussi à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photos.

-----, "Littérature. Décidément, la galanterie se perd. Une vie d'enfer (André Laurendeau), Histoires galantes (Bertrand Vac), Et puis tout est silence... (Claude Jasmin)", dans la Presse, 18 décembre 1965, Supplément, p. 4. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.

MASSE, Denis, "Au pied de la rue McGill accostera le théâtre de l'Escale", dans la Presse, 30 mars 1967, Cahier no 3, p. 27. Photos.

- MASSICOTTE, Guy, "Bertrand Vac. Le Carrefour des géants", dans Livres et auteurs québécois 1974, pp. 106-108. Aussi "Bibliographie générale", p. 391. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/21.
- MAUREL, Charles [pseudonyme de Maria Pouliot], "Lettres canadiennes-françaises vues de Toronto", dans le Droit, 5 décembre 1953, p. 2.
- MERLES, Jacques, "Appelez-moi Amédée", dans Sept-Jours, vol. 1, no 41, 24 juin 1967, p. 43.
- MIVILLE-DESCHENES, Jean, "Histoires galantes", dans le Soleil, vol. 69, no 10, 8 janvier 1966, p. 6.
- MORAND, Gilles, "le Coin des lettres. De l'humour dans nos lettres: Saint-Pépin, P.Q., une cocasserie politique de Bertrand Vac", [sans date] 1 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/22.
- MORIN, Yvon, "Mes pensées "profondes"", dans l'Évangélène, 81e année, no 8861-71, 23 mars 1968, p. 4, col. 3-8.
- O'LEARY, Dostaler, "Avec Le Cercle du Livre de France. Affirmation de notre roman", dans la Patrie (du dimanche), 1er octobre 1950, pp. 93-94.
- PALLASCIO-MORIN, Ernest, "Littérature d'ici. Quand le critique doit critiquer", dans l'Action, vol. 59, no 17664, 20 mai 1966, p. 21.
- PARADIS, Andrée, "la Favorite et le Conquérant, Bertrand Vac", [sans date], 4 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/23.
- LA P'TITE DU POPULO [pseudonyme d'Huguette Proulx], "les Événements marquants de la semaine", dans Radiomonde, 13 septembre 1952, p. 6.
- PIAZZA, François, "Appelez-moi Amédée", dans Écho-Vedettes, vol. 5, no 21, 10 juin 1967, p. 30.
- PINSONNEAULT, Jean-Paul, "Deux portes... une adresse", dans Lectures, tome 9, no 4, décembre 1952, pp. 155-157.
- POIRIER-CHARUK, Gisèle, "Causons, Mesdames. La Favorite et le Conquérant", [sans date], 1 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/24.
- POISSON, Roch, "3 fois lauréat. Le Tour du chapeau pour Bertrand Vac", dans Photo-Journal, semaine du 17 au 24 novembre 1965, p. 85. Photo.
- , "Vie littéraire", dans Photo-Journal, vol. 29, no 42, 2 février 1966, p. 69.
- , "Vie littéraire", dans Photo-Journal, vol. 29, no 43, 9 au 16 février 1966, p. 77.

- , "Essayez donc les auteurs d'ici juste pour rire!", dans Photo-Journal, vol. 31, no 36, 20-27 décembre 1967, p. 58.
- POLIQUIN, Jean-Marc, "Littérature canadienne: rentrée romanesque 1952. Deux portes... une adresse, par Bertrand Vac", dans le Droit, 10 janvier 1953, p. 2.
- PONTAUT, Alain, "Prix du Cercle du Livre de France. Bertrand Vac (Histoires galantes): Duplessis, la critique, le ministère, la France et la censure...", dans le Devoir, 20 novembre 1965, p. 12. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/25. Aussi, à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.
- , "Six jeunes poètes entre un Balzac du XVIIe et le "n'importe qui" de Sartre", dans la Presse, vol. 83, no 75, 1er avril 1967, p. 25.
- , "Pour saluer l'an nouveau, une fameuse soirée culturelle", dans la Presse, vol. 83, no 303, 30 décembre 1967, p. 33, col. 4-5.
- [PRESSE CANADIENNE], "Une comédie de Dubé et Vac à bord du théâtre de l'Escale", dans le Soleil, vol. 70, no 78, 31 mars 1967, p. 25.
- , "Une pièce de Bertrand Vac et Marcel Dubé inaugurera le navire-théâtre l'Escale", dans l'Action, vol. 60, no 17929, 5 avril 1967, p. 14.
- , "Une comédie de Vac et Dubé sur la scène du navire-théâtre l'Escale", dans la Tribune, vol. 58, no 36, 7 avril 1967, p. 16.
- , "l'Escale: une comédie loufoque de Vac et Dubé dans un décor marin!", dans la Tribune, vol. 58, no 84, 3 juin 1967, p. 17.
- PROULX, Huguette, "Louise Genest", dans Radiomonde, 23 septembre 1950, pp. 7, 12.
- RACICOT, Paul-Émile, "Un prix littéraire", dans Relations, septembre 1952, pp. 249-250.
- , "Romans canadiens de 1952", dans Relations, février 1953, p. 47.
- , "les Livres. Bertrand Vac: Saint-Pépin, P.Q. [..]", dans Relations, août 1958, p. 222.
- RICHER, Julia, "Louise Genest, de Bertrand Vac", dans Notre Temps, 11 novembre 1950, p. 3. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.
- RIOUX-SABOURIN, Ivan, "l'Homme de 2100: un intellectuel malade", dans la Patrie, vol. 88, no 28, 16 juillet 1967, p. 10. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/3. Photo.

- ROB [pseudonyme de René-O. Boivin], "le Baluchon de Rob", dans Radiomonde, 18 novembre 1950, p. 5.
- , "le Baluchon de Rob", dans Radiomonde et Télémonde, 2 avril 1955, [à propos de Saint-Pépin, P.Q.].
- ROBERT, Guy, "l'Esprit des livres. Bertrand Vac - Saint-Pépin, P.Q.", dans Revue dominicaine, novembre 1955, p. 253. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/26.
- , "Trois livres de Bertrand Vac", dans Revue dominicaine, vol. 62 no 1, janvier-février 1956, pp. 34-40. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26.
- ROBERT, Lucette, "Derrière une oeuvre de valeur se cachent une carrière et une personnalité intéressante", dans Photo-Journal, 28 septembre 1950, p. 38. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/27. Photo.
- , "Ce dont on parle", dans la Revue populaire, novembre 1950, p. 86.
- , "Littérature. Deux portes... une adresse", par Bertrand Vac", dans la Revue populaire, novembre 1952, pp. 6, 70.
- ROBIDOUX, R[éjean], "la Favorite et le Conquérant, de Bertrand Vac", dans Livres et auteurs canadiens 1963, pp. 38-39. Aussi, p. 10, "Biographie". Photo.
- ROBILLARD, Jean-Paul, "Sous le signe de l'humour. "Saint-Pépin" et "Fournier", dans le Petit Journal, 10 avril 1955, p. 56. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/28. Photo.
- , "Interview-éclair avec Bertrand Vac", dans le Petit Journal, février 1956. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/29. Photo.
- , "Chez Bertrand Vac. Un grand admirateur de Tamerlan", dans le Petit Journal, 30 mars 1958, p. 37. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/30. Photos.
- , "le Prix du Cercle a dix ans", dans le Petit Journal, 12 octobre 1958, p. 94. Photo.
- ROLLAND, Roger, "Louise Genest. Chronique littéraire de Radio-Canada", 3 novembre 1950, 8 p. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/7/6.
- ROUSSAN, Jacques de, "Histoires galantes", dans la Patrie, vol. 87, no 2, 16 janvier 1966, p. 52.

- ROY, Louis-Philippe, "Louise Genest", dans l'Action catholique, 22 novembre 1950, p. 8.
- , "les Déchets d'un concours", dans l'Action catholique, 11 avril 1951, p. 8.
- ROY, Michel, "Sans perdre le bistouri de vue, un chirurgien remporte le prix", dans le Canada, 14 septembre 1950, p. 3. Photos.
- , "Deux portes... une adresse. Bertrand Vac remporte le prix du Cercle du Livre de France", dans le Canada, 9 septembre 1952, p. 3.
- , "Saint-Pépin ou l'opération littéraire de Bertrand Vac", [sans date], 2 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/31. Photo.
- SAINT-GERMAIN, André, "Bertrand Vac et Roger Fournier. De Charybde... Histoires galantes", dans le Carabin, 20 janvier 1966, p. 13.
- SAINT-GERMAIN, Clément, "Littérature. Vac (Bertrand). L'Assassin dans l'hôpital", dans Lectures, 15 octobre 1956, p. 23.
- SAINT-GERMAIN, Pierre, "Avant la bataille du Cercle du livre. Un de ces quatre personnages sera le Dauthuile littéraire", dans le Petit Journal, 10 septembre 1950. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/32. Photos.
- , "le Gagnant du Cercle du Livre trouve les maris insignifiants", dans le Petit Journal, 17 septembre 1950, p. 56. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/33. Photos.
- SAINT-ONGE, Paule, "Châtelaine a lu pour vous. Erotisme, révolution et évasion", dans Châtelaine, janvier 1966, p. 60. Photo.
- ST-PIERRE, Denise B., "Livres", dans Maintenant, juin 1963, p. 214.
- SAMSON, Jean-Noël, "Histoires galantes, de B[ertrand] Vac", dans Lectures, avril 1966, p. 204.
- SMITH-ROY, Paulette, "Mes pensées "profondes", de Bertrand Vac", dans Livres et auteurs canadiens 1967, p. 121. Aussi, "Bibliographie générale", pp. 22, 24.
- SYLVESTRE, Guy, "Au jour le jour. Une oeuvre petite", [sans date], 1 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/34.
- , "Louise Genest", dans Revue dominicaine, vol. 56, no 2, novembre 1950, pp. 219-224. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/35.
- , "Où en est notre littérature?", dans RUO, octobre-décembre 1951, pp. 427-448, cf. p. 438.
- [TEK], "Carrefour. Tout le monde... y passe", dans Montréal-Matin, 3 novembre 1967, p. 5.

- TÉTU, Michel, "Histoires galantes, de Bertrand Vac", dans Livres et auteurs canadiens 1965, pp. 62-63.
- THÉBERGE, Jean-Yves, "D'une pensée profonde à l'autre", dans le Canada-Français, vol. 108, no 26, 23 novembre 1967, p. 34, col. 1-5.
- TISSEYRE, Michelle, "Confidentiellement", dans la Revue Moderne, septembre 1956, pp. 8-9.
- TREMBLAY, Robert, "l'Acharnation" de nos premiers vrais citadins. Le Carréfou des géants, par Bertrand Vac, dans le Soleil, 28 septembre 1974, p. D10. Photocopie de l'article à la bibliothèque de l'UQTR, comptoir du prêt, no PS 8075 D67, vol. 26. Photo.
- VAILLANCOURT, Madeleine, "Une bédvue", dans Montréal-Matin, 1er février 1966, p. 22.
- VALIQUETTE, Bernard, "À la page. Deux recueils de nouvelles, Histoires galantes, nouvelles par Bertrand Vac, et la Mort exquise, nouvelles par Claude Mathieu", dans Échos-Vedettes, vol. 3, no 51, 8 janvier 1966, p. 24.
- VALOIS, Charles, "Poésie, théâtre, roman. Bertrand Vac, Louise Genest, dans les Carnets victoriens", avril 1951, pp. 136-137.
- VANASSE, André, "la Notion de l'étranger dans la littérature canadienne (IV): la rupture définitive", dans l'Action nationale, vol. 55, no 5, janvier 1966, pp. 606-611.

5. Documents sonores

Deux entrevues réalisées avec Bertrand Vac, par Louise Trahan-Laneuville et Claude Laneuville, à l'appartement de Bertrand Vac, rue Drummond à Montréal :

- samedi, le 10 mars 1984 (deux cassettes)
- samedi, le 28 avril 1984 (deux cassettes)

Bertrand Vac raconte sa vie et répond à plusieurs questions sur son oeuvre, sa famille, sa carrière, sa philosophie...

6. Iconographie

13 photos sur les activités de Saint-Michel-des-Saints (pêche surtout), donc sur le pays de Louise Genest, illustrant un article de [ANONYME], "Cinéma, radio, télévision et pêche à Saint-Michel-des-Saints", dans la Patrie, 10 juillet 1950, pp. 8-10.

4 photos des concurrents de Bertrand Vac: Harry Bernard, Émile-Charles Hamel, Yves Thériault, une autre ayant un point d'interrogation et un titre: "Le médecin inconnu". Les photos illustrent un article de Pierre SAINT-GERMAIN, "Avant la bataille du Cercle du Livre. Un de ces quatre personnages sera le Dauthuille littéraire", dans le Petit Journal, 10 septembre 1950.

2 photos de Bertrand Vac: lui-même et lui-même mangeant au "400". Les photos illustrent un article de Michel ROY, "Sans perdre le bistouri de vue, un chirurgien remporte le prix", dans le Canada, 14 septembre 1950, p. 3.

Photo du Dr. Aimé Pelletier avec Jean Béraud (président du jury du CLF, au moment où il reçoit un prix de 1,000 \$), illustrant un article de Lucien LANGLOIS, "Un médecin décroche le prix du Cercle du Livre de France", dans Montréal-Matin, 14 septembre 1950, p. 2.

6 photos: une de Bertrand Vac avec le jury; l'autre de Bertrand Vac avec Françoise Loranger. Autres photos: Louis-Philippe Robidoux et Micheline Bertrand, Jean Desprez, Germaine Guèvremont et Éloi de Grandmont, madame Michel Leroy et Guy Boulizon. Les photos illustrent un article de Pierre SAINT-GERMAIN, "le Gagnant du Cercle du Livre trouve les maris insignifiants", dans le Petit Journal, 17 septembre 1950, p. 56.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Lucette ROBERT, "Derrière une oeuvre de valeur se cachent une carrière et une personnalité intéressante", dans Photo-Journal, 28 septembre 1950, p. 38.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Jean-Paul ROBILLARD, "Sous le signe de l'humour, "Saint-Pépin" et "Fournier", dans le Petit Journal, 10 avril 1955, p. 56.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Rolland LORRAIN, "Étonnantes personnalités de chez nous: Bertrand Vac, citoyen international", dans le Foyer, 16 juillet 1955, pp. 3, 15.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Michel ROY, "Saint-Pépin ou l'opération littéraire de Bertrand Vac", [sans date].

3 photos de Bertrand Vac, illustrant un article de Pierre LARONDE, "Lettres et arts. Même s'il a Bélieau pour lui..., Bertrand Vac n'est pas notre Simenon", dans Photo-Journal, semaine du 5-11 février 1956, p. 10.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de [ANONYME], "Bertrand Vac (Le Dr. Aimé Pelletier), dont le roman l'Assassin dans l'hôpital ...", dans le Devoir, 4 février 1956, p. 5.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de J[ean]-P[aul] ROBILLARD, "Interview-éclair avec Bertrand Vac", dans le Petit Journal, février 1956.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Émilie ALLAIRE, "le Coin des lettres. Un lauréat en or, Bertrand Vac", dans le Temps, 1er mars 1956, p. 15.

4 photos de Bertrand Vac par Roger Lamoureux: en peignant, en lisant, en écoutant de la musique et en regardant une sculpture africaine. Les photos illustrent un article de Jean-Paul ROBILLARD, "Chez Bertrand Vac. Un grand admirateur de Tamerlan", dans le Petit Journal, 30 mars 1958, p. 37.

Photo de Bertrand Vac et aussi d'André Langevin, Jean Vaillancourt, Jean Filiautault, Eugène Cloutier, Jean Simard, Maurice Gagnon, Jean-Marie Poirier, tous gagnants de Prix du Cercle du Livre de France (1950-57). Aussi, photo de Pierre Tisseyre. Les photos illustrent un article de Jean-Paul ROBILLARD, "le Prix du Cercle a 10 ans", dans le Petit Journal, 12 octobre 1958, p. 94.

Photo de Bertrand Vac avec Marcelle BARTHE, dans Radiomonde, 22 novembre 1958, p. 19.

Photo de Bertrand Vac et des dix autres gagnants des prix du CLF, illustrant un article de Michel CHALVIN, "Dix hommes... une femme", dans le Magazine Maclean, octobre 1961, pp. 32-34.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Claude GINGRAS, "De Fron-ténac à Tamerlan", dans la Presse, 4 mai 1963, pp. 1-3.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un extrait de la Favorite et le Conquérant et un article de Claude GINGRAS, "300 ouvrages lus, 400 pages écrites, 11 ans de travail: la Favorite et le Conquérant, un cadeau de Bertrand Vac à la littérature canadienne", dans la Presse, 4 mai 1963, pp. 2-3.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Réjean ROBIDOUX, "la Favorite et le Conquérant, de Bertrand Vac", dans Livres et auteurs canadiens 1963, pp. 38-39.

Photo de Bertrand Vac avec Michelle Tisseyre, au moment de l'attribution du prix du CLF, illustrant un article de [ANONYME], dans Metro-Express, Montréal, mardi, 16 novembre 1965, p. 10.

Photo de Bertrand Vac avec Pierre Tisseyre qui remet le prix du CLF, illustrant un article de Guy DESHAIES, "Dans son cabinet de médecin, Bertrand Vac reçoit le prix du Cercle du Livre de France", dans Montréal-Matin, 16 novembre 1965, p. 5.

4 photos de Bertrand Vac, illustrant un article de Gilles MARCOTTE, "Bertrand Vac: le scalpel et le stylo", dans la Presse, 20 novembre 1965, Supplément, p. 5.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Alain PONTAUT, "Prix du Cercle du Livre de France. Bertrand Vac (Histoires galantes):

Duplessis, la critique, le ministère, la France et la censure...", dans le Devoir, 20 novembre 1965, p. 12.

Photo de Bertrand Vac avec Roger Duhamel (président du jury) et Pierre Tisseyre (éditeur CLF), illustrant un article de BLOIS, "le Prix du Cercle du Livre de France. Bertrand Vac, lauréat pour une troisième fois", dans le Petit Journal, 21 novembre 1965, p. 36.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Manuel MAITRE, "Bertrand Vac fait le tour du chapeau littéraire", dans la Patrie, semaine du 21 novembre 1965, p. 12.

Photo de Bertrand Vac avec Pierre Tisseyre. Il est interviewé par Janine Paquet. Présence aussi de Roger Duhamel et de Lucien Langlais. La photo illustre un article de [ANONYME], "Bertrand Vac veut faire choc avec des Histoires galantes", dans Nouvelles Illustrées, 22 novembre 1965.

Photo de Bertrand Vac, illustrant un article de Roch POISSON, "3 fois lauréat. Le Tour du chapeau pour Bertrand Vac", dans Photo-Journal, semaine du 17 au 24 novembre 1965, p. 85.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de Gilles MARCOTTE, "Littérature. Décidément, la galanterie se perd. Une vie d'enfer (André Laurendeau), Histoires galantes (Bertrand Vac), Et puis tout est silence... (Claude Jasmin)", dans la Presse, 18 décembre 1965, Supplément, p. 4.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de Paule SAINT-ONGE, "Châtelaine a lu pour vous. Érotisme, révolution et évasion", dans Châtelaine, janvier 1966, p. 60.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de [ANONYME] sur un roman policier et une pièce drôle, "Bertrand Vac: un roman policier et une pièce drôle", dans la Presse, 5 mars 1966, Supplément-arts, p. 2.

Caricature sur le maire Jean Drapeau entrant et sortant par une autre porte. On se sert du titre du livre de Bertrand Vac. La caricature illustre un article de Robert LEDUC, "Deux portes... une adresse", dans la Presse, 8 octobre 1966, p. 2.

3 photos du bateau-théâtre de l'Escale, où la pièce de Bertrand Vac, Appelez-moi Amédée, a été jouée. Les photos illustrent un article de Denis MASSE, "Au pied de la rue McGill accostera le théâtre de l'Escale", dans la Presse, 30 mars 1967, Cahier no 3, p. 27.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de Martial DASSYLVA, "Une croisière à quai avec Bertrand Vac et Amédée", dans la Presse, vol. 83, no 122, 27 mai 1967, p. 28.

Photo de deux interprètes, Lionel Villeneuve et Suzanne Langlois dans une scène de la pièce Appelez-moi Amédée, illustrant un article de

[ANONYME], "Présentation de la pièce Appelez-moi Amédée, au bateau-théâtre de l'Escale", dans le Devoir, 1er juin 1967, p. 8.

Photo du bateau l'Escale et des interprètes de la pièce de Bertrand Vac, Appelez-moi Amédée: Roger Garceau, Suzanne Langlois, Suzanne Laberge, Raymond Roger, Andrée Lachapelle, Georges Carrère et Pierre Dufresne. Aussi, photo de Raymond Roger, metteur en scène. La photo illustre un article de J.C.G., "Au théâtre de l'Escale: la chose rarissime, une pièce québécoise drôle", dans le Petit Journal, semaine du 4 juin 1967, p. 39.

Photo de Lionel Villeneuve (chef de police), Gilles Pelletier (déguisé en Batman) et Suzanne Langlois (femme du chef) dans une scène amusante de la pièce Appelez-moi Amédée, de Bertrand Vac. La photo illustre un article de Manuel MAITRE, "Théâtre. Pièce futile pour un joli bateau-théâtre", dans la Patrie, vol. 88, no 23, semaine du 11 juin 1967, p. 62.

Photos de Andrée Lachapelle et Lionel Villeneuve, deux interprètes de la pièce de Bertrand Vac, illustrant un article de Jean GARON, "Appelez-moi Amédée", au théâtre de l'Escale", dans le Soleil, 7 juillet 1967, p. 21.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de I.R.-S., "l'Homme de 2100: un intellectuel malade", dans la Patrie, vol. 88, no 28, 16 juillet 1967, p. 10.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de J.Y.T., "D'une pensée "profonde" à l'autre", dans le Canada français, 23 novembre 1967, p. 34.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article sur Mes pensées "profondes", par Jean ÉTHIER-BLAIS, "la Semaine littéraire. Les Pensées de Bertrand Vac", dans le Devoir, vol. 58, no 291, 16 décembre 1967, p. 13.

Photo de Bertrand Vac avec J. Filiatrault, madame Loranger, madame Martin et madame Michelle Tisseyre, à l'occasion du lancement des cinq premiers ouvrages de la Collection du Livre de Poche canadien. La photo illustre un article de [ANONYME], [sans titre], dans la Presse, 83e année, no 293, 18 décembre 1967, p. 29, col. 4-6.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de [ANONYME], "En 2 mots. Bertrand Vac: une histoire de Montréal", dans la Presse, 10 avril 1971, p. D2.

Photo du livre le Carrefour des géants (plat recto), illustrant un article de Robert TREMBLAY, "l'Acharnement" de nos premiers vrais citadins. Le Carrefour des géants", par Bertrand Vac, dans le Soleil, 28 septembre 1974, p. D10.

Photo de Bertrand Vac illustrant un article de Cyrille FELTEAU, "Ces hommes qui ont fait Montréal", dans la Presse, 1er février 1975, p. E4.

7. Textes radiophoniques

Émission radiophonique sur les ondes de CKAC, par Claude-Henri GRIGNON, Louise Genest, dans Journal de Claude-Henri Grignon, les 20 et 23 septembre 1950, 6 p.

Retranscription d'une émission radiophonique intitulée Journal de Claude-Henri Grignon, sur les ondes de CKAC, et traitant du roman Louise Genest, 20 novembre 1950, 3 f. Photocopie du texte au CEDEQ, no 506/774.

Retranscription d'une émission radiophonique intitulée Journal de Claude-Henri Grignon, sur les ondes de CKAC, et traitant du roman Louise Genest, 23 novembre 1952, 3 f. Photocopie du texte au CEDEQ, no 506/775.

Article de Roger ROLLAND sur le roman Louise Genest, tiré de la Chronique littéraire de Radio-Canada, 3 novembre 1950, 8 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/7/6.

8. Divers

[ANONYME], Louise Genest, (galée), [sans date], 4 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/4.

-----, [sans titre, sans date], 1 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/5.

-----, [sans titre, sans date], 1 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/6.

-----, [sans titre, sans date], 1 f. Photocopie de l'article au CEDEQ, no 506/6/7.

ANNEXE I

Jalons biographiques

Aimé Pelletier (Bertrand Vac)

- 1914 Naissance de Joseph-Omer-Aimé Pelletier, le 20 août, à Saint-Ambroise-de-Kildare, fils d'Arthur Pelletier, médecin, et de Luminia Labbé.
Famille de neuf enfants: un enfant mort peu de temps après sa naissance, six garçons et deux filles (Philippe, Irène, Eugène, Léopold, Madeleine, Roger, Aimé, Conrad).
- 1920 Études primaires à l'école du village durant quelques mois.
La famille déménage à Joliette et Aimé Pelletier poursuit ses études primaires à l'Académie Saint-Viateur.
- 1927 Études classiques au Séminaire de Joliette.
Passe les étés dans un chalet loué, en compagnie de ses frères et soeurs.
- 1934 Bachelier ès arts du Séminaire de Joliette.
Entrée à l'Université de Montréal, dans la faculté de médecine.
- 1935-50 Plusieurs excursions dans la nature sauvage avec son frère Philippe, en compagnie d'un guide.
- 1940 Obtient son diplôme de médecine à l'Université de Montréal,

- 1940-42 Internat dans les hôpitaux de Montréal.
- 1942 S'enrôle comme médecin dans le corps médical de l'armée canadienne.
Étudie à Baltimore le problème des maladies vénériennes.
- 1944 Gagne l'Europe et débarque en Normandie vers le 12 juin. (Une semaine environ après le Jour J).
Participe à la libération de la France comme médecin dans une unité d'hygiène.
- 1944-46 Écrit Souvenirs de guerre, Normandie 44 (oeuvres non publiées).
- 1944-48 Correspondance avec Violetta Barbant (au moins 31 lettres).
Séjourne en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande et en Allemagne avec l'armée canadienne.
- 1946 Démobilisé, il revient au Québec.
Puis, il retourne se spécialiser à Paris (à Villejuif et à Vaugirard).
- 1947-48 Journal d'un séjour à Paris (décembre 1947 - février 1948), oeuvre inachevée, non publiée.
- 1948 Chirurgien à l'Hôpital général de Verdun.
- 1948-49 Écrit plusieurs articles dans le Clairon maskoutain:
"le Filet mignon" (17 juin 1948)
"Histoire invraisemblable" (19 novembre 1948)
"Paris" (10 décembre 1948)

- "l'Appartement" (sans date)
- "le Circuit" (31 décembre 1948)
- "le Compartiment" (7 janvier 1949)
- "la Samba" (21 janvier 1949)
- "Jos" (28 janvier 1949)
- "la Maladie du petit" (3 juin 1949)
- "la Caisse enregistreuse" (8 juillet 1949)
- "le Bain de musique" (11 novembre 1949).
- 1950-67 Nombreux voyages en Europe (Angleterre, France, Italie), à New-York, en Amérique du Sud, au Mexique; voyages aussi en haute mer sur des cargos.
- 1950 Choix d'un pseudonyme littéraire: Bertrand Vac.
Parution de Louise Genest, roman dramatique.
Prix du Cercle du Livre de France.
- 1951 Écrit des nouvelles (oeuvres non publiées):
Deux frères
les Taureaux
les Deux souris
- 1952 Parution de Deux portes... une adresse, roman psychologique.
Prix du Cercle du Livre de France.
- 1955 Parution de Saint-Pépin, P.Q., roman satirique.
Conférence à Shawinigan (juin): "les Bienfaits du voyage".
Autres conférences, à Montréal (Bibliothèque municipale) et dans les environs.

- 1956 Parution de l'Assassin dans l'hôpital, roman policier.
 Prix du Cercle du roman policier.
L'Assassin dans l'hôpital est adapté par Jean-Louis Laporte et présenté à la télévision de Radio-Canada par Guy Beaulne à l'émission "Théâtre Populaire" (4 août).
 Recherches sur la vie de Tamerlan, conquérant mongol du XIVe siècle.
- 1956-63 Rédaction de six autres romans policiers (oeuvres non publiées):
Martha Larouche
Pickingberry
la Salle de danse des 7 chutes
la Traversée tragique
Denier du veuf
l'Accident du Horse Shoe Beach.
- 1960-65 Le Voyage à Miami (oeuvre non publiée), roman comique.
- 1962 Article important dans le Devoir (7 avril): "Apporter le fruit de ses rêves..." Bertrand Vac trace un bilan de son oeuvre.
- 1963 Parution de la Favorite et le Conquérant, roman historique sur la vie de Tamerlan et sur les intrigues d'une esclave, Shadi Mulk. Travail de recherche de 11 ans.
- 1963-67 Rédaction de deux pièces de théâtre (oeuvres non publiées):
le Demi-Deuil
Halloween
 Rédaction de: le Neuvième art, pièce en quatre épisodes destinée

- à la télévision. La comédie est alors refusée.
- 1965 Parution de Histoires galantes, recueil de huit nouvelles.
Prix du Cercle du Livre de France.
- 1967 Communication de Bertrand Vac au Congrès international des écrivains, à l'Expo 67. Parle de l'homme de l'an 2100.
Présentation d'une pièce de théâtre, Appelez-moi Amédée, à bord du bateau "l'Escale", pendant les deux mois d'été.
Il s'agit d'une transformation de la comédie le Neuvième art.
Parution de Mes pensées "profondes", recueil d'aphorismes.
- 1974 Parution de le Carrefour des géants, livre historique sur la ville de Montréal (1820-1880).
- 1978 Bertrand Vac lègue ses manuscrits à l'Université du Québec à Trois-Rivières (17 août).
- 1984 Bertrand Vac prépare trois livres:
- biographie de Jean Lallemand
- livre d'histoire sur les animaux
- livre d'histoire sur la ville de Montréal (1760-1820).
- 1986 Le docteur Pelletier vit actuellement dans une demi-retraite, travaille toujours à l'Hôpital général de Verdun comme assistant-chirurgien.
La famille Pelletier ne compte aujourd'hui que deux survivants: Madeleine et Aimé.

ANNEXE II

L'UNIVERS DE BERTRAND VAC

Le monde de Louise Genest (Louise Genest)

- Louise Genest, 33-34 ans
- Armand Genest, mari de Louise, marguillier, maire, marchand général, commissaire d'école
- Pierre Genest, leur fils de 16 ans
- Thomas Clarey, métis d'environ 26 ans, amant de Louise, homme de la forêt
- Georgette Robillard, institutrice
- Rosalba, tante de Louise, vit à Joliette
- Le père Jobin, homme de la forêt, à l'emploi de la Saint-Maurice Paper
- Le père André Larochelle, gardien du club Bellerose au lac Brochet
- Athanase Bellerose, homme de la forêt
- Maxime Coutu, homme de la forêt
- Un vieux, raconte l'histoire d'Éphrem
- Hertel, homme de chantier et Maheux, homme de village
- Françoise Plante, aimée de Hertel et Maheux
- Le fils du forgeron
- La femme du maître de poste
- Rose-Anna, belle-soeur de Louise
- Le curé de Saint-Michel

- Victor, Silver, Rover: trois chiens de Thomas Clarey
- Wally, chienne du père André
- Maillet, chien de Louise Genest

Temps: l'histoire dure environ un an, de juin à juin (4 saisons).

Espace: village de Saint-Michel

la forêt

Le monde du capitaine Grenon (Deux portes... une adresse)

- Jacques Grenon, capitaine, 27 ans, 7 ans de mariage, ingénieur
- Berthe Grenon, femme (canadienne) de Jacques, blonde, a deux enfants:
trois ans et demi et cinq ans - très près de sa mère
- Françoise Clair, femme de Béthune, amie du capitaine, 22-23 ans
- Siva, son chien
- Tony Martoldi, chauffeur du capitaine, simple soldat
- Un colonel, supérieur de Jacques en Europe
- Major Manley, officier de l'armée en Europe
- Général Reynold, officier de l'armée du Canada
- Tit-Rouge, simple soldat, chauffeur du major Manley
- Robert Lagarde, soldat, ami du capitaine Grenon
- Le docteur Guillemot et sa femme Paulette, amis de Béthune (Jacques Grenon demeure chez eux)
- Madame Pouliot, amie parisienne de Françoise
- Madame de Brie et monsieur Traucherin, invités de Françoise, à Honfleur
- Les Avon, amis du capitaine, à Termonde
- Une magnifique brune, mariée, invitée de madame Avon
- Une blanchisseuse de Bernières, femme mariée séduite par Manley
- Une brune et son ami, amoureux, compagnon de train de Jacques et de Tony
- Marie, proche de Françoise Clair, à Honfleur
- Maria, amante hollandaise du major Manley

- Un employé du Pacific Canadien, ancien sergent

Temps: le drame dure un an: de septembre-octobre à octobre suivant,
1944-45.

Espace: en Europe (France) et au Canada.

Le monde de Saint-Pépin (Saint-Pépin, P.Q.)

- Polydor Granger, quincaillier (Pol), futur député
- Anita Granger, femme de Polydor, ou Nini, 40 ans
- Jean Granger, jeune fils de Polydor et Anita
- Taco, son chien
- Euphémie Sanschagrin, "Sancha", mère d'Anita Granger
- Clara, bonne des Granger depuis neuf ans
- Midas, charbonnier, ami de Clara depuis cinq ans
- Jos Labonté, agent d'assurances, organisateur de Polydor, a deux enfants
- Florida Labonté, femme de Jos
- Dakota, bonne des Labonté
- Monsieur Gaboury, professeur, candidat politique
- Caroline Gaboury, sa femme
- André Gaboury, leur fils, ami de Jean Granger
- Monsieur Lagacé, partisan farouche de Polydor
- Fleur-Ange Lagacé, sa femme, partisane de Latulipe, présidente des Dames de Sainte-Anne
- Dieudonné Lagacé, leur fils de 22 ans
- Mademoiselle Dalila Papillon, présidente du Tiers Ordre
- Madame Laplaine, "la divine", veuve, prostituée populaire
- La mère Mathilda Joly, rebouteuse populaire, ancienne putain
- Le docteur Gauthier, obsédé par les incendies

- Le docteur Lepassage, spécialiste de Montréal (et son chauffeur)
- Latulipe, candidat protégé par le curé
- Lépine, professeur, candidat à la convention
- Desfoins, candidat à la convention
- Bi-Dur, super-mâle de la ville, "gorille" politique des Granger
- Anatole (ou Onésime) Tranchemontagne, jeune orateur
- Monsieur Lenoir, directeur des pompes funèbres
- Honoré Jolicoeur, boulanger, colporteur de nouvelles
- Madame Lemoyne, riche veuve de Gustave Lemoyne
- Monsieur Nilus Doucet, juge, haute société
- Madame Nilus Doucet, sa femme
- Marie Bellec, propriétaire du salon de coiffure
- Marthe Marchildon, maîtresse d'école
- Onésime Bell, boucher
- Les Tardif (22 enfants)
- Ladouceur
- Pamphile Leroux, sourd, président d'Assemblée
- Monsieur Lecoq, vendeur au marché
- La mère Grandbois, 102 ans
- Le notaire
- Le forgeron
- Le curé
- Le chef de police
- Le maire et la mairesse
- La petite Larouche, enceinte
- Monsieur le ministre et sa femme

- Monsieur le délégué de Montréal
- Le marguillier
- Les échevins
- "Coq des soeurs", le bedreau
- L'ambulancier
- L'interne en blanc
- Le marchand d'essence
- "Le jaune à Saint-Loup", un pauvre idiot
- Un marchand du chef-lieu
- Un représentant de Saint-Prospère
- Le président de la Chambre de Commerce
- Le marchand général de St-Pie V

Temps: en automne, le temps d'une campagne électorale, 45-50 jours
(septembre-octobre, octobre-novembre).

Espace: à Saint-Pépin, ville imaginaire située aux alentours de Montréal.

Le monde de Raskine (l'Assassin dans l'hôpital)

- Dimitri Raskine (Dim), détective, agent d'assurances
- Rex Burton, détective
- Frédéric Hamilton, prospecteur mort il y a deux ans
- Blanche Hamilton, sa femme, assassinée
- Patricia Hamilton (Pat), leur fille, financière à la Bourse, dans la trentaine
- John Hamilton, leur fils, dans la trentaine
- Peter Hamilton, prospecteur mort il y a deux ans, frère de Frédéric Hamilton
- Mabel Hamilton, sa femme, nettoie des bureaux, la nuit
- Garde Dorothy Martin, amie de John Hamilton, infirmière au 404
- Le sergent détective Selfkind
- Le chef de police de Montréal
- Le second de Selfkind
- Les agents de police sous les ordres de Selfkind
- Le docteur Handfield
- Le docteur Rews, assassiné
- Le médecin-légiste
- Maître Lanoue, le notaire
- Bartlett, l'infirmier du troisième, l'assassin
- Une technicienne de laboratoire
- Une infirmière-étudiante

- Un infirmier
- Les infirmières du quatrième
- Un employé de l'hôpital, préposé aux bouilloires
- La téléphoniste de l'hôpital, assassinée
- Le vieux gardien de nuit
- Le chimiste Côté
- Marcelle, secrétaire de Patricia Hamilton
- Le liftier (garçon d'ascenseur) de la rue Saint-Jacques, bureau de Patricia
- Le concierge de la rue Saint-Jacques, bureau de Patricia
- La cuisinière de Blanche Hamilton
- Le technicien de la compagnie de téléphone
- Jos Latreille, pseudo-propriétaire de la mine
- Nicholas, employé de journal
- Un chauffeur de taxi
- Un boucher
- Un ami de Rex Burton
- Un ami de l'ami de Rex Burton

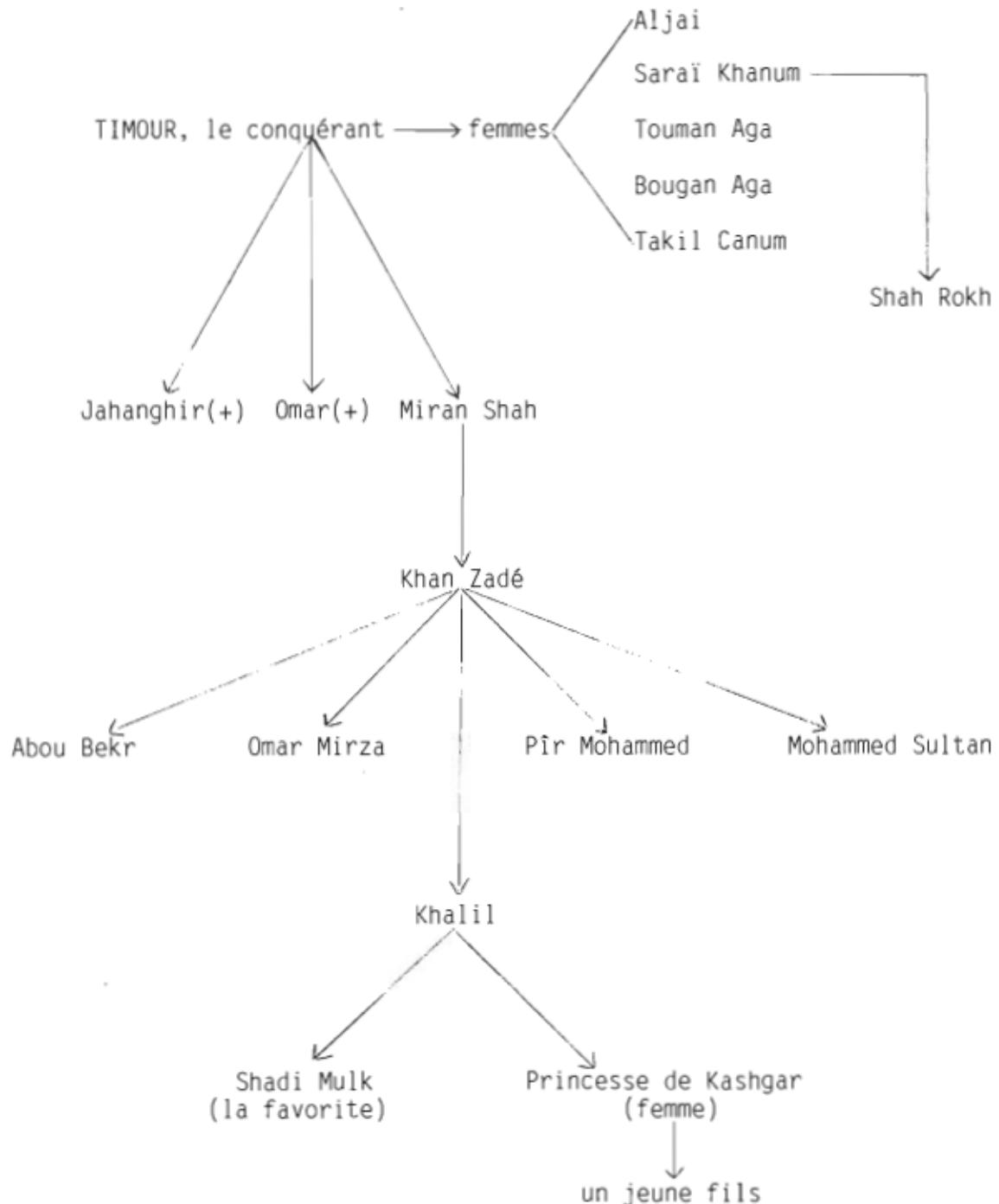
Temps: de la fin de novembre jusqu'au 20 décembre 1954.

Espace: à l'hôpital Vimy, Montréal.

à l'appartement de Raskine, Montréal.

Le monde de Shadi Mulk (la Favorite et le Conquérant)

A) Tableau général



B) Personnages précis de l'histoire

- Timour-le-Conquérant, Timour-Leng, Tamerlan, le Boiteux, plus de 60 ans
- La Saraï Khanum, la Grande Dame, épouse de Timour
- Aljai, première femme de Timour
- Touman Aga, épouse de Timour
- Bougan Aga, épouse de Timour
- Tekil Canum, épouse de Timour
- Jahanghir, fils aîné de Timour, mort
- Omar, fils de Timour, mort
- Miran Shah, 34 ans, fils de Timour
- Shah Rokh, 22 ans, fils de la Saraï Khanum et de Timour
- Khan Zadé, femme de Miran Shah, mère de Khalil
- Omar Mirza, fils aîné de Miran Shah et de Khan Zadé
- Khalil, fils préféré de Khan Zadé et Miran Shah, 14 ans
- Abou Bekr, fils de Khan Zadé et Miran Shah
- Pîr Mohammed, petit-fils de Timour
- Mohammed Sultan, 15 ans, petit-fils de Timour
- La princesse de Kashgar, (Dgehan Sultan), épouse de Khalil (lui donne un fils)
- Shadi Mulk, la favorite, concubine de Khalil, 17 ans au début
- Yahia, le Balafré, au service de Shadi Mulk
- Cassim, le Muet, minkbachi, au service de Khalil
- MÜdÜgen, palefrenier au service de Khalil
- Mincia, servante de Shadi Mulk
- Jacinthe, servante de Shadi Mulk
- Luli, femme de Yahia, servante de Shadi Mulk

- Nahia, la rousse et ses trois compagnes, concubines de Khalil
- Princesse d'Ispahan, femme promise à Mohammed Sultan
- La mère de Jacinthe
- Ming, nain et bouffon, favori de Timour, fiancé de Jacinthe
- Les servantes de Shadi Mulk
- Un eunuque, serviteur de Khalil
- Saïf-ad-Din, général d'armée de Timour
- Bérendac, minkbachi, général d'armée de Timour
- Medhi, vizir
- Omar, fils de Medhi, tué par Khalil
- Abou Saïd, géant noir, serviteur de Ming
- Missoud, conteur, allié de Shadi Mulk, "l'homme au rat"
- Le derviche, prêtre allié de Shadi Mulk
- Toktamish et sa femme, adversaires russes
- Alexandre-le-Grand et Genghis Khan, conquérants préférés de Timour
- Houlagou, fils de Genghis Khan
- Taherten, allié de Timour à Erzeroum, chef d'Arménie (a des femmes et des fils captifs chez Bajazet)
- Sésostris, conquérant venu au bord des Indes
- Farrudge, médecin de Timour
- Le prince Hussein, petit-fils de Timour
- Saïd Béréké, iman, descendant du prophète, vieil ami de Timour
- Hafiz, Omar Kayan et Firdousi, poètes morts
- Moulana Abdallah Lefan, astrologue
- Moulana, médecin de Timour
- Argoun Shah, gouverneur de Samarkande

- Mohmoud Shah, de Delhi
- Yzak, courrier du Seigneur
- Ahmed Djélaïr, sultan de Bagdad
- Amûrat, père de Bajazet
- Bajazet, empereur de Turquie
- Les deux épouses de Bajazet, dont Destina, sa préférée, fille du roi de Hongrie
- Kiritchi, fils de Bajazet
- Sigismond de Hongrie, vaincu par Bajazet
- Ipocrate, roi de Géorgie
- Saadi, auteur de contes
- La veuve Millivoï, sorcière au poison
- Qara Yousouf, ennemi de Timour
- Ibn Khaldoun
- Ali (à Damas)
- Basileus et son épouse (Basilissa), à Byzance
- Iskander
- Le calife Haroun-al-Rachid
- Coeur-de-Rosier
- Chamfeddin Abbas
- Comte de Nevers, ancien prisonnier de Bajazet
- Chamélic, conseiller de Timour
- Elias
- Gehan
- Persilas, beau-frère hongrois de Bajazet, et 20,000 chevaliers européens

- Jung-la, chinois puissant
- Chuyscan, un fils de Jung-la
- Le sultan Mahmoud Can
- Moussa et Moustafa
- Un chaman
- Iskendar Chiki
- Moulana-Coulton-Beddin
- Ahmed Gelaïr, fils du sultan de Bagdad
- Roustem, nommé à Ispahan
- Ahmed Omar Cheik
- Nour-Eddin, conseiller de Timour
- Moulana Obaïd, lecteur du Coran à la mort de Timour
- Le mirza Ouloucbech, moins de 11 ans
- Le mirza Ibrahim, 11 ans
- Le cheik Tchoura
- Gelal Baoudgi

C) Personnages plus vagues reliés à un personnage précis de l'histoire

- Les conseillers de Timour
- Les acteurs de Timour
- Les émirs et les généraux de Timour
- Un émissaire de Timour
- Les ministres de Timour
- Les intimes de Timour
- Le minkbachi des gardes de Timour
- Les impératrices, émirs et princesses au chevet de Timour

- Un chambellan de la maison impériale
- Cuisiniers, marmitons, bouchers de la cour
- Un eunuque, serviteur de Khalil
- Une servante de Khalil
- Une grosse fille rougeaudé, esclave de Khalil
- Le planton de Khalil
- Deux adolescentes offertes à Khalil par Timour
- Un valet de Khalil
- Le maître d'armes de Khalil
- Une acrobate tuée par Khalil
- Les professeurs de Shadi Mulk à Tabriz (guitare, chant, danse)
- Les servantes de Shadi Mulk
- Les coiffeuses de Shadi Mulk
- Le derviche, informateur de Shadi Mulk
- Un palefrenier de Shadi Mulk
- Plusieurs troubadours chez Shadi Mulk (et Mohammed Sultan)
- Le chambellan de la Saraï Khanum
- Princesses, concubines et garçons de la Saraï Khanum
- Une sentinelle de la Saraï Khanum
- Un officier subalterne de la Saraï Khanum
- Dames d'honneur, suivantes, eunuques de la Saraï Khanum
- L'officier à qui la Saraï Khanum est donnée par Khalil
- Quatre cavaliers de Mohammed Sultan
- Les compagnons de Mohammed Sultan
- Les serviteurs de Mohammed Sultan
- Un garde de Mohammed Sultan

- Les cavaliers de Shah Rokh
- La vieille femme qui lit l'avenir
- Les enfants près du logis de la sorcière
- Deux des compagnons de Mündügen
- Les compagnons de débauche de Miran Shah (40)
- Les cavaliers, gardes de Ming
- Un cuisinier de Damas (pour Ming)
- Un ami de Cassim à Balkh (chamelier)
- Quelques hommes de Cassim, perdus au siège de Bagdad
- Le chef des sbires de Medhi
- Le chambellan de Medhi
- Les sbires de Medhi
- Fantassins, janissaires de Bajazet
- Agents et ambassadeurs de Bajazet
- Un oiseleur (officier d'Ancyre), espion de Bajazet
- La soeur de Sigismond, roi de Hongrie, favorite de Bajazet
- La conseillère de la soeur de Sigismond
- Le frère de Bajazet (à qui il a crevé les yeux)
- Le fils du roi de France, captif chez Bajazet
- Une servante de Bajazet
- Un chambellan de Bajazet
- Une blonde drapée de voile clair, chez Bajazet
- Le garde du camp de l'armée mongole
- Un rôtisseur de Peshawar et sa femme
- Le chef du petit poste de Caboul
- Le cadi de la mosquée

- Les auditeurs de Missoud
- Les soldats de l'escorte
- Un joaillier (puis 20) pour la litière volée
- L'enfant au rat blanc
- L'ombachi de guet au jardin des Il-Khans
- Le sultan du Caire
- Le sultan de Bagdad et sa fille
- Le gouverneur de Bagdad
- Un lépreux du jardin des Il-Khans
- La vieille sale (une putain de Mossoul) et son souteneur
- Un marchand de Mossoul (maquignon)
- Les chamans de Mongolie
- Le maître de la grande soupière, chez les Turcs
- Le roi de Serbie
- Les jongleurs de l'Inde
- Les 12 descendants du Prophète
- Les princes de Ghilan
- L'ambassadeur d'Égypte
- Le sultan d'Égypte
- Les trois fils de Jung-la, empereur de Chine
- Un vieux général
- Le chef du poste d'Ilanoti
- Le roi de Géorgie
- Le garde empoisonné au contact du rat de Missoud
- L'ombachi de service (et dix hommes) sur la route de Qarabagh
- L'ambassadeur de Chine

D) Groupes ou personnages vagues, reliés à l'histoire

- L'armée, les soldats, avant-gardes, éclaireurs mongols
- Des femmes
- Une vieille, deux vieilles
- Un cuisinier
- Deux piqueurs
- Des courtisans
- Quatre officiers
- Un palefrenier
- Des musiciens
- Des porteurs
- Des cuisiniers
- Des suivantes
- Des astronomes
- Des jongleurs
- Un garde
- Une suivante
- Un eunuque
- Deux esclaves jumelles
- Des vierges
- Des adolescents
- Un eunuque
- Un ounbachi
- Trois voyageurs (marchands)
- Un garde
- Une troupe de cavaliers

- L'armée indienne
- Les Guèbres
- Des esclaves
- Des artistes
- Des potiers
- Des brodeurs
- Des verriers
- Des selliers
- Des orfèvres
- Des philosophes
- Des scribes
- Des fondeurs
- Des ouvriers
- Des musiciens
- Des émirs
- Des princes
- Des danseurs
- Des menuisiers
- Des courtisans
- Des charmeurs de serpents
- Des changeurs
- Un enfant maigre
- Des chameliers
- Un chambellan
- Un enfant
- Un palefrenier

- Des mendiants
- Des devins
- Des charmeurs
- Des conteurs
- Des flâneurs
- Des derviches
- Un derviche
- Des princes
- Des Seigneurs
- Des centaines de cavaliers
- Des chasseurs de fauves
- Des gardes
- Des spectateurs
- Les 40,000 arméniens enterrés vivants par le Seigneur à Sivas
- Des pèlerins en route pour la Mecque
- Les eunuques
- Les Ounbachis
- Les Youzbachis
- Les archers turcs
- Le maître-queux
- Des porteurs d'eau
- Les officiers turcs
- Les tavachis
- Les 50,000 turcomans pour délivrer Bajazet
- Les Zagataïs, meilleurs guerriers du Seigneur
- Une belle esclave

- La fillette violée par les soldats à Damas
- Des centaines d'habitants brûlés à Damas
- Les femmes du palais de Tabriz
- Les 20,000 nobles européens massacrés à Nicopolis par Bajazet
- Les victimes de Bagdad
- Un chambellan
- Des romanichels et troubadours
- Deux gouverneurs décapités
- Un héraut
- Les 50 conteurs à la fête de Bérendac
- Neuf groupes de neuf adolescents nègres
- Les courriers
- Les artistes de l'Asie
- La cour et les harems
- Les fiftres
- Les tambours
- Les houris, vierges du paradis
- Les imans et leurs assistants
- Les généraux d'armée
- Les 20,000 soldats
- Deux petits princes
- Les échansons
- Les Seigneurs et leurs épouses (et les esclaves)
- Les invités de Perse et d'Arabie
- Les chameliers
- Les dames d'honneur et courtisans

- Des chanteurs
- Des buveurs
- Des danseurs
- Des baladins
- Des bouffons
- Des bayadères
- Des fanfares
- Des acteurs
- Des mimes
- Des masseurs

Temps: l'histoire se déroule de 1397-1411, à la fin du règne de Timour.

Espace: les territoires mongols: Samarkande, Qarabagh, Tabriz, Bagdad, etc... (Asie)

Le monde de la galanterie (Histoires galantes)

"Première nouvelle"

- Elle (anonyme), mariée depuis 20 ans
- Lui (anonyme), jeune homme de 28 ans, employé chez Morgan

Temps: un dimanche après-midi, 20 mai.

Espace: la Montagne, Montréal.

"Deuxième nouvelle"

- Marguerite (Margot), mariée
- Karl, un ami de Marguerite, ancien prisonnier de guerre
- Sir Stafford
- Marcelle, correspondante de Marguerite
- Gunther von..., baron allemand, prisonnier à l'Ile-aux-Noix
- Rodolphe, électrocuté au camp Bouchard
- Jeannette, amie de Marguerite
- Conchita, amie mexicaine de Marguerite
- Pépé, ami mexicain de Marguerite
- Michel, ami parisien de Marguerite
- Une américaine multimillionnaire, amie de Gunther
- Les officiers militaires
- Une mégère

Temps: vers 1945

Espace: Montréal et Acapulco

"Troisième nouvelle"

- Jean-François Marquette, 20 ans, étudiant en médecine
- Arthur Marquette, son père
- Sa mère et les trois autres enfants
- Clémentine, la logeuse, mariée à un chauffeur de taxi à la retraite
- Jolicoeur, étudiant en droit, ami de Jean-François
- Une vieille fille blondasse, voisine de palier de Jean-François
- Un commis-voyageur, pensionnaire d'un jour à la pension de Jean-François
- Le juge, vieux tatillon, client de Clémentine
- Les clients de Clémentine
- Les copains de Jean-François
- La prostituée du bordel
- Les compagnons de cellule de Jean-François
- Un policier, le chef de patrouille, les autres policiers
- Un agent du poste de police
- La logeuse de Jolicoeur
- Marie, voisine de palier de Jolicoeur
- Les petites amies de Jolicoeur

Temps: un an environ

Espace: Montréal

"Quatrième nouvelle"

- John Green, invité dans une réception à Boston, auteur à la mode
- Les deux directrices de la bibliothèque (les deux touristes américaines)
- Les invités à la réception, auditeurs de John Green
- Le policier tête en Amérique Centrale
- Pedro, un copain de service du policier

Temps: quelques heures

Espace: une bibliothèque de Boston

"Cinquième nouvelle"

- Guillaume Courseul, peintre
- Victoire Courseul, sa femme enceinte qui va visiter sa fille à Paris
- Germaine, amie de Guillaume
- Irène Malencort, la vierge irréductible
- La soeur d'Irène, son mari et leur fillette
- Le curé des Laurentides
- Une riche héritière, modèle (nue) de Guillaume

Temps: deux ou trois mois

Espace: Montréal

"Sixième nouvelle"

- Michel Perrier, 40 ans, célibataire, tombeur de dames
- Odile Carmena, femme fatale, divorcée
- Élaine Dubourg, cousine de Michel

- Mimi Desmond, amante délaissée par Michel
- Madame Germain, femme de ménage de Michel
- Le baron Yvan Stenor, invité d'Élaine Dubourg
- La centaine d'invités d'Élaine Dubourg
- Les femmes, amies de Michel
- Les amis d'Élaine
- Les clients de la "Tour Penchée", bar
- Guy, Marcel, André, clients de la "Tour Penchée"
- Le barman de la "Tour Penchée" et une brune au bar
- Les amis d'Odile
- La bonne de Mimi Desmond
- Coco et Menouche, du "Strip"
- Aline, Marcelle, Juliette, Claire, Béatrice: conquêtes de Michel
- Un compagnon de bringue de Michel

Temps: deux semaines environ

Espace: Montréal

"Septième nouvelle"

- Gérald Tremblay (Gerry), 13 ans, se fiancera à une française
- Raymond Désilets (Ray), laitier, aura une femme et cinq enfants
- Marguerite Dulong
- Le père et la mère de Gérald, et sa soeur Régine
- Le professeur de Gérald
- La "serveuse" blonde de Raymond, 20 ans, et son "mac"
- L'équipe de baseball
- Des gamins qui se battent

- Les étudiants et étudiantes de l'école
- Nez (Nick, Nicolas) receveur de l'équipe
- L'oncle et la tante de Nez
- L'amant grec de la tante de Nez
- L'agent cycliste
- Le curé de la paroisse
- La religieuse
- Le bedeau, mari de Marguerite Dulong, et leur enfant

Temps: entre 1937-45 (huit ans environ)

Espace: Montréal

"Huitième nouvelle"

- Marcel Gendron et sa femme
- Marie Garceau et son mari Paul Perreault
- Les midinettes du faubourg Saint-Honoré
- Le garçon à la réception de l'hôtel
- Le liftier de l'hôtel
- Le maître d'hôtel
- Le "vieux monsieur" de Marie (lui a proposé une aventure)

Temps: un après-midi

Espace: une garçonnière à Paris

ANNEXE III

UNE ENTREVUE AVEC BERTRAND VAC¹

Trente-six ans après Louise Genest

Q.: À l'époque de vos premiers romans, comment conceviez-vous le rôle, la mission du romancier? Votre conception a-t-elle changé par la suite?

R.: Le romancier devait soulever des controverses, faire réfléchir les gens. Quand j'ai écrit Louise Genest (1950), c'était pour cela: élargir un peu l'esprit des femmes, faire admettre que certaines femmes ne sont pas aussi pures que d'autres, aussi douées pour la chasteté. Autrefois, dans les villages, dans les petites villes, si une femme avait une aventure, les "bonnes âmes" en parlaient, la pointaient du doigt, la condamnaient. Comme si cela les regardait! Deux portes... une adresse (1952) aussi était pour secouer l'opinion publique, sortir les femmes de "leur crasse". Comme mères de famille, elles étaient admirables mais,

1. Il s'agit d'une entrevue réalisée avec Bertrand Vac, le 28 avril 1984. Par souci d'authenticité et de vérité, nous tenons à reproduire les propos de l'écrivain le plus fidèlement possible. Aussi, ne croyons-nous pas nécessaire d'ajouter certaines transitions littéraires, que le langage d'une conversation n'exige pas toujours! Nous avons d'ailleurs bien apprécié, cette journée-là, l'aimable collaboration et la grande sincérité de l'auteur.

comme citoyennes, elles n'avaient pas leur place. Maintenant, elles l'ont. Cela a pris du temps, 30 ans. Avec Saint-Pépin, P.Q. (1955), je voulais aussi secouer l'opinion des gens. En ce temps-là, la politique primait sur tout, c'était un idéal. A l'époque des élections, des familles ne se parlaient plus, se bargaillaient. Alors j'ai voulu tourner cela au ridicule. J'ai voulu leur dire que la politique était importante, mais pas à ce point-là! Je chargeais pour corriger... J'attaquais... Puis, vers 1956, l'histoire est devenue pour moi une évasion et j'ai écrit la Favorite et le Conquérant (1963). J'ai alors abandonné toute idée de secouer les gens pour me perdre dans l'histoire. Je me suis beaucoup documenté. Enfin, écrire est devenu pour moi une détente, une discipline amusante avec Histoires galantes (1965). La technique de la nouvelle est pourtant difficile. Pour qu'elle se lise bien, il ne faut pas un mot inutile, autrement le sens change, tout bascule. En 1965, j'avais "usé mes dents", je ne mordais plus. Avec le Carrefour des géants (1974), je suis revenu à l'histoire pure en racontant l'histoire de la ville de Montréal entre 1820-1880.

Q.: Au cours de votre carrière, vous avez écrit plusieurs romans et quelques pièces de théâtre. Avez-vous volontairement rejeté la poésie? Pourquoi?

R.: Moi, j'ai eu une éducation scientifique. Vous savez, quand on fait des études de médecine, c'est assez loin de la poésie. Je ne sais pas apprécier la poésie, je n'ai aucun talent pour écrire

une poésie à la Victor Hugo, même si j'ai bien aimé ce dernier. Je ne la rejette pas, je veux bien que les gens qui ont le talent pour l'écrire le fassent. Moi, je ne peux pas, j'aime les images, mais je ne peux les écrire.

Q.: Vos personnages romanesques sont-ils le fruit d'une pure invention ou représentent-ils des êtres qui ont existé réellement?

R.: Dans les romans, la majorité des personnages ont existé. Dans Louise Genest, Deux portes... une adresse, Histoires galantes, les personnages ont existé, sont vrais. Dans Saint-Pépin, P.Q., j'ai imaginé beaucoup de choses. Dans la Favorite et le Conquérant, c'est de l'histoire pure, comme dans le Carrefour des géants. Cependant, dans les pièces de théâtre, tout relève de l'imagination. Tout est inventé.

Q.: Quelle oeuvre vous a apporté le plus de satisfaction?

R.: Aucune! Je pense que la seule oeuvre que j'aime encore et que j'ai aimée, c'est le Carrefour des géants (1974), i.e. l'histoire authentique de Montréal. En 1642, les Canadiens français ont fondé Montréal. Mais, à la Conquête, Montréal comptait seulement 3,500 habitants, après plus de 100 ans. Ils n'avaient créé qu'un petit village. Les Anglais arrivent alors et, en 1860, Montréal avait plus de 100,000 habitants. Il ne faut pas négliger la part des Anglais, elle est très importante dans la création de Montréal. Je voulais le dire aux Canadiens français.

Q.: Vous avez toujours composé des romans de style totalement différent. Est-ce un effet du hasard ou de votre volonté?

R.: Oui, je ne voulais pas faire du Magali et Delly avec des romans à "l'eau de rose", avec la même formule continuellement. Je ne voulais pas me répéter deux fois, la vie est bien trop courte pour se répéter.

Q.: Dans votre carrière, la critique vous a-t-elle déçu, nui? A-t-elle influencé votre oeuvre?

R.: Au début de ma carrière, la critique ne me faisait rien. Après, je me suis rendu compte que j'étais un con, car je continuais à écrire des choses que les gens détestaient. Alors, j'ai cessé d'écrire; donc la critique m'a fait quelque chose. Souvent, je ne la lisais même pas. La critique décourage, "éteint" son homme. Il n'y avait pas d'écoles pour les critiques en 1955. Ceux-ci y allaient avec leur cœur, pour ou contre. Aujourd'hui, la critique universitaire est plus sérieuse qu'en 1955. On dit "pourquoi" c'est bon ou non! On est constructif. On regardait très souvent la morale en 1955, ce qui tuait ainsi la création artistique. Les gens ne savaient pas ce qu'était une critique bien faite. À la longue, la critique m'a fait mal. Ça ne m'empêchait pas de dormir, mais c'était agaçant...

Q.: Votre carrière médicale a-t-elle nui à votre carrière d'écrivain? L'a-t-elle favorisée?

- R.: Non, ma "carrière médicale" n'a pas nui à ma carrière d'écrivain, mais ma carrière d'écrivain a nui à ma "carrière médicale". Mes collègues médecins de l'hôpital ont été bien gentils avec moi, m'ont bien accueilli. J'aurais préféré, comme Réjean Ducharme, que personne ne connaisse ma véritable identité et qu'on ne connaisse que mon pseudonyme. J'aurais dû tenir mon bout et ne jamais révéler mon vrai nom, mais j'ai succombé à la demande de Pierre Tisseyre, pour des fins publicitaires.
- Q.: Suivez-vous une technique, une méthode particulière quand vous composez, quand vous écrivez vos romans?
- R.: Non, je n'ai jamais eu de technique particulière. Je commence à écrire et tout se déroule par la suite. Je n'ai pas de plan précis au départ, je ne sais pas le nombre de chapitres au départ. Bien sûr, je sais la fin de l'histoire, mais j'ignore comment je vais y arriver. Je trouve les choses au fur et à mesure que j'avance, que j'écris.
- Q.: Peut-on dire de votre oeuvre romanesque qu'elle reflète un sens profond de l'observation et qu'elle est le résultat d'un effort d'imagination ou de sensibilité?
- R.: Les trois. Je regardais vivre, j'observais, je racontais ce que je voyais et, pour raconter, il faut quand même une espèce de sensibilité. Quant à l'imagination, les romans policiers et les pièces de théâtre en sont le résultat.

Q.: Une critique, Julia Richer a dit à propos de Louise Genest:

Tous ses personnages il les voit du dehors
sans jamais s'y incorporer complètement.
Nous lisons là une histoire racontée par
un homme qui l'a, dirait-on, entendu
raconter par un autre... À aucun moment,
nous n'avons la certitude de "vivre" un drame².

Êtes-vous d'accord avec cette opinion?

R.: Elle a raison. Peu d'hommes creusent les sentiments des héroïnes, il me semble. Je ne vois pas comment j'aurais pu raconter ce qui se passe dans l'âme d'une femme. Je ne connais pas assez les femmes pour me lancer dans des histoires pareilles. D'ailleurs, cela ne m'intéresse nullement.

Q.: Après avoir écrit des œuvres comme Louise Genest, Deux portes...
une adresse, Saint-Pépin, P.Q., la Favorite et le Conquérant,
croyez-vous verser dans des genres plus faciles avec Histoires galantes et les romans policiers?

R.: Non, pas pour Histoires galantes, car c'est écrit avec autant de soin qu'un roman. Ce n'est pas un genre mineur, pas du tout. Les gens du Québec s'imaginent que la galanterie c'est mineur. C'est leur droit, mais cela n'est pas mon avis. Je trouve cela très important. Quant aux romans policiers, c'est vraiment un genre mineur.

2. Julia Richer, "Louise Genest", de Bertrand Vac", dans Notre Temps, 11 novembre 1950, p. 3.

Q.: Certains de vos personnages (exemple: Shadi Mulk) tuent, volent, violent, forniquent et vous ne leur laissez jamais éprouver des regrets. Trouvez-vous le remords inutile?

R.: Shadi Mulk, tout ce qu'elle a pu se reprocher, c'est d'avoir raté son coup quand elle a eu le pouvoir; c'était une arriviste née. Il n'était pas question de remords pour elle! Dans ma propre vie, le remords n'existe pas. Quand on fait quelque chose à cause de certaines circonstances, ce n'est pas la peine de se bousculer de remords. Dans d'autres circonstances, on ne le ferait probablement pas, on ne répéterait pas ses bêtises.

Q.: Dans vos intrigues, vous ne semblez pas exploiter l'émotion ou la sensibilité. Ainsi, malgré les déboires de Shadi Mulk, le lecteur reste un peu indifférent aux problèmes de la favorite. Comment expliquez-vous ce phénomène?

R.: Shadi Mulk n'attirait pas la pitié, elle était strictement une arriviste. De plus, comme c'est de l'histoire pure, cela n'attrire pas autant la pitié. Quand on lit la vie de Sir Wilfrid Laurier, il est bien rare qu'on s'attriste, qu'on soit ému, qu'on sorte son mouchoir...

Q.: Comment expliquez-vous le peu de romans policiers au Québec?

R.: Je ne sais pas... Thériault en a écrit beaucoup! Les Canadiens débordent pourtant d'imagination. Mais les Américains ont écrit tellement de bons romans policiers, qui ont été lus par les Canadiens! En France aussi, Simenon a écrit beaucoup de romans

policiers! Agatha Christie également, Conan Doyle... Ici, au Québec, les éditeurs risquaient à chaque fois de perdre de l'argent avec les romans policiers. Quand le gouvernement leur donnait de l'argent pour sortir un certain nombre de romans par année (11 par exemple), si les éditeurs avaient publié des romans policiers, le Conseil des Arts aurait demandé autre chose que des romans policiers.

Q.: Quels sont les principaux thèmes que vous avez développés dans vos romans, dans vos causeries ou dans vos autres écrits?

R.: La liberté...

Q.: Comment se traduisait l'absence de liberté au Québec, dans les années 1950?

R.: Mon cher ami, cela se traduisait ainsi. Tous les jours de l'année, on avait des vexations venant de n'importe qui. Tout le monde avait la recette extraordinaire pour la sainteté. On me disait de me marier, on me demandait pourquoi je ne le faisais pas... Comme si ça les regardait! On me disait: "Tu devrais faire ceci, cela". Dès qu'on avait une idée qui ne correspondait pas à celle de tout le monde, on était bousculé par les gens sans aucun respect pour l'opinion d'un autre. Aujourd'hui, quand me reprend-on? Parfois, on me dit: "Ce n'est pas mon opinion". Mais, on ne me dit pas quoi faire, quoi penser. A l'époque, c'était la lutte continue pour la liberté. On attaquait dur...

Q.: Croyez-vous que votre oeuvre dégage une philosophie optimiste de la vie? Êtes-vous positif devant les problèmes de la vie?

R.: Je pense que oui! J'aime la vie. J'aime les gens. Je n'ai détesté qu'une catégorie de gens, ce sont les "bonnes âmes" d'autrefois. Mais comme elles sont disparues, j'aime tout le monde. Je ne suis pas amer, je ne suis pas angoissé face à la vie. Je n'ai pas de difficulté à vivre.

Q.: Si vous pouviez recommencer votre oeuvre, feriez-vous encore la même démarche, c'est-à-dire combattre les conventions sociales, satiriser?

R.: Je ne sais pas. Aujourd'hui, à 70 ans, je vis en bonne harmonie avec mon époque et je ne serais pas tenté de dire aux gens quoi penser. Je trouve qu'ils se conduisent bien, réfléchissent bien. Si je retournais en 1950, je recommencerais la même affaire. Il fallait absolument le dire, c'était intolérable! Malgré tous les déboires possibles, il fallait secouer les gens.

Q.: Avec le recul du temps, quel regard portez-vous sur l'ensemble de votre oeuvre? Êtes-vous satisfait de vos réalisations littéraires?

R.: Un regard très sévère! Je ne suis pas satisfait du tout. Sans doute, j'ai donné beaucoup à l'écriture, mais jamais de choses qui ont vraiment valu, qui ont fait une marque. Pour un auteur, quand on n'a que cela pour se glorifier (Louise Genest, Saint-Pépin, P.Q. etc...) et que l'on se compare aux grands

écrivains... J'ai trop vu d'oeuvres extraordinaires pour penser que la mienne est importante.

Mon oeuvre n'a pas donné ce que j'aurais voulu, mais les recherches historiques m'ont apporté l'évasion, la culture, la connaissance. Mais de là à me prendre pour un autre parce que j'ai écrit quelques livres... Même l'idée d'être un écrivain m'a été très longtemps étrangère. Un jour, un douanier américain m'a posé la question. Je n'y avais pas encore pensé. J'ai répondu oui après réflexion... Tout de même, j'ai fait ce que j'ai pu... Et puis, que voulez-vous, il faut tourner la page.

Q.: Que pensez-vous de la littérature québécoise d'aujourd'hui?

Qui préférez-vous lire parmi les romanciers, les dramaturges?

R.: La littérature d'aujourd'hui, je ne la connais pas. Pendant longtemps, j'ai été sur le comité de lectures pour les prix Molson (Jean Béraud). Je lisais tous les manuscrits qui étaient envoyés au jury. C'étaient des romans compliqués, des suicides, des meurtres, rien de simple. J'ai cessé d'en lire depuis une dizaine d'années.

Je ne sais pas pourquoi on fait tant de louanges à Hubert Aquin, je l'ai toujours considéré sans intérêt. J'ai aimé Réjean Ducharme, Jacques Ferron. Mais la littérature actuelle, récente, je ne la connais pas. J'admire Marcel Dubé et Michel Tremblay. Depuis 1975, je ne lis plus la littérature québécoise.

Q.: Vous laissez de la femme des années 1950 une image peu flatteuse dans votre oeuvre, surtout dans les premiers romans. Que pensez-vous de la femme actuelle?

R.: Actuellement, la femme canadienne-française a changé complètement. Elle est comparable aux femmes des autres pays. Elle a évolué, elle a compris. Elle n'était pas dépourvue, mais le clergé était là pour lui dire quoi penser. Maintenant, elle pense, sans passer par le clergé.

Q.: Vous ne cultivez pas dans votre oeuvre le patriotisme, le nationalisme, comme plusieurs auteurs québécois. Pourquoi? Quelle est votre couleur politique actuelle?

R.: Mon nationalisme est le nationalisme fédéraliste, pas le nationalisme provincial. Je ne suis pas indépendantiste, comme monsieur René Lévesque. Et je ne sens pas le besoin de défendre le nationalisme tel que je l'entends. La langue québécoise! Sous prétexte de nationalisme, on s'est déjà glorifié, il y a 10 ou 15 ans, de parler la langue québécoise, de parler le "joual". C'était à pleurer! Moi, je dis toujours que la vie est courte, il faut l'utiliser le mieux possible: qu'on soit Chinois, Anglais, Italien ou autres, qu'on s'entende entre nous pour vivre heureux, harmonieusement. Le "joual" nous rend-il plus heureux? Tant mieux pour les grands patriotes de la littérature mais je ne vois pas pourquoi je commencerais à agiter des drapeaux, ceux du pape et du Québec. Je veux bien qu'ils flottent, mais il y a autre chose...

Q.: Les prix littéraires (1950, 1952, 1956, 1965) vous ont-ils vraiment aidé ou plutôt nui? De quelle façon?

R.: À l'époque, le prix du Cercle du Livre de France était très prestigieux, sujet à beaucoup de publicité dans les journaux. Si je n'avais pas gagné ces prix, on ne m'aurait probablement pas édité; mon oeuvre n'aurait peut-être pas été la même.

Q.: Pourquoi, vers 1955, vous prétendiez-vous "citoyen international"? Avez-vous toujours cette opinion?

R.: Je voyageais tellement à l'époque! Là où je me déplaçais, c'était en France où je me sentais le mieux. Autrefois, je me sentais aussi bien en terre étrangère qu'au Québec, même mieux. Maintenant, je me sens bien chez moi et je voyage de moins en moins. Je suis toujours "citoyen international", si l'on veut, mais je me déplace moins. De coeur je suis avec tout le monde et partout. Jadis, j'ai vécu quatre ans en France, j'ai vécu en Angleterre. Aussi, ce sont mes trois pays: Canada, France, Angleterre.

Q.: Lisez-vous les journaux?

R.: La Gazette et le Devoir. Mais, en 1955, le Devoir était ennuyant comme la peste! Une colonne nous disait quel film voir, quel film ne pas voir. Comme si c'était nécessaire! Alors, j'ai annulé mon abonnement. Et cette façon dont on disait aux gens de s'abstenir d'aller voir un film...!

Q.: Croyez-vous à Dieu? Êtes-vous pratiquant? Comment concevez-vous le rôle véritable du clergé?

R.: J'ai été catholique durant mon cours classique: messe, prières, etc... Je pense que la religion est nécessaire. Quelqu'un a créé l'univers. Je ne pense pas que le Christ était Dieu, c'était un grand homme. J'aime ses principes, je déteste son clergé. Je m'incline devant les principes des religions pour que l'homme vive en harmonie.

Aujourd'hui, je ne "pratique plus" depuis les années 1940. À partir de cette date, je ne suis plus retourné à l'église. Je ne crois pas aux religions. Le clergé n'a pas le droit d'imposer ses vues, de demander de fermer les bâtiments commerciaux le dimanche (au détriment des Juifs et Musulmans...)

Après la mort, je ne sais pas s'il y a quelque chose. Personne ne le sait. On verra bien. Vivons comme on peut. Je vois mal un jugement dernier où un Dieu enverrait les hommes aux enfers ou au ciel. Je crois à la bonne entente entre les gens; je ne crois plus à la conception traditionnelle. Peut-être mes opinions changeront-elles plus tard!

Q.: Aujourd'hui, croyez-vous avoir influencé votre époque avec vos écrits?

R.: Je pense que oui. Les premiers livres ont influencé l'époque, je pense.

Q.: Aujourd'hui, à 70 ans, comment la vieillesse vous apparaît-elle? Trouvez-vous toujours la vie palpitante? Croyez-vous à la "sagesse" attribuée aux aînés? Que pensez-vous de la jeunesse actuelle?

R.: La vieillesse? Tant qu'on est en santé, elle est agréable à vivre, mais quand on commence à avoir des "bobos", c'est pas drôle! Enfin, que voulez-vous? Je pense que la vieillesse n'est pas plus agréable à vivre que l'enfance: apprendre à marcher, à lire... les écoles, etc... C'est pas si drôle! La vieillesse, comme l'enfance, a de bonnes choses. Jusqu'à maintenant, je ne souffre pas beaucoup de la vieillesse.

Je vis bien. J'aime la vie, je me retrouve devant mon travail, je mange seul ce soir, je sais ce que je veux dans l'existence. Je veux finir mon livre sur Jean Lallemand. Je ne m'ennuie pas.

Quant à cette "sagesse" des plus vieux, ce n'est pas vrai. Il y a la maturité, bien sûr, l'expérience. Trop de vieux de mon âge ne savent pas accepter et font "des montagnes" pour peu de choses, je pense.

En ce qui concerne les jeunes d'aujourd'hui, ils se débrouillent bien dans la vie, ont du panache, des idées. Naturellement, le chômage actuel est dramatique. J'admire la jeunesse.